

SERIE DE LIVRES DE LECTURE

A l'usage des Ecoles Chrétiennes

LECTURES CHOISIES

EN PROSE ET EN VERS

QUATRIEME LIVRE

MONTREAL
50, RUE COTTE, 50

\$ 1.00

SERIE DE LIVRES DE LECTURE

A l'usage des Ecoles chretiennes.

LECTURES CHOISIES

EN PROSE ET EN VERS.

Quatrième Livre.

MONTREAL
RUE COTTE, 50.

Enregistré, conformément à l'Acte du Parlement du Canada,
en l'année mil huit cent quatre-vingt, par J. F. N. DUBOIS, au
bureau du Ministre de l'Agriculture.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.		PAGES.
Conseils méthodologiques.	3	Montréal.	61
Règles pour la lecture.	9	Ottawa.	64
De la prononciation.	9	Aux aïeux.	66
De l'intonation.	10	Notre situation.	67
De l'accent.	10	Les fils du St.-Laurent.	70
De l'attitude, de l'expression et des gestes.	10	L'annexion.	73
De l'assurance et de la ti- midité.	12	L'émigration canadienne.	77,80
Manière de lire et de ré- citer les vers.	12	La colonisation.	83
Importance de l'éducation.	14	La fête nationale.	84
Avantages de l'instruction.	17	L'agriculture.	84
La langue française.	19	La science agricole et les concours.	88
Le Canada.	20	Conseils aux cultivateurs.	90
Donnacona.	23	Conseils d'un cultivateur à son fils.	92
Jacques-Cartier à Hochela- ga.	27	Composition des diverses es- pèces de sols.	94
Portrait de Champlain.	31	Sols argileux ; terres fortes.	96
Choix providentiel des pre- miers colons du Canada.	32	Sols sableux et graveleux.	96
Les temps héroïques de la Nouvelle-France.	33	Sols calcaires.	97
Mgr. de Montmorency-Lav- al.	35	Amendements.	98
Combat de Dolard.	40	Drainage.	100
Description de Grand-Pré.	45	Jachères ; assolements ; prairies artificielles.	101
Cession du Canada à l'An- gleterre.	47	Des engrais : engrais vé- gétaux et animaux.	103
Le clergé canadien.	52	Engrais-mixtes ; fumiers.	105
La victoire de Chateau- guay.	55	Engrais minéraux ; plâtre ; phosphate de chaux.	107
Les Canadiens - Français sont réellement une na- tic	56	Les engrais.	108
Québec.	68	Plaintes de la terre.	109
		Les prairies.	111
		Le soin en agriculture.	111
		Cultures diverses.	112
		Céréales.	114
		Le pommier.—Le cidre.	116

	PAGES.		PAGES.
Attelages et bestiaux.	121	Discours d'un vieillard de	
Soins à donner aux bestiaux.	123	Syracuse.	205
Maladie des animaux.	124	L'orpheline.	206
La basse-cour.	125	Le cheval.	208
Dignité du travail des		L'écureuil.	208
champs.	127	Travaux des castors.	209
Ne désertons pas la campa-		L'âne.	211
gne.	133	L'ange Raphaël.	212
Le luxe au village.	137	Le curé de campagne.	213
Querelles de famille.—Pro-		La Bétique.	214
cès.	139	Ancienne Tyr.	215
Minéraux inflammables ou		Les métamorphoses du sin-	
corps combustibles.	142	ge.	217
Minéraux métalliques ou		Les Francs sur le point de	
métaux.	146	livrer bataille.	218
Physique.	159	La jeune captive.	220
L'industrie.	161	Combat de Mérovée contre	
La presse, l'imprimerie, la		un Gaulois.	221
gravure, la photographie.	164	Charlemagne.	223
Le commerce.	170	La pauvre fille.	225
Monnaies.	173	Invasion des Gaules par	
Caisses d'épargne, sociétés		Attila.	226
de secours mutuels, etc.	176	Triptolème ou l'agriculture.	228
Invention et naissance des		Terreur de Néron.	229
arts.	180	Bataille de Tolbiac.	230
Jurisprudence.	181	Dévouement de Mademoi-	
Musique.	183	selle de Sombreuil.	232
Clochers.	185	Politesse.—Sa nécessité et	
Eglises gothiques.	186	ses avantages.	233, 237
Le grand-prêtre des Hé-		Les petits orphelins.	241
breux.	187	Bataille de Poitiers.	243
Ruines des monuments chré-		Une nuit dans les déserts du	
tiens.	188	Nouveau-Monde.	245
Couvents maronites et		Du maintien.	247
coptes.	191	Le chrétien mourant.	250
Le serpent.	192	Funérailles d'Hippias.	251
Le déluge.	193	Le cantique du bon pauvre.	253
La grotte de Calypso.	195	L'Extrême-Onction.	255
Prière du soir à bord d'un		Le visage.	256
navire.	196	Adieux à la vie.	260
Songe d'Énée.	197	Puissance de Dieu dans la	
Satan apostrophe le soleil.	198	Création.	261
Instinct de la patrie.	200	Fragilité humaine.	263
Termosiris ou le sage vieil-		L'oiseau-mouche.	264
lard.	201	La mort de Jeanne d'Arc.	266
St. Grégoire-le-Grand sur la		Le lever et le coucher.	268
ruine de Rome.	202	Guillaume Tell.	270
Les méchants en enfer.	203	Le distrait.	272
Le chien.	203	Le <i>Gulf-Stream</i> .	273

	PAGES.		PAGES.
Le chat et le vieux rat.	276	Le Connétable de Bourbon	
La nourriture.	278	et Bayard.	337
Attachement de la poule		Exorde de l'oraison funèbre	
pour ses poussins.	283	de la reine d'Angleterre.	339
La prière.	284	Véturie et Coriolan.	341
Les visites.	285	Les femmes savantes.	345
Divertissements.	288	Exorde de l'oraison funèbre	
Procession des Croisés.	291	de Turenne.	349
Le peuple romain.	294	Exorde de Bridaine.	350
De la vérité et de la sincé-		Athalie et Joas.	351
rité.	297	Péroraison de l'éloge funèbre	
Plaintes et reproches de		de Condé.	354
Marie Stuart à Elisabeth.	299	Prophétie de Joad.	356
Le charlatan.	301	Le prêtre.	358
L'alchimiste.	302	Po yeucte.	360
La mort.	304	Formes de gouvernement.	362
Marius dans les marais de		Puissance du Canada.	363
Minturnes.	306	Province de Québec.	366
Fautes que l'on commet en		Province d'Ontario.	374
parlant inconsidérément.	307	Province de la Nouvelle-	
Sœurs de l'Hôtel-Dieu.	310	Écosse.	377
Le luxe.	311	Province du Nouveau-	
Le paysan du Danube au		Brunswick.	379
Sénat romain.	312	Province de l'île du Prince-	
Règles que l'on doit observer		Edouard.	382
dans la conversation, etc.	314	Province de Manitoba.	383
Les catacombes à Rome.	317	Province de la Colombie	
Esther implore la clémence		britannique.	384
d'Assuérus.	319	Territoires du Nord-Ouest.	385
La Fête-Dieu.	321	Le petit Savoyard.	387
La lecture.	323	Aux Catholiques.	389
Terrible supposition.	327	Choix des compagnies.	392
Choix des livres.	328	Choix des compagnies (suite)	397
Combat de Rodrigue contre		Mission de Jeanne d'Arc.	403
les Maures.	332	Le jeune lévite.	406
Discours de l'Aréopage.	334	L'ange gardien.	408
Exhortation de St. Bernard.	335		

CONSEILS MÉTHODOLOGIQUES.

Ce volume complète la série des livres de lecture en usage dans nos écoles de la province de Québec. La matière, comme l'indique le titre, est extraite des plus belles pages des meilleurs écrivains canadiens et français. Nous admettrons que, dans le choix des sujets, il y en a qui ne seront pleinement appréciés que des élèves dont l'intelligence est bien développée ; mais la plupart nous semblent à la portée des élèves auxquels ils sont destinés, et un maître habile ne manquera pas de les leur rendre intéressants et instructifs.

C'est afin d'aider au maître à faire goûter à ses élèves les beautés littéraires de ces morceaux, que nous avons jugé convenable de leur rappeler ici quelques-uns des conseils méthodologiques sur l'art de la lecture, et sur les moyens à employer pour rendre cet exercice intéressant et utile.

Avant de faire lire publiquement un sujet par les élèves, le maître le leur lira d'un ton aisé et naturel, appelant en même temps leur attention sur les mots offrant quelque difficulté pour la prononciation ou pour la signification. Il leur donnera l'explication de ces mots, ou exigera qu'ils la donnent eux-mêmes, tout en les engageant à s'aider de leur dictionnaire.

Voici quelques questions que le maître pourra faire très-utilement, après l'étude du sujet par les élèves, et avant d'en commencer la lecture.

1^o Ce sujet est-il en prose ou en poésie ?

2^o Est-il narratif, descriptif, didactique, du domaine de la rhétorique, lyrique ou dramatique ?

CONSEILS MÉTHODOLOGIQUES.

3° Est-il pathétique, grave, animé, jovial ou comique ?

4° Est-il simple, ou élevé ?

5° Est-il une combinaison de quelques-unes de ces qualités ?

Il ne suffit pas, pour devenir bon lecteur, de faire de longues lectures, il faut surtout s'exercer souvent sur un même sujet. Le temps consacré à ce genre d'exercice est utilement employé. On pourrait encore faire apprendre par cœur le sujet, car il est difficile d'arriver à une diction aisée, tant que les yeux restent attachés sur le livre ; mais les élèves n'apprendront par cœur le sujet indiqué qu'après qu'ils se seront familiarisés, par de nombreux exercices, au genre de débit qui lui convient.

Pour faire un usage utile de ce livre, le maître en étudiera chaque sujet, afin d'en connaître le caractère général, le genre de lecture qui lui convient, et le point spécial sur lequel il devra appuyer.

Ce n'est pas sans doute ici le lieu de traiter de l'*analyse*. Qu'il nous suffise toutefois de dire qu'une connaissance complète, théorique et pratique de la construction d'une phrase, est essentielle à tout lecteur qui aspire à quelque chose de plus qu'à répéter, comme une machine, les intonations d'un autre. La connaissance de l'*analyse* ne fera pas d'elle-même un lecteur, mais sans elle personne ne deviendra digne de ce nom ; et le bienfait qu'elle procure n'est pas seulement pour ces rares occasions où l'on est appelé à lire en public, il est surtout d'une utilité constante quand on parle, qu'on écoute, ou qu'on lit en silence.

Un exercice qui nous paraît être d'un avantage incontestable, c'est la critique des élèves sur le sujet de la leçon de lecture. On pourrait procéder ainsi :

Quand un élève a lu un ou plusieurs paragraphes, tous ses condisciples sont invités à faire la critique de sa diction. Ceux qui ont des remarques à faire, lèvent la main. Le maître les invite à parler l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient fait toutes leurs observations.

CONSEILS MÉTHODOLOGIQUES.

Voici les points sur lesquels il convient de provoquer la critique dans l'usage de ce livre.

I. **La voix.**—Le ton est-il trop haut ou trop bas ? est-il naturel ?

II. **La rapidité.**—Est-ce trop précipité ou trop lent ? Les pauses indiquées ont-elles été faites ?

III. **La diction.**—Est-elle claire, distincte, ferme ? Y a-t-il des syllabes mal prononcées ou qui n'ont pas été entendues ?

IV. **La prononciation.**—Y a-t-il des mots qui aient été défigurés ?

V. **Les inflexions.**—Le ton de la voix a-t-il baissé vers la fin de la phrase ? S'est-il un peu élevé à la fin des propositions qui n'offrent pas un sens complet ?

VI. **Le sens.**—L'élève a-t-il fait comprendre clairement le sens du passage qu'il a lu ? En paraissait-il pénétré lui-même ?

Le maître doit s'efforcer d'exciter l'attention de chaque élève pendant tout le temps de la leçon. Sans cela, l'enseignement serait à peu près infructueux.

RÈGLES GÉNÉRALES

POUR LA LECTURE A HAUTE VOIX.

L'art de lire à haute voix ou de réciter, est d'une très-grande importance.¹ Cet art embrasse deux choses qui concourent au succès du lecteur : la *voix* et le *geste*.

Relativement à la *voix*, on doit distinguer la *prononciation*, l'*intonation* et l'*accent*.

De la Prononciation.

La *prononciation* est la manière dont on fait entendre les paroles.

La prononciation doit être claire et distincte, correcte, bienséante et réglée.

Clair et *distinct* : c'est-à-dire qu'il faut faire entendre toutes les syllabes des mots et les articuler d'une manière nette et facile.

Correcte : c'est-à-dire qu'on doit donner aux voyelles le son et la durée consacrée par le bon usage, et n'appuyer sur les consonnes ni plus ni moins que ce même usage ne l'exige.

Bienséante et *réglée* : c'est-à-dire ni trop haute, ni trop basse, mais rapide sans précipitation, et modérée sans lenteur.

La prononciation a beaucoup d'importance et exige des soins ; elle doit, autant que possible, être exempte des défauts qui se rencontrent généralement parmi les personnes dont l'éloquence, sous ce rapport, n'a pas été très-soignée.

Le seul moyen d'acquérir une bonne prononciation est

1. Voir la *Préface* des *Lectures courantes*, notre deuxième livre de lecture.

d'éconter les personnes qui prononcent très-bien, et de chercher sans affectation à les imiter.

De l'Intonation.

L'intonation consiste dans l'élévation et l'abaissement de la voix.

Il y a, en effet, pour la voix parlée comme pour le chant, une échelle de tons que les oreilles délicates savent apprécier, quoiqu'on ne puisse la noter comme celle des intervalles de la musique.

Les tons de la voix doivent toujours être naturels. Il faut savoir les varier, et passer de l'un à l'autre sans affectation et sans brusquerie, conserver des inflexions justes qui ne dégénèrent jamais en cris ni en sons étouffés, et mettre toujours les tons de la voix en harmonie avec les sentiments dont on est ou dont on veut paraître animé.

De l'Accent.

L'*accent*¹ est une sorte d'émotion de la voix qui vient du cœur et va au cœur.

L'accent doit être vrai et naturel, jamais ni forcé ni affecté ; il sera, selon les divers sentiments que l'on veut retracer, doux, flatteur, insinuant, triste, véhément, pathétique, solennel, terrible.

Il n'est qu'un moyen de parvenir à donner à tout ce qu'on dit l'accent convenable : c'est de se pénétrer vivement et profondément des sentiments qu'on exprime. En général, ce qu'on sent bien, on le dit bien.

De l'Attitude, de l'Expression et des Gestes.

Le *geste*, considéré dans l'homme qui parle en public, comprend les attitudes, les mouvements ou gestes proprement dits et l'expression du visage.

L'*attitude* de l'homme qui lit tout haut, ou qui récite, ou

¹ L'*accent*, dans cette acception, s'appelle aussi *accent oratoire*.

qui improvise, doit être simple et noble. On doit tenir la tête droite et dans une position naturelle ; courbée, elle donne un air bas ; haute, un air dédaigneux ; penchée, un air d'indolence ; raide et immobile sur les épaules, elle marque je ne sais quoi de méchant ou de stupide.

Les *gestes proprement dits*, c'est-à-dire les mouvements des bras et des mains, sont de trois sortes ; les uns sont *indicatifs*, et représentent, par des signes pittoresques, les personnes et les choses ; les derniers sont *expressifs*, et servent à manifester les affections et les mouvements de l'âme.

Bien loin de prodiguer les gestes, on doit en être très-sobre. La plus exacte bienséance devra toujours les régler, même dans l'expression des passions les plus vives : on évitera avec soin tout ce qui aurait une apparence d'affectation ou un air théâtral.

Le *visage* est le miroir de l'âme. C'est surtout par l'expression de la physionomie qu'on fait connaître les sentiments dont on est animé et qu'on peut les transmettre aux autres.

La rougeur, la pâleur, le mouvement des lèvres, le front, le sourire, ont leur éloquence.

Mais ce qui a plus d'expression encore, ce sont les yeux. Naturellement, la joie les rend plus vifs, et la tristesse les couvre comme d'un nuage. On les voit enflammés dans la colère, terribles dans la menace, sévères dans les reproches, égarés dans la frayeur, élevés dans l'admiration, baissés et comme obscurcis dans la honte.

De plus, la nature leur a donné les larmes, ces fidèles interprètes de notre cœur, qui tantôt les mouillent doucement, tantôt s'ouvrent impétueusement un passage, tantôt tombent goutte à goutte, rares et brûlantes.

Les principaux défauts à éviter sont d'avoir les yeux effarés, contraints, endormis, toujours fixés ou continuellement agités.

En cherchant à donner de l'*expression* à ses traits, on doit éviter l'affectation, ou plutôt on ne doit pas rechercher cette expression ; elle viendra naturellement, si l'on sent vivement ce qu'on dit ; sinon, les efforts qu'on ferait, n'auraient d'autre résultat que d'aboutir à de ridicules grimaces.

De l'Assurance et de la Timidité.

L'homme qui parle en public, ou qui lit à haute voix, doit montrer beaucoup de modestie, mais en même temps une certaine *assurance*. Il ne doit pousser à l'excès ni la crainte de déplaire, qui paralyserait ses forces, ni le désir de plaire, qui le conduirait à l'affectation dans sa prononciation et dans ses gestes.

Un peu de timidité, du reste, ne messied à personne, et a même quelque grâce dans la jeunesse. Les hommes les plus distingués et les plus sûrs d'eux-mêmes ne peuvent se défendre d'un léger frisson, lorsqu'ils ouvrent la bouche devant une assemblée un peu nombreuse ; ce mouvement de crainte dure peu et fait promptement place à une noble assurance.

Manière de lire ou de réciter les Vers.

Nous ajouterons à ces notions quelques conseils touchant la manière de lire les vers.

I. Il est nécessaire que le ton soit, en général, plus solennel que dans la lecture de la prose ; excepté quand il s'agit de *rendre* les poésies familières, telles que les fables, les épigrammes, etc. On doit, en outre, faire sentir l'importance exceptionnelle qui s'attache à certaines expressions.

II. On ne doit faire aucun repos qui ne soit indiqué par le sens ou la ponctuation. Certains élèves s'arrêtent à la fin de chaque vers comme s'il y avait un point, alors qu'il

faut à peine respirer. Les mots qui expriment la même idée, mais qui sont dans des vers différents, doivent être liés par la voix comme par le sens.

Maman, disait un jour à la plus tendre mère

Un enfant péruvien,....

Une longue pause après *mère* serait ridicule.

Aussitôt l'orgueilleux baudet

Se mit à braire à pleine tête.

Ici, il ne faut aucune pause entre le sujet *baudet* et le verbe *se met* ; il suffit de respirer légèrement.

III. On doit s'arrêter, dans le corps du vers, toutes les fois que le sens et la ponctuation l'exigent.

Une grenouille vit un bœuf

Qui lui sembla de belle taille ;

Elle.....se travaille

Pour égaler l'animal en grosseur,

Disant : Regardez bien, ma sœur,

Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je pas encore ?

Nenni—M'y voici donc ?— Point du tout— M'y voilà ?

Dans ce dernier vers, il y a quatre pauses à observer.

IV. Il n'y a pas lieu d'appuyer sur les *e* muets qui terminent certains mots, il suffit de les marquer en glissant dessus rapidement.

On sent combien serait désagréable la prononciation des vers suivants, si l'on devait marquer fortement les syllabes muettes :

Femmes, moines, vieillards, tout était descendu...

Une mouche survient et des chevaux s'approche

Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment....

Je vous respecte trop pour vous dire que non.

V. On évite d'adopter une intonation chantante dans la lecture des vers à rimes plates ; les écoliers sont exposés à faire toujours la même chute à la fin du second vers, après avoir élevé un peu la voix à la fin du premier.

LECTURES CHOISIES.

Importance de l'Éducation.

La première éducation doit se donner à l'enfant au sein de sa famille par ses parents, qui en tiennent de Dieu le droit et le devoir, et plus particulièrement par la mère : on l'appelle *éducation domestique*.

Cette éducation est de la plus haute importance, puisque toute la vie s'en ressent. Les traces d'une bonne éducation de famille sont ineffaçables, tandis que ceux dont la première éducation a été manquée ou négligée, laissent percer ce défaut dans quelque situation qu'ils se trouvent placés dans la suite.

De bons parents, surtout une mère tendre, intelligente et vertueuse, voilà donc la plus grande grâce que le ciel puisse faire à des enfants.

Pour ceux qui ont le malheur d'être privés des auteurs de leurs jours, ou dont la mère est forcée par l'indigence à gagner sa vie hors de la maison, la religion a préparé, dans son immense charité, des orphelinats et des salles d'asile. Là, dans les soins délicats et assidus de vierges consacrées au Seigneur, ces pauvres enfants trouvent une seconde famille, de nouvelles mères.

Cette première éducation paraît convenir particulièrement aux femmes, de manière que de tout jeunes enfants doivent être confiés de préférence à des institutrices, lorsque les parents ne peuvent les diriger eux-mêmes.

Bientôt cependant les enfants atteignent un âge où il leur faut une éducation plus forte, et surtout, pour les garçons, une éducation plus virile. Alors se présente cette

question si controversée du choix à faire entre l'éducation privée sous la conduite de précepteurs, et l'éducation publique dans les écoles. Chacune d'elles présente certainement des avantages et des inconvénients ; mais l'éducation publique paraît plus propre à former le caractère, à dompter l'humeur, et à accoutumer l'enfant à vivre avec ses semblables....

L'Eglise, sentant l'importance extrême de bien élever la jeunesse, s'est de tout temps fortement préoccupée de l'établissement et de la direction de bonnes écoles. Elle a même encouragé, à différentes époques, la fondation d'Ordres religieux de l'un et de l'autre sexe, où les saines traditions d'un enseignement solide et convenable *soit aux hautes classes, soit aux enfants du peuple*, pussent se perpétuer. Les membres de ces diverses communautés se dévouent pour la vie à cette œuvre admirable sans aucun espoir de rémunération ici-bas ; leurs jours se passent dans l'obscurité, le silence, l'étude et les exercices pieux.

L'éducation et l'instruction peuvent se trouver quelquefois séparées. Supposons un homme profondément ignorant, qui n'a jamais eu l'occasion de s'instruire, mais intelligent, d'un jugement sain et solide, poli, honnête et religieux : voilà l'éducation sans instruction. Qu'un autre, au contraire, ait beaucoup lu, beaucoup appris, il pourra être érudit, savant même ; mais qu'il n'ait ni civilité, ni empire sur ses passions, ni principes religieux, c'est un homme sans éducation.

S'il fallait donc opter entre les deux, sans aucun doute la préférence devrait être donnée à l'éducation sur l'instruction, puisque c'est la première qui fait l'honnête homme, l'homme vertueux, bien élevé, tandis que la seconde ne prépare que des hommes instruits et habiles dans les lettres les sciences et les arts. Mais disons plutôt que l'une ne doit jamais être séparée de l'autre, puisqu'elles ont des rapports très-intimes, puisqu'elles se complètent mu-

tuellement, puisque de leur union seule peut naître un tout harmonieux. Disons encore que, pour certains caractères, l'instruction peut être dangereuse, pernicieuse, tandis qu'une forte éducation leur est indispensable. Disons surtout que l'instruction doit toujours être accompagnée de l'éducation morale et religieuse. Dans tous les pays, les Pasteurs de l'Eglise ont condamné les écoles et toutes les maisons d'études où l'on prétend ne donner qu'un enseignement profane et séculier, où l'on ne parle jamais de dogme ni de morale, sous le prétexte que les enfants les apprennent des ministres de la Religion. Un tel système ne peut aboutir qu'à l'indifférentisme ou à l'athéisme.

Il faut donc que l'enfant puise chaque jour, dans les leçons qu'il reçoit, des principes chrétiens, capables de le guider sans cesse vers la fin pour laquelle il est créé : le salut de son âme, l'accomplissement de la volonté de Dieu ici-bas, la récompense dans un monde meilleur.

Tous les enfants, à quelque condition qu'ils appartiennent, ont besoin d'une éducation solide et soignée, ils y ont droit ; mais on sent qu'elle ne doit pas être la même dans les détails. Elle doit être calculée d'après les emplois que chacun devra exercer dans la suite, et propre à le préparer à s'en acquitter avec honneur pour lui-même et profit pour la société.

L'instituteur évitera donc de se préoccuper exclusivement de distribuer l'instruction à ses élèves ; il s'appliquera au contraire avec encore plus de soin à leur éducation. Les instruire, c'est bien, c'est important ; les élever, c'est mieux, c'est essentiel. Eh ! quelle consolation pour un maître de voir des générations entières de gens de bien, d'honnêtes citoyens, de vertueux chrétiens, mettre à profit la bonne éducation qu'il leur aura départie ! Quel bonheur pour lui d'entendre des parents venir le remercier des services qu'il aura ainsi rendus à leurs bien-aimés enfants ! Quels mérites n'acquiert-il pas aux yeux de Dieu !

MGR. LANGEVIN,

Avantages de l'Instruction.

Sans doute, comme nous l'avons déjà dit, l'éducation est plus nécessaire que l'instruction. Néanmoins, celle-ci est d'une très-haute importance aussi ; car elle est utile et agréable tout à la fois.

Elle est utile.—L'homme instruit entretient sa correspondance, prend ses notes, tient ses comptes lui-même sans avoir besoin d'initier un étranger à ses secrets. Il est encore en état de remplir les diverses charges auxquelles il peut être appelé dans une paroisse. Marguillier, conseiller municipal, secrétaire-trésorier, sous-voyer, etc. ; il pourra signer les documents requis, prendre connaissance des papiers par lui-même, dresser un procès-verbal, préparer une requête, etc ; officier de milice, il lui sera facile de faire le rôle des miliciens ; commissaire d'écoles, il jugera de l'avancement des enfants, de l'exactitude de leurs réponses.

Tous les hommes ont besoin d'instruction, qu'ils exercent une profession libérale, ou qu'ils soient ouvriers et même serviteurs. Combien de fois ceux-ci ne sont-ils pas obligés de lire une enseigne, le numéro d'une maison, l'adresse d'une lettre, etc ?....

D'ailleurs, dans le temps où nous vivons, l'instruction est si généralement répandue, qu'un peuple qui la néglige ne peut éviter d'être dans un état d'humiliante infériorité. Pour nous particulièrement, Canadiens, qui sommes environnés de gens possédant tous un certain degré d'instruction, il est indispensable de la répandre parmi nous, si nous voulons marcher de pair avec eux.

L'instruction a encore l'avantage d'ouvrir l'esprit, d'épurer le goût, d'élever les sentiments, lorsqu'elle est convenablement dirigée. On observe un air de distinction dans les traits d'un enfant qui, à une éducation soignée et religieuse, joint une instruction solide ; dans ses yeux

perce une vivacité d'intelligence qui en fait pour ainsi dire un être tout différent. Il saisit mieux ou plus vite, tout ce qu'on lui explique : c'est là une remarque fréquente de ceux qui, par leur état, sont appelés à enseigner le catéchisme à des enfants dont les uns ont fréquenté de bonnes écoles, et les autres sont demeurés dans l'ignorance. On a donc eu raison de dire que l'instruction donne à l'homme comme un sixième sens.

Elle est agréable.—Quels plaisirs, quels agréables passe-temps ne procure pas encore l'instruction ! Quelle satisfaction de pouvoir, par la lecture, se mettre en rapport d'idées et de sentiments avec les plus beaux génies de tous les siècles, et admirer ce qu'ils nous ont laissé de grand, de noble, de vrai dans leurs écrits ! Quelle récompense pour un père qui a fait des sacrifices pour donner l'instruction à ses enfants, lorsqu'il les voit tour à tour, par des lectures à haute voix, édifier, intéresser la famille durant les longues soirées d'hiver, ou la mettre au courant des événements remarquables de la patrie et de l'étranger !

Avouons cependant que l'instruction pourrait être bien pernicieuse, si elle avait une mauvaise tendance, ou si l'on venait à en abuser, comme il arrive trop souvent. Mais alors c'est l'abus qu'il faudrait condamner, et non pas la chose elle-même ; c'est la mauvaise tendance qu'il faudrait corriger, et non pas l'instruction qu'il faudrait rejeter.

Reconnaissons encore que le degré d'instruction doit beaucoup varier suivant les différentes classes de la société. Il ne faut pas du tout les mêmes connaissances aux jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique ou aux professions libérales, et à ceux qui doivent devenir des artisans ; à ceux qui embrasseront une carrière industrielle ou commerciale, et à ceux qui se livreront à l'agriculture. Répétons-le après beaucoup d'hommes sages et

de vrais patriotes : c'est un malheur pour le pays que la haute éducation soit si répandue, et que la moyenne le soit si peu ; c'est une chose regrettable que les professions dites libérales soient encombrées de jeunes gens qui, au lieu de faire des cours d'études, auraient dû suivre l'état de leurs parents ; ce serait la ruine d'un peuple qu'il fût composé de savants, ou plutôt de demi-savants. Il ne s'agit donc pas, pour le bien du pays, d'augmenter *indéfiniment* les connaissances des masses, d'étendre *sans cesse* le programme des écoles ; ce serait une erreur et un grand péril : mais ce qu'il faut, c'est de répandre partout des connaissances *élémentaires, pratiques, calquées sur les besoins de chacun* ; c'est que, de nos jours, il ne se trouve pas un enfant qui ne puisse lire, écrire, chiffrer, et qui n'ait quelques notions de l'Histoire du Canada ; que les collèges classiques ne se multiplient pas suivant le zèle mal entendu de chacun ; qu'ils ne soient fréquentés que par des jeunes gens capables de profiter de leurs études et qui aient un dessein sérieux de les compléter ; qu'enfin, dans les écoles, comme dans toutes les autres maisons d'éducation, on ne vise pas uniquement à montrer beaucoup de branches en peu de temps, mais que l'on enseigne *bien* les choses que les élèves doivent étudier, et qu'on leur donne le loisir de les digérer, de s'en nourrir.

MGR. LANGEVIN.

La Langue française.

La langue française, c'est un diamant d'un prix inestimable ; c'est une œuvre d'art travaillée par les siècles, d'une beauté à nulle autre pareille. Tout le monde l'admire, elle charme tout le monde bien qu'elle ne livre ses secrets qu'à un petit nombre ; il faut être amoureux d'elle, l'aimer beaucoup et lui faire longtemps la cour ; elle ne se donne qu'à celui qui sait la vaincre par un labeur persé-

vérant et une longue constance ; mais quels trésors elle révèle à ses favoris ! Sa délicatesse exquise ravit l'intelligence ; elle est tout amour et toute gaieté, pleine de noblesse et d'enthousiasme, accessible aux sciences comme à la fantaisie, à toutes les hautes pensées comme à tous les sentiments dignes ; elle comprend votre cœur et seconde votre esprit. Si vous la possédez, rien ne vous décidera jamais à y renoncer ; vous la garderez comme vot. e meilleur bien....

OSCAR DUNN.

Le Canada.

Jamais je n'oublierai l'impression que je ressentis en visitant pour la première fois le Canada. Je venais de traverser une partie des États-Unis, qui, je dois le dire, ne m'avaient pas converti à leur république. Après un dur trajet dans des wagons égalitaires et sur des bateaux non moins égalitaires, après deux ou trois transbordements au milieu d'une foule tumultueuse et batailleuse, soudain quel changement ! Devant moi, dans des plaines paisibles, s'élèvent des maisons avec le jardin et l'enclos, comme on les voit en Normandie ; à mes yeux apparaissent des physionomies dont je me plais à observer l'honnête et bonne expression ; à mes oreilles résonne l'idiome de la terre natale. Mon cœur se dilate, ma main serre avec confiance une autre main. Je ne suis plus en pays étranger ; je suis sur le sol du Canada, dans l'ancien empire de nos pères. Quel empire ! De l'est à l'ouest, un espace de cinq cents lieues : à l'une de ses extrémités, les profondeurs du golfe Saint-Laurent ; à l'autre, le lac Supérieur, le plus grand lac de l'univers. Entre ces deux immenses nappes d'eau, des forêts d'où l'on peut tirer des bois de construction pour le monde entier, des pâturages, des champs de blé et de maïs, les rustiques

log-houses des défricheurs le long des clairières, les riants villages, les villes superbes au bord des fleuves et des rivières, et toutes les œuvres de l'industrie et de la science moderne : chemins de fer, bateaux à vapeur, télégraphes. Cette belle contrée, trois fois plus grande que l'Angleterre et l'Irlande, était à nous, et se rejoignait par le bassin du Mississipi à la Louisiane, conquise aussi par nous. Et de tout cela, plus rien à la France, pas le moindre hameau ! Non ; mais la France est là, vivante en un plus grand nombre de familles qu'au temps où elle avait là ses citadelles et ses gouverneurs. Sa conquête territoriale lui a été enlevée ; sa conquête d'affection s'est accrue par l'accroissement continu de sa population. Dans la seule province de Québec, il y a maintenant près d'un million de Canadiens d'origine française.

Qu'on se figure une de ces plantes dont un coup de vent emporte le germe sur une plage lointaine où il prend racine, se développe et produit des rejetons qui peu à peu s'élèvent au milieu d'un amas de plantes étrangères : c'est l'image de cette population française, si petite d'abord, mais si ferme, qui a grandi entre les tribus indiennes, qui les a graduellement dominées, et qui maintenant conserve, sous le régime britannique, dans les villes comme dans les campagnes, les traits distinctifs de sa nationalité. Dans les villes, tout ce qui représente l'idée intellectuelle : écoles et musées, livres et journaux, des hommes instruits, des écrivains de talent, et des salons où règnent encore ces habitudes de bonne grâce, d'exquise politesse dont la France a donné le modèle au monde entier ; dans les campagnes, l'humble travail agricole de l'*habitant*. C'est ainsi que l'on désigne les descendants de nos anciens colons, comme si eux seuls résidaient à poste fixe dans le pays, comme si les Anglais et les Américains qui y sont venus successivement étaient seulement des passagers.

Et le fait est qu'il reste solidement établi dans sa ferme, cet honnête habitant. Si petite qu'elle soit, il ne pense point à la quitter ; il ne se laisse point séduire par tout ce qu'il entend raconter des fructueuses plantations en d'autres contrées, des spéculations, du commerce et de l'industrie. Si petite qu'elle soit, il se plaît à la cultiver, content de vivre au lieu où il est né et de faire ce que son père a fait.

En cheminant dans les sentiers du bas Canada, si vous rencontrez un de ses habitants, soyez sûr que, jeune ou vieux, le premier il vous saluera très-poliment ; et, pour peu que vous témoigniez le désir de vous arrêter dans son village, il vous invitera à visiter sa maison ; une très-humble maison, mais très-propre, les murs blanchis à la chaux, et des fleurs sur les fenêtres ; point de meubles superflus ni de provisions luxueuses : quelques jambons peut-être et quelques bouteilles de vin dans le cellier, pour les jours solennels ; nulle grosse somme dans l'armoire, mais certainement deux ou trois actes qui constatent la filiation de cet honnête paysan et son origine. Ce sont ses titres de noblesse. Il sait par là que son aïeul est venu de la Normandie, ou de la Bourgogne, ou de la Bretagne, ou de la Franche-Comté. Si vous pouvez lui parler de la province à laquelle se rattachent ses traditions de famille, il en sera très-touché. Heureux philosophe ! la modération de ses goûts écarte de lui la griffe de l'avarice et de l'ambition. Ses habitudes d'ordre et de travail lui donnent le bien-être ; sa croyance héréditaire, sa croyance religieuse, lui assure la paix du cœur.

Jadis notre empire canadien s'appelait la Nouvelle-France ; en le voyant aujourd'hui avec ses lois, ses mœurs d'un autre temps, et sa langue qui a gardé la sévère élégance du XVII^e siècle, nous pourrions bien l'appeler l'Ancienne-France, et j'ajouterais : la fidèle, la charmante France.--X. MARMIER, de l'Académie française.

DONNACONA.

Donnacona.

I

Stadaconé¹ dormait sur son fier promontoire;
Ormes et pins, forêt, silencieuse et noire,
Protégeaient son sommeil.
Le roi Donnacona dans son palais d'écorce
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines,
Il venait de soumettre à ses lois souveraines,
Douze errantes tribus.
Ses sujets poursuivaient en paix dans les savanes,
Le lièvre ou la perdrix ; autour de leurs cabanes,
Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche,
Le roi Donnacona !
Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses,
Que le vieux roi parla :

II

“ Que veut-il l'étranger à la barbe touffue ?
Quels esprits ont guidé cette race velue,
En deçà du grand lac ?
Pour le savoir, hélas ! dans leurs fureurs divines,
Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines,
Que renfermait leur sac !

“ Cudoagny se tait ; les âmes des ancêtres
Ne parlent plus la nuit ; car nos bois ont pour maîtres,
Les dieux de l'étranger ;

1. Aujourd'hui Québec.

Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?
J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance,
Conjurer ce danger.

“ J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage
Le chef de son escorte, et châtier l'outrage
Par leur audace offert.
Mais de Cahir-coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève,
D'étranges fleurs couvert.

“ Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée
Les os de nos aïeux ! Ma poussière exécrée
N'y reposera pas !
Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux, maudiront un roi traître,
Qu'on nommera tout bas.

“ Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide,
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui :
Elle prendra demain mille fois davantage,
Mon peuple n'aura plus, bientôt, sur ce rivage,
Une forêt à lui.

“ Taiguragny l'a dit : de ses riches demeures,
Où, dans les voluptés, il voit couler ses heures
Leur roi n'est pas content.
Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables,
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

“ Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats ! Que nulle peur n'arrache,
A vos cœurs un soupir !
Comme un troupeau d'élans ou de chevreuils timides,

Tous ces fiers étrangers sous vos flèches rapides,
Vous les verrez courir.

“ Mais inutile espoir ! Leur magie est plus forte,
Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte,
Leur Dieu, c'est un Dieu fort !
Quand il fut homme, un jour, dans un bien long sup-
De ceux dont il venait expier la malice, [plice
Ce Dieu reçut la mort.

“ Domagaya l'a dit : les tribus de l'aurore,
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N'ont jamais inventé [lance
De tourments plus cruels ; mais, chef plein de vail-
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au ciel est monté. ”

III

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue ;
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue,
Il partait entraîné.
Ses femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,
Criant Agouhanna ! De leur clameur plaintive,
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune,
Le marin leur promit qu'à la douzième lune,
Ils reverraient leur roi.
Des colliers d'ésurni scellèrent la promesse,
Cartier les accepta ; puis ils firent liesse ;
Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent,
Cinq hivers cinq étés lentement s'écoulèrent ;
Le chef ne revint pas.

L'Étranger de retour, au sein de la bourgade,
Du roi que chérissait la naïve peuplade
Raconta le trépas.

IV

Vieille Stadaconé ! sur ton fier promontoire,
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire ;
Le fer a tout détruit.
Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,
Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,
Plane une Ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
A moitié démolí, grand par la souvenance
Du roi François Premier.
Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence,
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance,
Elle crut au guerrier !

Donnacona ramène au pays des ancêtres,
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragny.
Les vieux chefs tout parés laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout comme une armure,
Les colliers d'ésurgni.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna.
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : Agouhanna !

P. J. O. CHAUVÉAU.

Jacques-Cartier à Hochelaga.

‘Le voilà donc le grand homme, car ce nom lui appartient à bon droit; le voilà donc à Hochelaga, le terme de ses vœux et de ses recherches. Ici, tout le charme et l’enchantement, et l’antique Arcadie apparaît à ses yeux. Les hommes, les femmes et les enfants se pressent au-devant de lui avec des cris joyeux, les uns formant des danses agrestes, les autres lui présentant le fruit de leur pêche et de leur chasse. A peine a-t-il mis pied à terre, que, d’échelons en échelons, ayant été annoncé comme un Dieu, il se voit entouré par des mères indiennes apportant leurs petits enfants à brassées pour les lui faire toucher, et, dans leur confiance, assurer ainsi la vie de ces êtres chéris. Ému de ces scènes touchantes, le navigateur fit asseoir et ranger toutes les femmes d’un côté et les hommes de l’autre, et, à tous, distribua ses largesses. Quand, à l’approche de la nuit, il se fut retiré sur ses barques, les Indiens, ne voulant point en quelque sorte se séparer de lui, allumèrent de grands feux et formèrent autour des danses animées, répétant sans cesse : *Aguiazé ! Aguiazé !* mot qui, à lui seul, disait leur bonheur et célébrait la bienvenue des étrangers.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Cartier, après avoir revêtu sa plus belle tenue, fit ranger son monde en ordre, pour aller visiter la bourgade et ses environs. Il descend de nouveau sur ces rivages dont les épaisses forêts de chênes lui rappellent la vieille terre des Gaulois et des Bretons, et que déjà, dans son cœur, il a nommé Nouvelle-France. Son enthousiasme lui représente cette terre comme française et chrétienne; il la conquiert du regard à son pays et à sa religion. Il rencontre un des chefs d’Hochelaga, et soudain il lui fait embrasser un crucifix et le lui suspend au cou. On le verra bientôt, comme un apôtre de la foi, demander en quelque sorte au ciel le don des miracles

pour amener, par des effets évidents, la conversion des peuples du nouveau monde. Cependant il marchait à travers des terres labourées et de beaux champs où frissonnaient les tiges de blé-d'inde en balançant leurs lourds épis ; et ce fut par ce chemin, qui était loin d'annoncer une nature ingrate, qu'il arriva à l'unique porte d'Hochelaga, bourgade située à un quart de lieue d'une montagne qui fut appelée Mont-Royal.

La ville, ou plutôt la bourgade d'Hochelaga, présentait une forme arrondie et était fermée d'une triple enceinte de palissades, au-dessus de laquelle régnaient en plusieurs endroits des galeries remplies de grosses pierres et de cailloux pour la garde et la défense de la place, galeries auxquelles on ne parvenait qu'avec des échelles. L'intérieur de la bourgade se composait d'environ cinquante maisons de bois, longues de cinquante pas chacune sur douze à quinze de large, couvertes et garnies de longues et larges écorces d'arbre, habilement rapportées les unes aux autres. Dans chaque maison, il y avait une grande pièce au rez-de-chaussée où plusieurs familles faisaient leur feu et vivaient en commun ; au-dessus étaient des greniers où l'on mettait la récolte nécessaire à faire le pain qu'ils appelaient *caraconi*, et qu'ils faisaient en réduisant le blé en farine avec des pilons de bois, en le rassemblant en pâte et en lui donnant la cuisson entre une pierre et des cailloux chauds, qui remplaçaient pour eux le four. Ils se composaient aussi des sortes de potages soit avec ce blé, soit avec des fèves ou des pois. Dans leurs maisons, ils avaient de grands vases semblables à des tonnes où ils renfermaient leurs provisions de poisson fumé pour l'hiver. Du reste, leur nourriture était sans assaisonnement. Leurs lits consistaient en écorces d'arbres étendues à terre et en couvertures de peaux pareilles à celles dont ils faisaient leurs vêtements, lorsqu'ils n'allaient pas à peu près nus. Le plus précieux ornement de ces Indiens était un coquillage blanc, qu'ils appelaient *ésurni*,

et qu'ils tiraient de leurs fleuves par un moyen étrange. Quand l'un d'eux était mort ou quand ils avaient tué un de leurs ennemis à la guerre, ils lui faisaient de larges entailles dans la chair, puis jetaient son cadavre au fond de l'eau ; après l'y avoir laissé dix à douze heures, ils le retiraient et trouvaient dans les incisions qu'ils avaient faites, de ces précieux coquillages qu'on ne rencontra plus par la suite dans leur rivière. Les habitants d'Hochelaga n'étaient point nomades comme les autres tribus indiennes, et ils s'adonnaient exclusivement au labourage et à la pêche. Leur domination s'étendait, d'ailleurs, sur un assez grand nombre de ces tribus presque toujours errantes qui parcouraient les bords du fleuve ; et Hochelaga, avec ses fortifications, sa concentration et, on pourrait le dire, son commencement de civilisation, était comme la suzeraine de tout le pays auquel on devait étendre bientôt le nom de Canada.

Cartier sortit de la bourgade au milieu des regrets des habitants, qui l'accompagnèrent jusqu'au Mont-Royal. Il s'éleva sur ce mont, et, de là, son œil embrassa une étendue de pays de plus de trente lieues tout autour de lui ; au nord et au midi, l'horizon était borné par une chaîne de montagnes entre lesquelles on découvrait de belles vallées verdoyantes ; on voyait serpenter le Saint-Laurent au milieu des terres, au-dessus du lieu où les barques étaient restées, lieu où se trouvait un saut impétueux (le courant de Sainte-Marie), qu'il avait été impossible de franchir ; et, autant que la vue pouvait percer, on découvrait le fleuve, grand, large, spacieux, qui allait au sud-ouest et passait au pied de trois belles montagnes aux formes arrondies, qui paraissaient être à quinze lieues de distance. Les guides de Jacques Cartier lui firent comprendre par des signes qu'il y avait sur le fleuve trois autres sauts semblables à celui où s'étaient arrêtées les barques. Ils donnaient à entendre que ces chutes d'eau passées, on pouvait naviguer plus de trois lunes sur le

fleuve ; puis, se tournant vers le nord ; ils lui désignaient une autre grande rivière descendant aussi de l'ouest et coulant au pied des montagnes. L'un d'eux saisit un poignard d'argent à manche de laiton brillant et une chaîne à laquelle était suspendu le sifflet du capitaine, et fit comprendre qu'on trouvait des métaux semblables en remontant le fleuve. L'imagination de Cartier voyait s'ouvrir les portes de l'occident inconnu, recélant dans son sein de riches trésors et conduisant vers les régions dorées de l'Inde et du Cathay ; en s'avancant vers les sources du fleuve, il trouverait un passage plus court et plus avantageux que celui que Magellan avait découvert pour l'Espagne.

En secouant ces beaux rêves, avec quelle pitié le marin breton dut laisser tomber ses regards sur l'humble bourgade de Hochelaga, avec ses cabanes d'écorce, ses misérables palissades, ses étroits champs de maïs, et sa population plongée dans la barbarie. Près de trois siècles et demi se sont écoulés depuis le jour où Cartier, du sommet du Mont-Royal, examinait les environs de Hochelaga ; s'il lui était aujourd'hui donné de revoir ces mêmes lieux, avec quelle surprise il contemplerait la belle et grande cité qui a remplacé la bourgade indienne ! Elle étonnerait le vieux navigateur par ses nombreux et splendides monuments, par son port couvert de vaisseaux et bordé d'une longue ceinture de quais, par son pont tubulaire unissant les deux rives du fleuve, par sa population nombreuse s'agitant sous l'impulsion du commerce et de l'industrie. Et comme il serait émerveillé, en suivant des yeux les vaisseaux à feu lancés au milieu "des trois sauts d'eau," qui l'intéressait si vivement, ou remontant le rapide courant de Sainte-Marie sans le secours des vents ! Comme il admirerait la vallée du grand fleuve, non plus couverte de forêts, mais se déroulant devant lui jusqu'aux limites de l'horizon, parsemée de champs, de bourgs et de villages, traversée par des voies ferrées, sur lesquelles glissent

avec la vitesse de l'oiseau, de longs convois de voitures guidés par une colonne de fumée !

Les profondeurs de l'ouest ont été sondées, les vastes contrées qu'elles renferment sont depuis longtemps ouvertes à la civilisation ; la mer mystérieuse annoncée à Cartier s'est trouvée fort éloignée ; le passage qui devait y conduire des vaisseaux n'existait que dans les récits des sauvages. Mais, grâce à l'industrie et à la persévérance de l'homme, une route d'un autre genre sera bientôt tracée, elle servira à rapprocher les deux océans, et à transporter les richesses de l'Orient vers les contrées de la vieille Europe.

Portrait de Champlain.

Jamais homme ne fut plus universellement regretté, ni ne méritait plus de l'être. Champlain avait un grand sens, beaucoup de pénétration, des vues fort droites, et personne ne sut mieux que lui prendre un parti dans les affaires les plus épineuses. Ce qu'on admira le plus en lui, ce fut sa constance à suivre ses entreprises, sa fermeté dans les plus grands dangers, un zèle ardent et désintéressé pour la patrie, un cœur tendre et compatissant pour les malheureux, un grand fonds d'honneur et de probité. On voit en lisant ses mémoires, qu'il n'ignorait rien de ce que doit savoir un homme de sa profession. On y trouve un historien fidèle et sincère, un voyageur qui observait tout avec attention, un écrivain judicieux, un bon géomètre et un habile homme de guerre. Mais ce qui met le comble à tant de bonnes qualités, c'est que, dans sa conduite, comme dans ses écrits, il parut toujours vraiment chrétien, zélé pour le service de Dieu et pour l'avancement de la religion. Il avait coutume de dire " que le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire, et que les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans les pays des infidèles que pour y faire régner Jésus-Christ. "

L'abbé C. H. LAVERDIÈRE

Choix providentiel des premiers colons du Canada.

Quand le temps fut venu de fonder une colonie dans ce pays, Dieu suscita à cet effet Champlain, comme il avait suscité Jacques-Cartier pour en faire la découverte. Ce grand homme réunissait à un haut degré toutes les qualités nécessaires pour accomplir une œuvre aussi importante. Sa foi et sa piété lui firent comprendre quels soins il devait apporter dans le choix du personnel destiné à former le noyau de la colonie.

Et, certes, ce doit être pour nous, Canadiens-Français, le sujet d'un bien légitime orgueil que de savoir que les premières familles de cette colonie, desquelles nous descendons pour la plupart, ont été choisies parmi ce qu'il y avait de mieux dans la mère-patrie, sous le rapport moral et religieux.

Ce sont ces familles d'élite qui nous ont légué cette foi vive et ces mœurs douces qui ont toujours caractérisé le Canadien-Français, ce profond respect pour l'autorité, soit religieuse, soit civile ; cet attachement inébranlable à l'enseignement de l'Eglise, qui a fait notre force, qui a toujours été notre salut au temps du danger, en nous tenant unis comme un seul homme. Les précieuses qualités du cœur qui distinguent nos compatriotes, leur généreuse et bienveillante hospitalité, leur politesse proverbiale, qui charment les étrangers ; cet esprit franchement et sincèrement libéral, qui leur assure l'estime et la confiance de leurs concitoyens d'origine étrangère, sont encore une portion de l'héritage précieux que nous ont légué ces nobles et religieux ancêtres.

Or, nous le demandons à tout homme qui croit à la sollicitude d'une Providence infiniment sage, qui a même compté jusqu'au nombre de nos cheveux, afin qu'il n'en tombât pas un sans sa permission, faut-il attribuer l'insuccès absolu des premiers essais de colonisation en Canada au hasard, ou à une force aveugle et malveillante qu'il était impossible de contrôler, ou bien faut-il croire que

cette même Providence ne trouvait pas les éléments employés dans ces premiers essais, c'est-à-dire des repris de justice condamnés à mort ou des hommes divisés entre eux par les haines religieuses les plus profondes, faut-il croire que la Providence ne trouvait pas, disons-nous, ces éléments de colonisation en harmonie avec la pensée qu'elle avait elle-même inspirée aux rois très-chrétiens ? On ne pouvait évidemment faire un plus malheureux choix pour amener la conversion des infidèles, et jeter les bases d'une nationalité unie et religieuse. Les moyens n'étant donc point propres à atteindre la fin, Dieu n'a pas voulu les bénir, mais les a mis de côté comme des instruments inutiles.

MGR. LAFLÈCHE.

Les temps héroïques de la Nouvelle-France.

En passant des mains de la compagnie¹ entre celles du roi, la colonie avait fait un grand pas. Elle était sortie de l'enfance : la Nouvelle-France devenait une province, Québec était honoré du nom de ville, une justice royale s'établissait, on parlait même de faire bâtir un palais pour les séances du conseil souverain, ainsi que des prisons plus grandes et plus commodes pour y enfermer les criminels. Ces changements furent si importants, que des écrivains français ont placé dans l'année 1663 la fondation de la colonie du Canada, laissant dans l'oubli la plus belle portion de notre histoire. Cependant, c'est à bien juste titre que les cinquante premières années qui ont suivi la fondation de Québec, ont été désignés comme les temps héroïques de la Nouvelle-France. Cette période en effet présente des traits nombreux de dévouement religieux, de courage, de foi, de persévérance. Le même esprit animait les simples laïcs et les religieux, des femmes faibles et délicates, aussi bien que les soldats et

¹ La compagnie des Cent-Associés.

les hardis explorateurs qui s'aventuraient au milieu des tribus sauvages. Que de nobles natures se sont développées parmi les Français du Canada, dans la lutte entre la civilisation chrétienne et le naturalisme sauvage des aborigènes ! Comment ne pas admirer ces jeunes gens, doués des plus beaux dons du cœur et de l'esprit, habiles à la chasse, adroits à conduire le léger canot d'écorce dans les passages les plus difficiles, devançant à la course les plus agiles coureurs de la race rouge, infatigables dans les longues marches au milieu des forêts, accoutumés à combattre l'Iroquois avec la hache et le fusil, parlant les langues des sauvages aussi bien que les sauvages eux-mêmes ; et, cependant, toujours prêts à mettre leurs belles qualités au service de la religion et de la patrie, et à sacrifier leur vie au milieu des plus horribles supplices, pour la gloire de Dieu et l'honneur du nom français ? Des filles timides, élevées dans la paix et la solitude du cloître, renonçaient au silence du couvent pour servir Dieu au milieu de pauvres colons et de sauvages sales et déguenillés ; de grandes dames, habituées à l'aisance, formées aux agréments de la plus haute société, se condamnaient volontairement à couler leurs jours dans un pays barbare et n'offrant aucune des jouissances matérielles qu'elles avaient possédées en France. Ainsi la jeune et riche dame de La Peltre, non contente d'avoir pris part aux premières misères des Ursulines de Québec, alla partager celle de mademoiselle Manse, à l'établissement de Montréal, et voulut encore se rendre, à travers les mille dangers de la route, jusqu'au pays des Hurons. Madame d'Ailleboust, femme d'un gouverneur de la Nouvelle-France, et madame de Monceaux, qui avaient paru avec honneur à la cour, soignaient les sauvages dans leurs maladies, recueillaient les restes des prisonniers brûlés, et plusieurs fois les portèrent elles-mêmes au cimetière, pour leur procurer une sépulture chrétienne.

De si belles leçons ne pouvaient manquer de produire

de salutaires effets sur la petite population française que Dieu avait conduite aux bords du Saint-Laurent. Aussi les annales du Canada, corroborées par des témoignages nombreux, nous apprennent que ces exemples de courage, de constance et de vertu, produisirent leurs fruits, parmi les descendants des compagnons de Champlain.

J. B. A. FERLAND.

Mgr. de Montmorency-Laval.

O Canada ! plus beau qu'un rayon de l'aurore,
Te souvient-il des jours où tout couvert encore
Du manteau verdoyant de tes vieilles forêts,
Tu gardais pour toi seul ton fleuve gigantesque,
Tes lacs plus grands que ceux du poème dantesque
Et tes monts dont le ciel couronne les sommets ?

Te souvient-il des jours où mirant dans les ondes
Le feuillage orgueilleux de leurs branches fécondes,
Tes immenses sapins saluaient ton réveil ?
Où déployant les dons de la grande nature,
Tu montrais, reposant sur un lit de verdure,
Ta sauvage grandeur aux rayons du soleil ?

Te souvient-il des jours où l'écho des montagnes
Chantait, comme un clairon au milieu des campagnes,
L'hymne de l'Iroquois scalpant ses ennemis ?
Où tes vieux héros morts, assemblés sur les grèves,
Venaient, pendant la nuit, illuminer les rêves
De tes sombres guerriers sur la rive endormis ?

Te souvient-il des jours où passant dans l'orage,
Les dieux de tes forêts portés sur un nuage,
De leurs longs cris de guerre enivrant tes enfants,
Leur montraient dans la mort une vie immortelle,
Où leur âme suivrait une chasse éternelle
D'énormes caribous et d'originaux géants ?

.

Un jour, troublant le cours de tes ondes limpide,
Des hommes étrangers, sur leurs vaisseaux rapides,
Vinrent poser leur tente au pied de tes grands bois.
Ils pliaient les genoux en touchant ton rivage ;
Puis, au maître du ciel adressant leur hommage,
Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

Et prenant ce drapeau, ces hommes au teint pâle,
Portèrent les rayons de sa couleur d'opale
Jusqu'aux bords sablonneux du vieux Meschacébé ;
Et devant cette croix qui brillait dans tes ombres,
Tu vis tes dieux vaincus pleurer sur les décombres
Amoncelés autour de leur autel tombé !

Te souvient-il des jours où, prêtres et victimes,
Les fils de Loyola, missionnaires sublimes,
Fécondant de leur sang ton sol régénéré,
Rappelaient de la croix les splendeurs primitives ;
Et d'un martyr affreux sanctifiant tes rives
Laisaient à tes enfants leur souvenir sacré ?

Pourquoi donc tous ces cris de bonheur et de fête ?
Tes guerriers, apportant les fruits de la conquête,
Rentrent-ils dans tes murs, jeune Stadacona ?
L'Iroquois terrassé par la valeur Huronne
A-t-il laissé tomber la terrible couronne
Qu'au sein de la bataille Areskouï lui donna ?

L'Iroquois n'a pas vu de sa main affaiblie
Tomber le tomahawk ; dans son âme remplie
Des farouches instincts légués par ses aïeux,
La peur n'a pas encor pu trouver une place.
De l'étendard Français il brave la menace
Et garde fièrement et sa gloire et ses dieux.

Ce n'est pas un héros illustre dans l'histoire,
Qui vient tout rayonnant des feux de la victoire,

Déposer à Québec son glaive triomphant,
Celui vers qui s'élève en ce jour d'allégresse
Ce concert solennel de joie et de tendresse,
Est un homme encor jeune, au regard bienveillant ;

Le signe rédempteur brillant sur sa poitrine
Annonce à tous les yeux sa mission divine.
Il s'en vient commander les combats du Seigneur
Dans les vastes forêts où domine la France ;
Et sans craindre jamais l'obstacle ou la souffrance,
Il s'avance où l'appelle une pieuse ardeur.

De cet amour divin qui dévore son âme,
Partout il fait briller la bienfaisante flamme ;
Sa sainte voix, troublant le silence éternel
Des grands bois canadiens, fait surgir dans les nues
Ces clochers rayonnants, dont les fièches aiguës
Au sauvage étonné montrent du doigt le Ciel.

Affrontant les dangers des vagues mugissantes,
On le voit ranimer les églises naissantes
Qui s'élèvent aux bords du Saguenay lointain,
Comme un soleil ardent répandant sa lumière,
En passant il console et la pauvre chaumière,
Et le grand chef Huron pleurant sur son destin.

Quand Mézy, d'Avangour, abusant de leur force,
Osent donner appui, sous la hutte d'écorce,
Au trafic infamant de la liqueur de feu,
Intrépide gardien de la morale austère,
Il sait faire gronder, sans craindre leur colère,
Sur leurs coupables fronts les foudres de son Dieu.

Mais déjà ce héros voit sa force tarie,
Dans ses nombreux combats où s'épuise sa vie.
Donnant à Saint-Valier son glorieux fardeau,
Il s'en va reposer les jours de sa vieillesse,

Dans ce paisible asile, objet de sa tendresse,
Où son cœur se prépare au repos du tombeau

Et quand la mort parut au sein de sa retraite,
Elle n'eut qu'à cueillir cette fleur toute prête,
Pour les jardins bénis du séjour éternel.
Et sur les bords heureux où son nom brille encore,
Les chênes attristés, dans la forêt sonore,
Chantèrent ses vertus aux archanges du ciel.

A MESSIEURS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

Ce grand homme, Messieurs, cette gloire sereine
Fut le premier anneau de cette noble chaîne,
Que vous continuez aux bords du Saint-Laurent.
Gardant comme un trésor, loin de toutes atteintes,
De l'immortel Laval les traditions saintes,
Vous êtes parmi nous un soleil bienfaisant.

Du peu que nous savons vous êtes l'origine.
Si nous pouvons encore à la source divine,
D'où s'échappe à grands flots l'enseignement humain,
Approcher quelquefois nos lèvres altérées,
Nous le devons à vous, dont les mains vénérées,
Nous ont de la science aplani le chemin.

Des bords Gaspésiens au lac des Deux-Montagnes,
Quand il a fait briller ces trois saintes compagnes,
La douce Charité, l'Espérance et la Foi,
Comme un vainqueur chargé des dépouilles opimes,
Il montre cent tribus, ô conquêtes sublimes !
Qui des leçons du Christ reconnaissent la loi.

Mais bientôt s'arrêtant au milieu de sa course,
Des saints enseignements il vient ouvrir la source,
Et fonde la maison, ce foyer immortel,
Qui verse encor sur nous ses torrents de lumière :

Où des saintes vertus suivant la règle austère,
On apprend à servir la patrie et l'autel.

Ce fruit de ses travaux, cet objet de sa joie,
Deux fois un feu cruel le saisit pour sa proie.
Ce malheur qui le frappe au plus profond du cœur,
Ne peut faire fléchir son courage indomptable :
De ces débris fumants, un monument durable
S'élève sous sa main rayonnant de splendeur.

Deux siècles sont passés sur cet illustre asile.
Deux siècles sont passés, et toujours immobile,
Comme un roc au milieu des vagues en fureur,
Il a vu s'élever, grandissant sous son ombre,
Ces temples du vrai Dieu, ces collèges sans nombre,
Qui sont de la patrie et la force et l'honneur.

Si nous avons gardé, pur de tout alliage,
Des pionniers français l'héroïque héritage,
Notre religion, notre langue et nos lois ;
Si dans les mauvais jours de notre jeune histoire
Nous avons avec nous, vu marcher la victoire,
Nous vous devons encor ces glorieux exploits.

Car, fécondant toujours le sol de la patrie,
Des grandeurs de la foi, des éclairs du génie,
Vous gardiez ce dépôt, source de tous les biens,
Où puisant les leçons des histoires antiques,
Nos pères ont appris ces vertus héroïques,
Qui font les nobles cœurs et les grands citoyens.

Si du séjour céleste où son âme immortelle
S'enivre des clartés de la vie éternelle,
Laval peut contempler ces murs resplendissants,
Où lançant tous ses feux, l'intelligence humaine,
Des travaux de l'esprit embrasse le domaine,
Fait briller des rayons sans cesse renaissants :

S'il a vu comme nous vos nobles sacrifices,
Les arts encouragés par vos mains bienfaitrices ;
S'il entend aujourd'hui ces hymnes triomphants
Qui chantent votre nom dans ce concert immense.
Que fait monter au ciel notre reconnaissance,
Il doit dire de vous : ils sont bien mes enfants !

OCTAVE CRÉMAZIE.

Combat de Dolard.

“ Les Iroquois,” dit Garneau, “ encouragés par les succès inouïs qu'ils avaient remportés dans les contrées des lacs, se jetèrent sur les établissements français. Leurs bandes se glissèrent à la faveur des bois jusqu'au-des-ous de Québec. Ils tuèrent le gouverneur des Trois-Rivières, M. Duplessis-Bochart, dans une sortie qu'il faisait contre eux. Ils attaquèrent les laboureurs aux champs, assassinèrent les hommes isolés et couvrirent la campagne de brigandages.”

Les choses allèrent ainsi de mal en pis, pendant un grand nombre d'années, au point qu'au printemps de 1660, la Nouvelle-France était menacée d'une destruction complète. Ce fut alors que seize jeunes héros de Montréal, commandés par un officier du nom de Dolard ou Daulac, résolurent de sacrifier généreusement leur vie pour le salut de la colonie. Dans l'histoire d'aucun peuple du monde, peut-être, on ne rencontre un épisode plus émouvant, un acte d'héroïsme plus extraordinaire que celui que je vais vous raconter.

Daulac, âgé de vingt-cinq ans, n'était arrivé au pays que depuis trois années ; il avait déjà servi dans les armées de France.

Les noms, les âges, les professions des seize héros qui s'engagèrent à l'accompagner dans son aventureuse expédition sont conservés dans les registres de Montréal. Les

trois plus vieux avaient 28, 30 et 33 ans. L'âge des autres était de 21 à 27 ; leurs états professionnels étaient variés : soldats, armuriers, serruriers, chaudourniers, etc.

Après s'être confessés et avoir communiqué dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, les dix-sept braves firent leurs testaments, se jurèrent les uns aux autres de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et de ne jamais se rendre à l'ennemi.

Dans les derniers jours d'avril 1660, ils firent leurs adieux à leurs parents, à leurs amis, et se mirent en route. Le premier jour de mai, ils s'arrêtèrent à un petit fort sauvage, qu'ils trouvèrent sur la rivière Outaouais : misérable ruine défendue par quelques mauvais pieux.

Cependant un parti composé de quarante hurons et de sept algonquins vint bientôt les rejoindre. Ces guerriers sauvages étaient sous la conduite du brave chef Annahotaha. Ils demandèrent comme une faveur spéciale que les Français leur permissent de partager leurs périls, leur gloire : cette faveur leur fut accordée.

Ils étaient donc là, attendant l'arrivée des Iroquois, lorsqu'un jour, sur sur les quatre heures de l'après-midi, pendant qu'agenouillés sur le rivage ils faisaient la prière du soir en trois langues différentes, suivant leur coutume, leurs vedettes vinrent les informer que l'ennemi n'était plus qu'à une faible distance.

Aussitôt ils se jetèrent dans le fort et se mirent à le fortifier par une deuxième palissade : précaution que, dans leur héroïsme, ou leur imprudence, ils avaient jusque-là négligée.

L'ouvrage n'était pas encore terminé que les Iroquois fondaient sur eux : aussitôt, une vive fusillade s'engagea des deux côtés.

Repoussés, les Iroquois mirent en pièces les canots d'écorce des Français et ceux de leurs alliés, en enflammèrent les débris, et tentèrent de mettre le feu aux palissades. Inutiles furent leurs efforts : les Français avaient posté trois

tireurs à chaque meurtrière, et, comme tous les coups portaient juste, l'ennemi fut encore repoussé.

De nouveau les Iroquois répétèrent leur assauts, de nouveau ils furent obligés de reculer, chaque fois avec des pertes sérieuses. Dans une de ces attaques, un de leurs principaux chefs fut tué : quelques français franchirent hardiment la palissade, et allèrent, sous le feu de l'ennemi, couper la tête du guerrier, qu'ils vinrent planter triomphalement sur un des pieux de leur fort. Les Iroquois hurlaient de rage.

Ainsi se passèrent cinq jours entiers et autant de nuits ; les Français et leurs alliés ayant à subir pendant ce temps, les tortures de la faim, de la soif, du froid et de l'insomnie. Ils se relevaient à tour de rôle, et, pendant qu'une partie faisait le coup de feu contre l'ennemi, l'autre, agenouillée au milieu du fort, invoquait le ciel et priait.

Voyant tous leurs efforts impuissants, les Iroquois eurent recours à la ruse. Ils crièrent aux sauvages alliés que, bientôt, un renfort de sept à huit cents des leurs allait arriver, et que, dans cette conjoncture, le parti le plus sage qui leur restait à prendre était de mettre bas les armes et de se rendre. Ils les assuraient qu'ils seraient traités avec toutes sortes d'égards et de ménagements.

Mourant de faim et de soif, les Hurons se laissèrent leurrer par ces trompeuses promesses ; et bientôt, deux à deux, quatre à quatre, ils se mirent à franchir la palissade et coururent se rendre à l'ennemi. Les sept algonquins et le brave chef des Hurons, Annahotaha, restèrent fidèles à leurs postes. Le neveu de ce dernier, du nom de La Mouche, se joignit aux fugitifs : ce que voyant, Annahotaha déchargea sur lui son pistolet.

Tout à coup, au milieu de la forêt et sur les bords de la rivière, des cris d'enfer se font entendre ; c'est un renfort de cinq cents iroquois qui signalent ainsi leur arrivée ; on était allé les chercher à l'embouchure de la rivière Richelieu.

Confiants dans leur nombre, sûrs d'une victoire facile, les Iroquois, sans perdre un instant, donnent l'assaut; ignominieusement ils sont repoussés par le feu des vingt-cinq braves.

Pendant trois jours encore, les mêmes tentatives sont renouvelées, toutes avec le même résultat.

Il y avait donc six jours entiers que cette poignée de héros résistait victorieusement aux efforts combinés de toute une armée ! Les Iroquois étaient tombés dans un découragement complet, et ne parlaient de rien moins que d'abandonner le siège et de retourner piteusement en leur pays. Cependant, retenus par la honte, ils résolurent de tenter un dernier et suprême effort.

Les plus braves d'entre eux s'engagèrent à conduire l'assaut final.

Couverts de boucliers de bois de quatre ou cinq pieds de long, ces derniers s'avancèrent suivis du reste de l'armée. Malgré le feu bien nourri des Français, ils parvinrent jusqu'au pied des palissades, qu'ils se mirent à couper avec leurs haches.

Cependant, Daulac avait chargé jusqu'à la gueule un grand mousquet (d'autres disent un baril de poudre) muni d'une fusée. Ayant mis le feu à cette fusée, il voulut jeter le tout au milieu des ennemis, espérant que lorsqu'il éclaterait, le désordre se mettrait dans leurs rangs. Malheureusement, le mousquet (ou le baril) alla donner contre un des pieux de la palissade, et retomba au milieu du fort, où il ne tarda pas à éclater, semant la mort dans les rangs des Français.

L'instant d'après, les Iroquois avaient réussi à passer les canons de leurs fusils dans les meurtrières du fort, et faisaient plusieurs brèches aux palissades. Daulac et ses compagnons se précipitèrent à la défense de ces brèches ;... en ce moment, Daulac fut tué.

Les survivants continuèrent à se défendre. Tenant,

d'une main, un sabre ou une hache, de l'autre, un couteau, ils se précipitèrent sur les Iroquois, frappant et poignardant avec toute la rage du désespoir.

Les Iroquois, désespérant de les prendre vivants les tuèrent à distance à coups de fusils.

La victoire était gagnée !...

Les vainqueurs se mirent à fouler les tas de cadavres, pour découvrir quelques survivants auxquels ils étaient anxieux de faire subir les supplices de la torture. Quelques-uns des Français respiraient encore, mais n'avaient plus qu'un souffle de vie ; ils furent brûlés sur-le-champ ; quatre autres furent amenés dans les bourgades iroquoises, pour y subir le supplice du feu.

Les hurons qui avaient trahi les Français, et passé à l'ennemi, furent torturés et brûlés. Trois des guerriers de cette nation, qui parvinrent à s'échapper, racontèrent, plus tard, les incidents de cet acte d'héroïsme extraordinaire.

Quand vint le moment de la réflexion, les Iroquois furent effrayés de cette victoire qui leur avait coûté quelques centaines de leurs plus braves guerriers. Si, dit Parkman, dix-sept français, quelques algonquins et un huron, derrière un fort de pieux, avaient pu tenir si longtemps en respect sept cents de leurs guerriers, que ne feraient pas un plus grand nombre de ces mêmes français protégés par des murs de pierre ? Ils ne songèrent plus, pour cette année, à s'emparer de Québec ni de Montréal, mais s'en retournèrent en leur pays, étonnés et découragés, pleurant les pertes cruelles qu'ils venaient de faire, et nourrissant leur haine pour le jour de la vengeance.

Le brave Annahotaha avait péri durant un des assauts. Ne voulant pas que sa chevelure tombât entre les mains des ennemis, il avait demandé qu'on lui mît la tête sur les charbons ardents ; ce qui avait été fait.

Dans les derniers moments du siège, un français, voyant que tout était perdu, et craignant que les blessés ne tom-

bassent entre les mains des Iroquois, avait fait le tour de l'enceinte et achevé, à coups de hache, ceux de ses compagnons qui respiraient encore.

H. LARUE.—*Hist. pop. du Canada.*

Description de Grand-Pré.

Sous le ciel d'Acadie, au fond d'un joli val,
Et non loin des bosquets qui bordent le cristal
Que déroule, tantôt sous les froides bruines,
Tantôt sous le soleil, le grand Bassin des Mines,
On aperçoit encor, paisible, retiré
Et loin de ce qu'il fut, le hameau de Grand Pré.
Du côté du levant de beaux champs de verdure
Offraient à cent troupeaux une grasse pâture
Et donnèrent jadis au village son nom.
Pour arrêter les flots le vigilant colon,
A force de travail et de rudes fatigues,
Eleva de ses mains de gigantesque digues
Qu'au retour du printemps on voyait s'entr'ouvrir,
Pour laisser l'océan s'élancer et courir
Sur le duvet des prés devenus son domaine.
Au couchant, au midi, jusqu'au loin dans la plaine
S'étendaient des vergers et des bouquets d'ormeaux,
Le lin vert balançait ses frêles chalumeaux
Et le blé jaunissant, ses tiges plus robustes ;
Vers le nord surgissaient mille sortes d'arbustes
Des bois mystérieux et de sombres halliers ;
Et, sur les hauts sommets des monts irréguliers,
De magiques brouillards, des brumes éclatantes,
Se paraient au soleil de couleurs inconstantes
Et semblaient admirer le vallon dans la paix,
Sans oser cependant y descendre jamais.

C'est là qu'apparaissaient, el armantes et coquettes,
Les maisons du hameau qui toutes étaient faites
Avec du bois de chêne, ou d'orme ou de noyer,
Comme le paysan bâtissait son foyer,
Dans la terre Normande, alors que sur le trône
S'asseyaient les Henri. Un chaume frais et jaune
Arrangé par faisceaux, recouvrait tous les toits ;
Des lucarnes laissaient, par les chassis étroits,
Pénétrer le soleil jusqu'au fond des mansardes.
Lorsque tournant au vent, les girouettes criardes
S'illuminaient des feux d'un beau soleil couchant,
Dans les beaux soirs d'été, lorsque l'herbe du champ
Exhalait son arôme et tremblait à la brise,
Sur le seuil de la porte avec leur jupe grise,
Leur blanche capeline et leur mantelet noir,
Les femmes du hameau venaient gaiement s'asseoir,
Et filaient leur quenouille ; et les brunes fillettes
Unissaient leurs chansons au bruit clair des navettes
Tournant sur les métiers leurs essieux de roseau,
Au joyeux ronflement du rapide fuseau.
Le pasteur du village, humble et vénéré prêtre,
Alors ne tardait pas d'ordinaire à paraître.
En le voyant venir d'un pas majestueux
Tous les petits enfants cessaient leurs bruyants jeux,
Leur courses dans les prés, leurs cris de toutes sortes
Et retournaient s'asseoir en rang devant les portes.
Arrêtant leurs fuseaux, les femmes se levaient,
Et, par des mots polis, toutes le saluaient.
Bientôt les laboureurs revenant de l'ouvrage
A l'étable menaient leur pesant attelage.
Le soleil émaillait la pente du coteau :
Et ses derniers rayons, comme des filets d'eau,
Jusques au fond du val, glissaient de roche en roche.
De sa voix argentine au même instant la cloche
Annonçait l'angelus et le déclin du jour.

Et, pardessus les toits et les monts d'alentour,
On voyait la fumée en colonnes bleuâtres,
Comme des flots d'encens, s'échapper de ces âtres
Où l'on goûtait la paix, le plus divin des biens.

Ainsi vivaient alors les simples Acadiens :
Leurs jours étaient nombreux et leur mort était sainte,
Libres de tout souci comme de toute crainte,
Leurs portes n'avaient point de clef ni de loquet ;
Car dans l'ombre des nuits nul n'était inquiet ;
Et, chez ces bonnes gens, on trouvait la demeure
Ouverte comme l'âme, à chacun, à toute heure.
Là le riche vivait avec frugalité,
Le pauvre n'avait point de nuits d'anxiété.

P. LEMAY, trad. de LONGFELLOW.

Cession du Canada à l'Angleterre.

Le 10 février 1763, le duc de Choiseul signait avec l'Angleterre le traité de Paris, qui cédait à la Grande-Bretagne toutes les possessions françaises de l'Amérique du Nord, et réservait à nos quatre-vingt-deux mille compatriotes catholiques la faculté de professer leur culte, *autant que le permettaient les lois de la Grande-Bretagne*. Cette restriction odieuse, dont nos diplomates ne saisirent peut-être pas toute la portée, servit à abriter l'oppression des consciences. Le roi d'Angleterre, Georges III, s'empressa d'imposer à sa nouvelle conquête les mesures législatives adoptées contre les catholiques dans la Grande-Bretagne.

“ Mais, comme le dit le R. P. Lacordaire, dans une lettre adressée à un jeune homme, les lois des nations chrétiennes c'est de ne pas permettre le retour dans le monde d'une domination unique, comme au temps de l'empire romain. C'est pourquoi ce qui, dans l'Europe, ré-

générée a rendu à cette ambition démesurée a toujours rencontré un obstacle insurmontable. Charlemagne a lui-même divisé sa succession ; les papes ont heureusement combattu le développement du saint-empire romain. La France, pendant un siècle et demi, de Charles-Quint au traité de Westphalie, a travaillé à l'abaissement de la maison d'Autriche, héritière des deux mondes. L'Europe s'est coalisée contre Louis XIV, et elle a jeté bas Napoléon."

L'Angleterre avait abusé du droit de la conquête, le châtement ne se fit pas longtemps attendre. Cette puissance venait de détruire sans s'en apercevoir le dernier argument qui pût retenir les colonies sous sa domination. Restées soumises tant que le voisinage des Français leur faisait sentir le besoin d'être protégées par la métropole, elles songèrent à secouer le joug de l'Angleterre dès qu'elles furent rassurées de ce côté, et, treize ans plus tard, en 1776, leurs représentants déclaraient l'indépendance des États-Unis.

Quant à nos malheureux compatriotes, ils regrettèrent vivement la perte de la patrie, de cette patrie qu'on aime toujours, mais qu'on chérit davantage le jour où on la perd. La conduite tenue quelques années auparavant envers les Acadiens par les Anglais leur inspirait d'ailleurs des craintes trop fondées. Ils avaient encore présents à l'esprit les procédés barbares au moyen desquels sept mille personnes¹ établies dans ce pays avaient été violemment expulsées de leurs foyers. Ces paisibles colons vivaient unis comme une famille de frères, sous la bienveillante autorité de la France ; mais, la pureté de leurs mœurs, leur dévouement à leur pays et leur attachement à la foi catholique, déplaisaient aux vainqueurs, qui les accablèrent de vexations et d'impôts. Les opprimés étaient résolus à tout souffrir et à tout perdre plutôt que d'apostasier, et, quand les officiers de la couronne d'An-

1. Haliburton porte ce chiffre à quinze mille.

gleterre virent que les menaces et les persécutions n'obtenaient aucun résultat, ils décrétèrent contre eux la loi du bannissement.

Les prendre de force, dit à ce sujet l'historien Bancroft, c'eût été impraticable; aussi eut-on recours à la ruse. Une proclamation générale de 1754, publiée partout le même jour, invita tous les hommes, y compris les enfants âgés de dix ans, à s'assembler dans leurs villages respectifs. Le 5 septembre, jour, désigné, ils obéissaient. A Grand-Pré, par exemple, quatre cent dix-huit hommes sans armes arrivèrent à la fois: on les fit entrer dans l'église, dont les avenues étaient gardées, et Winslow, le commandant anglais, s'étant placé au centre, leur tint ce discours:

“ Vous êtes réunis ici pour que je vous fasse part de la résolution définitive de Sa Majesté à l'égard des habitants français de cette province. Vos terres, vos métairies, vos provisions de toute espèce sont confisquées au profit de la couronne, et vous-mêmes vous serez éloignés de ce pays. Vous devez à la bonté de Sa Majesté le droit qui m'est accordé de vous laisser emporter votre argent et vos objets domestiques, sans qu'ils puissent cependant encombrer les vaisseaux où vous allez vous embarquer.” Et il les déclara prisonniers du roi.

“ Le 10 septembre, jour fixé pour le départ d'une partie des exilés, ils furent amenés sur six rangs, et les jeunes gens, au nombre de cent soixante et un, reçurent l'ordre de s'embarquer les premiers. Ils pouvaient quitter leurs fermes et leurs chaumières, leurs troupeaux, leurs champs, les sombres rochers au milieu desquels ils avaient vécu; mais la nature protestait dans leur cœur contre l'odieuse mesure qui les arrachait à leurs familles. Et cependant à quoi donc aurait pu servir le désespoir frénétique de jeunes gens sans défense? Ils n'avaient point d'armes, et la baïonnette les contraignait à obéir. Ils durent marcher à pas lents de la chapelle jusqu'au rivage, au milieu de

leurs femmes et de leurs enfants, qui appelaient à genoux les bénédictions du Ciel sur leurs têtes, eux-mêmes pleurant, priant et chantant des cantiques. Les plus vieux s'embarquèrent ensuite ; les femmes et les enfants devaient attendre de nouveaux transports... Je ne sais si les annales de l'humanité conservent le souvenir d'une peine aussi cruelle, aussi injuste, aussi durable que celle infligée aux habitants français de l'Acadie. ”

Le traité de 1763, en abandonnant à l'Angleterre le Canada, réservait, comme nous l'avons déjà dit, aux anciens sujets de la France, la liberté de conscience ; cette clause essentielle de la convention ne fut pas observée, et, dès l'année suivante, la septième partie des terres était consacrée au soutien de l'Église protestante, qui ne comptait pas de disciples dans le pays ; les lois anglaises, les pénalités inventées contre les catholiques étaient mises en vigueur, et les réclamations des Canadiens restaient méconnues durant environ treize ans. Cependant, quand les Etats-Unis secouèrent le joug de la métropole, l'Angleterre comprit enfin que son intérêt lui commandait de tempérer les rigueurs de ses iniquités. Les tracasseries dont nos colons étaient les continuelles victimes firent alors place à un régime plus équitable. La législation française, associée à certaines lois criminelles d'Angleterre, fut rendue à la province de Québec ; les catholiques furent déclarés admissibles aux emplois publics du pays, et la milice nationale fut organisée.

Hâtons-nous d'ajouter que ces adoucissements ne changèrent pas l'esprit hostile des vainqueurs envers les colons, qui en souffrirent près d'un siècle. Mais le salutaire ascendant du catholicisme les préserva de deux écueils qui auraient entraîné leur ruine : la révolte et l'apostasie. Malgré de pernicieuses influences, ils gardèrent la foi, lumière de leurs foyers et joie de leurs cœurs ; ils se préservèrent des idées révolutionnaires, restèrent soumis à l'auto-

rité légale, en conservant scrupuleusement leur manière de vivre, leur langue, leurs traditions, leur amour pour la France, leur religion ; par la dignité, par l'admirable loyauté de leur conduite, ils amenèrent enfin les protestants à honorer leurs nobles vertus.

D'après M. Hogan, le cultivateur du bas Canada, c'est-à-dire le colon originaire de la France, vit simplement et se contente de peu ; l'étranger qui parcourt les villages du pays est salué de tous côtés par les jeunes et les vieux avec tant de grâce et de cordialité, qu'il se sent bien vite de la sympathie pour les habitants. S'il entre dans les maisons, il les trouve bien tenues. Il reçoit chez tous, même chez les plus pauvres, un accueil, une hospitalité qui le charment. S'il parle mal le français, quand même il ferait les fautes les plus grossières, pas un sourcil ne vient errer sur les lèvres, pas même sur celles des enfants ; les opinions, le pays, la religion de l'étranger peuvent n'être pas de leur goût, mais tant qu'il réside sous leur toit, y dût-il rester des mois entiers, jamais il n'entendra un mot qui puisse heurter ses sentiments ou blesser son orgueil.

Les Canadiens français sont bons et bienveillants, dit lord Durham, sobres, industriels, honnêtes, très-sociables, gais, hospitaliers, distingués dans leurs manières ; ils ont une politesse qui se rencontre dans toutes les classes de la société.

Une lettre de Godley sur l'Amérique renferme les mots suivants : " J'avoue ma profonde sympathie pour les Canadiens-français. " Et, après cette déclaration, il énumère quelques-unes de leurs qualités si attachantes ; il loue leur gaieté de cœur, leur politesse inspirée par l'esprit de bienveillance, leur respect pour les supérieurs, leur confiance pour les amis, leur amour pour la religion.

Le docteur Shaw pense qu'ils surpassent de beaucoup, dans les mêmes conditions, le peuple d'Angleterre. " Je les ai vus, ajoute-t-il, se réunir à l'église en grand nombre, à cinq heures du matin, et j'ai appris qu'ils s'y rendent

souvent dès quatre heures, prouvant ainsi qu'ils ne sont pas nonchalants quand il s'agit de servir Dieu."

Enfin M. Buckingham porte le jugement qu'on va lire : " Tout ce que nous voyons des Canadiens-français nous autorise à penser qu'ils sont les plus heureux parmi les habitants du globe... Je les crois plus sobres, plus vertueux, plus contents de leur sort que les Américains. "

Comte de LAMBEL.

Le Clergé canadien.

Nous excitons l'étonnement de tous les étrangers, qui ne peuvent s'expliquer l'existence en Canada d'un peuple distinct de ceux qui habitent l'Amérique du Nord ; comment une soixantaine de mille pauvres colons français, abandonnés, il n'y a pas encore un siècle, sur les bords du Saint-Laurent, ont pu, sous l'étreinte de la conquête, former un peuple nombreux et fort, avec sa religion, sa langue et ses lois. A quoi devons-nous, après Dieu, la conservation de cet héritage de nos pères, si ce n'est à l'existence et à l'action bienfaisante d'un élément social aristocratique, à notre excellent clergé ?

En vous parlant du clergé canadien, je passerai avec un respectueux silence devant l'homme angélique, qui renonce à toutes les affections terrestres, aux joies du monde, aux félicités de la famille, pour embrasser une vie toute d'abnégation, de dévouement et de charité. Je ne vous parlerai pas de l'homme qui bénit notre entrée dans la vie ; qui nous guide dans l'exercice des vertus chrétiennes dès notre bas âge ; qui, au printemps de la vie, sanctifie nos amours ; qui est un second père, un second ami, à ceux qui en ont, et qui en sert à ceux qui n'en ont pas ; qu'on trouve toujours à son chevet avec des paroles de consolation et d'espérance, lorsqu'on arrive au terme de sa carrière, et qui enfin bénit notre tombeau comme il avait béni notre ber-

veau. Cet homme, ce n'est pas à nous qu'il appartient d'en parler : laissons ce soin à ceux qui nous ont précédés dans la vie. Eux seuls, de la haute sphère où ses conseils et ses exemples les ont conduits, peuvent dignement apprécier ses services, et lui témoigner la reconnaissance qui lui est due.

C'est donc sous un autre point de vue que je veux vous présenter le clergé canadien ; c'est du prêtre patriote et national que je veux parler ; de cet homme qui a si bien rempli, et qui promet de remplir mieux que jamais, la noble tâche, la part si méritoire qu'il a entreprise dans la grande lutte de notre nationalité.

Vous savez, Messieurs, dans quel triste état se trouvaient nos pères à la cession de ce pays à l'Angleterre. Les premières familles, ma *noblesse canadienne*, comme disait Louis XIV, abandonnèrent à son sort cette population de braves, dont le sang et le courage avaient fait la gloire de ces mêmes familles, depuis plusieurs générations. Oh ! les ingrats ! au moment où ils pouvaient rendre au peuple en services civiques, ce qu'ils en avaient reçu en gloire militaire, ils l'abandonnent. Que serions-nous devenus, si notre clergé nous eût abandonnés aussi ? Que serions-nous devenus, sans guides éclairés, nous, peuple soldat et voyageur, n'ayant d'autre science que celle des camps et des courses aventureuses, vis-à-vis de cette population nouvelle qui s'introduisait au milieu de nous avec tous les moyens d'une industrie avancée, avec toutes les puissances de la paix, bien autrement formidables pour nous alors que les puissances de la guerre ? C'en était fait ; notre heure allait sonner, comme peuple, si le clergé ne nous eût tendu la main.

Naturellement le prêtre, ayant une mission plus élevée, ne pouvait devenir tout à fait citoyen, renoncer à son ministère sacré pour prendre en main les destinées temporelles du peuple. Il fit mieux encore ; il se dit : Faisons des citoyens éclairés. Alors, comme le nouveau gouver-

nement s'empara des belles dotations faites sous l'ancien pour l'éducation de la jeunesse canadienne, nos séminaires se transformèrent en collèges ; les lévites ouvrirent les portes du temple et appelèrent le peuple dépouillé à partager les offrandes faites pour le soutien de l'autel. Bientôt, ce secours ne suffisant plus, l'on vit de simples prêtres, au prix de mille privations, et même de rudes travaux manuels, jeter les fondements de magnifiques collèges, qui feraient honneur à des pays beaucoup plus avancés que le nôtre.

Ces collèges sont autant de citadelles nationales où de généreux ecclésiastiques se dévouent à l'ingrat labeur du professorat, sans autre rémunération qu'une nourriture des plus frugales et un vêtement non moins modeste, tandis que d'autres aident à recruter l'armée nationale, en employant leurs épargnes à y maintenir une jeunesse intelligente, plus favorisée par la nature que par la fortune.

C'est ainsi qu'il est sorti du peuple des hommes qui ont pris la place des déserteurs de dix-sept cent cinquante-neuf, et qui ont fait qu'il y a encore un peuple canadien-français, et que ce peuple pèse encore dans la balance des destinées canadiennes.

Quoique exempt par état de se mêler activement de politique, notre clergé nous a rendu, sous ce rapport, d'incontestables services dans le cours de nos grandes luttes. On lui a quelquefois reproché d'être trop timide, mais combien de mouvements populaires irréfléchis n'a-t-il pas empêchés ou restreints ? combien d'œuvres publiques et nationales n'a-t-il pas favorisées ? combien d'utiles conseils et d'encouragements n'a-t-il pas donnés à nos hommes publics dans les temps difficiles ? Et à qui devons-nous cette admirable unité d'action politique, qui a été jusqu'à présent un des traits caractéristiques de notre population ; qui a fait sa force et son salut, au milieu des constantes et terribles luttes que nous avons

eu à soutenir, depuis près d'un siècle, pour sauver notre race de l'exploitation et de l'anéantissement ? A l'heure qu'il est, cette unité fait le désespoir de nos adversaires politiques, qui voient que, grâce à elle, nous nous sommes fait une arme de cette même union des Canadas, machine infernale qui a éclaté entre les mains de ses fabricateurs.

Oh ! Messieurs, faisons en sorte, prions le ciel qu'elle dure toujours, cette belle et précieuse union du peuple canadien avec son clergé, car ce dernier sera longtemps encore, toujours, je l'espère, le ciment et l'arc-boutant de notre société. Unis, affectionnés l'un envers l'autre, ils sortiront victorieux des épreuves que leur réserve encore l'avenir, tout comme ils sont sortis de celles que le passé ne leur a certes pas épargnées. Pendant que le peuple combattrà dans la plaine, le clergé, comme un second Moïse, du haut de la montagne, tiendra les bras élevés vers le ciel et en fera, comme lui, descendre la victoire sur nos bataillons patriotiques.

ETIENNE PARENT.

La victoire de Châteauguay.

La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain gronde ;
Salaberry paraît, la valeur le seconde,
Et trois cents canadiens, qui marchent sur ses pas,
Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.
Huit mille américains s'avancent d'un air sombre ;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur
C'est un nuage affreux qui paraît s'épaissir, [nombre.
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.

Le héros canadien, calme quand l'airain tonne,
Vaillant quand il combat, prudent quand il ordonne,
A placé ses guerriers, observé son rival :
Il a saisi l'instant et donné le signal.
Sur le nuage épais qui contre lui s'avance,

Aussi prompt que l'éclair, le canadien s'élançe...
Le grand nombre l'arrête... il ne recule pas ;
Il offre sa prière à l'ange des combats ;
Implore du Très-Haut le secours invisible :
Remplit tous ses devoirs et se croit invincible ;
Les ennemis confus poussent des hurlements ;
Le chef et les soldats font de faux mouvements.
Salaberry, qui voit que son rival hésite,
Dans la horde nombreuse a lancé son élite ;
Le nuage s'entr'ouvre, il en sort mille éclairs ;
La foudre et ses éclats se perdent dans les airs.
Du pâle américain la honte se déploie :
Les canadiens vainqueurs jettent des cris de joie ;
Leur intrépide chef enchaîne le succès,
Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les forêts.

Oui ! généreux soldats, votre valeur enchante ;
La patrie envers vous sera reconnaissante.
Qu'une main libérale, unie au sentiment,
En gravant ce qui suit vous offre un monument :
" Ici les Canadiens se couvrirent de gloire ;
" Oui ! trois cents sur huit mille obtinrent la victoire ;
" Leur constante union fut un rempart d'airain
" Qui repoussa les traits du fier Américain.
" Passant, admire-les... Ces rivages tranquilles
" Ont été défendus comme les Thermopyles ;
" Ici Léonidas et ses trois cents guerriers
" Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers. "

J. D. MERMET.

Les Canadiens-Français sont réellement une nation.

Quand on voit une population de près d'un million d'âmes se lever comme un seul homme pour répondre à l'appel de son nom, parlant la même langue, proclamant la même foi ; quand on la voit tenir par le cœur aux insti-

tutions et aux lois que lui ont léguées ses ancêtres, travailler courageusement à exploiter le sol qu'ils ont acquis au prix de leur sang, qu'ils ont arrosé et fertilisé de leurs sueurs ; quand, l'histoire en main, on voit que ce million d'âmes n'est que l'épanouissement régulier des quelques familles françaises qui sont venues s'établir ici il y a à peine deux cent cinquante ans, pour évangéliser les peuplades sauvages et infidèles de ces contrées, il faut bien en convenir et dire : “ *Digitus Dei est hic* : Le doigt de Dieu est-là. ” Un développement aussi prodigieux à travers tant de vicissitudes et en présence de tant de difficultés, est bien réellement le cachet de l'œuvre de Dieu. Ces quelques familles étaient bien de celles que la divine Providence a privilégiées pour être l'origine et la source d'une *nation*. La discrétion et le soin qui ont présidé à leur élection pour cette haute mission nous autorisent, ce semble, à leur appliquer ces paroles de la Ste.-Ecriture au patriarche Abraham : “ Sors de ton pays et viens dans la terre que je te montrerai ; je ferai de toi une grande nation ; j'y multiplierai ta postérité à l'égal des étoiles du ciel, et le nombre de tes descendants pourra égaler celui des sables qui sont au rivage de la mer. ”

Oui ! nous le répétons avec bonheur pour le passé et confiance dans l'avenir : nous, Canadiens, nous, les descendants de ces nobles familles qui ont donné des martyrs à l'Eglise et des héros à notre bien-aimée patrie, nous sommes aujourd'hui une *nation*. La terre que le sang de ces martyrs a purifiée, et sanctifiée, le sol que la valeur de ces héros a si légitimement conquis, défendu et conservé avec tant de sacrifices, est notre *patrie*.

Le Canadien qui ne serait pas fier de son origine et content de sa patrie se montrerait, certes, par trop difficile. Bien peu de nations aperçoivent à l'aurore de leur histoire une auréole aussi glorieuse et aussi pure ; beaucoup, au contraire, ont en partage un territoire dont la fertilité, la salubrité climatérique et les richesses naturelles sont

grandement inférieures à ce qu'offre la grandiose et pittoresque vallée du St.-Laurent. Nous devons donc, Canadiens, bénir la divine Providence qui nous a si bien servis, et nous attacher inviolablement au sol où reposent les cendres de nos religieux ancêtres, et où de grandes destinées nous sont sans aucun doute réservées.

MGR. LAFLÈCHE.

Québec.

Mais voici que tout à coup les plaines s'élèvent et deviennent des collines ondulantes ou escarpées, les unes revêtues d'un rideau de sapins, les autres parsemées d'habitations agrestes, surmontées d'un clocher d'église, qui sert de point de reconnaissance aux bateliers. Quelques rivières se précipitent en mugissant dans le fleuve : celle-ci porte le nom illustre de Jacques-Cartier, qui y passa l'hiver de 1536 ; celle-là descend du Cap-Rouge ; cette autre, qui bouillonne et écume, comme si elle s'élançait, ainsi que les Geysers, d'un foyer volcanique, s'appelle la Chaudière.

A l'horizon, apparaissent de chaque côté du fleuve des masses confuses qui semblent surgir du sein des ondes pour se noyer dans une brume vaporeuse. Peu à peu leurs formes indécises se dessinent au regard. L'étranger les observe avec surprise, et le Canadien les salue avec amour. A droite, c'est la Pointe-Lévis ; à gauche, le cap Diamant, dominé par la citadelle de Québec, griffe de lion de l'Angleterre, Gibraltar britannique du Nouveau-Monde.

Une de ces singulières voitures canadiennes qu'on appelle des cabs, boîte carrée qui se balance sur deux roues, m'a conduit rapidement de l'embarcadère à l'hôtel St. Georges. A quelques pas de là, est la vaste terrasse construite par lord Durham, au pied des bastions, sur

l'emplacement jadis occupé par le fort St. Louis. J'ai couru sur cette terrasse dès mon arrivée, et j'y suis resté, je ne sais combien de temps, absorbé dans un de ces rêves où l'on oublie la fuite des heures.

Non, je ne dirai pas, comme quelques écrivains, que c'est le plus beau point de vue du monde ; malgré l'admiration qu'il m'inspire, je ne puis oublier celle que j'ai éprouvée en d'autres contrées. Mais, c'est, sans aucun doute, un des spectacles les plus saisissants, les plus extraordinaires qu'il soit possible d'imaginer.

Autour de moi, la ville descendant en pente abrupte jusqu'au bord du fleuve, s'alignant le long des eaux, enlaçant, dans sa nature bigarrée de toutes sortes de couleurs, les flancs d'un promontoire ; en face, l'amphithéâtre de la Pointe-Lévis ; avec ses gradins de maisons blanches, ses champs et ses bois. A gauche, le large ravin par lequel la rivière St. Charles se joint au St.-Laurent ; le riant village de Beauport, qui, le long de la colline, se déroule, comme un chapelet de nacre, jusqu'aux chutes de Montmorency ; à quelque distance, l'île d'Orléans, une île de sept milles de longueur sur cinq de largeur, qui renferme cinq belles paroisses, et que le fleuve, dans sa puissance, embrasse comme un grain de sable ; à l'horizon, les sombres rives du cap Tourmente, première chaîne des sauvages montagnes qui s'étendent jusqu'aux neiges éternelles des régions polaires, et, de quelque côté que mon regard se tourne, le fleuve, calme et superbe, qui s'en va d'ici, avec ses chaloupes, ses goëlettes, ses bâtiments à trois mâts, se marier à la mer, comme un roi dans toute la pompe de son pouvoir.

Peu de villes offrent à l'observateur autant de contrastes étranges que Québec, ville de guerre et de commerce, perchée sur un roc comme un nid d'aigle, et sillonnant l'Océan avec ses navires, régie par le gouvernement anglais, gardée par des régiments d'Ecosse ; ville du moyen-âge par quelques-unes de nos anciennes insti-

tutions, et soumise aux modernes combinaisons du système représentatif; ville d'Europe par sa civilisation, ses habitudes de luxe, et touchant aux derniers restes des populations sauvages et aux montagnes désertes; ville située à peu près à la même latitude que Paris, et réunissant le climat ardent des contrées méridionales aux rigueurs d'un hiver hyperboréen; ville catholique où se perpétue l'œuvre de nos missions.

Même contraste dans la disposition des rues et la structure des habitations. Québec est divisé en deux parties: ville haute et ville basse. Dans la première, sont les grands hôtels, les magasins de luxe, les rentiers et les fonctionnaires; dans la seconde, les ouvriers, les marchands, les bateliers. Au dehors des remparts s'étendent de vastes faubourgs qui sont un indice de prospérité.

Avec ses accidents de terrain, sa variété de construction, et je ne sais quelle teinte grise répandue sur son ensemble, Québec m'a rappelé l'aspect de plus d'une vieille ville de France ou d'Allemagne. Les voyageurs se complaisent dans la diversité d'images de cette noble cité, et ses bons habitants parlent avec un naïf orgueil de leurs anciens monuments, de leur citadelle, surtout des sites romantiques qui les environnent. Ils aiment à servir de guides à l'étranger dans ces lieux dont ils sont fiers, et, lorsqu'ils les conduisent d'escarpement en escarpement, ils étudient son émotion dans l'accent de sa voix, ils cherchent dans son regard l'éclair de l'enthousiasme. Ne pas admirer comme eux, c'est les déconcerter et les affliger.

Sur la pente des collines et dans la plaine couverte des maisons de Québec, ce qui m'intéressait surtout, ce que j'aimais à retrouver, c'étaient, il n'est pas besoin de vous le dire, les traces de la France, les traditions de notre histoire depuis le hardi Jacques-Cartier jusqu'au brave et infortuné Montcalm.—X. MARMIER.

Montréal.

Tout à coup voilà que je retrouve la vive et expressive physionomie de la France, le regard animé, les lèvres riantes. Au lieu de ces cohortes de mécaniciens ou de marchands qui naguère me sifflaient comme par grâce ou me cassaient entre leurs dents quelques secs monosyllabables, je rencontre des gens à la figure ouverte, qui, apprenant l'arrivée d'un de leurs compatriotes, viennent eux-mêmes au-devant de moi, me cherchent avant que j'aie les chercher, me tendent la main, m'offrent affectueusement leurs services. Ma pensée se ravive ; mon cœur se dilate. Je commençais à me croire à demi mort. Je suis ressuscité.

Je suis ressuscité au 45^e degré et demi de latitude et au 73^e et quart de longitude. Le fait est assez important pour que je le relate avec soin. En le citant, je donne de plus la position exacte de Montréal, et j'aspire en outre à faire une description de cette cité, quoique en général les descriptions de villes, et notamment celles dont je me suis rendu coupable sur différents points du globe, me semblent bien ennuyeuses. Mais c'est, dit-on, un des devoirs du voyageur, et je tiens à remplir les conditions de mon état.

Pour me faciliter ma tâche, daignez déployer une carte de l'Amérique Septentrionale. En suivant ses divers linéaments, vous trouverez, en partant du lac Champlain, à l'est des Etats-Unis, une île entrelacée par les flots de l'Outaouais, qui serait un fleuve important en Europe, qui n'est qu'une des rivières secondaires de l'Amérique, et par les ondes du Saint-Laurent, qui est tout simplement un des plus grands fleuves du monde. C'est l'île de Montréal, qui a environ onze lieues de longueur sur deux à cinq de largeur. Presque au milieu de cette petite terre, s'élève une montagne fendue en deux comme par le sabre d'un Rolland. Avec votre poétique imagination,

vous ferez de ces rivières qui se rejoignent deux lames d'argent et d'or, et, de ce sol qu'elles embrassent une broche d'émail surmontée d'une émeraude. Ajoutez-y des ciselures représentant des maisons élégantes, des convents, des églises, des jardins et des bois, toutes les gracieuses fantaisies des artistes, et vous aurez un assez fidèle tableau de l'aspect de Montréal.

Voltaire a dit, dans je ne sais plus quel livre : " En ce temps-là on se battait au Canada, pour quelques arpents de neige." En écrivant cette phrase, le roi des railleurs traitait fort impertinemment un pays qui est dix fois plus étendu que la France, et qui offre à ceux qui voudront le cultiver d'immenses ressources.

Il faut reconnaître que l'Angleterre a plus aidé aux progrès matériels de cette contrée que nous ne l'avons fait. De nombreux colons de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, surtout de l'Ecosse, viennent encore chaque année augmenter la population des villes, défricher les champs, planter les piquets de leurs cabanes sur un sol autrefois désert. L'industrie anglaise a donné l'essor aux Canadiens, et les capitaux anglais ont vivifié le commerce. En peu de temps, la pauvre petite bourgade de Montréal est devenue une grande cité animée et élégante, trop élégante même pour celui qui préfère les capricieuses arabesques, les romantiques fantaisies des anciennes villes à la règle du cordeau, à la systématique uniformité des constructions nouvelles. Les rues sont, pour la plupart, tracées en ligne droite, remplies de maisons édifiées en belle pierre grise, avec le perron haussé de quelques gradins, la porte vernissée, le marteau en cuivre poli, les persiennes peintes en vert. Elles ressemblent, sauf la grandeur des bâtiments, aux rues récentes de Londres et de Bruxelles. Elles s'étendent sur une plaine de deux milles de largeur, qui, de la base de la montagne descend jusqu'aux bords du fleuve. Cette cité, dont les premiers édifices furent une chapelle et un hôpital, n'a point failli

à son origine. Dans tous ses quartiers il y a des établissements de bienfaisance et d'éducation, et de tous côtés on y voit briller des flèches de clochers. Au-dessus de ces diverses fondations de l'Eglise catholique, du culte épiscopal, presbytérien, s'élèvent les deux tours de la nouvelle église paroissiale, magnifique vaisseau construit sur un plan d'architecture gothique. Il me semble que ses proportions n'ont pas été habilement mesurées, que ses tours sont trop massives pour sa façade. Mais tel qu'il est, c'est le plus vaste et le plus beau monument catholique qu'il y ait dans l'Amérique Septentrionale.

En dehors de la ville même, il y a toute une autre ville dispersée dans la longueur du vallon, nichée sur les flancs des collines, sus pendue aux plis de la montagne : maisons agrestes de laboureurs, maisons superbes de négociants, cottages solitaires de rentiers. Il y en a, à la côte, qui portent le nom poétique de Notre-Dame-des-Neiges, sur la terre plate de Griffin, en face du Saint-Laurent et en face de l'Outaouais. Il y en a qui vous étonnent par le luxe de leur colonnade et de leurs galeries ; d'autres qui attirent doucement votre imagination sous leur toit modeste, sous leurs rameaux d'arbres, qui vous font rêver le bonheur d'être là pour finir en paix la vie, comme dit Burns, au milieu des amis, de nos premiers jours.

Les deux races rivales, séparées en Europe par le détroit, se trouvent ici face à face en contact journalier sur le même sol, et conservent les mêmes instincts particuliers, les mêmes défiances, les mêmes antipathies. L'une a pour elle l'autorité de son drapeau, de son gouvernement ; l'autre, la force numérique et ses anciens droits de possession. La race anglaise est plus active, plus entreprenante ; la race française, mieux ancrée dans le sol. Toutes deux vivent à la fois sans se confondre, comme deux fleuves qui se rejoignent sans perdre la couleur distincte de leurs eaux. A les voir marcher en silence, sous la même bannière, et régler d'un ton amical leurs

affaires, on pourrait les croire sincèrement unies. Mais d'un côté subsiste l'orgueil du torysme, et de l'autre le foyer de l'inquiète et ardente nature française. Tout à coup le foyer se rallume, ou l'orgueil éclate comme un ressort longtemps comprimé ; et il s'ensuit des collisions qui anéantissent en un instant le souvenir de plusieurs années de paix.

Au milieu de ces divisions de partis, sous le poids de ces coups de vent politiques, qui prennent un caractère grave, beaucoup de canadiens sont restés fidèles au pacifique autel des Muses. J'en ai connu plusieurs qui se consacrent avec une religieuse patience à l'étude de leurs anciennes annales, qui s'estiment heureux quand, après une longue et consciencieuse investigation, ils arrivent à corriger l'erreur d'un historien, à rectifier une date, à reconstituer un fait. J'en ai connu d'autres qui se livrent avec une innocente candeur aux douces joies de la poésie. Comme ils n'ont point de théâtres et point de lecteurs assez nombreux pour encourager les grands travaux, ils ne se hasardent ni dans les dangereux défilés de la tragédie, ni dans les vastes espaces de l'épopée. Humbles jardiniers du Parnasse, ils cultivent à l'écart l'aiguillon de l'épigramme, la fleur du madrigal, les rameaux éplorés de l'élegie.

XAVIER MARMIER.

Ottawa.

Cette ville, capitale de la Puissance du Canada, doit ses rapides développements à sa position géographique et à la rivière dont elle porte le nom. Elle fut fondée en 1826 par By ; ce colonel anglais, lui donnant son nom, l'appela Bytown (ville de By). En 1827, le saint sacrifice de la messe y était offert pour la première fois. En 1854, la cité changea son nom contre celui d'Ottawa. Elle est en partie bâtie sur deux promontoires, qui s'élancent à près

de deux cents pieds au-dessus du niveau de la rivière. Sur le plus élevé, on a construit à grands frais et avec beaucoup de luxe les édifices publics où siège le parlement du pays. Ces bâtiments grandioses, ornés de cent tourelles et pignons, appartiennent au style gothique, et ont un aspect imposant. Il y a là un point stratégique qui rend les fortifications presque imprenables, et les place immédiatement après celles de Québec.

Au pied de la ville, deux rivières importantes viennent se jeter dans le majestueux Ottawa; ce sont le Gatineau et le Rideau, ainsi nommé parceque ses eaux, tombant perpendiculairement dans l'Ottawa, et formant une cascade de plus de soixante pieds de haut, ressemblent à un rideau. Près de la ville, un spectacle bien plus imposant vient frapper les regards, et s'annonce au loin par le bruit terrible des eaux de l'Ottawa. C'est la rivière entière qui, resserrée tout à coup entre deux rochers élevés, se précipite d'une hauteur de quarante-deux pieds avec une extrême violence dans le gouffre profond qu'elle a creusé. Comme ce bassin a une forme demi-circulaire, les sauvages appelaient cette chute *asticoa*, et les Français *chute des Chaudières*.

Des deux promontoires, on découvre d'immenses forêts qui s'étendent à perte de vue; aussi la ville est-elle devenue le rendez-vous de nombreux marchands qui exploitent les bois avec des millions de bûcherons. De là nous arrivent bon nombre de ces pins gigantesques qui descendent les cours d'eau, parviennent ainsi à Québec, et, traversant ensuite les mers, alimentent les chantiers de marine du vieux continent. Les rues spacieuses et régulières de la ville se garnissent de jolies maisons. La population s'est singulièrement accrue dans les derniers temps; elle dépasse aujourd'hui vingt-deux mille habitants.

Aux Aïeux.

Les aïeux :

.....
 ".... Dieu nous laisse encore
 L'honneur, notre langue et nos lois !"

" Dépôt sacré, pour ta défense,
 Nos fils, quand nous ne serons plus,
 S'armeront des mâles vertus,
 Seuls dons que nous laisse la France !
 Mais si par le sort envieux
 Leur âme aux faux dieux asservie,
 Sur leurs autels te sacrifie,
 Viens, viens nous retrouver aux cieux ! "

Vos vœux s'accompliront : dormez, ombres chéries,
 Dormez ; nous le jurons par l'immortel Cartier !
 Ce dépôt illustré par vos mains aguerries,
 Gardé par notre amour depuis un siècle entier,
 Cet auguste héritage, aujourd'hui que nous sommes,
 Eprouvés par la lutte, un demi-million d'hommes,
 Qui songe à le sacrifier ?

Le trahir ? nous ! comment ? par peur ? comme le lâche
 Tout couvert de mépris justement prodigué !
 Comme le serf obscur qui, courbé sur sa tâche,
 Se plie au joug honteux de père en fils légué !
 Par un sordide espoir ? comme le mercenaire
 Qui livrerait son Dieu pour un hideux salaire !...
 Mais nous étions à Châteauguay !

Nous n'étions que trois cents à notre Thermopyle :
 Pour défendre nos droits, nous serions trois cent mille
 Invoquant la foi des traités ;
 Et votre sang soudain, s'allumant dans vos veines,
 Déroberait encore aux Parques inhumaines
 Nos immuables libertés !

Tels, des nochers rivaux que la discorde anime,
Unissent leurs efforts pour soustraire à l'abîme

Les débris de leur seul vaisseau :

Les torts sont oubliés, le péril les efface ;

De leurs divisions s'évanouit la trace,

Comme celles des vents sur l'eau.

Ainsi puisse Albion sur l'océan du monde,

Bénissant un accord si fécond en bienfaits,

Aux splendides couleurs de la reine de l'onde

Allier pour toujours le pavillon français ;

Et puissent dans nos champs qu'un même fleuve arrose,

L'érable et le chardon, et le trèfle et la rose,

Croître unis et fleurir en paix !

L. J. C. FISER.

Notre situation.

On me demande ce que je pense de notre situation actuelle comme peuple, et quelle sera l'issue de cet état de choses. La question est embarrassante, et sa solution dépend moins de nos hommes d'Etat que de la politique impériale.

Il est évident que nous arrivons à des temps difficiles, et que le sentier dans lequel nous cheminons avec confiance se rétrécit et s'obscurcit singulièrement. L'immense horizon qui s'étendait sous nos yeux est maintenant voilé de gros nuages. De chaque côté de la route apparaissent de profonds abîmes, et l'on ne voit pas bien où nous conduit ce chemin ombreux qui se déroule devant nos pas.

Rien ne paraît certain, et tout semble possible dans l'avenir du Canada français, et c'est dans ce moment qu'il convient de jeter les yeux sur la Providence des nations. L'espérance est là : elle n'est que là, et je ne m'explique pas l'espoir et la confiance de ceux qui croient que la Pro-

vidence est un mot vide de sens, et que le hasard est le grand dieu de ce monde.

Faire des prévisions sur notre avenir, sans compter avec la Providence, serait aussi absurde que de nier l'action providentielle dans notre passé. " Le hasard et la fortune, a dit Bossuet, sont des mots dont nous couvrons notre ignorance. "

Voyons donc ce que la Providence a fait pour la nationalité canadienne-française, et le passé nous instruira de l'avenir.

Il est impossible de nier que c'est la Providence qui a conduit Jacques-Cartier sur nos bords, et qui a donné la vie à ce grain de sénévé qui s'appelait la Nouvelle-France.

Personne n'ignore que ce grain de sénévé a été arrosé du sang des martyrs et qu'il y a puisé une sève qui ne tarira jamais. Tout le monde sait qu'un bel arbre est sorti de cette semence, et qu'il a su résister aux vents et aux tempêtes. On disait que cette plante, étiolée et languissante en apparence, n'avait pas jeté de racines dans ce sol d'Amérique, et qu'un souffle étranger l'arracherait. Mais combien de preuves elle a données, depuis, de sa force et de sa vitalité !

La France a versé dans nos veines le plus pur de son sang, et cette glorieuse filiation ne peut pas être inféconde. Profondément religieuse alors, la fille aînée de l'Eglise n'avait d'autre but, en devenant mère, que l'extension de la foi catholique et la conquête d'un nouveau royaume à Jésus-Christ.

Telle a été l'origine de la nationalité canadienne-française, et c'est pour cela qu'elle est inséparable de la foi catholique, et qu'elle ne peut exister sans elle.

Or ce petit peuple dont la vie est aujourd'hui en question, n'a-t-il pas été, comme le peuple hébreu, l'objet des prédilections divines ? Dieu ne l'a-t-il pas guidé par la main à travers les dangers de sa pénible existence ?

Quand la France en délire, ivre d'impiété, a renié sa

mère la sainte Eglise et maculé sa face anguste, Dieu n'a-t-il pas arraché de ses bras de marâtre l'enfant qu'elle ne pouvait plus allaiter ? N'a-t-il pas planté sur nos rives le drapeau conservateur d'Albion, pour nous servir de digue contre ce torrent du libéralisme qui inondait le monde ?

Il est vrai que l'Angleterre était dans les mains de la Providence un instrument aveugle, et que nous ne devons pas être reconnaissants envers elle pour ce bienfait involontaire. Il est vrai aussi que, ne voyant pas la main bienfaitrice, nous ne voulions pas voir le bienfait ; mais il n'en est que plus évident, que c'est Dieu seul qui nous a conduits loin des citernes empoisonnées où notre première mère allait s'abreuver.

L'Angleterre, elle, avait d'autres desseins, et la nationalité canadienne-française n'était pas ce qu'elle voulait conserver : mais grâce encore à la Providence, ses tentatives d'anglification furent vaines. Comme la nationalité juive que toutes les rigueurs de la captivité n'ont jamais pu détruire, l'élément français a toujours surnagé malgré les flots envahisseurs de l'élément britannique.

Ce qui, dans les calculs humains, devait anéantir la race française, n'a été qu'une épreuve dont elle est sortie victorieuse, et n'a servi qu'à développer sa force et sa fécondité. L'union des deux Canadas, qui devait être son tombeau, n'a été qu'une arène glorieuse où l'enfant est devenu un homme !

Et quand ces frères de lait, devenus également forts, virent qu'ils s'épuisaient en luttes inutiles, ils se donnèrent généreusement la main et contractèrent une nouvelle alliance avec d'autres frères qui voulurent partager leurs destinées. La confédération fut une révolution, mais une révolution pacifique que les circonstances avaient rendue nécessaire.

L'horizon politique se trouva agrandi, et l'horizon français dissipa ses nuages. L'ancienne Province de Québec, que les gouverneurs français avaient fondée, et que l'on

croyait ensevelie pour jamais dans l'oubli le plus complet, se releva radieuse d'espérance et s'achemina librement vers l'accomplissement de ses destinées.

Telle a été la voie que nous avons suivie, et je ne crois pas me tromper en affirmant que notre race a pris ce développement graduel et bien conditionné qui fait les peuples grands. Pendant que les nations de l'Europe se livraient les guerres les plus sanglantes, nous marchions paisiblement à l'ombre du drapeau britannique, les bras tendus vers l'avenir.

Nous avons conservé notre langue, nos lois, nos institutions et la foi de nos pères. Nous avons défriché nos forêts, agrandi nos villes, multiplié nos paroisses, et bâti dans tous les centres importants des églises, des collèges et des couvents.

Notre population est libre, libre de cette bonne liberté qui permet tout le bien et qui prescrit le mal. Elle est plus religieuse que toutes les autres nations du monde, et ses lèvres ne font qu'effleurer cette coupe du libéralisme qui a débordé en Europe et aux Etats-Unis. Plaise à Dieu qu'elle la repousse toujours loin d'elle !

Voilà ce que nous avons été et ce que nous sommes. C'est la Providence qui nous a placés dans ces conditions de vie, et c'est elle qui nous préservera de la mort.

Je l'ai déjà dit, et je le répète : il est impossible que nous n'ayons pas un grand rôle à jouer dans les destinées futures de l'Amérique, et la Providence permettra que nous accomplissions notre fin. . . . A. B. ROUTHIER.

Les fils du St.-Laurent.

Pauvres soldats blessés sur la terre étrangère,
Tristes vous revenez au foyer paternel :
Votre âme désolée, en sa douleur amère,
Voudrait n'avoir jamais quitté notre beau ciel !

Vous retrouvez ici la joie et la tendresse,
La sincère amitié vous embrasse en pleurant,
Dissipez ces chagrins dont le poids vous oppresse,
Revoyez vos beaux jours aux bords du St.-Laurent !

Vous avez parcouru, conduits par la souffrance,
Le sentier des regrets qui mène au désespoir,
Car il vous a fallu la rude expérience
Pour aimer le clocher que vous venez revoir.
Ah ! trop d'infortunés cheminent sur vos traces
Qui feraient de leurs maux un aven déchirant,
Si le ciel, répondant à leurs désirs vivaces,
Les transportaient soudain aux bords du St.-Laurent !

Un mal affreux sévit, qui dépeuple nos villes,
Enlève aux ateliers nos vaillants travailleurs ;
Arrache des sillons les bras les plus utiles,
Et suscite l'effroi dans tous les nobles cœurs.
Que notre nation, dans un effort suprême,
Échappe à ce fatal et dangereux penchant :
Le mot de l'avenir est dans le peuple même,
Nous verrons prospérer les fils du St.-Laurent !

Que sont-ils devenus, ces courageux athlètes,
Qui, la hache à la main, pénétraient dans les bois,
Et dont les coups vainqueurs portés dans ces retraites
Précédaient le drapeau vénéré de nos rois ?
Cet amour du péril qui leur servait d'amorce,
Cette ardeur, ce vouloir ferme et persévérant,
Ce germe d'union qui leur donnait la force,
Ont grandi nos aïeux aux bords du St.-Laurent !

Aujourd'hui, c'en est fait des vertus héroïques !
La froide indifférence a mis son pied partout.
Seules, les passions, les haines politiques,
Dévorent le pays, en semant le dégoût :
L'avenir paraît sombre à nos pâles courages,

Ils cherchent un travail facile et rassurant...
Puis un jour, entraînés par le vent des orages
Ils tombent méprisés bien loin du St.-Laurent.

Combien sont-ils là-bas, misérables esclaves,
Qui vendent la bravoure à nos adroits voisins !
Sur un faux champ d'honneur la mort couche ces braves
Qui n'ont pas même un nom pour survivre aux dédains.
Des bords du Potomac à la Louisiane,
Nos frères comme vous ont prodigué leur sang,
Un étranger les mène au son de la diane :
Ils semblent n'être plus les fils du St.-Laurent.

Si l'antique valeur en eux paraît renaître
C'est qu'on l'achète hélas ! et que l'or est son prix !
Le triste mercenaire avili sous un maître
Cueille moins de lauriers qu'il n'aura de mépris.
Nos guerriers d'autrefois, le front couvert de gloire
Rapportaient au foyer un récit émouvant...
Qui donc voudra garder la honteuse mémoire
Qui flétrit à jamais ces fils du St.-Laurent !

De la postérité la justice implacable
Jugera sans merci ces enfants égarés,
Et, posant froidement sa marque ineffaçable,
Écrira sur leur tombe : " Ils sont dégénérés ! "
La voix de la raison, la sainte voix des prêtres,
Pour sauver leur honneur s'élèvent vainement :
Malheur aux imprudents qui se donnent des maîtres !
Notre cœur méconnaît ces fils du St.-Laurent.

Mais que dire, ô douleur ! des hommes sacrilèges,
Dans leur trafic infâme à demi-protégés,
Qui tendent parmi nous de misérables pièges ?
Anathème ! anathème ! à ces bourreaux gagés !
Le sang qu'ils ont vendu, c'est le sang de leurs frères !
Les verrons-nous toujours d'un œil indifférent,

Porter la flétrissure en hideux caractères,
Et souiller de leurs pas les bords du St.-Laurent !

O vous que le destin ramène sur nos plages,
Rendez grâces à Dieu qui vous les fait revoir,
Et d'exemple instruisez le peuple des villages,
Pour maintenir ses pas au chemin du devoir !
Dites-lui qu'il s'attache au sol de la Patrie,
Que là sont ses exploits ! Qu'il sera fort et grand
S'il conserve pour lui ses bras, son industrie,
S'il garde ses vertus aux bords du St.-Laurent.

Rachetez votre faute au prix des sacrifices,
Soyez également apôtre et citoyen ;
Gravez ces vérités belles sans artifices,
Au seuil presque désert du hameau canadien :
—Le travail ennoblit quand le devoir le guide ;
Le courage en tous lieux arrive au premier rang ;
Un sort paisible attend le colon intrépide,
Sa tombe sera chère aux fils du St.-Laurent !

B. SULTE.

L'Annexion.

Après un coup d'œil rapide jeté sur notre passé, j'ai dit que nous avions une mission providentielle à remplir en Amérique. J'ai dit que la nationalité canadienne-française avait son fondement dans la foi catholique, et qu'elle ne pouvait subsister sans elle. Ces deux propositions, je pense, ne souffrent aucune contestation, et j'en tire la conclusion logique que le Canada français *doit avant tout* conserver sa foi, et ne pas la traîner dans les voies aventureuses où règne l'impiété.

Je veux bien que le Canada français s'avance à grands pas sur la voie ferrée du progrès matériel, traîné par ces

deux grandes locomotives qu'on appelle le commerce et l'industrie. Mais je veux avant tout qu'il ne s'engage jamais hors du chemin que la France catholique lui a tracé.

J'estime très-bon qu'il devienne riche, fort et puissant, mais il est *essentiel* qu'il reste profondément catholique ; et s'il faut pour cela sacrifier le commerce et l'industrie, je le dis énergiquement, sacrifions-les.

Ces prémisses posées, il est à peine nécessaire de déclarer que je repousse l'annexion, comme un danger pour notre foi.

Il est impossible que le contact journalier et permanent de l'impiété et de la corruption américaine ne soit pas funeste à notre population. Il en est de l'ordre moral comme de l'ordre physique : toujours le bon fruit se détériore s'il est environné de fruits gâtés ; toujours l'ivraie finit par étouffer le bon grain.

Lorsque Dieu conduisit le peuple juif dans la terre promise, il lui fit ce commandement exprès :

“ Ne faites donc point d'alliance avec les hommes de cette terre, de peur que quand ils se seront corrompus avec leurs dieux, et qu'ils leur auront sacrifié, quelqu'un d'entre eux ne vous appelle à manger de ce qu'il leur aura immolé...”

Plus tard, il leur dit encore :

“ Prenez garde que votre cœur ne se laisse séduire, et que vous n'abandonniez le Seigneur pour servir des dieux étrangers et les adorer. ”

Nous devons faire notre profit de ces commandements donnés au peuple hébreu, avec lequel nous avons plusieurs points de ressemblance ; ce que le Seigneur considérerait comme un mal et un danger pour lui, ne peut pas être un bienfait pour nous.

Les Etats-Unis sont prosternés devant des dieux étrangers, que nous ne devons pas adorer, et dont le culte causerait notre mort. Il y a certains péchés capitaux

dont ils ont fait des divinités, comme les peuples de l'antiquité païenne, et qui n'y manquent pas de temples. Vénus, qui dans le langage chrétien s'appelle l'impudicité, n'y voit jamais ses autels abandonnés, et le dieu de l'argent n'y compte pas un athée. Le temple immense dans lequel on leur sacrifie s'appelle le matérialisme, matérialisme le plus effréné que l'on ait vu dans les temps modernes.

Et c'est à ce peuple que l'on voudrait nous unir ! C'est à son bras et dans ses sentiers que l'on voudrait nous voir marcher ! C'est devant sa déesse Liberté, mieux nommée la *licence*, que nous devrions plier le genou !

Eh ! que deviendraient alors notre foi antique et nos mœurs ? Que deviendraient nos institutions, si le souffle de l'indifférence religieuse y pénétrait ? Que deviendrait notre belle littérature si profondément empreinte du spiritualisme chrétien ?

Non ; nous ne devons pas courir au-devant de ces dangers. Séduits par le progrès matériel, comme le papillon par la lumière d'une lampe, n'allons pas voltiger sur les bords de cet abîme. Attendons que la nécessité nous y jette malgré nous, et nous accepterons alors le sort que la Providence voudra bien nous faire.

Je ne dis pas : L'annexion, c'est la mort. Mais je dis : L'annexion, c'est le péril immense, immédiat, certain ; péril pour notre foi, péril pour nos institutions, péril pour nos mœurs, péril pour ce que j'appellerai notre *spiritualité* ! Fuyons tous ces périls, lors même que nous aurions quelque espérance d'y échapper, grâce à la vitalité nationale.

Notre peuple est *un* : n'allons pas exposer son unité dans cet immense caravansérail de peuples si divers par le caractère, par les mœurs et par la religion. Notre peuple est essentiellement religieux : n'allons pas le plonger dans ce vaste océan d'indifférence où flotte la nation yankee. Quoique conservateur, notre peuple a des tendances libérales : n'allons pas le jeter dans les bras du

libéralisme américain, où toutes les fausses doctrines vont s'abriter du manteau de la déesse Liberté !

Et ce progrès matériel après lequel on soupire, est-on d'ailleurs bien sûr de l'atteindre dans l'annexion ? Cette prospérité que l'on nous promet, ne pourrait-elle pas être un rêve, une illusion ! Cet Eden où doivent se trouver tant de merveilles, quand me prouvera-t-on que les fruits n'en seront pas empoisonnés ?

Je voyageais l'autre jour au milieu des Laurentides. Tantôt je gravissais des sommets escarpés, et tantôt je descendais dans la profondeur des ravins. Sur le terroir des vallées, comme sur le roc des promontoires, de blanches maisonnettes apparaissaient à nos regards, et de vastes champs cultivés s'étendaient sous nos pas. De ci et de là descendaient des montagnes de larges filets d'eau qu'aucun travail humain ne gênait dans leur course, et qui s'élançaient en sautillant de rochers en rochers vers cette immensité de l'océan dont la splendeur les attirait.

En face de cette terre montagneuse et bouleversée, qui semble absolument inculte, et que l'homme a néanmoins défrichée, à côté de ces pouvoirs d'eau qui murmurent sous sa main et qu'il a laissés inexploités, je me suis dit que notre peuple est essentiellement agriculteur et colonisateur, mais *pas encore* industriel. Je dis *pas encore* ; car je ne désespère pas qu'il le devienne.

Or, s'il est vrai que le peuple canadien est né cultivateur et colon, et que c'est dans l'agriculture qu'il doit trouver le fondement de sa prospérité matérielle, à quoi veut-on que l'annexion lui soit utile ? Comment l'annexion pourrait-elle perfectionner, développer et favoriser l'agriculture plus que le régime politique actuel ?

Mais, me dira-t-on, ces pouvoirs d'eau que vous avez vus inexploités, l'annexion en favorisera l'exploitation, et vous verrez grandir l'industrie.

Je réponds que si le peuple canadien n'a pas encore le génie industriel, ce n'est pas l'annexion qui le lui donnera.

Si donc ces pouvoirs d'eau, et toutes les forces naturelles dont notre pays dispose sont exploitées, ils le seront par des yankees, et alors où sera l'avantage ? D'agriculteur le canadien deviendra ouvrier dans une manufacture, et je ne crois pas que la transition soit un progrès.

Peut-être verra-t-on dans tous les coins du pays s'élever des manufactures, et des familles d'ouvriers se grouper alentour, mais les terres seront abandonnées, et l'agriculture souffrira.

La moralité y gagnera-t-elle ? -- Qui osera soutenir l'affirmative ? — Ah ! parlez-moi d'un peuple qui se groupe autour de son église, mais non celui qui croupit dans l'air empesté des usines ! Le point de ralliement du peuple, le vrai centre de la paroisse, c'est l'église, et non la manufacture. Demandez à l'histoire où sont la vie et la force véritables du peuple français, et l'histoire catholique vous répondra qu'elles résident dans le peuple agriculteur et non dans le manufacturier ; car c'est celui-là qui prie Dieu et qui aime l'Eglise.

Donc il est plus que douteux que nous puissions trouver dans l'annexion le bonheur que l'on rêve, et il est incontestable que notre foi, nos mœurs et nos institutions y seraient environnées de périls.

A. B. ROUTHIER.

L'Émigration canadienne.

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes canadiens, qu'une fièvre insensée
Entraîne loin de nous aux régions de l'or,
Avez-vous bien compris ce grand mot : la patrie ?
Ce ciel que vous quittez pour une folle envie,
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor ?

Oh ! pourquoi donc, quittant le pays de vos pères,
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?

Leur ciel est-il plus pur, leur avenir, plus beau ?...
Et peut-être, ô douleur ! ces lointaines contrées,
Dans vos illusions tant de fois désirées,
Ne vous donneront pas l'aumône d'un tombeau !

Quand vous auriez de l'or les faveurs adorées,
Ces biens rempliraient-ils vos âmes altérées ?
Car l'homme ne vit pas seulement d'un vil pain ;
C'est un Dieu qui l'a dit. Cette sainte parole
Dans les maux d'ici-bas nous calme et nous console,
Et d'un séjour plus pur nous montre le chemin.

Il nous faut quelque chose en cette triste vie,
Qui nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
Nous élève au-dessus de la réalité ;
Quelques sons plus touchants dont la douce harmonie
Echo pur et lointain de la lyre infinie,
Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Or ces sons plus touchants et cet écho sublime,
Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,
C'est le ciel du pays, le village natal ;
Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
Coula dans les transports d'une pure allégresse ;
Le sentier verdoyant où, chasseur matinal,

Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine,
Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;
Le vent de la forêt glissant sur les talus,
Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères,
Et nous jette au milieu de nos tristes misères
Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

Loin de son lieu natal, l'insensé qui s'exile
Traîne son existence à lui-même inutile.
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs,
Jamais pour consoler sa morne rêverie,

Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.

Au nom de vos aïeux, qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous prîtes le jour ;
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante ;
Gardez pour ses besoins votre force puissante ;
Pour ses saintes beautés, gardez tout votre amour.

Aimez ce beau pays, où la vie est si pure,
Où du vice hideux fuyant la joie impure,
Des austères vertus on respecte la loi ;
Où, trouvant le bonheur, notre âme recueillie,
Des plaisirs insensés méprisant la folie,
Respire un doux parfum d'espérance et de foi.

Salut, ô ma belle patrie !
Salut, ô bords du Saint-Laurent !
Terre que l'étranger envie.
Et qu'il regrette en la quittant,
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir.
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés,
J'ai vu notre mère-patrie,
La noble France et ses beautés ;
En saluant chaque contrée
Je me disais au fond du cœur :
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur.

O Canada ! quand sur ta rive
Ton heureux fils est de retour.

Rempli d'une ivresse plus vive,
Son cœur répète avec amour :
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir.—O. CRÉMAZIE

L'Émigration canadienne.

Canada, terre sainte où respandit la foi,
Terre de dévouement, de gloire et de vaillance,
A tes fertiles bords sourit la Providence,
Et du haut de son trône, un Dieu veille sur toi.
A tes mâles enfants il donna le courage,
Les moissons à ton sol, à tes bois, le feuillage,
Et le bras valeureux qu'anime un noble essor,
En creusant ton entraille y découvre un trésor,
De ses plus riches dons t'a comblé la nature.
Tu portes dans ton sein ta puissance future.
Ton drapeau sous ses plis garde ta liberté,
Rien ne manque à tes fils pour leur prospérité.
Le voyageur surpris admire tes montagnes,
L'azur de ton beau ciel, tes riantes campagnes,
Ton lac, qui du soleil abreuvant les rayons,
De ses dentelles d'or festonne tes vallons.
C'est toi qu'en expirant jadis chanta Moïse.
Salut, ô Chanaan, salut terre promise,
Image d'Israël, tabernacle de Dieu !
Passant, recueille-toi pour fouler ce saint lieu
—Mais quelle est donc là-bas cette bruyante foule
Dont le flot grossissant tourbillonne et s'écoule ?
Pour sauver de Montcalm le sacré pavillon,
Sans doute, a raisonné le tocsin des alarmes ;
Chacun vole et bondit, s'apprête, prend les armes,

Et court de l'assaillant repousser l'escadron ?
—Hélas ! non, tout ce peuple, inondant le rivage,
Est un peuple aveuglé qui déserte sa plage,
Pour demander ailleurs à des cieux étrangers
Le bien-être qu'ici lui donnent ses foyers.
Quelle fureur t'enivre, émigrant téméraire !
Sans jamais la saisir, tu suis une chimère ;
Quand tu crois l'embrasser elle échappe à tes pas,
S'envole comme un sylphe et rit de tes combats.
Quand donc cesseras-tu, bercé par un vain songe,
De fuir la vérité, pour suivre le mensonge ?
On te promet de l'or, des fleurs et des plaisirs,
Les splendeurs d'un fantôme embrasent tes désirs ;
Et tu pars comme un trait. Je sais ton espérance :
Tu vois poindre déjà ta prochaine opulence,
De guirlandes ornant tes loisirs fortunés ;
Chaque jour à tes yeux dévoile un front lucide ;
Quatre nobles coursiers à la course rapide,
Les naseaux écumants, les crins enrubanés,
Dans un char tout doré, sur la plaine ébahie,
Traînent pompeusement ta grandeur enrichie ;
Chacun brigue l'honneur de chanter ton retour ;
Tu bâtis un palais, un castel et sa tour ;
Chez toi brillent partout et le porphyre et l'ambre,
Tu reçois des placets, un fauteuil à la chambre ;
Si tu parles, soudain tes paroles font loi,
Et, dans les environs, tu commandes en roi.
De tes rêves brillants voilà l'ombre éphémère :
Après elle tu cours sur la rive étrangère ;
Mais au lieu du lingot promis par les Etats,
Tu heurtes les chagrins, le deuil et le trépas,
A tes mains un tyran impose des entraves ;
Esclave méprisé parmi d'autres esclaves,
Toi, qui fus libre et fier, tu deviens instrument,
Ton corps s'use à la glèbe, et ton âme au tourment ;
Comme un spectre, à ton seuil vient frapper la misère,

Avec les noirs regrets, les pleurs, la faim amère,
 Et d'un maître insolent pour obtenir du pain,
 Il te faut sans murmure essuyer le dédain.
 Parfois sous le malheur ta faiblesse succombe ;
 Tu convoitais de l'or, tu trouves une tombe,
 Ou si du champ natal tu revois les sillons,
 Ce n'est qu'avec la honte unie à des haillons.
 — Oh ! laisse s'agiter le démon des richesses,
 Et demeure impassible à ses fausses promesses.
 Sous un masque d'argent il cache du venin,
 L'éclat est à son front, et la mort dans son sein.
 Le bonheur, il est là, sous le toit de l'ancêtre,
 Auprès de ton berceau, sous l'ombre du vieux hêtre,
 Dans le champ desséché que néglige ton bras,
 Pour suivre imprudemment de magiques appâts ;
 Il est là, sous ton ciel, à côté de ta mère
 Qui pleure ton absence, et, seule en la chaumière,
 Voit s'éteindre et mourir la lampe de ses jours.
 Loin de toi, les soucis, implacables vautours,
 De leurs ongles d'acier déchirent sa vieillesse,
 Qu'au cercueil à pas lents emmène la tristesse
 Le bonheur, il est là, près du nid de l'oiseau
 Qu'enfant tu déroba en gardant le troupeau,
 Près du lis que ta main cueillait dans la verdure,
 Près du fleuve argenté qui serpente et murmure.
 Petit-fils de Cartier, de l'âtre paternel
 N'éloigne plus tes pas : ailleurs est le déboire,
 Ici le doux repos.....

.....
 soldat, ne laisse point ton drapeau sans défense ;
 Français, jusqu'au tombeau, sois digne de ta France,
 Et toujours souviens-toi qu'un vaillant laboureur,
 En sillonnant sa terre, y trouve le bonheur.

EDOUARD SEMPÉ,

La Colonisation.

Tous ceux qui parmi nous ont à cœur le bien-être du peuple et la prospérité du pays regardent avec raison la colonisation des terres incultes, comme le moyen le plus direct, et le plus sûr de parvenir à l'accomplissement de leurs vœux.

Mais, de tous les moyens proposés, le plus simple, le plus facile, et en même temps le plus efficace, n'est-il pas, de l'aven de tous, la confection des chemins publics à travers nos forêts ? Oui, et ce qui prouve cela de la manière la plus irrécusable, c'est que chaque fois que l'on a établi quelque part de bonnes voies de communication, à peine le fait a-t-il été connu parmi les populations rurales, que les routes se sont bordées d'habitations, et qu'au bout de quelques mois l'épi doré remplaçait partout les arbrisseaux naissants et les chênes séculaires. Si ce moyen si rationnel eût été adopté et mis en pratique sur une grande échelle, il y a cinquante ans, la face du pays serait entièrement changée ; ces milliers de canadiens qui ont enrichi de leur travail les états limitrophes de l'Union Américaine se seraient établis parmi nous, et auraient contribué, dans la mesure de leur nombre et de leurs forces, à développer les ressources du pays et à en accroître la population.

Pour les populations éparses au milieu des forêts, la la question des voies de communication n'est pas seulement une question de bien-être et de progrès, c'est une question vitale, et le gouvernement qui s'occupe avec zèle de cette partie de l'administration publique, tout en agissant dans des voies de saine économie, remplit encore un devoir de justice et d'humanité.

A. GÉRIN-LAJOIE.

La Fête nationale.

Lève ton front, ô ma patrie !
Contemple le ciel radieux !
Le soleil, d'un jour glorieux
Luit sur ta bannière chérie.
Peuple, déroule tes drapeaux,
Débris d'une héroïque histoire ;
Va rêver aux vieux jours de gloire,
Sur la tombe de tes héros !

Qu'ils sont beaux, sur ton oriflamme,
Ces lys teints du sang de nos preux !
Je crois les voir encor poudreux,
Braver la mitraille et la flamme.
Peuple, déroule tes drapeaux,
Débris d'une héroïque histoire ;
Va rêver aux vieux jours de gloire,
Sur la tombe de tes héros !

Et que la bise solennelle
Porte à l'ancien monde étonné,
L'hymne d'un peuple nouveau-né
Qui chante en déployant son aile !
Peuple, déroulons nos drapeaux !
Nous avons notre vieille histoire ;
Il est encore des jours de gloire :
Nous pouvons être des héros !

L. H. FRÉCHETTE.

L'Agriculture.

L'agriculture est l'art de cultiver la terre et de la faire fructifier ; la science de gouverner les biens de la campagne.

Premier des arts, principal revenu de l'État, l'agriculture, qui nous nourrit, est la source des véritables biens et

des richesses qui ont un prix réel, ne dépendant pas de l'opinion des hommes et suffisant à la nécessité.

Pour bien entendre l'agriculture, on doit être instruit de plusieurs connaissances essentielles à cet art : 1° Savoir juger au coup d'œil, par l'exposition et la couleur des terres, quelle en est la qualité. 2° Savoir comment la terre doit être préparée pour produire de beaux fruits ; bien entendre tout ce qui concerne la culture des terres, et les règles qu'il faut observer pour donner les labours nécessaires, semer à propos ; connaître les qualités du bon blé et autres grains. 3° Un bon agriculteur doit être versé dans ce qui regarde la vigne, les prés, les bois, la plantation et la taille des arbres ; ce qui embrasse un détail infini. 4° Il faut qu'il entende le gouvernement des bétiaux ; car chaque espèce de troupeau est d'une nature particulière ; qu'il connaisse leur nourriture favorite, les maladies auxquelles ils sont sujets, et les remèdes propres à les guérir. 5° Il doit se connaître en chevaux, à cause des grands services qu'ils rendent ; savoir les qualités d'un bon cheval, à quelles marques on les connaît, leurs maladies et les remèdes qui leur conviennent.

Nous allons décrire les instruments d'agriculture les plus usités : La *charrette* est une voiture des plus connues et des plus nécessaires. La *charrue* est le principal instrument du labourage ; elle est composée ordinairement de deux roues et d'un essieu, sur lequel est dressée la sellette, à laquelle sont attachés le timon, le soc, le contre, les oreilles et le manche. Le contre est un gros fer destiné à fendre la terre, et le soc, à la fouiller. L'oreille est cette partie où est attaché le soc, et qui sert pour renverser la terre que le soc a fendue. Le *joug* est une pièce de bois traversant par-dessus la tête et le cou des bœufs, et avec laquelle ils sont attachés pour labourer ou pour tirer quelque voiture. La *herse* est un instrument en forme d'échelle courte et large, garnie de dents en fer et destinée à briser les mottes de terre. Le *moulin*, machine bien

connue, pour moudre le grain et faire de la farine. Il y en a de trois sortes : le moulin à eau, le moulin à vent et le moulin à bras. Le *pressoir* est une machine destinée à pressurer la vendange et les autres fruits : cet instrument est aussi très-connu. Le *crible* est un instrument au travers duquel on fait passer le blé pour le nettoyer de toute ordure. La *bêche* est un outil qui sert beaucoup pour le jardinage. Il est composé d'un fer large de huit pouces, long d'un pied, et d'un manche de trois pieds de long. On s'en sert pour retourner la terre sens dessus dessous et lui donner de petits labours. La *houe* est une espèce de bêche renversée ; elle sert particulièrement pour travailler à la vigne. La *pioche* est de fer, large de trois à quatre pouces, longue de sept à huit, faite en manière de fourche ; elle a un manche d'environ quatre pieds : on s'en sert pour fouiller les terres. Le *râteau* sert particulièrement dans le jardinage : ceux qui sont destinés à dresser les plantes ont des dents de fer, d'autres servent pour nettoyer les allées, et ils ont des dents de bois. La *serpette* est un petit instrument en forme de couteau recourbé, avec lequel on taille la vigne et les arbres.

Les biens de la campagne sont composés de différents objets :

1° Les *terres*. Une terre est un domaine. On donne ce nom à tout bien de campagne un peu considérable. Une *ferme* est un petit domaine consistant en terres, prés, vignes, bois. Le *fermier* est celui qui le prend à loyer moyennant un certain prix, et qui se charge de le régir et de le faire valoir en bon économe et en bon père de famille.

2° Les *bois*. Ce sont les biens ruraux les plus lucratifs, parce qu'ils demandent moins de dépense, qu'ils sont sujets à peu d'accidents, et qu'il s'en fait une grande consommation. On connaît qu'un bois est bon lorsque les arbres sont de belle venue, drus et bien vifs. La manière la plus prompte de faire un bois est par des plants enracinés, qui sont jeunes et d'une belle venue. On cultive les bois nou-

vement plantés ; un taillis peut donner à dix ans une coupe abondante. On appelle *bois taillis* tout bois qu'on laisse croître, sans couper, jusqu'à vingt-sept ou trente ans. On appelle *futaie* ceux qu'on laisse croître au delà. Le bois taillis sert à faire des fagots, cottes, échelles, cerceaux, etc. Le bois de futaie sert pour les travaux de charpente, le charronnage et pour brûler.

3° Les *prés*. Ce sont des terres qui, sans semences, produisent d'elle-mêmes de l'herbe, qu'on fauche une ou deux fois l'an ; on les appelle *prés naturels*. Parmi ceux-là, il y en a qu'on appelle *pâtis* : ce sont des pâturages humides où l'on met les bœufs pour les engraisser. Outre les prés naturels, il y a des prés cultivés où l'on sème certaines herbes, comme le trèfle, le sainfoin, la luzerne, le timothy : ce sont les meilleurs prés. On appelle *prairies* les prés qui sont le long des rivières, ou près d'un étang ou de quelque ruisseau : ils donnent trois fois plus d'herbe que les prés naturels. Ceux qui sont sur le bord des collines se nomment *herbages*, et l'herbe en est meilleure ; celle des marais est la plus mauvaise espèce. Les prairies sont d'un grand secours pour y élever des troupeaux de bœufs et de vaches.

4° Les *pâturages*. Ce sont de grands fonds de terre qui produisent beaucoup d'herbage pour nourrir le bétail. On appelle ainsi les fonds secs ; et on nomme *pacages* les fonds gras et abreuvés d'eau : ils fournissent plus d'herbe que les autres pâtures.

5° Les *étangs*. Réservoirs d'eau situés dans les lieux bas, et fermés par une chaussée ou digue, et où l'on met du poisson qui s'y nourrit et s'y multiplie : on empoissonne les étangs en y jetant quantité de menus poissons. Les *viviers* sont des réservoirs pleins d'eau vive, où l'on met du poisson, comme la tanche, la perche, le brochet.

6° Les *marais*. Ce sont de grands espaces de terre remplis d'eau qui y croupit, et où il croît de grandes herbes,

comme les joncs et les roseaux. On peut les dessécher par des tranchées, et on en fait des jardins ou des prés.

L'agriculture était méprisée chez les païens ; le peuple de Dieu, au contraire, l'honorait. Elle remonte à la plus haute antiquité. Adam, notre premier père, était agriculteur.

Le jardinage forme aujourd'hui une science à part, qu'on appelle *horticulture*.

Sans l'agriculture, l'homme serait livré à la barbarie et à l'abrutissement. Les plus grands citoyens ont de tout temps tenu à honneur de cultiver cet art et de le propager.

Ils dédaignaient et proscrivaient l'agriculture, ces barbares qui dévastèrent le monde et furent les fléaux du genre humain.

Les peuples civilisés de l'antiquité reconnaissaient, comme les modernes, que l'agriculture contribue puissamment à la santé, au développement des forces corporelles, à la pureté des mœurs et à l'élévation des facultés intellectuelles.

L'agriculture est pour l'État la base la plus sûre de sa sécurité et de sa prospérité. Là où l'agriculture est négligée, la population est chétive et misérable.

L'agriculture fait les peuples riches et heureux ; elle forme les citoyens amis de l'ordre, jaloux des bonnes mœurs ; elle fournit à la patrie des défenseurs redoutables à ses ennemis.

La Science agricole et les Concours.

Il y a deux mille ans, on travaillait avec des esclaves abrutis. Aujourd'hui, l'homme est libre, et c'est la matière qu'on a réduite en esclavage. Selon l'expression originale d'un Américain, des *esclaves*, voilà les *machines* avant Jésus-Christ ; le fer, le feu, l'eau, réduits en servitude, les *machines*, voilà les seuls *esclaves* après Jésus-Christ.

La science, avec un petit tuyau de drainage, augmente de moitié la valeur de certains terroirs ; la science, avec un peu de chaux, transforme une lande en verte prairie ; la science, avec un peu de vapeur d'eau dans un tube de métal, bat, fauche, sème, moissonne, ou met en mouvement le tarare, le concasseur, le hache-paille, etc. L'homme a conçu, l'instrument exécute, la nature obéit.

A côté de ces progrès locaux ou encore à l'essai, j'aime les progrès généraux, l'amélioration des lois, les inventions honnêtes du crédit, l'assainissement des communes, les progrès de la viabilité par les *canaux*, par les *routes*, par les *chemins de fer*.

Enfin, j'admire et je considère aussi comme un grand progrès l'institution de ces concours, écoles mutuelles des améliorations, appels à l'industrie nationale, à l'émulation, assemblées généreuses où les hommes se saluent, se donnent la main, se félicitent, se respectent, se récompensent, s'encouragent, et où les plus humbles viennent fiers de leur année de travail, et s'en retournent heureux de leur journée de repos et du prix de leurs efforts.

Mais je dois ici, j'en sens le besoin, je dois remercier solennellement l'agriculture, au nom de la société et de la religion.

Il y a longtemps que Sully disait : " Agriculture et pâturage sont les deux mamelles de l'État. " Eh bien ! les deux grandes sources de la fortune publique sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient alors.

Mais, de plus, la société doit à l'agriculture des mœurs tempérantes, des vertus fortes et viriles, des races robustes. L'ordre, l'économie, l'activité, la prévoyance, la persévérance, sont nécessaires aux travaux des champs. Les rudes labeurs de la culture imposent une vie sobre et réglée, endurent aux fatigues, et trempent les caractères en fortifiant les corps. De tous temps, on a remarqué les vertus de la race agricole : ses mœurs plus pures, comme

disait admirablement Virgile ; sa patience infatigable aux travaux, sa frugalité modeste ; son ferme bon sens et sa loyale équité, malgré les finesses dont nous nous plaignons quelquefois ; son esprit religieux. C'est pourquoi, un auteur ancien, Columelle, qui a beaucoup écrit sur l'agriculture, disait : " La vie des champs est voisine, sans aucun doute, sinon parente de la sagesse. " Et le vieux Caton disait aussi : " C'est parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs soldats. "

Et savez-vous pourquoi, Messieurs, le travail des champs est essentiellement moralisateur ? Je vous l'ai dit : c'est que cette lutte contre la rude nature, avec ses fatigues et ses périls, a pour nécessaires auxiliaires les plus mâles vertus. Interrogez l'expérience ou la science, l'économie politique ou la bonne routine du village : elles vous disent, avec la religion, que la terre ne vaut que par l'homme, et que l'homme ne vaut que par son âme : intelligence, vertu, instruction, piété, du berger au fermier, du laboureur au propriétaire, voilà donc le premier capital et le fonds indispensable.

DUPANLOUP.

Conseils aux Cultivateurs.

Obtenir de la terre le plus haut produit possible, en augmentant sans cesse sa fertilité, voilà le dernier degré de perfection de l'agriculture. Tu y parviendras avec le temps, en suivant un bon système d'assolement et en substituant aux jachères la culture des prairies artificielles, ce qui te permettra d'augmenter le nombre de tes animaux ; c'est là ce qui constitue la richesse solide et durable d'une terre.

Traite tes bêtes avec la plus grande douceur, te souvenant que ce sont des êtres sensibles ; épargne-leur les souffrances et visite-les souvent. Souviens-toi que ce sont des auxiliaires que Dieu t'a donnés dans sa bonté ;

les maltraiter serait étrangement méconnaître ses bienfaits. Entretiens sur eux et auprès d'eux la propreté qui maintient la santé. Ne les soumetts pas à des travaux excessifs, qui finiraient par les énerver et les rendre infirmes.

Ton intérêt même exige que tu n'uses que de bons traitements envers tes animaux. En les maltraitant, tu les rendras méchants, intraitables, et, si tu t'emportais jusqu'à entrer dans une fureur brutale, tu te déshonorerais et deviendrais grandement coupable.

Ne dépouille pas tes coteaux et tes collines des bois qui les couronnent. Tu y recueillerais péniblement quelques chétives récoltes, qui te dédommageraient à peine de tes frais d'exploitation. Bientôt après, cette terre, inconsidérément remuée, deviendrait la proie des orages et serait entraînée par l'eau des pluies. Ces défrichements inconsidérés altèrent en outre la température, rendent les saisons plus inégales et les vents éminemment violents. C'est ainsi que tout se lie dans la nature, et que l'homme qui la bouleverse témérairement accumule autour de lui des maux de toutes sortes.

Si tu as une terre tant soit peu marécageuse, égoutte-la soigneusement par de bons fossés. Tu pourras ainsi quelquefois semer un mois plus tôt que tu ne le ferais autrement, et tu ne seras pas exposé à perdre la récolte. Bien égoutter ton sol est une des entreprises les plus profitables que tu puisses faire. Cette opération est quelquefois même si essentielle, qu'il vaudrait autant ne pas semer que de ne pas égoutter convenablement le terrain sur lequel on répand la semence.

Les meilleurs labours que tu peux faire sont ceux que tu pratiques aussitôt après que la terre est dépouillée de la récolte ; ils fertilisent et équivalent au fumier qu'ils économisent. Ce qui les rend si précieux, c'est qu'ils enfouissent les restes des tiges de la récolte et l'herbe dont la terre est alors couverte. Mais il faut que ce labour

se fasse sur une terre qui ne soit ni trop sèche ni trop humide.

Plus tu auras mis d'application, d'exactitude et de soin au premier labour, plus promptement tu pourras exécuter le second, et meilleurs seront ceux qui devront les suivre.

Épierre ton champ avec soin, c'est-à-dire, ôtes-en toutes les pierres qui peuvent nuire à la charrue. Quant aux autres, tu aurais tort de les enlever, surtout si la terre est de nature argileuse, vu que les pierres ont pour effet de chauffer et de diviser ce sol naturellement froid et compact. Des gens quelquefois ont tellement détruit la fécondité de leur champ par un épierrement trop complet, qu'ils ont dû y reporter les pierres qu'ils en avaient enlevées.

Tu ne jouirais qu'imparfaitement des délices de la campagne, et ta table ne pourrait être que bien pauvrement pourvue, si tu n'avais près de ta demeure un vaste jardin potager où l'on voit fèves, lentilles, pois, patates, carottes, navets, salsifis, panais, raves, choux, concombres, melons, etc.

A étendue égale, un jardin rapporte trois ou quatre fois plus qu'un champ ; mais il faut pour cela qu'il soit parfaitement cultivé et parfaitement entretenu. Le jardin potager doit être visité tous les jours, parce que tous les jours il y a quelque chose à faire : fumer, bêcher, semer, sarcler, arroser, etc.

L'Agriculteur.

Conseils d'un Cultivateur à son fils.

On ne peut tromper Dieu. La pureté du cœur
Est la plus digne offrande à ce grand bienfaiteur ;
C'est par là, seulement, que l'homme est son image,
Dans les jours solennels, porte-lui cet hommage.
Au bœuf, qui dans les champs partage tes travaux,
Fais aussi des saints jours partager le repos.

Ménage tes voisins, sois pour eux un modèle ;
Prends leurs champs, leurs troupeaux, sous ta garde fidèle,
Si tu veux, qu'en retour de ces égards touchants,
Ils protègent aussi tes troupeaux et tes champs.
Sur leurs moissons jamais ne porte un œil d'envie.
Eh ! pourquoi ce poison corromprait-il ta vie ?
Les récoltes d'autrui ne sauraient t'offenser,
C'est en cultivant mieux qu'il faut le surpasser.
Evite les procès : cette guerre civile
T'enlève à ta charrue et t'entraîne à la ville,
Où l'éternel débat de leurs droits ambigus
Ruine également et vainqueurs et vaincus.
Oblige quand tu peux ; mérite que l'on t'aime ;
Ne compte sur personne autant que sur toi-même ;
La terre et le travail sont tes premiers amis ;
Ceux-là tiennent toujours tout ce qu'ils ont promis.
Admire les grands biens ; mais que ta destinée
Soit de tirer parti d'une ferme bornée ;
On n'y perd pas, mon fils. Cent arpents bien tenus
Valent, pour le bonheur et pour les revenus,
Mieux que les mille arpents d'un immense domaine,
Déserts que l'on sillonne et qu'on engraisse à peine.
Mon fils, sois réservé sur les nouveaux essais
Dont le temps n'aura pas garanti le succès.
Mets un terme à tes vœux. Dieu plaça la sagesse
Loin de la pauvreté, comme de la richesse.
Souvent pour la vertu le riche n'est pas né ;
Vers le crime souvent le pauvre est entraîné.
L'opulence éblouit ; peut-être elle est à plaindre
Autant que l'indigence elle-même est à craindre.
Tiens un juste milieu ; ne sois point envié,
Mais ne sois pas non plus un objet de pitié.
Que toujours ta conduite, et juste et modérée,
Trace dans ta maison une règle assurée.
D'une vaine colère évite les éclats ;
Avec la violence on ne gouverne pas :

C'est l'équité qui règne et la douceur qu'on aime.
Vois dans tes serviteurs ta famille elle-même ;
Il faut, par leur amour, t'assurer de leur foi ;
Tu seras content d'eux, s'ils sont contents de toi ;
L'aiguillon le plus vif est le désir de plaire.
Ne les fraude jamais de leur juste salaire.
Sains, fais-les travailler ; malades, prends soin d'eux.
Sois honnête homme enfin, si tu veux être heureux ;
A la seule vertu sois sûr que tout prospère.

F. de NEUFCHATEAU.

Composition des diverses espèces de sols ;—argileux,
sableux, graveleux et calcaires.

Le premier soin du cultivateur doit être de s'enquérir de la nature du sol qu'il veut cultiver : car bien que pour des esprits inattentifs la terre semble être partout la même, l'observation même la plus superficielle montre qu'il existe des différences profondes entre les diverses espèces de terres cultivables. Pour trouver cette diversité dans la nature du sol, il n'est même pas nécessaire de parcourir de grandes étendues de terrain ; sur une même terre, et quelquefois dans un même champ, l'on observera des différences très-tranchées.

Les éléments principaux du sol sont le sable, l'argile, et le calcaire ou pierre à chaux. Suivant que l'un ou l'autre de ces éléments prédomine, le terrain présente des qualités ou des défauts qui lui sont propres. Les meilleures terres sont celles dans lesquelles ils entrent en quantité à peu près égales : celles-là sont appelées *terres franches* ; elles sont propres à toutes les cultures et se travaillent sans grand effort.

On comprend dès lors à quel point il importe de pouvoir reconnaître, au moins approximativement, dans quelles proportions ces trois éléments se trouvent réunis.

On prend une poignée de terre que l'on fait sécher dans un four bien chauffé, puis on la pèse ; on verse ensuite sur cette terre de l'acide nitrique ou eau-forte ; s'il se manifeste une vive effervescence, un bouillonnement violent, c'est que la terre est fortement calcaire ; et, par l'activité plus ou moins grande du dégagement du gaz carbonique, on jugera de la quantité de calcaire enlevée par l'acide.

Le résidu contient l'argile et le sable siliceux : si, avant d'être chauffé au rouge, ce résidu est très-rude au toucher, s'il est facile à pulvériser, s'il est très-poreux, c'est que le sable y domine ; s'il est au contraire doux et savonneux au toucher, s'il colle à la langue, s'il forme avec l'eau une pâte liante, c'est alors l'argile qui s'y trouve en plus forte quantité.

Il est encore un quatrième élément très-important, que l'on appelle l'*humus* : il est formé de débris de plantes, tiges, feuilles, racines, etc., et de résidus animaux de toutes sortes, qui se sont décomposés sous l'influence de l'air et de l'eau, en formant un assez grand nombre de principes solubles. L'eau, par conséquent, peut les introduire dans le tissu des plantes, auxquelles ils apporteront des aliments pour ainsi dire tout préparés.

Sans humus, un sol est frappé de stérilité, quelle que soit d'ailleurs sa nature chimique ; il importe donc aussi d'apprécier en quelle quantité il renferme ces principes organiques. On prend un échantillon de terre qu'on sèche au four, puis qu'on pèse ; on le chauffe ensuite à l'air dans une assiette en terre, en le remuant et le retournant jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de parties noires, ce qui indique que la matière organique est entièrement brûlée ; on pèse de nouveau, et la perte de poids représente le poids d'humus détruit. Un sol qui contient huit pour cent d'humus peut être considéré comme un sol riche.

I.—Sols argileux ; Terres fortes.

La prédominance de l'un des trois éléments que nous énumérons tout à l'heure, l'argile, le sable et le calcaire, donne aux sols des caractères particuliers qu'il importe de bien connaître.

Un sol réduit à l'argile pure est absolument impropre à la culture. Il est imperméable à l'eau et retient les pluies à sa surface, ce qui entraîne la décomposition par pourriture de toutes les graines qu'on lui confie. En été, il se dessèche, se durcit, et ne peut être divisé qu'avec la plus grande peine ; les quelques germes qui auraient pu s'y développer se trouvent alors étouffés.

Les sols qui contiennent l'argile mélangée avec une petite proportion de sable et de calcaire, sont appelés *terres fortes*. Pour qu'elles puissent donner d'assez belles récoltes, il faut que l'argile n'y soit pas en trop grande proportion. Il est nécessaire de retourner ces terres par des labours répétés et profonds, pour diviser l'argile et permettre l'accès de l'air. Ces opérations, faites avant l'hiver, ont cet avantage que la gelée, en faisant fendre les mottes d'argile, contribue à la division de ce sol compacte. Il est surtout nécessaire de couper les sols argileux de tranchées ou rigoles, suivant la pente du terrain, pour faciliter l'écoulement des eaux et les empêcher de séjourner.

Ces terres fortes conviennent surtout à la culture des fèves, de la vesce, du colza, de la luzerne, de l'avoine, du froment, de l'orge. On y cultive aussi le trèfle, la patate et la betterave, mais avec un médiocre succès ; ces deux dernières plantes surtout réussissent beaucoup mieux dans les terrains légers.

II.—Sols sableux et graveleux ; Boulbène.

Un terrain prend le nom de *sableux*, lorsque le sable entre pour les sept huitièmes dans sa composition. Les terrains

sableux offrent des défauts tout à fait opposés à ceux des terrains argileux : ils sont par trop poreux ; l'eau les traverse sans s'y arrêter et s'enfonce profondément dans le sous-sol, laissant les couches supérieures dans un état de sécheresse défavorable à la culture. En revanche, ils sont d'un travail facile et se labourent sans peine. D'ailleurs leur état naturel de division fait que des labours fréquents, qui rendraient leur sécheresse plus grande encore, ne sont pas nécessaires.

Lorsque le sous-sol est argileux, on laboure profondément, de manière à ramener l'argile en dessus en la mêlant au sol superficiel, auquel on donne par ce moyen plus de compacité.

Ainsi améliorés, ces terrains deviennent particulièrement favorables à la culture de la patate et de la betterave ; le sainfoin et le trèfle y viennent aussi très-bien.

On donne le nom de terrains *graveleux* à ceux où le sable forme de gros cailloux ou *galets*. Quelques cultivateurs prennent à tort beaucoup de peine pour retirer ces cailloux ; c'est presque toujours au détriment de leur terre qu'ils font cette opération.

Lorsque les sols sableux contiennent une forte proportion d'argile, on les appelle *boulbènes* ; leurs qualités ou leurs défauts les rapprochent des terrains argileux ou des terrains sableux, suivant que le sable ou l'argile prédomine. En ajoutant du calcaire, on peut en faire d'excellentes terres.

III.—Sols calcaires.

On sait que l'on donne le nom de *calcaire* au carbonate de chaux : la craie, le marbre, la pierre à bâtir, sont autant de variétés du calcaire. Le calcaire seul constitue un terrain de culture tout aussi mauvais que l'argile seule, ou le sable. Mélangé au sable et à une petite quantité d'argile, il forme des terres légères, excellentes pour la culture de la vigne, surtout quand le sous-sol est caillouteux. Ces

terres donnent aussi de très-belles récoltes de céréales et de légumineuses ; les lentilles, la vesce, le sainfoin, l'orge et même le blé y prospèrent.

La *marne* est un mélange de calcaire et d'argile en proportions assez variables : on dit que les marnes sont *calcaires* ou *argileuses*, suivant la nature de l'élément dominant. Les marnes argileuses surtout constituent des terres de culture très-fortes ; elles ne peuvent guère être exploitées qu'à la condition de reposer sur un sous-sol caillouteux que le piquage peut ramener à la surface, de manière à y introduire l'élément siliceux qui les divise.

Nous verrons bientôt que la marne joue un rôle immense dans l'agriculture, en ce qu'elle peut, lorsqu'on l'ajoute à des terres trop légères, leur donner toutes les qualités des terres franches.

Les terres les plus fertiles que l'on connaisse sont les *alluvions* ou atterrissements qui se forment à l'embouchure des fleuves ou des rivières. La division extrême des particules terreuses entraînées par les eaux, la diversité et la multiplicité des principes qu'elles renferment, en font des terres propres à toutes les cultures et qui sont d'un magnifique rapport.

Amendements.

Les défauts que présente un terrain, et qui tiennent à la nature des éléments dont il est composé, ne sont heureusement pas sans remède, et ce remède est indiqué précisément par la composition du sol. Le terrain est-il par trop chargé en argile, on y mêle du calcaire, de la chaux ; est-il au contraire trop léger, trop sableux, on lui donne de la compacité en y apportant de la marne, qui fournit à la fois de l'argile et du calcaire.

Amender un sol, c'est lui fournir les substances propres à modifier sa nature et à le rendre cultivable. Et ces substances qui sont les marnes, argileuses ou calcaires, le

calcaire seul, les marnes siliceuses, et même le sable, s'appellent des *amendements*.

L'introduction de la chaux dans le sol constitue le *chaulage*.

La chaux joue un rôle assez complexe : non-seulement elle modifie la constitution chimique du sol, mais en se gonflant et se réduisant en poussière par l'effet de l'humidité, elle divise les sols tenaces et les rend poreux ; en outre, elle hâte la décomposition des débris végétaux, et accélère par conséquent la formation de l'humus. Mais par malheur elle brûle les engrais animaux, et, par l'expulsion de l'ammoniaque, diminue dans une très-forte proportion leur action fertilisante. Il faut donc renoncer à l'emploi de la chaux dans les terrains riches en débris organiques animaux, et l'appliquer surtout aux terrains où l'on veut au contraire hâter la décomposition des matières végétales.

La quantité de chaux qu'il faut étendre sur le terrain ne peut d'ailleurs pas être fixée d'une manière absolue ; elle dépend évidemment de la nature du sol que l'on veut modifier, de la proportion d'argile qu'il contient, de l'abondance plus ou moins grande des débris végétaux que l'on veut détruire, et enfin de la fréquence des chaulages. Il est évident, en effet, que si l'on veut répéter le chaulage tous les ans, au moins pendant un certain temps, il faut répandre sur le champ une dose de chaux moins forte que si le chaulage ne se reproduit qu'à cinq ou dix ans d'intervalle.

La chaux se répand ordinairement un peu avant les semailles, et se recouvre par un hersage. Elle peut même se mêler directement aux grains ; elle active alors leur germination en ameublissant immédiatement le sol qui les enveloppe, et en outre elle les préserve de la carie et des attaques des insectes. On peut substituer à la chaux les débris calcaires provenant de démolitions, ou les coquilles fossiles qui forment des bancs si puissants dans certaines localités.

La marne s'applique aux terrains légers et brûlants, qui ont besoin à la fois de calcaire et d'argile. Elle n'a pas, comme la chaux, la vertu de brûler et de rendre solubles les débris végétaux ; mais aussi elle n'affaiblit pas d'une manière appréciable les engrais animaux.

Lorsque les terrains sont à la fois sableux et calcaires, on les amende avec l'argile pure.

On fait rarement usage du sable seul pour amender les terrains argilo-calcaires ; on emploie alors les marnes siliceuses.

Les effets de la chaux sur un terrain se font sentir dès la première année, et doublent immédiatement la récolte. Ceux du marnage sont moins rapides, mais ils durent plus longtemps.

Drainage.

Il n'est pas toujours nécessaire pour améliorer un terrain d'y introduire des amendements ; un remaniement du sol, fait avec intelligence, suffit pour en augmenter notablement les produits.

On voit, par exemple, des champs perdre progressivement de leur fertilité, parce que le travail du labour, en reportant continuellement la terre végétale vers les bordures, dégarnit au bout d'un certain temps toute la partie centrale, et y met à découvert le sous-sol. Les meilleures terres sont enlevées ainsi, et forment tout autour du champ un remblai qui empêche l'écoulement des eaux, et, à l'époque des grandes pluies, les force à séjourner sur le sol.

Dans les terrains en pente, les eaux, en descendant, entraînent la terre végétale vers les bordures et dénudent la partie supérieure au profit des parties inférieures.

On remédie à ces inconvénients en déblayant les bordures et en distribuant la terre sur la superficie du champ.

Quand un sol végétal, même d'une bonne nature, repose

sur un sous-sol argileux, l'eau des pluies, ne pouvant s'infiltrer à une profondeur suffisante, détrempe le terrain, pourrit les germes, et rend la culture à peu près impossible. En pareil cas, le remède le plus sûr est le *drainage*.

Voici en quoi consiste cette opération, dont une assez longue expérience a fait reconnaître, en Angleterre et en Flandre, toute l'utilité.

On creuse dans le sens de la pente naturelle du terrain des tranchées parallèles, distantes l'une de l'autre de 10 à 25 verges, suivant que le sol est plus ou moins humide. Ces fossés, profonds d'une verge à une verge et demie, vont en se rétrécissant de plus en plus vers le fond. On y établit de petits tuyaux en terre cuite, longs d'un pied, larges de 2 pouces à 2 pouces $\frac{1}{2}$, placés les uns au bout des autres, puis on les recouvre avec des pierres et l'on met par-dessus de la terre végétale un peu tassée; tous ces conduits viennent aboutir à un fossé où ils déversent l'eau qu'ils soutirent continuellement du sol.

Le prix de revient des travaux de drainage, assez élevé dans l'origine, s'est singulièrement abaissé depuis qu'on a employé des machines au creusage des fossés, à la fabrication des tuyaux, et même à leur pose; mais il est largement compensé par l'augmentation des produits. Il n'est pas rare, en effet, de voir le drainage doubler en moins de deux ans la récolte d'un terrain.

Jachères ; Assolements ; Prairies artificielles.

La terre, a dit Olivier de Serres, *se délecte en la mutation des semences*. Ce précepte, sur lequel les cultivateurs ne sauraient trop réfléchir, veut dire qu'un sol, quelque fertile qu'il puisse être, ne saurait s'accommoder de la culture continuelle d'une même plante.

Il y a pour cela plusieurs raisons. Les plantes se nourrissent en partie aux dépens de l'atmosphère, mais surtout

aux dépens du sol, auquel elles empruntent les matières organiques et les sels alcalins, terreux, dont se forment leurs organes. Si ces plantes devaient pourrir sur le sol qui les a nourries, elles lui rendraient ce qu'elles lui ont emprunté ; elles lui donneraient même davantage, car elles le feraient bénéficier de ce qu'elles ont pris à l'atmosphère, qui leur fournit de l'eau, de l'acide carbonique, de l'oxygène, de l'azote, éléments constitutants de toutes les substances organiques. Mais elles sont enlevées du sol, et n'y laissent guère que leurs racines. De là la nécessité des engrais, qui restituent au sol des principes analogues à ceux dont la culture l'a privé.

En second lieu, les plantes ont, comme les animaux, leurs excréments, leurs déjections. La sève descendante reporte vers le sol toutes ces matières inutiles, nuisibles même à la plante.

Aussi, pendant longtemps, les agriculteurs ont-ils cru, et c'est encore un préjugé dans bien des localités, qu'il est nécessaire que la terre se repose, pour reprendre sa fertilité épuisée par la culture. Ils abandonnaient le champ à lui-même, lui laissant produire au hasard toutes les herbes qui pouvaient y pousser, et cela pendant un an, deux ans, quelquefois davantage. C'est ce que l'on appelait les *jachères*. On en venait ainsi à réduire une ferme à la moitié de son étendue réelle.

On a enfin reconnu que les plantes, comme les animaux, se nourrissent d'aliments différents : les principes que le froment enlève au sol, par exemple, ne sont pas du tout les mêmes que ceux dont s'alimente l'orge, ou le trèfle, ou la patate. Ainsi la terre qui a nourri du froment n'en reste pas moins propre à nourrir de l'orge ou de l'avoine, et ensuite des patates ou de la vesce. En outre, les racines de froment ne s'enfoncent que très-peu dans le sol, tandis que celles de la luzerne, par exemple, descendent au contraire dans les couches profondes. On peut donc, soit par suite de la différence dans l'alimentation, soit par ce fait

que les racines n'exploitent pas les mêmes couches du sol, faire succéder l'une à l'autre diverses cultures dans un certain ordre déterminé. Ensuite on fumera la terre, on y apportera l'engrais nécessaire, et l'on recommencera la même série de cultures dans le même ordre. Ce système d'alternement constitue ce que l'on appelle des *assolements*. L'assolement est dit *triennal*, *quadriennal*, *quinquennal*, suivant qu'il comprend trois, quatre ou cinq années successives de cultures diversifiées.

La nécessité de rendre par des engrais aux terrains en culture les principes organiques que l'enlèvement des récoltes leur a ôtés, entraîne, surtout pour les cultivateurs éloignés des grandes villes, l'obligation de faire eux-mêmes leurs fumiers et leurs engrais en nourrissant des bestiaux. C'est là la raison qui justifie l'établissement des *prairies artificielles*, où l'on récolte le sainfoin, le trèfle, la luzerne ; ces cultures, beaucoup moins productives que celle du froment, fournissent des fourrages aux bestiaux, nécessaires eux-mêmes pour avoir du fumier. A ce titre, les prairies artificielles sont toujours préférables aux jachères.

On compte que, pour avoir une quantité suffisante de fumier, il faut une tête de gros bétail ou dix moutons pour environ quatre arpents carrés, ce qui correspond à environ 50 quintaux de fourrage consommé. On peut, d'après cela, juger de l'étendue qu'on doit donner, dans l'exploitation d'une terre, aux prairies artificielles ; elles doivent occuper à peu près la moitié de la superficie.

Des Engrais ; Engrais végétaux et animaux.

La culture épuisant le sol, à la fois en substances organiques et en principes minéraux, il est nécessaire de lui restituer tous les ans ce qu'il a ainsi perdu. C'est ce que l'on fait au moyen des *engrais*.

On en distingue plusieurs espèces ; on les divise ordi-

nairement en *engrais végétaux*, *engrais animaux* et *engrais mixtes* ; à quoi il faut ajouter les *engrais minéraux*.

Les engrais végétaux sont fournis par les débris des plantes, les feuilles, les racines, les tiges et les graines. On les emploie en vert, ou décomposés : ainsi on cultive quelquefois le lupin, le sarrasin et le colza, uniquement dans le but de les enfouir au moment où ils entrent en fleur. Il ne faut pas croire que ces plantes ne fassent que rendre au sol ce qu'elles lui ont pris ; à ce compte, en effet, l'opération ne présenterait aucun profit : mais, comme elles se nourrissent surtout aux dépens de l'atmosphère, elles rendent à la terre plus qu'elles ne lui ont pris.

Les racines et les chaumes laissés dans les champs, les feuilles ramassées dans les bois, forment autant d'engrais végétaux, mais d'une richesse très-médiocre. Les résidus et les marcs de vendage, les tourteaux de lin, de colza, de navette, donnent au contraire d'assez bons engrais. On les sèche, on les concasse, on les réduit en poussière et on les répand avant les semailles sur les terrains préparés, ou au printemps sur les récoltes prêtes à germer.

Les engrais animaux sont composés uniquement de débris animaux ; ainsi la chair, le sang, les excréments provenant des abattoirs ou des boucheries, la laine, la plume, la corne, les os pulvérisés.

Ces dernières substances se décomposant beaucoup plus lentement que la chair et le sang, conviennent peu aux plantes dont la croissance est rapide, et en général aux récoltes annuelles ; elles sont surtout utiles aux plantes qui demeurent longtemps sur le sol, comme la vigne et le houblon.

On emploie encore comme engrais le *noir animal des raffineries*, qui, chargé de sang et de principes albumineux, est un des engrais les plus actifs que l'on connaisse.

Après le noir de raffinerie vient la *poudrette*, formée des matières solides des excréments humains séchés à l'air.

On mélange ces matières avec la chaux pour activer leur décomposition et les désinfecter ; mais on perd ainsi une énorme quantité d'ammoniaque. Le noir s'emploie à la dose de 10 minots par arpent carré, la poudrette à la dose de 20 ou environ.

La fiente des oiseaux de basse-cour de toute espèce, celle des oiseaux de mer recueillie sur les côtes, dans les fentes des rochers et des falaises, le *guano*, qui a absolument la même origine et que l'on tire d'un très-grand nombre d'îles du grand Océan et de l'Océan Pacifique, où il forme des couches de 15 à 20 verges d'épaisseur, sont aussi des engrais très-puissants.

Les engrais animaux sont très-riches ; mais, comme les produits de leur décomposition sont en grande partie gazeux, il en résulte toujours une perte notable, qu'on peut rendre beaucoup moins considérable en ajoutant aux engrais du plâtre ou du sulfate de fer (vitriol vert), qui fixe l'ammoniaque et l'empêche de se perdre dans l'atmosphère.

Engrais-mixtes ; fumiers.

Le fumier formé de la litière retirée des bergeries, des écuries, des étables, des toits à porcs, est un engrais mixte, puisqu'il est composé de détritux végétaux et de matières animales, principalement de l'urine et des excréments des bêtes qui foulaient aux pieds cette litière.

On a l'habitude de l'entasser dans une fosse située au milieu de la cour de la ferme, et on l'y laisse séjourner pendant cinq ou six mois, et même davantage. Indépendamment de l'inconvénient que présente au point de vue de l'hygiène cette accumulation de débris infects, l'active fermentation qui s'établit dans cette masse, et qui en élève considérablement la température, entraîne la déperdition dans l'air de tous les produits gazeux auxquels elle donne

naissance, et particulièrement de l'ammoniaque ; il en résulte qu'au bout de ce long intervalle de temps, le fumier pourri et consumé a perdu près des deux tiers de sa valeur comme engrais, bien loin d'avoir gagné, comme le croient beaucoup d'agriculteurs.

Malheureusement on ne peut pas toujours transporter en temps opportun le fumier des écuries sur les champs, puisqu'on ne fume le sol qu'au moment de faire la semaille ou au printemps. Il faut donc s'efforcer d'empêcher autant que possible ces pertes considérables en retardant la fermentation : on y arrive en enfermant les fumiers à l'abri du contact de l'air, dans des fosses bien closes ; ou encore en y ajoutant des substances susceptibles d'absorber et de retenir énergiquement les produits ammoniacaux. Nous avons déjà désigné pour ce dernier usage le sulfate de fer : on l'emploie soit en poudre, pour le répandre par couches successives, qui alternent avec les couches de fumier, soit en dissolution, pour en arroser le fumier à plusieurs reprises.

Il faut ne porter les fumiers au champ que le jour ou tout au plus la veille du jour où on veut les enfouir, et il faut les répandre tout de suite et très-également sur le sol.

Les boues des villes, toujours chargées de matières organiques fournies par les eaux ménagères, forment un assez bon engrais, fort inférieur toutefois aux fumiers.

On ne saurait trop recommander aux fermiers de ne point laisser perdre les eaux qui séjournent dans les cours, les purins d'étables, les eaux ménagères ; de les recueillir au contraire avec soin dans une citerne, et de les répandre ensuite sur leurs champs à l'ide de to neaux d'arrosage.

Les balayures, les boues provenant du curage des fossés et des étangs, arrosées avec ce purin et mélangées avec de la litière d'écurie, formeront aussi une excellente fumure.

Engrais minéraux ; plâtre ; phosphate de chaux.

Les plantes ne se nourrissent pas seulement d'aliments organiques ; les substances minérales qu'elles fournissent à l'état de cendres quand on les brûle, sels de chaux, de potasse, silicates, carbonates, phosphates, etc., doivent être prises par elles dans le sol, car ce n'est évidemment pas l'atmosphère qui les leur fournit. Ainsi, les cendres seront recherchées pour la culture des végétaux qui ont besoin de sels de potasse. Ces mêmes cendres, lessivées et débarrassées par l'eau des sels de potasse, tous solubles, seront bonnes pour les terres à céréales ; les plâtres, toujours chargés de salpêtre, ont aussi de la valeur comme engrais minéraux. Le sulfate d'ammoniaque donne de merveilleux résultats pour la culture des betteraves, des choux, de l'orge, etc.

Le phosphate de chaux, qu'on peut produire dans les fermes en délayant du purin avec un lait de chaux, donne également de très-bons résultats dans la culture des céréales. Nous en dirons autant du sel marin.

Pour les plantes fourragères, les légumineuses, comme le trèfle, le sainfoin, la luzerne, le plâtre semé à la volée peut quelquefois doubler et tripler la récolte. C'est au célèbre Franklin que l'on doit la découverte de cette précieuse qualité du plâtre.

Franklin aimait surtout à faire des expériences qui promettaient d'utiles applications : il venait de se convaincre que, si l'on répandait du plâtre en poudre sur des prairies artificielles, comme cela se faisait en Europe, elles donneraient des récoltes beaucoup plus abondantes que par les procédés ordinaires. Loin de garder pour lui ce nouveau mode de culture, il s'était hâté de la publier : mais ses voisins, malgré la confiance qu'il leur inspirait, ne pouvaient croire qu'un peu de poussière de plâtre semée sur les feuilles naissantes du trèfle et de la luzerne fût capable de produire des effets aussi surprenants : il les

attribuaient uniquement à la fécondité du sol. Rien ne pouvait vaincre leur indifférence ou leur incrédulité. Alors il imagina de tracer sur la pièce de luzerne d'un des plus incrédules, au moment de la première pousse, de grandes lettres avec du plâtre en poudre. Bientôt l'herbe poussa en cet endroit plus vigoureuses qu'à côté, et produisit des touffes régulières et élevées que l'œil distinguait aisément, et qui permettaient de lire ces mots : EFFET DU PLÂTRE. A l'indifférence succéda la plus vive curiosité. De toutes parts on vint voir les lettres merveilleuses qui s'étaient développées d'elles-mêmes au milieu du champ ; on voulut répéter l'expérience, elle eut un plein succès, et dès lors l'usage de plâtrer les prairies artificielles se répandit rapidement dans la contrée.

Un minot $\frac{1}{4}$ de plâtre suffit pour un arpent. On le répand à la volée sur la récolte, lorsque les tiges ont environ un pouce et demie de hauteur. On choisit pour cette opération un temps un peu humide, afin que la poussière du plâtre s'attache mieux aux feuilles ; on peut aussi le répandre en même temps que la semence.

Les Engrais.

Les champs qui sont privés d'engrais réparateurs,
Du fermier paresseux sont les accusateurs.
Allons ! purgez vos cours de cette eau croupissante :
Enlevez des chemins la fange renaissante ;
Des corps qui ne sont plus recueillez les débris,
Les feuillages séchés, les végétaux pourris ;
Tout ce que des torrents la course débordée
Traîne, avec le limon, sur leur rive inondée ;
Les chaumes, les rebuts, courez tout ramasser.
Dans un fossé profond sachez bien l'entasser ;
Qu'il y mûrisse un an ; puis, quand l'automne avance,
Qu'il aille, dans vos champs, reporter l'abondance.
O laboureur soigneux ! connais ton vrai trésor :

Les meules des fumiers, voilà tes mines d'or.
Qu'à leur défaut, du moins, ta glèbe soit nourrie
Par la fève enterrée aussitôt que fleurie.
Que dis-je ? deux terrains rebelles à tes vœux
Peuvent se secourir et s'amender tous deux.
Dans le sol trop compacte il suffit de répandre,
Comme un riche fumier, du sable ou de la cendre :
Quand le sol, au contraire, est un sable léger,
Avec l'argile épaisse il peut se corriger ;
L'une par l'autre, ainsi, l'art féconde les terres.
Mais l'art a des secrets encor plus salutaires ;
Et si, durant les nuits de la douce saison,
Les troupeaux innocents qui portent la toison,
Couchent, serrés entre eux, sur la terre épuisée,
La terre, sous leurs pas, renaît fertilisée.

F. DE NEUFCHATEAU.

Plaintes de la Terre.

“ J'ai vu, comme je vous vois, ce que je vais vous dire.
La nuit dernière, il faisait noir comme dans un four, j'entends un grand bruit, plus fort que cent mille canons tirant ensemble.—Ah ! ah ! dit *Pierre Labombe*, il y a bataille...
—Forte bataille, répond l'enfant. Un grand trou s'ouvrit auprès de mon lit, de cent lieues de long et de cent lieues de large ; cinquante soleils éclairaient la chambre. Une vieille femme, de cent cinquante pieds de haut, sortit du trou, criant, pleurant, déguenillée, maigre et mal peignée.

“—Me conanis-tu, mon petit Frank ?—Non vraiment.
—Je m'appelle *la Terre*, je nourris le monde et suis ta grand'mère...—Pourquoi pleurez-vous, ma grand'mère ?
—Le mauvais cultivateur me fait chagrin ; il laboure et sème toujours du grain, sans fumer, sans rien me donner. Dis-lui donc ça, mon pauvre *Frank*...—Ma grand'mère, je lui dirai.

"—Quand il fume bien et ne met qu'un blé, ou bien quand il lève un pré, je donne triple récolte, longue paille et beaux épis, grain pesant et bien nourri. Je rends plus dans un an que dans quatre. Dis-lui donc ça mon pauvre Frank...—Je lui dirai, ma grand'mère.

"—La mauvaise herbe me mange ; elle vient toujours et tue son blé. Le seul moyen, c'est de me mettre en pré pour que la mauvaise graine pourrisse. Dis-lui donc ça, mon pauvre Frank...—Je lui dirai, ma grand'mère.

"—Mon Dieu ! je ne demande pas à me reposer. Je veux toujours marcher, mais toujours changer. Jamais deux ou trois grains de suite : ça m'écrase. Dis-lui donc ça, mon pauvre Frank...—Ma grand'mère, je lui dirai.

"—Dis-leur : Madame la Terre est maligne comme un diable, revêche et têtue ; il faut lui obéir pour qu'elle donne...—Je ne dirai pas ça, ma grand'mère.—Si fait, si fait, il faut qu'ils me connaissent. Ne les entends-tu pas me dire des sottises, cr... : La terre ne vaut rien ? Ce sont eux qui ne valent rien...—Je leur dirai bien ça, ma grand'mère.

"—Vois-tu, madame la Terre a vingt espèces de suc : l'un pour le grain, l'autre pour la patate ; celui-ci pour la betterave, celui-là pour le colza, le sainfoin, la luzerne, etc. Quand l'un est épuisé, il faut lui donner le temps de se refaire. Quand on a traité la vache, on attend le lait à revenir...—Ma grand'mère, je comprends ça.

"—Après un renouvelis, tout vient à merveille : c'est que tous les suc sont là. On peut mettre deux froments en les fumant. Mais quand le cheval est fatigué, on le laisse reposer ; quand la charrette a roulé, il faut la graisser...—Je leur dirai ça, ma grand'mère.

"—Plus rien n'a dit la dame. J'entends un grand cha-maillis, comme chiens hurlant, fresaies criant, puis un petit charivari, et ça fut fini. '

JACQUES BUJAUT.

Les Prairies.

Les prés ne courent point tous ces tristes hasards ;
Ils craignent peu le froid, les vents et les brouillards :
La pluie impunément sur eux est attirée,
Tantôt par le Zéphir et tantôt par Borée.
L'herbe, pour y pousser, n'attend pas vos secours,
Pourvu qu'un clair ruisseau l'arrose dans son cours.
De l'avare fermier elle fait la richesse ;
Sous le pas des faucheurs elle renaît sans cesse ;
Sous la dent des moutons elle renaît encor.
Mais c'est peu que des champs elle soit le trésor,
Elle en est la parure. Et soit que des prairies
On admire l'émail et les rives fleuries ;
Soit qu'un lit de gazon par sa molle épaisseur,
Semble du doux sommeil inviter la douceur ;
Soit que sans exiger de nouvelle semence,
Le foin, deux fois par an, s'élève en meule immense ;
Ta gloire, ami des champs, doit être dans tes prés.
Leurs revenus pour toi sont les plus assurés,
Donne-leur tous tes soins. Par une douce pente,
Qu'un filet d'une eau pure en tous sens y serpente.
Fais aux prés naturels succéder au besoin
La vivace luzerne et l'odorant sainfoin.
Tes bœufs reconnaissants et tes brebis heureuses,
Convertiront en chair ces plantes savoureuses ;
Et tes champs à leur tour en auront plus d'engrais.

F. DE NEUFCHATEAU.

Le soin en Agriculture.

Je me souviens qu'étant à la campagne, j'eus un exemple de ces petites pertes qu'un ménage est exposé à supporter par sa négligence. Faute d'un loquet de peu de valeur, la

porte d'une basse-cour, qui donnait sur les champs, se trouvait souvent ouverte. Chaque personne qui sortait tirait la porte ; mais n'ayant aucun moyen extérieur de la fermer, la porte restait battante : plusieurs animaux de basse-cour avaient été perdus de cette manière. Un jour, un jeune et beau porc s'échappa et gagna les bois. Voilà tous les gens en campagne : le jardinier, la cuisinière, la fille de basse-cour sortirent, chacun de leur côté, en quête de l'animal fugitif. Le jardinier fut le premier qui l'aperçut, et, en sautant un fossé pour lui barrer le passage, il se fit une dangereuse foulure qui le retint plus de quinze jours au lit. La cuisinière trouva brûlé du linge qu'elle avait abandonné près du feu pour le faire sécher, et la fille de basse-cour ayant quitté l'étable sans se donner le temps d'attacher les bestiaux, une des vaches, en son absence, cassa la jambe d'un poulain qu'on élevait dans la même écurie.

Les journées perdues du jardinier valaient bien quinze piastres, le linge et le poulain en valaient bien autant. Voilà donc, en peu d'instants, faute d'une fermeture de quelques centins, une perte de trente piastres, supportée par des gens qui avaient besoin de la plus stricte économie, sans parler ni des souffrances causées par la maladie, ni de l'inquiétude et des autres inconvénients étrangers à la dépense.

Ce n'étaient pas de grands malheurs ni de grosses pertes ; cependant, quand on saura que le défaut de soins renouvelait de pareils accidents tous les jours, et qu'il entraîna finalement la ruine d'une famille honnête, on conviendra qu'il valait la peine d'y faire attention.

J.-B. SAY.

Cultures diverses.

Toutes les fois que l'on veut demander à la terre une récolte nouvelle, il faut lui faire subir une préparation mécanique propre à diviser le sol, à le rendre perméable

à l'air, et à ramener à sa surface les débris des anciennes cultures, qui s'y décomposeront rapidement.

Les labours comptent comme les plus importantes de ces opérations. Ils se font avec la *bêche* dans les jardins ou les champs de peu d'étendue ; avec la *houe carrée* ou *fourchue* dans les vignobles ou les petites exploitations ; enfin avec la *charrue*. On appelle particulièrement *araire* la charrue qui n'est pas munie d'un avant-train. Tout le monde sait que la charrue se compose d'un *soc* qui coupe et soulève la terre, d'un *versoir* qui la rejette sur le côté, d'un *coutre* placé devant le soc et qui lui ouvre le passage, puis d'un *cadre* en bois ou en fer supportant ces diverses pièces. Deux *mancherons* tenus à la main par le laboureur lui servent à diriger la charrue, à la faire appuyer plus ou moins sur le sol, et à la soulever pour changer de sillon.

Suivant les localités, on fait les labours en sillons étroits ou en planches larges. Ce dernier système est préférable ; la semence s'y distribue plus également, et le sol se prête mieux au travail de la herse. Aussi est-il généralement adopté dans les fermes du nord et du centre de la France, où l'agriculture est plus avancée que dans le midi.

Au travail de la charrue doit succéder celui de la *herse*, sorte de cadre en bois sans roues, traîné par un cheval, et muni de dents qui brisent les mottes, retournent la terre, et amènent à sa surface les racines et les graines des anciennes cultures ou des mauvaises herbes. Le *rouleau* est préférable à la herse dans les terrains légers et peu consistants ; il écrase les mottes au lieu de les déchirer. Dans les terres argileuses, où les mottes, après le labour, ont eu le temps de sécher et de durcir à l'air, le rouleau doit aussi précéder la herse, dont l'action sera alors plus efficace.

Les terrains légers peuvent être labourés en tout temps ; il n'en est pas de même des terres fortes, et même des terres franches. Il faut choisir le moment où les pluies les

ont humectées assez profondément, sans cependant les détrempier. Lorsqu'elles sont durcies par la sécheresse ou le froid, il est presque impossible de les labourer, et les mottes ne peuvent être divisées par la herse. Quand l'humidité est trop grande, ces terres forment après le passage du soc des bandes larges et épaisses qui se durcissent ensuite et présentent le même inconvénient que nous venons de signaler.

Céréales ;—blé ou froment, seigle, orge, avoine, maïs, sarrasin.

On appelle céréales des plantes à graines farineuses, dont les produits servent principalement à la nourriture de l'homme ; ce sont : le blé ou froment, le seigle, l'orge, l'avoine, le maïs et le sarrasin.

La culture du froment exige un terrain consistant, frais et préparé par plusieurs labours ou par la culture des plantes sarclées ou fourragères.

Cette plante si précieuse fut connue et cultivée dès les premiers âges du monde. Nous voyons, par l'histoire des enfants de Jacob, que les Egyptiens excellaient dans l'art de cultiver et de conserver le blé. C'est du pain, fait de la farine de blé, que Melchisédech offrait en sacrifice 2000 ans avant N.-S. J.-C.

Selon la variété et le climat, le blé se sème au printemps ou à l'automne ; l'époque de la maturité arrive vers le mois d'août ; la moisson s'opère à la faucille, à la faux, ou à la sape et à la moissonneuse, ainsi que pour les autres céréales.

La culture du seigle est la même que la culture du froment.

Cette plante nous vient de l'Asie-Mineure, et ne diffère du froment que par la forme de ses épis et de ses grains,

qui sont plus allongés : cette céréale convient aux pays froids, aux terrains siliceux ou calcaires, et exige peu d'engrais.

Sa paille est recherchée pour la confection des chapeaux, des chaises, des paillassons, des liens, etc. Son grain produit une farine qui, mêlée avec celle du froment, procure un très-bon pain qui, moins blanc que celui de blé, peut se conserver plus longtemps. On en fait aussi un pain de fantaisie, appelé pain de seigle ; cette même farine, délayée dans l'eau et fermentée, fournit de l'alcool par distillation.

L'orge est une céréale à la fois alimentaire et fourragère ; elle présente beaucoup de variétés. Cette plante est plus productive que le seigle. Elle vient à peu près dans tous les terrains, excepté dans ceux qui sont marécageux. Les sols calcaires lui conviennent mieux que les autres, surtout s'ils sont en même temps chauds et légers.

L'orge, réduite en farine grossière, est excellente pour la nourriture des bestiaux. On en fait aussi pour les hommes un pain grossier, que l'on dit être rafraîchissant ; mais qui, à raison du peu de gluten qu'il renferme, n'est pas assez levé.

L'avoine est une plante très-rustique, cultivée de temps immémorial, et qui réussit sous les climats les plus doux, dans les sols tourbeux aussi bien que dans les terres maigres et siliceuses.

Sa graine renferme un principe aromatique qui la fait particulièrement rechercher des chevaux. On en fait de bonnes bouillies, mais de mauvais pain ; la paille d'avoine est très-recherchée des bêtes à cornes.

Le grain, dépouillé de son enveloppe, forme une sorte de *gruan* employé en divers pays pour l'alimentation de l'homme. Ce gruan, bouilli dans l'eau, produit une tisane nutritive et rafraîchissante.

Le maïs, plante annuelle originaire d'Amérique, exige des labours profonds, des engrais, un sol humide et léger,

Certaines variétés sont cultivées pour être données en vert au bétail : les vaches laitières en sont très-friandes.

Les grains sont employés pour engraisser les oiseaux de basse-cour ; les chevaux les mangent concassés en guise d'avoine.

Dans certains pays, la farine de maïs entre dans la préparation de potages plus ou moins épais ; avec un peu de sel, elle constitue une sorte de bouillie appelée *gaude* que l'on fait cuir au four.

Le maïs épuisant très-peu le sol, on peut en continuer la culture sans que la récolte diminue sensiblement.

Le *sarrasin* est une plante qui convient à la culture des terrains pauvres et froids. Sa graine noirâtre, de forme triangulaire, produit une farine assez blanche, d'un goût agréable. Mêlée à la farine de froment, elle procure un pain de bonne qualité. Mais ordinairement on en fait des galettes ou de la bouillie.

La plante est un assez bon fourrage et un excellent engrais. Les fleurs secrètent une matière sucrée, très-goûtée des abeilles. Les graines sont recherchées pour la nourriture des volailles, et peuvent même remplacer l'avoine pour les chevaux.

Le Pommier.—Cidre.

Le *pommier* est un arbre indigène de moyenne grandeur. Ses racines étant plus traçantes que pivotantes, il peut réussir dans une terre de médiocre qualité, peu profonde, sablonneuse et calcaire, pourvu qu'elle renferme l'humidité nécessaire à sa végétation.

Le pommier comprend plus de cent variétés cultivées, soit en plein champ pour la production des pommes à cidre, soit dans les jardins comme arbre à fruit, en espaliers, en cordons, en palmettes, en vase ou en buisson, etc.

Parmi les variétés les plus recherchées pour la table,

on distingue les reinettes, les fameuses, les apïs, les fenouilletts ou pommes-anis, les calvilles, les pigeonnets ou cœur-de-pigeon, les passe-pommes, les rambours et les pommes de glace, ainsi appelées parce que la chair de cette pomme devient translucide comme de la gelée.

Les variétés cultivées pour pommes à cidre se divisent en pommes douces, en pommes aigres ou acides et en pommes amères.

Les premières produisent du cidre doux, léger et assez agréable, mais qui ne se conserve pas. Les secondes donnent une boisson plus forte, mais exposée à noircir ou à se convertir en vinaigre. Les troisièmes, qui mûrissent tard, donnent un cidre fort, généreux, coloré et susceptible de se conserver longtemps. Les meilleurs cidres s'obtiennent par le mélange de ces trois sortes de pommes d'après certaines proportions, selon que l'on veut obtenir des cidres plus riches en alcool ou plus agréables au goût.

La culture du pommier et l'art de brasser ses fruits pour en obtenir le cidre étaient en honneur dans la Gaule dès le ^{vi}^e siècle de notre ère ; et l'on voit qu'au ^{xiii}^e siècle, le cidre de Normandie était déjà très-apprécié.

Aujourd'hui, cette boisson est plus ou moins en usage dans les provinces de l'Est, du Nord-Ouest, de l'Ouest et du Centre de la France ; elle est surtout un véritable bienfait de la Providence pour les contrées où la vigne ne peut être cultivée.

Le cidre bien préparé est, en effet, une boisson saine, rafraîchissante et fortifiante ; on la conseille même pour combattre le scorbut et la gravelle.

Fabrication du cidre.—Les pommes à cidre doivent être recueillies par un temps sec et un peu avant leur complète maturité ; il suffit qu'on puisse les faire tomber sans s'exposer à nuire, par le gaulage, aux boutons destinés à la production des fruits pour l'année suivante.

Les pommes récoltées sont réunies en tas dans un lieu sec pour compléter leur maturation ; elles sont ensuite

mêlées convenablement et écrasées, soit à l'aide de moulus spéciaux composés d'une trémie et de cylindres broyeurs, mus à bras d'homme par une manivelle ; soit à l'aide de meules verticales, mues par un cheval, et s'emboîtant dans une auge circulaire.

On ajoute ordinairement au marc broyé une certaine quantité d'eau, selon la qualité du cidre que l'on veut obtenir, et on laisse reposer pendant quelques jours jusqu'à ce qu'il se produise un commencement de fermentation, dont l'effet est particulièrement de colorer le jus en dissolvant la matière colorante de la pelure des pommes.

Le tout est ensuite placé sur le parquet du pressoir par couches de 3 à 4 pouces, séparées l'une de l'autre par un lit de longues pailles que l'on désigne sous le nom de *gluis*.

En Angleterre, on emploie au lieu de *gluis* des sacs en crin dans lesquels on renferme le marc.

Le jus qui s'écoule d'abord sans pression est appelé cidre de mère-goutte, quand il provient d'un marc auquel on n'a pas ajouté d'eau. En mettant ce cidre en bouteilles aussitôt, après l'avoir filtré, on peut, en le traitant comme le vin de Champagne, en obtenir un excellent cidre mousseux.

Ordinairement on le laisse dans la cuve, où il se mêle à celui qu'on obtient par pression. Le cidre recueilli est mis en tonneaux, où il fermente et dépose.

Une grande partie des matières étrangères sont rejetées par la bonde, que l'on a soin de recouvrir d'un corps rond : patate, boule de bois, etc.

Cette fermeture a l'avantage de tenir le jus à l'abri du contact de l'air, tout en livrant passage à l'excès de gaz produit par la fermentation : elle tient ainsi lieu d'une excellente bonde hydraulique.

Quand toute fermentation a cessé, il serait bon de transvaser dans un tonneau bien soufié ou sortant de vin. Vers le printemps de l'année suivante, on met en bouteilles ou en cruchons le cidre que l'on se propose de conserver. Si

cette mise en bouteilles a eu lieu avant la fin de la fermentation, on obtient encore du cidre mousseux.

Piquette.—Ce premier cidre obtenu, on démonte la motte, on la pile de nouveau avec addition d'une certaine quantité d'eau et on la reporte au pressoir ; cette boisson, traitée ensuite comme le cidre, est mise en consommation dès qu'elle a fermenté ; on la désigne sous le nom de *piquette*.

Le cidre conservé dans des tonneaux qui restent trop longtemps en vidange, s'aigrit et prend un goût désagréable. On obvierait à cet inconvénient, soit en employant des tonneaux plus petits ; soit en recouvrant le liquide d'une couche d'huile d'olive de $\frac{3}{4}$ à 1 pouce d'épaisseur ; soit encore en mettant en bouteilles ou en cruchons ; il paraît qu'on préviendrait l'aigreur du cidre si on introduisait dans le tonneau des fruits de sorbier et des copeaux de hêtre.

Certains cidres sont exposés à une maladie particulière appelée le *graissage*, dont le caractère est de les faire couler comme l'huile. On corrige ce défaut en introduisant dans le tonneau 1 pinte d'alcool pour 30 gallons de cidre, ou une solution formée de $10\frac{1}{2}$ onces de crème de tartre et $10\frac{1}{2}$ onces de sucre brut dissous dans 14 gallons du liquide.

D'autres fois, le cidre est trouble, fade, indigeste et malsain. On y remédie en versant dans le tonneau 10 à 12 livres de glucose par 26 gallons de cidre, ou encore une certaine quantité de bon cidre doux, réduit par l'ébullition au 6^e de son volume.

On ne saurait trop recommander d'éviter pour la confection du cidre l'emploi de pommes pourries, comme aussi d'y ajouter de l'eau impure.

Le cidre doit se conserver dans des caves fraîches et à température uniforme.

Le marc desséché est propre à la nourriture des porcs et des moutons ; on l'emploie aussi comme engrais et comme combustible.

Le Labour.

Il est d'heureux pays dont le sol admirable
Partout offre à souhait la profondeur arable,
La bêche au bras de chêne y plonge avidement ;
Et la grande charrue ouvre au guéret fumant
Tout un large fossé que le contre aigu tranche
En faisant au rebord une coupure franche.
Oh ! c'est merveille alors, et c'est plaisir de voir
La glèbe se mouler sous un large versoir,
Et le soc, dans la terre à point meuble et trempée,
Glisser droit et luisant comme une forte épée.

Voyez ! le champ est beau, vaste, rectangle, uni ;
La herse, aux dents de fer, l'a bien vite aplani,
La ravale a partout nivelé la surface,
Et toute aspérité sous le rouleau s'efface.
Voici quatre grands bœufs par le premier bouvier
Conduits ; à cette épreuve on voulut convier
Les plus fins connaisseurs au fait de labourage ;
Et le maître lui-même est présent à l'ouvrage.
C'est qu'il s'agit ici d'essayer, mais à fond,
La nouvelle charrue et le labour profond :
Et tous les routiniers, race très-prompte à braire,
Gardant leur préférence à quelque antique araire,
Ou tout haut ou tout bas se réjouiraient fort
Si l'instrument nouveau paraissait dans son tort.
Mais le bon laboureur, à la mâle carrure,
Se tient sûr de son fait. Il a réglé l'entrure,
Mis la charrue en ligne aux marques du sillon,
Serré la vis du contre et saisi l'aiguillon.
Son rude appel émeut le robuste attelage ;
Le soc plonge et s'aiguise en son large sillage ;
La terre en lourds monceaux bondit comme un flot noir ;
Et son débris écume aux lèvres du versoir.
Le bouvier, sans quitter le manche qu'il manœuvre,

Se détourne parfois et sourit à son œuvre ;
 Car l'instrument nouveau vient d'ouvrir, sans broncher,
 Une fosse où pourrait un homme se coucher.
 Les plus récalcitrants conviennent de la chose ;
 Et la grande charrue a déjà gain de cause ;
 Et, tandis que chacun applaudit en vainqueur,
 Lui le joyeux bouvier se hâte de tout cœur,
 Cherche des yeux au bout du champ son point de mire,
 Et s'admire à lui seul tout autant qu'on l'admire.
 On part, il continue ; et sa lente chanson
 Promet aux bons labours la plus belle moisson.

C. DE LA FAYETTE.

Attelages et bestiaux ; bêtes de travail.

Dès l'origine des temps, l'homme s'est associé dans ses travaux un certain nombre d'animaux. Les uns lui servent de bêtes de somme ou de trait ; les autres, en consommant ses fourrages, lui fournissent, ceux-là du lait, ceux-ci leur toison, tous du fumier qui améliore ses terres.

On divise les bestiaux en *bêtes de travail* et *bêtes de rente*.

On appelle bêtes de rente les animaux élevés pour l'engraissement et destinés à donner du fumier, en même temps que quelques produits secondaires, lait, fromage, beurre, laine, etc. On appelle les bêtes de travail *bêtes d'attelage*, parce qu'on les attelle aux diverses machines destinées à exécuter les travaux de la ferme.

Dans certains pays on ne se sert que de chevaux, dans d'autres on n'emploie que des bœufs ; chaque système a ses avantages et ses inconvénients. Le cheval donne un cinquième de travail de plus que le bœuf ; mais sa nourriture est plus chère, et l'âge diminue sa valeur ; les bœufs conservent à peu près la leur ; elle s'augmente même, s'ils sont nourris abondamment. Ils sont plus aptes aux tra-

vaux difficiles, comme les labours, mais moins propres aux travaux rapides et légers.

Il résulte de là qu'il est bon d'avoir dans une ferme les deux systèmes d'attelages, les bœufs pour les gros labours, les défrichements ; les chevaux pour le hersage, les transports.

Les bœufs sont habituellement attelés au joug ; c'est pourtant, en dépit du préjugé, le système le moins favorable au déploiement de toutes leurs forces. Attelés au collier, ils fourniraient au moins autant de travail qu'un cheval. L'emploi du joug diminue de près d'un quart la somme de travail journalier qu'on pourrait obtenir d'eux.

Il va de soi que le nombre des bêtes d'attelage, et même leur force, dépendent autant de la nature des terres à cultiver que de leur étendue, et que, pour les terres fortes et compactes, il faut des attelages plus vigoureux que pour des terres légères et faciles à diviser. A égalité de conditions, d'ailleurs, il faut proportionnellement moins de bêtes pour une grande ferme que pour une petite. Les petits cultivateurs trouveraient donc de grands avantages dans l'association.

Quant au choix des animaux eux-mêmes, il doit s'arrêter de préférence sur les bêtes robustes, au poitrail large, aux côtes bien pleines. Suivant la nature du travail que l'on doit exiger d'eux, on prendra soit des animaux trapus, aux formes lourdes et ramassées, soit des bêtes plus grandes et plus agiles.

Les bêtes de rente sont particulièrement les bœufs à l'engrais, les moutons, les vaches laitières et les cochons. En réalité, le profit le plus net qu'ils fournissent est le fumier ; le prix que l'on retire de la vente de leurs produits, ou de la vente de ces animaux comme bêtes de boucherie, est loin de compenser le prix des fourrages qu'ils ont consommés. Aussi les cultivateurs qui vivent dans le voisinage des grandes villes ont-ils tout avantage à vendre leurs fourrages et à acheter des engrais. Mais ce n'est que

dans ces conditions qu'on peut adopter ce système. Le prix élevé des engrais artificiels et la difficulté des transports forcent, la plupart du temps, le laboureur à faire ses engrais sur sa ferme au moyen de bestiaux. Suivant les nécessités de son exploitation et la facilité plus ou moins grande qu'il aura à écouler ses produits, il choisira des vaches laitières, s'il a le débit facile et productif de leur lait ; des moutons, surtout des mérinos, s'il a des friches et des terres vagues ; il pourra avoir des poulains ou des mulets avec des juments poulinières, dont il exigera un certain travail ; ou bien encore il s'attachera à l'engraissement des bœufs, des moutons et des animaux de boucherie en général.

Rien n'empêche d'ailleurs, surtout dans une exploitation étendue, de réunir ces divers genres d'élèves, en leur donnant les terrains et les fourrages qui leur conviennent le mieux.

Soins à donner aux bestiaux ; de la tenue des étables.

Il ne faut pas croire qu'il suffise à un éleveur de donner à ses animaux une nourriture abondante. Beaucoup de cultivateurs en sont là cependant, et négligent les soins les plus essentiels d'entretien et de propreté. Leurs bestiaux sont entassés dans de véritables cloaques infects, sans air, sans lumière, où ces malheureuses bêtes respirent une atmosphère suffocante. Il semble même que ce soit une condition de réussite que de laisser s'accumuler une litière chargée d'excréments, et de permettre aux araignées d'obstruer les misérables ouvertures par lesquelles l'air pourrait se renouveler. Sans prétendre qu'il faille relever la litière tous les jours et daller le sol comme on le fait dans les écuries de luxe, il serait bon toutefois de ne pas laisser les animaux piétiner dans la boue et le purin.

C'est surtout pour les bergeries qu'il est nécessaire

d'avoir une ventilation active. Les animaux y sont entassés en plus grand nombre, et vicient l'air bien plus rapidement que les vaches et les bœufs. Il est à remarquer que cet air vicié, chargé d'acide carbonique, est plus lourd que l'air ordinaire, et forme précisément la couche au milieu de laquelle se tiennent les animaux. Il est donc essentiel de pratiquer dans les murs des ouvertures voisines du sol, pour permettre la sortie de ces gaz et le renouvellement de l'atmosphère.

On en peut dire autant des porcs, auxquels on fait généralement une réputation peu méritée de malpropreté. En réalité, ils s'arrangeraient beaucoup mieux d'une habitation propre et saine que tu taudis infect qu'on leur fait habiter, et où ils pourrissent bon gré mal gré dans la fange.

Il ne faut pas non plus négliger pour les bêtes de travail, chevaux et bœufs, le pansage journalier, qui est pour eux d'une importance capitale. Si on ne prend pas ce soin, la partie visqueuse de la sueur forme avec la poussière une sorte de vernis qui, en bouchant les pores de la peau, suspend la transpiration, et par cela même porte le trouble dans toutes les fonctions.

Maladie des animaux.

Les animaux domestiques sont exposés à des maladies *contagieuses*, c'est-à-dire qui peuvent se transmettre de l'un à l'autre par le contact ou la cohabitation dans un même lieu : telles sont la *morve* et le *farcin* pour le cheval, la *clavelée* pour les moutons, puis le *charbon* chez tous sans distinction. Aussitôt qu'une maladie de ce genre apparaît dans une écurie, une étable ou une bergerie, il faut isoler immédiatement les bêtes qui en sont atteintes, celles qui sont seulement soupçonnées, et celles qui sont encore intactes, et pour donner des locaux distincts et bien sains. Après l'évacuation complète du lieu infecté, on devra tout

ouvrir, tout vider entièrement, brûler litière et fourrage. puis laver au chlorure de chaux, et enfin blanchir au lait de chaux les murailles et tous les objets. Si le sol est en terre battue, on enlève une couche de 6 à 7 pouces, qu'on remplace par de la terre neuve.

Il faut enfin enfouir profondément les cadavres des animaux morts, en les couvrant de chaux vive, pour rendre la décomposition aussi rapide que possible. On comprend sans peine qu'il est indispensable de redoubler de propreté pour les animaux bien portants, comme pour les animaux malades, et de ne les réintégrer dans leur ancienne habitation qu'après avoir fait disparaître toute trace d'infection.

La Basse-Cour.

Une ferme, lectrice, a, tout rustiquement,
Son grain de poésie et sa part d'agrément.
D'abord, la basse-cour, en son joyeux vacarme,
Pour un œil réaliste est-ce un tableau sans charme ?
Plus d'un pinceau sincère y fut souvent séduit.
Quel fouillis de couleur, de mouvement, de bruit !
Gloussements et caquets, cris aigus, chant sonore
Donnent la bienvenue à la précoce aurore.
Hors des groupes criards, où vont se confondant
La timide pintade et le coq impudent,
J'admire la couveuse inquiète, effarée,
Au plus obscur recoin cherchant la picorée,
Et, pour un vol d'oiseau qui passe dans les cieux,
Ralliant les poussins sur son cœur anxieux.
Non loin, au plus haut pic du tas d'engrais qui fume,
Un poulet gros d'orgueil bat les airs de sa plume,
Fait poudroyer le sol sous son jeune éperon,
Et jette, comme un preux sonnante d'un fier clairon,
En son petit fausset qui piaulait naguère,
De suprêmes défis ou d'amour ou de guerre.

Tandis que ce vainqueur qui n'a pas combattu
Exalte à grand fracas sa force et sa vertu,
Et faisant mal ses frais de gloire ou de conquête,
N'a pu capter l'aveu de la moindre poulette,
Sans perdre ainsi leur temps, deux pigeons langoureux
Font la dinette et vont se becquetant entre eux,
Et du jeune orgueilleux, que personne n'écoute,
Riraient bien, s'ils n'avaient mieux à faire sans doute.
Plus loin, hors de la grille où ce monde vivant,
Grouillant, criant, gloussant, va toujours se mouvant,
Vers la mare où le saule éploré pend ses branches,
L'escadre des canards ouvre ses voiles blanches,
Flottille de forbans âpres à tout butin,
Qui dans les fonds vaseux déciment le fretin ;
Chaque plongeur, effroi de la carpe nacrée,
Revient, sa proie au bec, se hâte à la curée,
Et, tout cahin-caha, gagnant le sable d'or,
Met son ventre au soleil, lustre sa plume et dort.
Ailleurs, un bon gros porc anglais, face gourmande,
Blanc et rose et charmant pour l'école flamande,
De son petit grouin, noyé dans son gros cou,
Flaire si la pâtée arrive vers son trou ;
Tandis que dame truie, amorçant de caresse
Ses petits yeux chinois clignotant dans leur graisse,
Des plus doux grognements qu'amour ait inventé
Rappelle ses gorets épars de tous côtés.
Gorets n'écotent point : l'un courant en maraude,
Avec concupiscence autour des froments rôde ;
Un second, cachant mieux son tragique dessein,
S'essayerait volontiers à croquer un poussin,
Et, certes, n'en ferait qu'une mince bouchée,
Si d'un bec menaçant, la poule effarouchée
Ne paraissait pouvoir, en ce cas hasardeux,
Au ravisseur sournois manger un œil ou deux.
Les autres se faisant un idéal plus sage,
Dans les goûts de leur caste et les jeux de leur âge

Philosophiquement limitent leurs désirs,
Sur un mode amphibie alternent leurs plaisirs,
Et, dans le frais boubier où se pavane une oie,
Clapotant, barbotant, s'en donnent à cœur-joie.
Telle la basse-cour, que dore un chaud rayon
Valait bien un regard et trois coups de crayon.

C. de LA FAYETTE.

Dignité du travail des champs.

I.

L'agriculture possède de vieux titres de noblesse inscrits au premier feuillet des archives du genre humain, et dignes de fixer l'attention du législateur, du philosophe et de l'économiste.

De tous les métiers exercés par le bras de l'homme, de tous les arts cultivés par l'intelligence, le labourage a été *le seul travail divinement imposé* au roi de la création.

Ainsi, dès l'origine du monde, le travail agricole apparaissait tellement en harmonie avec les forces, les facultés, les goûts, les besoins de l'homme, qu'il devient l'indispensable obligation de son existence.

A l'agriculture seule a été confié le noble soin de nourrir le genre humain et d'entretenir, dans chaque homme, cette lampe mystérieuse qu'on appelle la vie.

Les illustres personnages qui remplissent les palais de l'éclat de leur autorité, les bibliothèques des lumières de leur science, les musées des inventions de leur génie, sont forcés de descendre deux fois le jour de ces hauteurs où ils s'adorent, et de venir, dans l'humilité de la faim et de la défaillance, adresser à l'habitant des campagnes cette prière que lui-même n'adresse qu'à Dieu : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*

Dieu l'a voulu ainsi, pour honorer, en l'humble personne du cultivateur, son coopérateur dans l'ordre de la nature, son associé dans les soins bienfaisants de sa providence.

Quand donc le villageois entre dans nos villes, et qu'il aperçoit les merveilles de l'industrie et les chefs-d'œuvre de l'art étalés à ses yeux, il peut les admirer ; mais qu'il se souvienne que les fastueux possesseurs des ces trésors sont ses tributaires obligés, et que, pour exister, ils ont besoin de son blé, de ses fruits, de ses graines, de ses légumes, de la laine de ses brebis, de la chair de ses animaux ; et que lui n'a besoin, pour être heureux dans ses champs, ni de leurs tableaux, ni de leurs tapis, ni de leurs livres, ni de leurs statues.

II.

La boutique, l'atelier, l'usine, le magasin, le bureau, le cabinet : que ces lieux sont étroits, obscurs, tristes, nauséabonds et malsains ! et combien sont à la gêne les honnêtes forçats que l'industrie, le commerce, l'étude, les affaires enchaînent là, du matin au soir, à des travaux monotones et rebutants, où le corps dans la torture, l'âme dans l'engourdissement, s'épuisent et se dégradent !

L'atelier du villageois, c'est l'immensité des campagnes. Là, le divin agriculteur qui a daigné l'associer à l'œuvre de la fécondité de la terre, se révèle à lui dans toutes les magnificences de la nature.

Qui pourrait exprimer tous les biens que cette vivifiante lumière, cet air pur, ces scènes imposantes, ces incompréhensibles grandeurs apportent à l'homme ! Quel charme à ses yeux, quelle douce dilatation à sa poitrine, quels tableaux à son imagination, quelle élévation à son esprit ; et, à son cœur, quels sentiments de foi, de confiance, de louange, d'adoration et d'amour.

III

Et pourtant, il arrive que le villageois se dégoûte de sa position ; et le soir, assis à son foyer, tenant sur ses genoux ses gracieux enfants, il dit en pensant aux fatigues de la journée : " Va, mon petit Sylvain, si Dieu

me prête secours, tu seras plus heureux que moi ; et toi, gentille Marguerite, tu n'auras pas les peines de ta mère. Je veux que Sylvain sache un métier et qu'il tienne boutique en ville, ou bien il sera domestique de grande maison ; ou mieux encore, s'il apprend à lire et que les récoltes soient bonnes, je le pousserai aux études, et je le ferai commis, notaire, et peut-être, avocat, quel bonheur ! Et toi, petite Marguerite, tu serviras dans un château avec de bons gages et de belles robes. Ah ! si je voyais mes enfants ainsi placés, je n'aurais pas regret de mourir ! ”

Que dit-il là, cet ambitieux cultivateur et cet aveugle père ?

Ah ! plutôt qu'il écoute les conseils de la sagesse et de l'expérience, et qu'il prépare à ses vieux jours une suprême consolation : la consolation de n'avoir point détourné ses enfants de la voie suivie par ses ancêtres ; la consolation de leur laisser tout ce que lui a laissé son père, l'air natal, le toit, le champ, le travail, des goûts simples, l'amour de Dieu et la paix du cœur.

Malheur à l'homme des champs quand, égaré par les faux calculs d'une tendresse irréfléchie, il jette ses fils et ses filles comme une proie à la corruption des villes, les livrant corps et âme, aux dangers d'une domesticité trop souvent dépravante ; ou quand il expose leur avenir à des chances plus redoutables encore, en les enrôlant dans cette cohorte malheureuse d'artistes, de scribes, de lettrés, pauvres de moyens et riches de prétentions, qui, lassés de frapper à toutes les portes de la fortune, finissent par prendre en haine une société, où ils languissent et s'étiolent comme des arbres déracinés du sol.

Si donc l'homme des champs aime ses enfants, s'il les veut honnêtes et heureux, qu'il leur apprenne de bonne heure à manier la bêche, la charrue, la faucille, tous ces honorables instruments de la fécondité de la terre, de l'aisance du cultivateur, de l'indépendance du citoyen et de la moralité de l'homme.

MÉTHIVIER.

L'agriculture et l'Évangile.

Et qui n'a remarqué que le Sauveur tire sans cesse ses enseignements, ses images, ses paraboles, des choses de la campagne et des travaux mêmes de l'agriculture ? Il se compare lui-même à la vigne, et nous aux branches. Il n'est pas seulement le semeur céleste, il est la semence, il est la tige, il est la sève féconde. Les apôtres de l'Évangile sont les ouvriers de la vigne du Seigneur ; l'Église, c'est un grain de sénévé qui croît et devient un grand arbre. La tâche échue à chacun dans la vie, c'est le salaire après le travail du jour ; ce monde où les méchants sont mêlés aux bons, c'est un champ où l'ivraie croît avec le bon grain ; le juge suprême qui fait l'éternelle séparation, c'est le laboureur qui vanne son blé dans son aire, recueille le froment dans ses greniers, et jette la paille au feu. L'homme inutile dans la vie, c'est le figuier stérile ; il est maudit. “ Je vous ai posés, nous dit le Sauveur, pour que vous alliez et que vous portiez des fruits. ” Comme c'est l'usage de l'homme des champs, il emprunte des pronostics aux vents, au soleil, et lit dans le ciel les signes du temps ; il demande aux oiseaux, aux lis des campagnes, de nous parler de la Providence ; il nomme, comme image des vertus et des vices, les boucs et les brebis, les loups et les renards, les serpents et les colombes ; il parle de la métairie et du fermage, des bonnes et mauvaises terres, des bons et mauvais serviteurs, de l'économe infidèle. Il n'est pas jusqu'à la basse-cour des demeures rustiques et à ses plus humbles habitants qui ne lui fournissent d'aimables symboles. “ Comme la poule, dit-il, rassemble ses petits sous ses ailes, combien de fois n'ai-je pas voulu vous ramener près de moi, et vous ne l'avez pas voulu ! ”

Mais non-seulement l'esprit du Sauveur était sans cesse incliné vers la vie champêtre : lui-même, à Nazareth, avait travaillé pour les champs ; et Bossuet nous apprend que, dans les premiers temps de l'Église, les chrétiens se souvenaient encore des charrues que le Sauveur avait faites.

Honneur donc à la culture, quelque nom qu'elle porte, à quelques travaux qu'elle s'applique, quelques produits qui sortent de ses mains ! Honneur aux hommes qui, la comprenant et l'appréciant dans sa dignité et ses services, s'y dévouent, lui apportent, soit leurs bras, soit leurs capitaux, soit leur science et leurs méthodes, soit les glorieux encouragements de leurs prix et de leurs récompenses ! Honneur à ces fêtes, à ces concours qui couronnent, qui stimulent, qui assurent les progrès par cette merveilleuse exposition des produits du labourage, de ses procédés, de ses méthodes, de ses instruments, par cette mise en commun si noble et si chrétienne aussi des lumières et de l'expérience de chacun et de tous. Ah ! qu'il fleurisse parmi nous, cet art antique et divin, source inépuisable de richesses nationales, qui donne à la patrie de robustes enfants, de forts soldats, et à la société des citoyens honnêtes et sûrs ; barrière contre le désordre, garantie de la paix sociale : que tout l'encourage et le favorise, que tout en provoque la diffusion, les progrès et la pratique ; et les fermes-écoles, et les colonies agricoles, et les expositions, et les comices, et les cours ouverts pour l'enseigner dans nos grandes villes ; et, pour ma faible part, je serais heureux que les leçons mêmes de nos séminaires pussent préparer nos prêtres un jour à répéter au besoin d'utiles enseignements dans les villages et à rendre ainsi aux populations laborieuses un service de plus.

Et vous, pour qui ont été instituées ces fêtes et préparés tous ces prix, laborieux et intelligents cultivateurs, allez maintenant, allez au milieu des applaudissements unanimes de vos concitoyens, allez à ces récompenses, auxquelles donnent une triple valeur, et les travaux qui les ont méritées, et les juges qui les ont décernées, non en censeurs rigoureux, mais en amis, souvent en admirateurs, et l'illustre assistance qui sera témoin de vos triomphes.

Puis, au sortir de là, chacun retournera avec courage à ses travaux accoutumés ; car tous les jours ne sont pas

jours de fête, et si la récompense a ses douceurs qui consolent, le travail a ses devoirs, qui ne sont pas non plus sans charmes.

Et cela est vrai, non-seulement pour vous, travailleurs des campagnes, mais aussi pour tous ceux qui sont venus ici applaudir à vos efforts, couronner vos succès. Tandis que vous retournerez à vos champs, nous retournerons chacun à notre labeur ; car chacun a sa tâche en ce monde, chacun travaille à sa façon ici-bas : sachez-le bien, toute fonction sociale a sa peine et ses sueurs. Le savant qui invente et calcule vos machines, le chimiste qui ravit pour vous à la nature ses précieux secrets, l'ingénieur qui fait vos ponts, vos routes et ces digues qui arrêtent les ravages de vos fleuves ; l'homme habile dans l'art de guérir, l'avocat qui soutient vos droits et défend la liberté des citoyens, le juge qui maintient le règne des lois et assure à tous le bienfait de la justice, le guerrier qui combat pour la patrie, le prêtre à qui sont confiées vos âmes : oui, tous, qui que nous soyons, nous sommes des travailleurs ; et votre évêque comme les autres, permettez-lui de le dire, et autant peut-être que le plus occupé d'entre vous : tous, nous devons manger le pain de la vie à la sueur de notre front, selon l'oracle divin : *in sudore vultus tui vesceris pane*. Et voilà pourquoi tous, dans cette vallée de larmes, dans nos peines et dans nos labeurs, nous sommes dignes de respect ! Et si les chefs des grandes sociétés humaines, si le Prince, si le Magistrat, si le Pontife sont dignes ici-bas d'un plus haut respect, c'est que, depuis l'Évangile, les plus hautes fonctions sociales demandent un plus grand dévouement et ne sont, le plus souvent, que d'illustres mais accablantes servitudes.

Nous tous donc, qui sommes venus avec joie à cette fête du travail agricole : moi, qui ai été heureux de le bénir au nom de la religion et de vous remercier au nom de la patrie, maintenant, nous allons tous reprendre avec un nouveau cœur, chacun, notre tâche laborieuse.

Courage donc, tous ! courage, ouvriers du père de famille, ouvriers de toutes les heures, et même de la dernière, je suis heureux de le dire pour ceux qui ne sont pas encore arrivés, travaillons, progressons, améliorons ; améliorons nos terres, nos troupeaux, nos âmes ; gardons nos droits, aimons notre sol, servons notre patrie ; servons aussi, prions, adorons Celui qui nous garde tous, qui garde l'Église contre l'enfer, la maison contre la foudre, la brebis contre le vent, la semence contre la gelée. Que Dieu bénisse vos chaumières, vos châteaux, vos familles, vos serviteurs, vos animaux, vos instruments, vos récoltes.

La religion vous aime, aimez la religion ; mettez-la toujours de moitié dans vos cérémonies, approchez de ses bénédictions vos machines (vos moissons, et aussi votre cœur. Prenez dans ses douleurs, car elle en a comme vous ici-bas, et ses travaux sont, comme les vôtres, exposés à l'orage), prenez dans ses douleurs la part qu'elle aime à prendre dans vos joies, dans vos peines, dans vos progrès et dans vos fêtes.

DUPANLOUP.

Ne désertons pas la campagne.

Chose étrange ! dans toutes les professions on est fier d'être ce que l'on est. Le soldat ne voit rien de mieux sur la terre que l'état militaire ; tous ceux qui ne portent ni sabre ni giberne, pour lui ne sont que des pas grand'chose, et il les appelle d'une façon assez dédaigneuse : *des civils, des pékins* ; avec quel accent de contentement il vous donne son adresse en relevant sa moustache : Soldat au 7^e régiment, 4^e bataillon, 2^e compagnie des voltigeurs. Il en est de même dans toutes les autres professions. Eh bien ! l'homme des champs, ce père nourricier de son pays, est embarrassé de sa position ; il en rougit presque ; il n'attend qu'un peu d'aisance pour désertier honteusement, pour renier la profession de ses pères et cacher son ori-

gine sous les oripeaux du luxe des villes ; on ne peut plus l'appeler de son beau nom, *paysan* (habitant), sans le blesser un peu. Paysan, j'aime ce nom-là, moi, paysan, c'est-à-dire homme du pays. On le connaît, on sait ce qu'il est, d'où il vient ; on a connu son père, sa mère, son aïeul, son bisaïeul ; ce n'est pas cet aventurier des grandes cités dont le passé est ignoré et pour cause. Eh bien ! le paysan renonce volontiers à ce bénéfice d'estime et d'honneur pour s'en aller chercher fortune dans les villes. La vue du luxe lui fait tourner la tête ; il compare son habit à celui d'un transfuge qui a travaillé autrefois avec lui, et il s'attriste ; il ne songe pas que c'est souvent, comme dit le vieux proverbe : *Habit de velours, ventre de son*. Les grandes villes surtout sont son rêve ! oh ! vivre à Paris, que c'est bon ! Il aimera mieux être domestique à Paris que d'être maître aux champs. C'est étrange avec quelle facilité on vend sa liberté pour de l'argent, pour un misérable morceau d'étoffe ! Un jeune homme écrivait dernièrement : " Je suis fils d'un cultivateur ; j'ai fait une partie de mes classes ; maintenant, je travaille chez mon père ; mais ce travail-là ne me plaît guère ; ne pourriez-vous point me trouver une petite place à Paris, ne fût-ce qu'une place de *concierge* ? vous me rendriez un bien grand service. " Et voilà un fils de famille qui veut se faire le serviteur, le valet de vingt ou trente locataires ! Il est des gens qui aimeraient mieux, Dieu me pardonne, être décrotteurs à Paris que d'honorables cultivateurs en province, et même maire de leur commune.

Mais c'est surtout pour ses enfants que l'on rêve à une autre vie que la vie des champs, et vos enfants, vos pauvres enfants, il faut que je vous le dise, vous ne les aimez pas, vous n'êtes pas bons pour eux, vous êtes cruels, oui, cruels ; oh ! que vous leur faites de mal ! Dans votre conduite je vois une ambition aveugle, un profond égoïsme, mais pas un grain de paternelle affection. Voilà un cultivateur qui, à force de travail et d'économies, a amassé une somme

assez ronde : croyez-vous qu'il la destine à améliorer sa terre et à faire de son fils un cultivateur plus aisé ? pas du tout. Il a un tout autre projet en tête ; il le médite depuis longtemps. Plus d'une fois le père et la mère se sont dit dans l'intimité : S'il plaît à Dieu, notre fils sera plus heureux que nous ; notre état est trop pénible, *on se massacre le corps pour gagner quelque chose ; on lui fera faire des classes*. Ah ! vous lui ferez faire des classes, soit ; eh bien, après... qu'en ferez-vous, s'il vous plaît ? Un médecin ?.. Alors créez donc des malades, et le besoin ne s'en fait guère sentir. Un avocat ? Alors créez donc des procès ; ces professions regorgent d'hommes, on se dispute le plus misérable procès, on s'arrache les plus petits malades. Mais je vous devine : *Il aura une place*, dites-vous. Une place ! une place ! voilà la terrible chimère qui égare et ruine tant d'hommes en France. Une place ! mais, grand Dieu ! où la prendrez-vous ? j'en cherche partout dans ce vaste Paris, et je n'en trouve nulle part. De grâce, trouvez-moi donc, s'il vous plaît, une place de balayeur ou de concierge.

Il faut que je vous dise tout, je m'en fais un devoir de conscience ; il faut que vous connaissiez les terribles chances auxquelles vous jetez votre enfant. Toutes les professions sont encombrées de solliciteurs ; une seule compagnie de chemin de fer a trente-sept mille noms de demandeurs inscrits et pas cent places à donner ; il en est de même partout, tout est pris. Il faut voir ces tristes solliciteurs user leur temps et leur vie à aller mendier quelque chose. Plus rien dans la bourse, plus d'asile ! Les parents se fâchent et refusent de continuer les envois d'argent ; eux espèrent encore, ils croient toujours toucher au bout de leurs revers, et toujours il ne vient rien. J'espère, disent-ils, que je finirai par me faire connaître, par *percer* ; c'est le mot consacré. Hélas ! il n'y a de percé que leurs chaussures et leur habit... Il faut que rien ne soit caché. Je raconte ce que je vois chaque jour. C'est déchirant.

Ces pauvres hommes maudissent la vie, maudissent même leurs parents, tant leur détresse est grande ; et parmi eux, il y a des hommes vraiment capables. Sans doute vous dites : Mon fils, avec de l'instruction, saura toujours se tirer d'affaire. Eh bien ! sachez le, il y a à Paris au moins dix mille hommes qui ont plus d'esprit, plus de talent, plus de science que n'en aura votre fils quand vous vous serez épuisé pour lui, et qui meurent de faim, qui agonisent dans la détresse. Oui, quand vous aurez donné pour l'instruction de ce fils le plus beau cheval de votre écurie, la plus belle paire de bœufs de votre étable, une récolte de colza et dix mille francs de belles pièces d'or, en fait de science et de talent il ne va pas même au genou de beaucoup d'entre eux, et ils sont dans la misère. Vous me direz : Ils manquent de conduite ; c'est vrai pour une partie ; mais d'autres sont parfaitement irréprochables. Ils manquent de conduite : mais êtes-vous bien sûr que votre fils n'en marquera pas aussi ? Etes-vous bien sûr que, jeté au milieu des villes avec sa naïveté et son inexpérience, il restera sage et laborieux ? Êtes-vous Dieu pour tenir ses passions et son cœur dans votre main, et leur dire : Vous n'irez pas plus loin ? Oh ! vous jouez là un terrible jeu. Quoi ! quand vous pourriez faire de votre fils un brave et digne garçon qui perpétuera chez vous les bonnes vieilles traditions du travail, de charité et d'honneur de votre famille, vous aimez mieux vous exposer à en faire un grand fainéant, un misérable solliciteur qu'on se renvoie de l'un à l'autre comme une balle, un être déclassé, mécontent, doué d'un orgueil qui n'a d'égal que sa soif incessante d'argent.

Supposons même qu'il réussisse : cela s'est vu quelquefois, cela se verra moins à cause de la masse des concurrents ; êtes-vous certain qu'il vous traitera en père, qu'il ne rougira pas de ses parents ? Un personnage disait un jour à son concierge : " Quand ce *paysan* qui vient de sortir de chez moi reviendra, vous lui direz toujours que je n'y suis pas. " Le vieillard revint une fois, deux fois,

trois fois, et toujours c'était la même réponse. A la fin, le pauvre homme se met à pleurer et s'écrie : " Ah c'est bien dur d'être chassé de chez son fils ! " Le concierge, consterné, se met à pleurer avec lui ; c'était vraiment le père du personnage en question. Faites donc de votre fils un cultivateur comme vous ! Ne le laissez pas jouer si gros jeu. Pitié pour lui, pitié pour l'antique honneur de votre famille, pitié pour le repos de votre vie et vos cheveux blancs, pitié pour tant de bouches affamées qui vous demandent du pain !

L'abbé MULLOIS.

Le luxe au village.

Que chacun s'efforce d'améliorer son existence et de se donner quelques douceurs suivant ses moyens ; que nous soyons mieux logés, mieux vêtus, mieux nourris que nos aïeux, je m'en réjouis, loin de m'en plaindre, et j'en profite le premier ; mais ce que je ne puis souffrir, c'est la fièvre de jouissance qui s'empare de tout le monde ; c'est l'amour désordonné du bien-être, la mauvaise délicatesse, la soif ardente du plaisir. C'est le mépris des choses solides, la passion des frivolités et du clinquant, le besoin de suivre la mode avec ses coûteuses fantaisies. C'est la manie d'éblouir les yeux par l'éclat d'une fausse richesse. C'est la vanité qui nous pousse à l'emporter sur le voisin, et, pour n'en céder à personne, à nous ruiner mutuellement.

Voilà le mal de ce temps-ci. On veut briller, on veut jouir. Afin de paraître plus qu'on n'est, on mange à mesure tout ce que l'on gagne. Plutôt que de réduire sa dépense, quand la bourse est vide, on emprunte, et, si l'on trouve du crédit, on fait bombance et bonne chère sans se préoccuper de ses pauvres créanciers.

Nous voyons chaque jour, en effet, de petits cultivateurs tenir table ouverte, traiter grassement leurs amis et mener

grand train. Ils sont meublés comme à la ville, leurs filles sont mises comme des duchesses. Ils se donnent partout une réputation d'opulence et ne prennent point de repos qu'ils n'aient fait banqueroute.

Les ouvriers à leur tour sont devenus plus difficiles. On ne sait comment les nourrir, ce sont des plaintes continues. En vain leurs salaires augmentent, tout l'argent de leurs journées passe dans le ménage. Si ce n'est la bouche qui les ruine, c'est la toilette et le chiffon ; car, de ce côté, les femmes sont folles. C'est à qui sera la mieux parée, et l'on se tromperait étrangement, si l'on mesurait le degré d'aisance à l'élégance du costume : les plus riches sont souvent les plus simplement vêtues, les plus pauvres sont les mieux ajustées, et l'on rencontre tous les jours, portant rubans et dentelles, des filles qui n'ont seulement pas de trousseau.

Aussi, quand viennent les disettes, les maladies et les chômages, ces dissipateurs imprudents se trouvent pris au dépourvu. Le découragement les saisit, la misère les gague, et il faut les mettre à la charité. Ne tirons pas trop vanité de nos avantages. Avec leur pain noir et leurs méchants habits, nos pères étaient des hommes solides. Ils avaient sans doute leurs défauts, leurs préjugés et leurs faiblesses ; mais ils devaient à la simplicité de leurs mœurs et à la dureté de leur vie trois choses bien rares parmi nous : une constitution robuste, un courage à toute épreuve et un grand fond de vertu. S'ils ne connaissaient pas les jouissances du luxe, ils n'en subissaient point les privations. Ils vivaient de peu, travaillaient beaucoup et savaient souffrir. Cela suffisait à leurs besoins ; et, malgré de rudes traverses, ils comptaient des jours heureux.

Pour devenir comme eux des hommes solides, point d'excès dans votre ménage. Ni grande cuisine, ni grande toilette, mais une copieuse nourriture qui soutienne les forces sans irriter l'appétit et ne fasse pas dégénérer le repas en bombance. Des vêtements de bonne étoffe et qui

durent plus d'une saison, assez de linge dans vos armoires pour suffire même à vos enfants, une maison propre où l'air circule, des meubles à l'avenant du logis : voilà le luxe que je vous souhaite. Toute autre curiosité vous conduirait à la ruine.

Je ne dis pas qu'en certaines rencontres, il ne faille payer de sa personne et de sa bourse. La naissance ou le mariage d'un enfant, la présence d'un hôte respectable, l'arrivée d'un parent ou d'un ami, vous mettront à même de prouver que vous ne tenez pas trop à l'argent et que vous savez à l'occasion vous faire honneur de votre bien. Au reste ne vous inquiétez pas des cancans et laissez dire les commères. Si vous êtes économes, soyez encore plus charitables, et qu'au lieu de vous critiquer, les prodiges suivent votre exemple.

S. VAUDORÉ.

Querelles de famille.—Procès.

Je ne finirais pas, si je voulais rappeler tous les désordres que produit, dans les familles, le désir outré d'accumuler du bien.

Tant que le père vit, on se supporte. On se retrouve quelquefois auprès du foyer domestique, et les souvenirs de l'enfance amortissent les griefs de l'âge mûr. On a pitié de ce vieillard qui cherche à retenir dans ses bras, comme une gerbe à demie rompue, sa famille divisée; mais souvent la guerre éclate avant que l'herbe ait poussé sur sa fosse. Le partage de la succession est le signal de la discorde. On est mécontent de son lot, jaloux du lot de son frère. Les petits avantages secrets, les préférences paternelles, les injustices réelles ou prétendues, toutes ces misères intérieures, grossies par la passion, reviennent alors à la mémoire et causent des récriminations sans fin. On échange des reproches amers, des paroles qui ne s'oublient pas.

Il arrive quelquefois qu'un père, aveuglé par sa tendresse se dépouille de son vivant, et donne son bien à ses fils, sans même en retenir la jouissance. Jusqu'à la signature du contrat, les choses vont à merveille. On entoure le vieillard de prévenances et de soins, on lui laisse entrevoir, pour prix de sa générosité, une fin de vie douce et tranquille ; mais, dès que l'engagement est signé, on change de manière et de ton. Ce n'est plus un père qu'on chérit et qu'on soutient, c'est un fardeau qu'on supporte, un embarras dans la maison, une bouche inutile à nourrir. On le lui fait trop comprendre ; et, par un miracle d'ingratitude, le malheureux se voit forcé de demander aux tribunaux le pain que lui refusent ses enfants.

Ces procès scandaleux se multiplient tous les jours, sans préjudice de tant d'affaires dont l'amour de la chicane encombre les greffes, étourdit les juges, et enrichit les procureurs. Or, d'où vient cette manie, sinon de la cupidité ? Un tiers d'avarice et deux bons tiers d'entêtement, voilà le mobile ordinaire des plaideurs de profession. Dieu vous préserve de tels voisins ! Quand ils sont une fois mordus, ils ne connaissent plus personne. Il n'y a pour eux ni parents, ni amis, ni justice, ni bon sens. Plaider, c'est plus qu'une passion, c'est un besoin, et ils ne dormiraient pas tranquilles, s'ils n'avaient toujours une ou deux affaires sur le bras. Cette vie tourmentée leur convient. Ils aiment cette petite guerre d'exploits et de procédure. Il faut qu'ils aillent à l'audience, qu'ils consultent les avocats, qu'ils mettent en route les huissiers. La langue de la chicane leur est familière. Ils savent par cœur le code civil, sont ferrés sur la coutume, et en remontreraient aux docteurs.

N'allez pas croire que jamais l'expérience les corrige. Loin de là, ils se piquent au jeu, et se ruinteraient plutôt dix fois que de céder un pouce de terre. " J'y mangerai le champ, disent-ils ; mais nous irons jusqu'au bout. Je le mènerai plus loin qu'il ne pense, il n'en verra pas la fin ; et si je perds, il y perdra plus que moi. "

Sont-ils battus en dernier ressort et condamnés sur tous les points, ils s'en consolent aisément : " Le procès m'a coûté bien cher, et, puisqu'il y a jugement, le mur et les deux fossés sont maintenant à mon adversaire ; mais n'importe, je lui ai toujours fait dire que son père était un fripon, sa mère une coquine, et qu'on lui savait au pénitencier un arrière-petit-cousin. Je ne voudrais pas, sur l'honneur, avoir gain de cause à ce prix, et m'en eût-il coûté davantage, je ne regretterais pas mon argent. "

Tous ceux qui plaident, il est vrai, ne le font point par inclination. Nul n'est à l'abri d'une mauvaise chicane, et les plus pacifiques sont quelquefois obligés de venir devant le juge, s'ils tiennent à conserver leur bien ; mais il y faut prendre garde et ne jamais s'embarquer légèrement dans un procès. La justice et le bon droit ne suffisent pas, on perd souvent la meilleure cause, et si l'objet a peu de valeur on perd même à la gagner.

En effet, mes chers amis, quelle que soit d'ailleurs la sentence, ne faut-il pas toujours payer les honoraires des avocats, sans parler des agents d'affaires, et de tous ceux qui font métier d'obliger, moyennant finances, les plaideurs inexpérimentés ?

Que si vous tenez compte en outre des déplacements, des inquiétudes et des embarras de toute sorte inséparables d'un procès, vous conviendrez avec moi que le meilleur des arrêts ne vaut pas le pire des arrangements.

Vous ne manquerez pas de gens empressés, donneurs d'avis, rusés compères, entrepreneurs d'écriture, barbouilleurs de papier timbré, qui chercheront à vous pousser entre les bras de la chicane pour vous dévaliser à leur aise. Si vous suivez leur conseil, ils vous traîneront d'audience en audience et de tribunal en tribunal, grossissant les dossiers, allongeant les procédures afin de multiplier les frais, ne débrouillant les contrats que pour embrouiller les affaires, vous promettant le succès, sur leur honneur tou-

jours et quelquefois sur leur tête, jusqu'à ce que, perdant ou gagnant, il ne vous reste pas un écu.

C'est comme l'engrenage d'une machine. Si le petit bout du doigt y passe, tout le corps sera broyé.

Méfiez-vous des complaisants qui prennent feu pour votre droit, réveillent vos rancunes, encouragent vos prétentions et vous engagent fort à ne céder sur aucun point. Ne placez votre confiance qu'à bonne enseigne, et souvenez-vous qu'entre deux avis contraires le plus pacifique est le plus sûr.

Ne cherchez querelle à personne, soyez facile avec tout le monde, et réglez, autant que possible, vos différends par experts, choisissant pour arbitre quelque ancien de bon jugement et de bonne renommée, qui rende justice à chacun sans procédure et sans frais. Si cela ne suffit pas, que le juge de paix en décide ; mais allez rarement au delà.

Entre frères et sœurs, arrangez tout à l'amiable. Ne mettez pas le public dans vos confidences, et que la discussion de vos intérêts n'altère jamais votre amitié.

S. VAUDORÉ.

Minéraux inflammables ou Corps combustibles.

Les minéraux inflammables sont : la *houille*, l'*anthracite*, la *tourbe*, le *pétrole*, le *soufre*.

Houille.—La houille, appelée aussi *charbon de terre*, ou *charbon minéral*, est, dit un illustre minéralogiste, l'une des substances les plus bienfaisantes ; elle offre l'avantage d'être placée sous la main de l'homme et d'obéir à ses ordres : elle lui donne la chaleur, elle lui donne la lumière, elle lui donne la force et la fécondité, elle lui donne une multitude de matières précieuses auxquelles les arts industriels trouvent chaque jour de nouvelles applications.

Grâce aux merveilles qu'elle produit, le monde a pris

des allures nouvelles, et devant lesquelles les peuples qui l'ont habité autrefois demeureraient confondus d'étonnement. Les machines les plus délicates et les plus compliquées marchent par l'impulsion du feu, et exécutent leurs travaux avec une exactitude que rien n'égale ; les bateaux remontent les cours d'eau les plus rapides, et, malgré la fureur des vents contraires, sillonnent les mers les plus dangereuses ; les chariots, débarrassés de leurs attelages, courent sur les chemins avec une rapidité qui frapperait les anciens de stupeur : on dirait qu'un génie invisible est venu se mettre aux gages de l'homme pour faire fonctionner ses machines, opérer ses transports, et remplacer avec une supériorité gigantesque, les troupeaux d'esclaves et de bêtes de somme dans les mille endroits où ils versaient autrefois leurs sueurs. "

Ce génie existe en effet, c'est cette Providence paternelle qui, d'après ces paroles du saint Évangile : " Cherchez, et vous trouverez ; demandez, et vous recevrez, " accorde à l'homme les lumières dont il a besoin pour découvrir les immenses ressources que Dieu, dans sa munificence, a accumulées pour nous. C'est pour nous que cette splendide végétation des temps primitifs a été enroulée dans les entrailles protectrices de la terre, nous préparant ainsi d'inépuisables trésors de combustibles.

La houille, en effet, est le résultat de la décomposition de végétaux ensevelis au sein de la terre par suite de bouleversements qui remontent aux temps les plus reculés.

Suivant les divers degrés d'altération qu'ont éprouvée ces végétaux, on distingue les *houilles* proprement dites et les *lignites*.

La houille renferme de 75 à 90 pour 100 de charbon pur, mêlé à des matières goudronneuses et bitumineuses plus ou moins volatiles, qui, lorsqu'on la chauffe fortement, se dégagent, accompagnées de gaz inflammables qui constituent le *gaz d'éclairage*. Il reste un charbon très-dur, très-poreux, qu'on appelle *coke*.

On emploie le coke pour chauffer les locomotives et pour la fonte des métaux, il n'est pas moins avantageux pour le chauffage des poêles et des calorifères de nos habitations.

La houille se trouve à la base des terrains secondaires, tantôt à fleur de terre, tantôt recouverte par des couches de sédiment d'une grande épaisseur. Les mines d'Anzin, en France, sont à près de cinq cents verges au-dessous du sol de la plaine. Celles de Santa-Fé, au contraire, dans les Cordillères, sont à plus de quatre mille verges au-dessus du niveau de la mer. La houille se rencontre ordinairement en couches parallèles et souvent très-sinueuses : l'épaisseur de ces couches est très-variable.

On trouve dans la houille un grand nombre de fossiles végétaux, de grandes fougères, des troncs, des feuilles de palmier. La mine de Treuil, à St.-Etienne, offre l'aspect d'une forêt de végétaux, les uns sur pied, les autres inclinés, et qui ressemblent à des bambous ou à des prêles. On a observé des faits semblables dans les mines de houille de l'Angleterre et de l'Ecosse, ainsi que dans celles de la Saxe.

La Puissance du Canada, les Etats-Unis, l'Angleterre et la France sont riches en dépôts houillers.

Anthracite.—Ce combustible est encore plus ancien que la houille, à laquelle il ressemble d'ailleurs beaucoup. Les Etats-Unis en contiennent de riches dépôts. L'anthracite est plus difficile à allumer que la houille, mais elle donne encore plus de chaleur.

A côté des houilles, se placent encore des matières inflammables dont l'origine est aussi la décomposition des végétaux dans le sein de la terre. Toutes les substances de ce genre portent le nom générique de *bitume*.

Pétrole.—On donne ce nom aux substances bitumineuses liquides. Il en existe des sources abondantes dans la Puissance du Canada, dans les Etats-Unis, dans la Perse, dans

l'Italie. Un seul district du Birman en possède plus de 500 sources.

L'origine du pétrole est attribuée à la décomposition lente, dans l'intérieur du sol, d'immenses amas de plantes marines et de détritux animaux, formés par des révolutions géologiques ; on lui donne encore pour origine la condensation des vapeurs produites par le feu interne.

Tourbe.—La décomposition de certaines espèces de végétaux sur un sol de nature glaiseuse, recouvert d'une eau peu profonde et lentement renouvelée, forme continuellement sous l'eau, une espèce de terreau combustible qui constitue la *tourbe*.

L'exploitation des tourbières est toujours très-simple, puisqu'elle se fait à ciel ouvert. On enlève la tourbe à la bêche, et on la débite en briques qu'on fait sécher au soleil.

La tourbe est le combustible le plus économique et celui qui donne la température la plus égale et la plus douce ; comme il dégage en brûlant une odeur désagréable, il est moins recherché pour l'usage domestique. En le chauffant fortement dans des fours, on en fait une espèce de coke appelé *charbon de tourbe*, qui n'a plus ces inconvénients et qui peut remplacer avec avantage le charbon de bois.

La tourbe se trouve dans les marais de la Picardie, aux environs de Beauvais, et sur beaucoup de points de la Normandie, en France. L'Ecosse et l'Irlande possèdent d'immenses tourbières, appelées *bogs* ; il en est de même de la Hollande, du Hanovre, de la Westphalie, du Canada, des Etats-Unis.

Lignites.—Ce combustible est une espèce de charbon qui a l'aspect du bois : aussi l'appelle-t-on *bois fossile*. On le trouve dans des terrains plus récents que ceux des houilles. On l'exploite pour la combustion.

Soufre.—Le soufre est un corps très-répandu dans la nature. On le trouve dans le sol, pur ou combiné avec

divers métaux, et particulièrement aux environs des montagnes volcaniques.

Un grand nombre de plantes renferment des proportions appréciables de soufre; telles sont: les raiforts, les radis, le cresson, le cochléaria, les navets, le chou, la graine de moutarde, les oignons; les fleurs de sureau, de tilleul, d'oranger, etc. On en trouve aussi dans les œufs, le lait caillé, les laines, les cheveux, les cuirs, le cerveau, etc.

Le soufre sert à un grand nombre d'usages, notamment à la fabrication des allumettes, au moulage, au scellage du fer dans la pierre, à la fabrication de l'acide sulfurique et de la poudre à canon; il s'emploie aussi en médecine pour guérir les maladies de la peau.

Des Minéraux métalliques ou Métaux.

“ L'importance des métaux pour l'espèce humaine, dit M. Jéhu dans le *Tableau de la création*, et les usages divers auxquels on les emploie sont connus de tout le monde. Sans eux, toute culture et toute civilisation seraient impossibles; il n'y aurait ni charrues, ni faux, ni bèches, ni serpes, et, par conséquent, point d'agriculture, point de récoltes, point de jardinage, point de greffe ni culture des arbres, point d'ustensiles ni de meubles de ménage, point de maisons commodes ni d'édifices publics, point de vaisseaux ni de navigateurs.

Il est remarquable que, conformément à cette loi providentielle que nous avons déjà signalée, les métaux qui sont d'un usage plus fréquent et plus nécessaire, comme le fer, le cuivre, le plomb, sont aussi ceux qui se rencontrent en plus grande abondance dans la nature.

Tous les métaux ont des propriétés qui nous les rendent précieux; mais le plus vil de tous, le plus grossier, le plus plein d'alliage, le plus triste en sa couleur, le plus sujet à s'altérer par la rouille, en un mot, le fer, est réellement le plus utile de tous.

Il a une qualité qui seule suffit pour le relever et le placer au premier rang : il est de tous le plus dur et le plus tenace ; trempé chaud dans l'eau froide, il acquiert une augmentation de dureté qui rend ses services sûrs et permanents.

Par cette dureté qui résiste aux plus grands efforts, il est le défenseur de nos demeures et le dépositaire de tout ce qui nous est cher. En unissant inséparablement le bois et les pierres, il met nos personnes à couvert des intempéries des saisons et des entreprises des voleurs. Les pierrieres et l'or même ne sont en sûreté que sous la garde du fer. C'est le fer qui fournit à la navigation, aux charrois, à l'horlogerie et à tous les arts mécaniques et libéraux, les outils dont ils ont besoin pour abattre, affermir, creuser, tailler, limer ; pour embellir, pour produire, en un mot, toutes les commodités de la vie. En vain aurions-nous de l'or, de l'argent et d'autres métaux, s'il nous manquait du fer pour les façonner : ils mollissent tous les uns contre les autres ; le fer seul les traite impérieusement et les dompte sans fléchir.

De cette multitude inombrable de machines, d'objets, de meubles qui nous offrent leurs services, il n'y en a peut-être pas un qui ne soit redevable au fer de la forme qu'il a prise pour nous servir.

Vous pouvez à présent faire le juste discernement du mérite du fer d'avec celui des autres métaux : ceux-ci nous sont d'une grande commodité, il n'y a que le fer qui nous soit d'une indispensable nécessité.

La sollicitude du Créateur pour l'homme, si marquée dans les excellentes qualités des métaux qu'il a placés pour nous sous le sol, se montre évidemment dans la juste proportion qu'il a mise entre la quantité de ces métaux et la mesure de nos besoins.

Si un homme avait été chargé de créer les métaux et de les distribuer au genre humain, il n'aurait pas manqué de répandre plus d'or que de fer ; il aurait cru illustrer sa

libéralité en donnant avec réserve le métal le plus méprisable, et en prodiguant les métaux que nous admirons. Dieu a fait tout le contraire. Comme le mérite et la grande commodité de l'or proviennent de sa rareté, Dieu nous l'a donné avec économie; et cette épargne, dont l'ingratitude se plaint, est un nouveau présent.

Le fer entre généralement dans tous les besoins de notre vie; c'est pour nous mettre en état d'y pourvoir sans peine que Dieu l'a mis partout sous notre main. Ainsi, nulle ostentation dans les dons. Le caractère de la véritable libéralité est d'étudier, non ce qui peut faire un vain honneur à la main qui donne, mais ce qui est solidement avantageux à celui qui reçoit. ”

Fer.—Le *fer* est peut-être entre les métaux usuels celui dont l'usage fut le plus difficilement connu. L'or, l'argent, le plomb, le cuivre sont ductiles et malléables dès qu'une chaleur suffisante les extrait de leurs minerais; il n'en est pas ainsi du fer. Ce métal, sorti du creuset, ne se prête ordinairement à aucun travail; il est dur et cassant comme un caillou, et on n'a pu le forger qu'après avoir su transformer cette fonte rebelle en fer ductile.

Le fer est de tous les métaux le plus universellement répandu dans la nature. Il existe dans les trois règnes. C'est à ce métal qu'est due la coloration du sang des animaux; on admet que le sang d'un adulte en renferme trente grains.

Le fer se trouve dans la cendre de presque tous les végétaux, et le règne minéral en renferme à profusion. C'est à sa présence que toutes nos terres végétales doivent leur couleur jaunâtre, mais on ne considère comme minerais exploitables que les oxydes et les carbonates.

Pour extraire le fer des minerais, on commence par les concasser, puis on opère un lavage destiné à enlever une partie des matières terreuses, argileuses, siliceuses ou calcaires, qui les accompagnent. On les soumet à l'action d'un corps qui puisse enlever l'oxygène et mettre le fer à

nu : ce corps, c'est le charbon de bois ou la houille, suivant que les localités fournissent plus facilement l'un ou l'autre. L'opération se fait dans de grands fourneaux de forme particulière, appelés *hauts-fourneaux*. Sous l'influence de la haute température qui y règne, l'enveloppe terreuse du minerai est fondue par un excès de chaux qu'on a soin d'y mêler, et forme le *laitier*, appelé aussi *scorie* ; en même temps, le charbon met le fer en liberté et, s'unissant à lui en très petite proportion, le rend plus fusible. Le métal coule alors, à l'état de fonte, dans la partie basse du haut-fourneau, et de là dans des rigoles creusées dans le sable.

Fonte.—La fonte s'emploie à une multitude de moulages plus ou moins délicats ; elle contient de 5 à 6 pour 100 de carbone. Pour en tirer le fer pur, on la soumet à l'affinage, opération qui consiste à la chauffer fortement sous un vif courant d'air qui brûle le charbon. On bat ensuite le fer avec de puissants marteaux pour le forger et lui donner du corps, en chassant les scories dont il est imprégné.

Dans les Pyrénées, on emploie une méthode un peu différente, appelée *méthode catalane*, et qui fournit immédiatement du fer marchand. C'est dans le même fourneau qu'on décompose le minerai par le charbon et qu'ensuite on soumet, sans intervalle, à l'action du courant d'air la fonte qui s'y est d'abord formée. Mais cette méthode, qui donne d'ailleurs du fer excellent, en fait perdre beaucoup dans les scories et ne peut s'appliquer qu'à des minerais très-riches.

Acier.—Si l'on s'arrange, dans l'opération de l'affinage, de manière à laisser au fer 2 ou 3 millièmes de charbon, on obtient ce qu'on appelle l'*acier poule* ou *acier de forge*.

En chauffant le fer avec de la poudre de charbon dans des caisses portées à une température très-élevée, on fait de l'acier meilleur que le précédent et appelé *acier de cémentation*. On achève d'améliorer l'acier en le faisant fondre dans un creuset, à la chaleur blanche.

Le fer pur fond à une température extrêmement élevée,

l'acier également ; une chaleur moins forte suffit pour la fusion de la fonte. Ces trois corps se rouillent rapidement à l'air humide. On peut empêcher le fer de se rouiller en le laissant plongé dans de l'eau bouillie ou dans de l'eau de savon, contenues dans des vases bien clos, ou encore en le recouvrant d'une couche d'huile ou de graisse.

L'acier fortement chauffé, puis plongé subitement dans de l'eau froide, acquiert une dureté encore plus grande. Cette opération s'appelle la *trempe*. La trempe rend l'acier d'autant plus dur que le changement de température a été plus grand et plus brusque. Il faut remarquer qu'en devenant plus dur, l'acier trempé devient aussi beaucoup plus fragile.

Quand on recuit de l'acier trempé, on lui fait perdre les propriétés que lui avait données la trempe, d'autant plus complètement qu'on le réchauffe à une température plus élevée. On apprécie l'état de recuit par les nuances que l'acier prend sous l'influence de la chaleur qui altère sa surface. Il devient successivement jaune paille, jaune d'or, rouge violet, bleu, bleu foncé. Les canifs et les rasoirs se recuisent au jaune paille, parce qu'ils doivent conserver une trempe dure ; les ressorts se retrempe au bleu foncé ; les burins et les couteaux au bleu violet.

L'acier de l'Inde a une grande réputation : l'industrie européenne livre cependant au commerce des aciers dont la qualité n'est guère intérieure.

La plupart des outils sont en fer, mais on chauffe leur tranchant dans du charbon pour le cémenter et en faire de l'acier.

Plomb.—Le *plomb* ne se trouve pas à l'état natif ; mais on le rencontre combiné avec diverses substances, et particulièrement avec le soufre, avec lequel il forme le corps appelé par les minéralogistes *galène*, par les chimistes *sulfure de plomb*.

Le plomb est un métal mou d'un blanc bleuâtre, brillant quand sa surface est récemment mise à nu ; mais

elle s'oxyde et se ternit rapidement. Il fond à une température peu élevée. Il pèse onze fois et demie autant que l'eau sous le même volume; en termes plus concis, sa *densité* est 11,5. Malgré l'expression proverbiale, lourd comme du plomb, le plomb est encore moins dense que le mercure, l'or et surtout le platine, dont la densité est près du double de la sienne. Il est flexible et se moule facilement; en le faisant passer par la filière, on peut l'obtenir en fils et même en tuyaux; il se réduit en lames extrêmement minces. Ses oxydes sont employés dans l'industrie, sous les noms de *litharge* et de *minium*. Le *blanc de céruse*, le *sel* et l'*extrait de Saturne*, sont des composés du plomb.

Allié à l'étain, à poids égaux, le plomb forme la soudure des plombiers. Avec l'antimoine, il constitue l'alliage des caractères d'imprimerie.

Antimoine.—L'antimoine n'est connu que depuis le *xii^e* siècle; on attribue sa découverte au moine Basile Valentin, qui, dit-on, empoisonna fort innocemment tout son couvent avec la substance nouvelle, dont il avait reconnu la vertu purgative, mais sans en apprécier l'énergie: de là le nom de ce corps. C'est un métal blanc grisâtre, dont la densité est 6,7, assez cassant, et qui donne généralement une grande dureté aux alliages métalliques dans lesquels on l'introduit.

Les préparations d'antimoine ont de nombreuses applications en médecine; ainsi l'émétique, le kermès, le beurre d'antimoine. On ne l'emploie jamais isolé.

Étain.—On ne trouve pas l'étain à l'état natif; mais on le rencontre, dans les filons, combiné avec l'oxygène ou avec le soufre; ses principaux gisements en Europe, sont en Angleterre, en Bohême, en Saxe, en Espagne. On le trouve aussi aux Indes, au Chili, au Pérou, au Brésil, au Mexique et aux Etats-Unis. On chauffe le minerai dans un courant d'air, puis on le soumet à l'action d'une température élevée, après l'avoir préalablement mêlé avec du charbon. L'étain, séparé de l'oxygène par le charbon,

coule au fond du fourneau, et de là il se rend dans des bassins préparés pour le recevoir.

L'étain est un métal blanc, brillant, moins tendre que le plomb, mais encore plus fusible que lui. Quand on le frotte entre les doigts, il dégage une odeur particulière. Il produit aussi de petits craquements quand on le plie. Il peut s'obtenir en feuilles très-minces, avec lesquelles on enveloppe le chocolat. On fait avec l'étain beaucoup d'ustensiles de ménage, cuillers, fourchettes, vases de toute espèce. On y ajoute, pour lui donner de la dureté, un peu d'antimoine, de cuivre et de plomb. Il sert aussi à étamer les glaces. On fixe l'étain sur le verre au moyen du mercure.

Quand on plonge des feuilles de *tôle*, ou fer laminé, dans de l'étain fondu, l'étain se fixe à la surface du fer et forme un enduit qui le préserve de l'oxydation; l'étain est en effet beaucoup moins oxydable que le fer. La tôle ainsi étamée porte le nom de *fer-blanc*: pour que l'étain prenne solidement, il faut que la surface de la tôle soit bien propre et entièrement exempte d'oxyde; on la prépare pour l'étamage en la décapant, c'est à-dire en la plongeant pendant quelques heures dans de l'eau aiguisée d'acide sulfurique.

Zinc.—Le *zinc* ne se rencontre pas dans la nature à l'état libre, on le trouve combiné au soufre et formant la *blende*, ou bien oxydé et combiné à l'acide carbonique et à l'acide silicique: il forme alors la *calamine*. Les mines de zinc les plus importantes sont celles d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne et des Etats-Unis. On broie le minerai et on le chauffe avec du charbon dans des cylindres en fonte. Le zinc, qui est volatil, se dégage et vient se condenser dans des vases froids, quelquefois remplis d'eau. Quand on fait arriver la vapeur du zinc fortement échauffée dans des conduits traversés par un courant d'air, le zinc s'oxyde, et l'oxyde formé, appelé *blanc de zinc*, va se réunir dans

des tonnes : ce blanc de zinc est employé en peinture à la place de la céruse, qui est un poison.

Le zinc est d'un gris bleuâtre, assez dur, moins fusible que le plomb. Chauffé à 150° , il peut se réduire en fils et en lames ; mais à froid il est cassant. Il se volatilise à la chaleur rouge, et sa vapeur, malsaine à respirer, s'enflamme et s'oxyde en se répandant dans l'air ; l'oxyde produit, qui est le blanc de zinc dont nous parlions plus haut, voltige en flocons laineux appelés *fleurs de zinc*.

Le zinc laminé s'emploie pour faire les couvertures de toits, les gouttières, les réservoirs, les baignoires et une foule d'autres ustensiles.

Le fer recouvert d'une couche de zinc, appliquée par la même méthode que l'on suit pour la fabrication du fer-blanc, s'appelle *fer galvanisé*. Le zinc préserve ainsi le fer de l'oxydation beaucoup mieux même que l'étain. On ne peut pas employer le fer galvanisé pour faire des vases de cuisine, parce que le zinc forme des composés vénéneux ; l'étain au contraire est inoffensif.

Cuivre.—Le *cuivre* se rencontre quelquefois à l'état natif ; mais les minerais dont on extrait le cuivre destiné aux usages de l'industrie sont l'oxyde de cuivre, malheureusement trop rare, et la pyrite cuivreuse, qui contient à la fois du cuivre et du fer unis au soufre, et dont le traitement métallurgique est beaucoup trop compliqué pour que nous puissions le décrire. Les plus importantes mines de cuivre sont en Angleterre, en Russie, en Suède, en Chili, au Pérou, aux Etats-Unis, dans la Puissance du Canada, en Australie et au Japon.

Le cuivre est un métal rouge, susceptible d'un beau poli ; lorsqu'on le frotte entre les doigts, il développe une odeur caractéristique. Sa densité est plus grande que celle du fer, et il fond à une température très-élevée. Il est même très-notablement volatil, et sa vapeur colore les flammes en vert, comme on peut s'en assurer facilement en faisant passer un fil de cuivre dans la flamme d'une chandelle.

Il s'oxyde très-rapidement au contact de l'eau ou simplement de l'air humide, et le composé qui se forme alors est le *vert-de-gris*, substance très-vénéneuse. Presque tous les composés du cuivre sont des poisons violents : on combat très-efficacement leur action avec la limaille de fer.

Les acides attaquent promptement le cuivre ; beaucoup de substances organiques, surtout les corps gras, ont sur lui la même action : aussi prend-on la précaution de recouvrir d'une couche d'étain les vases en cuivre, casseroles, cafetières, etc., qui servent à la préparation des aliments ; et encore est-il très-essentiel de ne pas laisser refroidir des mets dans des vases en cuivre, lors même qu'ils seraient étamés, parce que c'est surtout après le refroidissement que le cuivre s'attaque en quelques instants.

On reconnaît facilement la présence d'un composé cuivreux dans un liquide, en y plongeant un morceau de fer bien décapé ; il s'y recouvre immédiatement d'un dépôt très-apparent de cuivre rouge.

Le cuivre forme quelques alliages très-importants, entre autres le laiton, le bronze et l'alliage des monnaies.

Laiton.—Le *laiton* ou cuivre jaune, que les chaudronniers emploient presque autant que le cuivre pur, est un alliage de cuivre et de zinc. On en fait aussi un grand usage en horlogerie et dans la construction des machines. En variant les proportions relatives des deux métaux, on peut faire passer la couleur de l'alliage du gris au jaune d'or. Le chrysocale ou similor contient 90 de cuivre, 8 de zinc et 2 de plomb ; le plomb donne de la dureté à l'alliage et l'empêche de graisser la laine.

Bronze.—Le *bronze* ou *airain* est un alliage de cuivre et d'étain. En variant un peu les proportions, on obtient le métal des cloches, celui des cymbales, des tamtams, des canons, de la monnaie de billon, des statues, etc. Le bronze se fond et se moule mieux que le cuivre ; il se travaille mieux aussi à la lime. Il est susceptible de se tremper comme l'acier ; mais la trempe, au lieu de le rendre plus

cassant, le rend au contraire apte à se forger au marteau, qui le brise comme du verre quand il n'a pas été trempé.

Les cloches étaient connues des anciens, mais leur emploi dans les églises ne date guère que du ^{viii}^e siècle. La plus grosse cloche connue est celle de Moscou, qui pèse 1320 quintaux.

Bismuth.—Le *bismuth* se rencontre à l'état natif, particulièrement dans les filons. On le tire principalement de la Saxe. Il suffit pour l'extraire de chauffer fortement le minerai dans des vases fermés ; le bismuth fond et coule dans des bassins. On l'allie quelquefois à l'étain. On ne l'emploie pas seul, si ce n'est pour l'étamage intérieur des globes de verre.

Allié à la fois au plomb et à l'étain, il donne un composé qui, suivant les proportions relatives des trois métaux, fond à des températures diverses, mais toujours remarquablement basses.

Arsenic.—L'*arsenic* se tire de minerais qui fournissent en même temps d'autres métaux, et que l'on trouve surtout en Saxe et en Bohême. Il est gris d'acier, cassant, et se réduit en vapeur sans se fondre. Jeté sur une pelle rougie au feu, il répand d'épaisses fumées blanches d'acide arsénieux, qui déve'oppent une odeur d'ail très-forte. On l'emploie pour détruire les mouches. L'acide arsénieux, qui est le produit de sa combustion dans l'air, est connu sous le nom de *mort aux rats* ; c'est un poison très-violent, mais dont la chimie retrouve facilement la trace. On combat son action par des vomitifs, et par la magnésie calcinée. Il est quelquefois employé contre la fièvre, en place de quinine.

Cuivre blanc.—Le *cuivre blanc*, dont on fait grand usage en Allemagne, est un alliage de cuivre et d'arsenic. On ne le fait servir que dans la fabrication de statuettes et de petits objets d'art. La nature vénéneuse de l'arsenic qu'il contient empêche de l'employer à d'autres usages.

Mercure.—Le *mercure* est le seul métal qui soit liquide

à la température ordinaire. Il est d'un blanc brillant et réfléchit vivement la lumière. Il pèse 13 fois et demie autant que l'eau à volume égal. Il se congèle à 39° au-dessous de zéro, donne des vapeurs très-appreciables vers 30° à 40° au dessus de zéro, bout à 662° F. Il ne mouille pas le verre, la porcelaine, le bois, le fer, le platine, mais il mouille à peu près tous les autres métaux. Il en est même avec lesquels il s'allie à la température ordinaire : le cuivre, l'or, l'argent, par exemple. Les alliages dans lesquels il entre portent le nom d'*amalgames*. Quand le mercure renferme des métaux étrangers, il mouille le verre et *fait la queue*, c'est-à-dire que ses globules sont peu mobiles et mal arrondis. Le mercure du commerce contient habituellement de l'étain, du plomb et du bismuth. On le purifie en le distillant.

Les vapeurs du mercure sont dangereuses à respirer, il entre dans un assez grand nombre de médicaments, entre autre le *calomel* et le *sublimé corrosif*. Ce dernier est un poison violent. Le mercure sert à faire les thermomètres et les baromètres.

Il se rencontre dans la nature à l'état de sulfure ; ce minerai porte le nom de *cinabre*. Réduit en poussière très-fine, il donne le *vermillon* employé en peinture. Il suffit de chauffer fortement le minerai dans des fours à grillier pour en tirer le mercure. Les mines de cinabre d'Almaden en Espagne et de la Californie, d'Idria en Carinthie, et du duché des Deux-Ponts, fournissent ce métal au commerce de l'Europe. Elles contiennent toujours ça et là du mercure libre. Les mines autrichiennes sont exploitées par des criminels dont la santé y dépérit rapidement sous l'influence des vapeurs mercurielles.

Argent.—L'*argent* se trouve à l'état natif en petits filaments ou en masses rarement volumineuses : le minerai le plus habituellement exploité est le sulfure d'argent. Les minerais de plomb et de cuivre sont souvent assez riches en argent pour qu'on les soumette à des traitements pro-

pres à en extraire ce métal. Les mines d'argent les plus importantes sont celles du Mexique, du Pérou, des Etats-Unis, du Chili et de la Bolivie; cette dernière remonte à l'année 1545 et depuis cette époque elle a fourni plus d'un milliard d'argent.

Les mines de Kongsberg en Norwége, de la Saxe, du Harz et de la Hongrie, sont de beaucoup moins riches que celles de l'Amérique.

L'argent est un métal blanc, brillant et susceptible d'un beau poli; il est moins lourd que le plomb, il fond à environ 1000°; il est moins dur que le cuivre et surtout que le fer, mais il l'est plus que l'or, et à plus forte raison que l'étain et le plomb. Son poids est 10 fois $\frac{1}{2}$ celui de l'eau à volume égal. Il ne s'altère point à l'air, même lorsqu'on le chauffe: mais des émanations sulfureuses le noircissent promptement; il se dissout rapidement dans l'eau-forte ou acide nitrique, et donne alors le nitrate d'argent, employé comme cautérisant sous le nom de *pierre infernale*.

L'argent pur ne s'emploie jamais sous cet état: il serait trop mou et s'userait rapidement; on lui allie une certaine proportion de cuivre qui lui donne de la dureté: cette proportion est variable, mais fixée par la loi, suivant l'usage auquel est destiné l'alliage.

Or.—L'or ne se rencontre guère qu'à l'état natif et n'est exploité que sous cette forme. On le trouve quelquefois en paillettes dans certaines roches; mais le plus souvent il est disséminé en petits grains appeles *pépites*, dans des sables d'alluvion. Les pépites ont quelquefois d'assez grandes dimensions; on en a trouvé en Amérique, dont le poids allait jusqu'à un quintal.

Les mines qui fournissent actuellement aux besoins du commerce et de l'industrie sont celles du Pérou, de la Californie, de l'Australie; on peut y ajouter celles de la Nouvelle-Calédonie et de la Guyane française. Il vient aussi de l'intérieur de l'Afrique de la poudre d'or en assez grande quantité.

L'or est un métal d'un beau jaune, assez mou, plus tenace que les autres métaux usuels, sauf le fer. A volume égal, il pèse dix-neuf fois autant que l'eau. Il fond à 1100° environ ; il ne s'altère pas à l'air, même sous l'influence d'une température élevée, et résiste mieux que l'argent aux vapeurs sulfureuses et aux acides. Il ne se dissout en effet que dans l'eau régale, qui est un mélange d'acide nitrique et d'acide muriatique. C'est le métal qui donne les feuilles les plus minces. Le platine est celui qui donne les fils les plus fins.

L'or étant trop mou pour être employé sans alliage, on ne le trouve dans le commerce qu'uni avec du cuivre.

Platine.—Le *platine* se rencontre, comme l'or, en pépites, dans des sables d'alluvion ; ces pépites ne sont point du platine pur et ont besoin de subir un traitement chimique assez compliqué. On trouve ce métal en Sibérie, en Colombie, au Brésil, à Saint-Domingue et en Californie.

Le platine est blanc, moins brillant que l'argent ; il pèse vingt-deux fois autant que l'eau, à volume égal : on ne parvient à le fondre que difficilement dans d'excellents fourneaux de forge ; mais il fond très-bien au chalumeau à gaz hydrogène. Pendant longtemps on ne pouvait l'obtenir en lingots qu'en l'alliant à l'arsenic, ce qui le rendait impur, ou bien en le forgeant dans un mortier cylindrique, où entrait un pilon de même diamètre. Cette difficulté n'existe plus, maintenant qu'on a plusieurs moyens de le fondre : aussi ses usages se répandent-ils de plus en plus, car il n'est pas moins inaltérable que l'or.

On l'emploie en horlogerie ; on en fait des médailles, des étalons de mesures métriques, des vases à concentrer l'acide sulfurique, des ustensiles de laboratoire, des instruments de chirurgie. Sa valeur, dans le commerce, est de \$100 à \$150 la livre.

Aluminium.—L'argile renferme un métal qui y a été découvert et en a été retiré pour la première fois vers 1826, et que les travaux récents de M. Deville signalent comme

étant appelé à un rôle industriel très-important. Ce métal, appelé l'*aluminium*, ressemble assez à l'argent, mais il pèse environ quatre fois moins, à volume égal : il fond vers 500° , et il est susceptible de prendre par le moulage des empreintes très-nettes. On peut l'obtenir en feuilles aussi minces que celles de l'or et de l'argent et en fils d'une grande finesse, dont la ténacité égale à peu près celle de l'or.

L'*aluminium* est inaltérable à l'air, comme l'or et le platine, immense supériorité qu'il a sur le fer, qui se rouille si rapidement. Il n'est attaqué ni par l'acide sulfurique ni par l'acide nitrique, mais il l'est par l'acide chlorhydrique, par le sel marin et par la potasse.

On voit, d'après cet ensemble de caractères, que l'*aluminium* est destiné à rendre d'immenses services aux arts. Malheureusement son extraction est encore difficile et coûteuse. Mais ce n'est qu'une question de temps et de moyens. et l'on espère que les chimistes arriveront à le fabriquer à un prix abordable pour l'industrie.

Physique.

Les corps se distinguent entre eux par certaines manières d'agir les uns sur les autres qui leur sont particulières et qui constituent leurs propriétés.

Tout changement qui survient dans l'état d'un corps s'appelle *phénomène* : le phénomène est *physique*, si la nature du corps n'en est pas altérée ; le phénomène est *chimique*, s'il y a au contraire changement de nature. Ainsi la chute d'une pierre, la fusion de la glace, sont des phénomènes physiques ; il y a au contraire action chimique quand le fer se couvre de rouille, et le cuivre de vert-de-gris à l'air humide, parce que ces deux métaux s'unissent alors à un corps étranger emprunté à l'air pour former une substance nouvelle.

La physique a pour but l'étude des phénomènes qui n'apportent pas de changement dans la nature du corps; elle donne les lois de ces phénomènes et leurs applications aux arts et à l'industrie.

Les corps jouissent d'un certain nombre de propriétés communes à tous, que l'on appelle propriétés générales; telles sont la *porosité*, la *divisibilité* et l'*élasticité*.

Tous les corps, en effet, quelque compactes qu'ils paraissent, renferment une infinité de petits espaces vides appelés *pores*, et qui laissent pénétrer les liquides et les gaz. Tantôt ces pores sont assez grands pour être visibles à l'œil, comme dans le sucre, la pierre-ponce; d'autres fois ils ne sont pas même visibles au microscope, mais le passage des liquides à travers les corps ne laisse aucun doute sur leur existence. Tous les tissus animaux ou végétaux sont pénétrés par les liquides, comme le prouvent les phénomènes de transpiration insensible et d'absorption. Les pierres sont poreuses d'une manière plus ou moins apparente; les métaux eux-mêmes, et les plus compactes, comme l'or, sont dans le même cas: ainsi une sphère creuse en or, pleine d'eau et parfaitement fermée, puis déformée par la pression, laisse suinter l'eau par tous les points de sa surface.

Les corps peuvent être divisés en parties excessivement petites: par le battage au marteau, on obtient des feuilles d'or tellement minces qu'il en faut 400 pour faire l'épaisseur de 0.04 de pouce. On est parvenu à étirer un fil de platine de telle sorte qu'un pouce cube de matière fournissait un fil de plus de 16 lieues de longueur; partagé en petits fragments de quatre centièmes de pouce, ce fil offrait ainsi plus de 64 millions de parties visibles à l'œil.

L'*élasticité* est la propriété que possèdent tous les corps, modifiés dans leur forme ou leur volume par une cause quelconque, de revenir à leur état primitif dès que cette cause cesse d'agir. C'est ainsi qu'une tige d'acier fixée à l'un de ses bouts, puis courbée, et ensuite abandonnée à

elle-même, revient à sa position première, la dépasse, y revient de nouveau, et finit par s'y arrêter après un certain nombre de ces mouvements de va-et-vient qu'on appelle des *oscillations*. C'est aussi par suite de la même propriété qu'une balle lancée contre un mur s'applatit un peu, puis, revenant à sa première forme, rebondit contre le mur. Dans certains corps, cependant, comme le plomb ou la cire, cette élasticité est tellement faible qu'on peut à peine en apercevoir les effets ; on les appelle des corps *mous*.

Les corps se présentent à nous sous trois états différents : ils sont solides, comme le bois, la pierre, les métaux ; ou liquides, comme l'eau, l'esprit-de-vin ; ou gazeux, comme l'air, la vapeur d'eau. Un même corps peut se présenter successivement sous ces trois états, témoin l'eau, que le froid change en glace, et que la chaleur transforme en vapeur. On peut dire que tous les corps seraient dans le même cas si l'on pouvait produire une chaleur ou un froid assez intense, ou bien si les mêmes causes qui devraient déterminer leur changement d'état physique n'entraînaient pas en même temps une altération dans leur nature chimique.

L'Industrie.

L'industrie est l'activité productive d'un peuple, d'un pays, ou la réunion des efforts de ses habitants pour mettre en œuvre, de la manière la plus lucrative à la généralité, tous ses produits naturels ; elle se manifeste par les ateliers, les fabriques, les manufactures, et constitue ainsi l'un des plus puissants moyens connus d'augmenter la richesse des Etats. Il y a deux sortes de productions : la production brute de la nature, les produits de l'agriculture, des mines, tous ceux enfin que donnent les différents règnes de la nature. Cette première sorte de pro-

duction ne suffit pas seule aux besoins de l'humanité ; une seconde sorte de production vient combler cette lacune. Les matières premières doivent être modifiées, perfectionnées, séparées ou réunies ; elles arrivent ainsi à recevoir des formes nouvelles que la nature ne leur a pas données, souvent même de nouvelles propriétés ; tout est alors le produit de l'homme, de son activité et de son intelligence. Un pays qui se bornerait à l'*industrie agricole* ou à l'exploitation des mines aurait infiniment moins de bien-être que celui qui réunirait l'*industrie manufacturière*. Un pays sans industrie manufacturière voit s'enlever ses produits naturels, qu'il est ensuite obligé de racheter manufacturés au peuple industriel, dont il devient lui-même tributaire, indépendamment des grands bénéfices qu'il lui abandonne. Généralement, dans tous les traités d'économie politique, on confond l'industrie avec le travail, on les soumet aux mêmes lois et aux mêmes règles et on les assimile dans leurs résultats. Il semble cependant que, dans la vérité, comme dans l'intérêt de la science, on doit distinguer le travail de l'industrie, parce qu'ils sont séparés dans leurs agents et dans leurs actes. Sans doute il n'y a pas d'industrie sans travail, mais il y a du travail sans industrie ; tels sont les travaux matériels et tellement mécaniques qu'ils peuvent-être et sont souvent exécutés par des machines. On ne peut donc, sans une singulière confusion, classer l'industrie dans le travail ; il faut lui faire désigner spécialement la direction du travail, ses entreprises et ses spéculations. C'est en effet à la classe industrielle que le travail doit ses améliorations, ses progrès et ses perfectionnements ; c'est par elle que les sciences pénètrent dans les innombrables ateliers du travail, régularisent et perfectionnent les méthodes et les associent en quelque sorte à leurs salutaires découvertes et aux présentes impulsions de la civilisation. C'est elle qui forme l'anneau auquel se rattache la partie de la société civile qui pense, et celle qui agit et

qui les fait concourir à son bien-être, à sa prospérité, à sa richesse. C'est elle encore qui rapproche le capitaliste de l'ouvrier, qui les rend mutuellement utiles l'un à l'autre, et règle leur part dans le partage des bénéfices du travail ; ce qu'il y a même d'extrêmement remarquable, c'est que la part de la classe industrielle dans les bénéfices du travail n'est pas prise sur les salaires, mais sur les profits du capital et sur la rente de la terre ; preuve évidente que la classe industrielle est intermédiaire entre l'ouvrier, le capitaliste et le propriétaire.

Plus la classe industrielle est nombreuse, habile, éclairée, plus le travail est facile, actif et expéditif, plus ses profits sont considérables, plus le pays prospère, plus il y a de bien-être pour les classes laborieuses, d'aisance et de richesse pour les classes moyennes, d'opulence pour les classes supérieures, de puissance et de splendeur pour l'État. On doit donc désirer ardemment que la classe industrielle, qu'on a jusqu'ici confondue avec les classes laborieuses, s'élève au-dessus d'elles, se rapproche des classes élevées et riches, et grossisse encore cette population moyenne qui fait la force, la gloire et l'honneur des peuples modernes.....C. B.

Le principe et la tendance qui dominent aujourd'hui la science de l'économie politique, les relations internationales et les diplomaties des nations civilisées, c'est l'application constante d'avancer et d'assurer le développement de leur puissance industrielle et commerciale. C'est à ce développement que se mesurent aujourd'hui l'influence et la valeur d'un peuple. Il faut donc accepter cette position nouvelle, cette phase caractéristique de notre civilisation actuelle. Sans doute elle apporte avec elle de graves dangers et de douloureuses épreuves. D'une part, ces agglomérations d'individus dans les grands centres manufacturiers dépeuplent les campagnes et enlèvent à l'agriculture des milliers de bras ; de l'autre, en entassant ces populations de travailleurs autour des machines et des métiers,

elles les exposent chaque jour à des besoins et à des crises qui peuvent ébranler jusqu'aux fondements de la paix et de la prospérité publiques. Enfin, qu'elle jette ses travailleurs affamés sur la place publique ou bien qu'elle leur fournisse de quoi sustenter leur pénible existence, elle les enchaîne trop souvent dans les ténèbres d'une ignorance forcée et les plonge dans une effrayante immoralité. Toutefois il faut espérer que l'intelligence du législateur et le zèle de la charité chrétienne parviendront à neutraliser ces funestes conséquences et à guérir ces plaies hideuses. Alors seulement l'industrie moderne atteindra son rôle providentiel ; alors, tout en procurant à peu de frais aux classes nécessiteuses tout ce qu'exigent leurs besoins et même leur bien-être, tout en créant des ressources intarissables aux travailleurs, elle rendra de plus en plus la guerre et les dissensions internationales impossibles ; elle unira toutes les nations civilisées par des liens presque indissolubles ; et ainsi, tout en améliorant le sort individuel de ces nombreuses familles qu'on appelle nations, l'industrie moderne aura fait plus encore pour le bonheur de la grande famille, pour l'humanité tout entière.

DELORME.

La Presse, l'Imprimerie, la Gravure, la Photographie.

“ C'est une admirable chose que la presse, s'écriait un jour un avocat d'Attainval

La parole qui peint la pensée ne se fait entendre qu'à un petit nombre d'hommes rassemblés.

La presse n'a pas d'entraves, l'univers tout entier est son théâtre ; par elle la pensée vole aux extrémités du monde, comme une étincelle électrique.

La presse met tous les hommes, tous les principes en communication. Elle établit entre eux une circulation d'idées, un foyer commun d'opinions ; elle efface les diffé-

rences de mœurs, elle ramène l'humanité entière à l'unité par le rapprochement de tous les sentiments.

Nous touchons au bout du monde par la presse. ”

— “ Cela est vrai, répondit le procureur impérial d'Attainval, et, certes, vous ne trouverez personne qui conteste les bienfaits de la presse ; mais prenez-y garde.

La presse, c'est la parole écrite, et l'on peut bien dire d'elle ce que disait le bon Ésope en parlant de la langue, qu'elle est la meilleure et la pire chose du monde.

Elle répand le mal aussi facilement que le bien. Elle verse jusqu'aux extrémités du monde, comme vous le dites, le poison des doctrines dangereuses. Par elle, des hommes simples qui vivaient loin de la contagion du mal, sont initiés à tous les égarements de la pensée, à toutes les opinions trompeuses. ”

— “ Où voulez-vous en arriver ? répondit l'avocat ; parce que la presse peut faire du mal, allez-vous l'interdire et enchaîner la pensée, faudra-t-il priver le monde de la lumière, parce que vous craignez que sa flamme ne vous brûle ? ”

— “ Loin de moi cette pensée, répliqua le procureur impérial ; on n'enchaîne pas le bras de l'homme, ce bras qui féconde la terre, parce qu'il pourrait s'armer d'un glaive meurtrier.

Seulement, il ne faut pas qu'un juste enthousiasme pour le bien nous fasse perdre de vue la nécessité d'empêcher le mal.

Laissons la presse dans le droit commun.

Nous apercevons beaucoup de bons livres, grâce au ciel. Ils ont fait beaucoup de bien, ils ont répandu d'utiles connaissances et de nobles sentiments.

Mais il y en a de mauvais qui corrompent ; ceux-là, il faut en arrêter l'essor. On punit celui qui tue par le poison : punissons de même celui qui, par ses écrits, empoisonne les mœurs et viole les lois. ”

— “ Je comprends, dit l'avocat ; mais remarquez-le bien,

la presse n'est que la parole écrite, et la parole n'est pas un fait, c'est quelque chose d'insaisissable et de fugitif : la difficulté sera donc de savoir comment elle blesse les lois, et alors je crains bien que le magistrat, tout sage qu'il est, ne considère parfois comme crime ce qui ne serait que l'expression libre d'une opinion un peu avancée.

La pensée a ses pionniers, qui ouvrent des routes nouvelles et qui défrichent un sol encore vierge. On s'effraye souvent de leur hardiesse, il ne faut pas s'y tromper cependant.

Il y a de très-bons livres qui ont été persécutés quand ils ont paru et que l'on encense aujourd'hui ; le divin fondateur de la religion chrétienne n'a été persécuté lui-même que parce qu'il annonçait des vérités nouvelles qui effrayaient les croyances de son temps. ”

“ Je suis parfaitement d'accord avec vous, dit le procureur impérial ; toutes les fois qu'une opinion se produit comme l'expression paisible de la pensée d'un homme qui cherche la vérité, elle doit pouvoir se manifester avec liberté. La loi n'en arrêtera pas l'essor.

Mais, quand elle devient une attaque, un outrage à la morale publique ou religieuse, une attaque contre la propriété, contre tel ou tel droit que protège la loi, la loi ne peut garder la même indifférence.... ”

“ Eh bien ! soit, dit l'avocat, il y aura des crimes et des délits commis par la voix de la presse, la loi les définira ; mais quand, comment poursuivrez-vous le livre, attendrez-vous qu'il ait paru ? Le mal sera déjà fait. Cherchez-vous à le prévenir en soumettant le livre à la censure, en faisant rayer le passage qui vous blesse ? ”

“ Vous savez bien, reprit le procureur impérial, ce qui est écrit dans nos lois. La loi ne punit pas la pensée, si coupable qu'elle puisse être, parce que la pensée n'est justiciable que de Dieu, elle ne punit que le fait se révélant par la publicité.

Elle ne va donc pas chercher le livre ou le pamphlet

dans les mains de celui qui l'a écrit, elle ne va pas même le chercher sous la presse de l'imprimerie. Elle ne soumet le livre à aucune censure. Mais du moment où l'écrit est livré à la publicité, l'auteur devient justiciable envers son pays et envers la loi, de tout le mal qu'il peut faire. »

DE LA PALME.

Cette grande question de la liberté de la presse appartient tout entière à la société moderne. En effet, si nous remontons à quatre siècles, les livres, transcrits alors à la main, nous apparaissent comme objets rares et d'un prix élevé. A part quelques livres de prières, la plupart des personnes, même aisées, n'en possédaient pas. Quant au peuple tout entier, il ne lisait pas ; il ne savait pas lire.

L'invention de l'imprimerie, qui seule a permis la propagation des livres, remonte à l'année 1440. Elle est due à un Allemand de Mayence, Guttentberg, qui s'associa à Fust. Tous deux passèrent d'abord pour sorciers.

Ils imprimaient en premier lieu avec des lettres sculptées sur bois et sur métal. Mais bientôt, Pierre Schœffer, domestique de Fust, trouva le secret de mouler en fonte les caractères mobiles, tels qu'on les emploie partout aujourd'hui.

Cette œuvre admirable de la presse consiste en deux opérations principales, savoir : 1^o composition ou assemblage des caractères qui constituent les mots ; 2^o impression ou empreinte de ces mots sur le papier. On appelle *compositeur* l'ouvrier qui travaille à l'assemblage des caractères, *prote* l'ouvrier supérieur qui distribue et surveille le travail. Les compositeurs assemblent les caractères, forment les mots et les lignes. Ils séparent les mots avec de petits morceaux de plomb moins hauts que les lettres. Lorsqu'une certaine partie de la composition est faite, un ouvrier, appelé *metteur en pages*, prend les paquets, forme les pages, et les dispose dans un châssis en fer de la grandeur de la feuille de papier qu'on veut employer. Cette opération s'appelle *imposition*. Chaque feuille

exige deux formes, l'une pour le *recto* et l'autre pour le *verso*.

Quand les deux formes sont imposées, les imprimeurs en tirent une épreuve sur papier collé. Elle est remise à un correcteur, qui indique en marge les fautes qu'ont pu faire les compositeurs. Celles-ci sont aussitôt corrigées. Puis, on tire une seconde épreuve, que l'auteur lit pour corriger à son tour ; ensuite, une nouvelle lecture est faite par le correcteur, et, lorsqu'on considère la composition comme suffisamment correcte, on imprime d'abord un côté de chaque feuille de papier. Chaque fois qu'une feuille est tirée, on étend, à l'aide de rouleaux, de nouvelle encre sur les caractères. Les feuilles imprimées d'un côté sont ensuite imprimées de l'autre. Enfin, elles passent au brocheur, qui les étend pour les sécher, et qui les assemble pour en former des volumes.

L'imprimerie a promptement atteint un très-haut degré de splendeur. Cependant, elle se perfectionne encore tous les jours par l'invention de quelque procédé nouveau. Ainsi lorsqu'un livre paraît devoir être souvent réimprimé, on prend, au moyen de plâtre, l'empreinte de chaque page composée en caractères mobiles ; puis, on coule dans ce moule un métal fondu qui reproduit la composition en caractères fixes. Ces planches en caractères fixes se conservent indéfiniment, et lorsqu'il s'agit de refaire une nouvelle édition, la dépense se trouve beaucoup moindre que s'il fallait recomposer en caractères mobiles.

L'art de la gravure présente une grande analogie avec l'imprimerie telle qu'elle se faisait à ses débuts. Il consiste à tracer sur une planche de métal ou de bois des lignes en relief ou en creux. On enduit ensuite la planche avec de l'encre, puis on la presse sur du papier, qui reproduit fidèlement tous les traits marqués sur la planche. La gravure sur bois a été inventée en Italie vers 1380 ; la gravure sur cuivre l'a été à Florence vers 1460, par l'orfèvre

Finiguerra. Aujourd'hui, on grave aussi sur pierre et sur acier.

Tantôt, pour tracer les traits, on se sert d'un burin d'acier. D'autres fois, on couvre la planche métallique avec un enduit, et, à l'aide du burin, on se contente d'attaquer l'enduit; puis, on trempe la planche dans l'acide nitrique ou eau forte. Au bout de peu de temps, l'acide a attaqué le métal à la place de chaque ligne tracée. La planche est alors retirée du bain d'eau forte; on enlève l'enduit et on perfectionne les traits au burin.

Par un autre procédé, la *lithographie*, qu'a découverte, au commencement de ce siècle, un pauvre auteur de Munich, nommé Senefelder, qui y recourait pour la publication de ses ouvrages, on dessine ou l'on écrit avec un crayon gras sur une pierre calcaire parfaitement lisse; on mouille ensuite la pierre avec de l'eau qui s'infiltre partout où le crayon n'a point passé, et l'on appuie sur la surface un rouleau noirci avec de l'encre d'imprimerie. Celle-ci ne se dépose que sur les traits, et respecte tous les endroits imbibés d'eau. Enfin on met sous presse et l'on procède au tirage des exemplaires, en ayant soin de mouiller de temps en temps la pierre et d'y passer le rouleau chargé d'encre, afin de raviver les traits.

Cet art a été introduit en France, en 1816, par MM. de *Lasteyrie* et *Engelmann*; il s'y est singulièrement perfectionné. Aujourd'hui, en se servant, pour un même sujet, de plusieurs pierres et de plusieurs encres de couleurs différentes, on parvient à obtenir des dessins parfaitement coloriés.

La lithographie sert souvent, comme à son origine, à reproduire l'écriture; mais il faut, pour que les caractères se trouvent marqués sur le papier dans leur sens naturel, qu'ils soient renversés sur la pierre. Pour s'épargner la difficulté de l'écriture à rebours, on écrit, comme à l'ordinaire, sur un papier spécial, puis on décalque sur la pierre

les caractères qui y sont tracés, et qui alors se trouvent retournés. Ce procédé se nomme *autographie*.

Quelque admirables que soient de telles découvertes, elles s'effacent, pour ainsi dire, en présence de la *photographie*, qui permet de prendre instantanément, et de reproduire ensuite par milliers d'exemplaires, sans le secours de la gravure ou du dessin, l'image exacte d'un paysage, d'un édifice, d'une personne, en un mot, d'un objet quelconque. Un Français, Daguerre, a découvert, en 1838, les premiers procédés de cet art merveilleux, qui se perfectionne encore tous les jours. Dès 1813, un autre Français, M. Niepce, était entré sur la voie de la découverte. Une récompense nationale a été accordée par les chambres françaises à M. Daguerre et à la famille de M. Niepce, mort précédemment dans l'obscurité.

Le Commerce.

Le commerce est un des plus importants et des plus précieux avantages que nous ayons reçus de la nature ; il rapproche des pays que de vastes mers, des montagnes inaccessibles ou des déserts affreux semblaient avoir pour jamais séparés ; il met en communauté de biens tous les peuples, et n'en fait pour ainsi dire qu'une même famille. Il communique à l'un des remèdes et des trésors que la nature semblait n'avoir réservés que pour l'autre ; il ramène l'abondance où le dérangement des saisons avait jeté la stérilité et la disette.

Par le commerce, les hommes les plus sauvages s'approprient, apprennent à se connaître, s'accoutument à fraterniser. Sans le commerce, on perd en un lieu un superflu qui serait très-nécessaire en un autre. Sans le commerce, les différentes nations n'auraient aucune liaison entre elles : chaque peuple serait comme isolé dans les bornes de son pays ; le commerce seul met chacun d'eux en possession de tout l'univers.

Les liaisons des peuples entre eux sont fondées sur les besoins réciproques d'une nation à l'autre, qui sont un lien nécessaire d'union et d'amitié entre elles : l'un a besoin de vendre, et l'autre d'acheter ; cela a lieu particulièrement pour les produits du sol, que souvent la nature n'a accordés qu'à un autre pays. Quel que soit le possesseur d'une denrée ou d'une marchandise dont j'ai nécessairement besoin, il me l'apportera, je le sais, parce que sa richesse est de vendre, et que, si je lui offre un débouché sûr, il en profitera certainement. Il semble que la nature ait pris soin de disperser ses faveurs en divers endroits de ce monde, pour établir ce trafic et cette correspondance mutuelle entre les hommes, afin qu'ils dépendissent les uns des autres, et qu'ils fussent unis par leur intérêt commun ; car il n'y a presque pas un seul climat qui ne produise quelque chose qu'on ne trouve pas ailleurs.

La science du commerce a pour objet toutes sortes de vente, achat ou trafic de marchandises, et le négoce qui se fait en argent et en papier. Le commerce est de plusieurs sortes : 1° Le *commerce de terre* : c'est celui qui se fait de ville à ville, de province à province, ou de royaume à royaume, par la voie des voitures roulantes ou par le moyen de la navigation. On appelle encore *intérieur* ce genre de commerce, parce qu'il se fait entre les sujets d'un même empire dans l'étendue de l'Etat et de proche en proche, et même par mer, de côte en côte. 2° Le *commerce de mer* : il se fait dans toutes les parties du monde où l'on peut aborder par mer : on l'appelle aussi *commerce extérieur*, parce qu'il se fait hors des frontières. 3° Le *commerce en gros* : c'est celui où l'on vend les marchandises en balles, ou en caisses, ou en pièces entières : il est le plus considéré. 4° Le *commerce en détail* est connu de tout le monde ; c'est celui où les marchandises se vendent par petites parties dans les boutiques ou magasins, à la mesure ou au poids, selon l'usage des lieux et les divers genres de marchandises. 5° Le *commerce d'argent* est celui

des banquiers et des négociants qui font des traites et remises d'une ville, ou d'un pays en un autre pour ceux qui en ont besoin ; c'est-à-dire qu'en recevant de l'argent comptant ils donnent à la place une lettre de change tirée sur leurs correspondants. pour que la somme qui leur a été comptée soit payée au porteur de la lettre de change ; ce commerce exige de gros fonds. 6° Le *commerce en papier* est celui qui se fait sans aucune espèce d'or ou d'argent, mais seulement avec des billets, lettres de change, ordonnances, actions de compagnie, effets publics et autres bons papiers, que le débiteur cède à son créancier, et que celui-ci accepte en paiement.

Le *commerce en gros* peut être divisé en trois sortes : 1° le commerce des manufactures ou fabriques d'un pays et des marchandises qui y croissent, dont on peut faire magasin dans les villes principales ; 2° celui qui se fait avec l'étranger, en y envoyant les marchandises ou productions de son pays qui conviennent aux nations avec lesquelles on trafique, et en tirant d'elles ce qui croît dans leurs pays et dont on a besoin, ou encore en prenant chez les uns pour porter aux autres ; 3° celui qui se fait à l'aide des gouvernements par les grandes compagnies de commerce de l'Europe, dans les Indes et autres parties du monde : c'est le plus étendu, il consiste en voyages de longs cours ; il demande un grand nombre de vaisseaux, des établissements et des comptoirs dans les pays où l'on va ; et si les dépenses sont fortes, les profits sont très-considérables.

Un marchand, un négociant, ou toute autre personne publique qui a de l'argent à autrui, est dit *faire banqueroute* lorsqu'il disparaît et emporte ses meilleurs effets, en fraude de ses créanciers, en leur abandonnant le reste ; ceux qui se conduisent ainsi sont banqueroutiers frauduleux : ils sont punis sévèrement et notés d'infamie. On donne le nom de *faillite*, et non celui de *banqueroute*, lorsque le dérangement des affaires d'un marchand ou d'un négo-

ciant arrive par accident et sans fraude. Ainsi, quand un négociant n'a pas payé au terme ses billets ou acceptations, à cause de l'impuissance où les malheurs qui lui sont survenus l'ont réduit, comme perte de vaisseaux, incendie, ou la faute de ses associés, ou les pertes par mauvais débiteurs, ses créanciers, reconnaissant sa bonne foi, lui accordent un délai pour satisfaire à ses engagements. Cela s'appelle *faillir* ou *manquer*, parce que le crédit du négociant diminue, mais cela ne le note d'aucune infamie.

Monnaies.

Les monnaies sont toutes sortes de pièces de métal, servant au commerce, frappées par autorité souveraine, et marquées au nom d'un prince ou d'un Etat souverain. Les monnaies n'eurent pas d'abord une valeur et une dimension déterminées. L'or, l'argent, le cuivre, le fer même en furent la matière. C'était au poids qu'on comptait chaque somme, et non d'après une valeur qu'on y eût attachée conventionnellement. Selon Hérodote, ce sont les Syriens qui les premiers ont fait battre de la monnaie d'or et d'argent. On n'en connaissait point l'usage parmi les Grecs du temps de la guerre de Troie. La plus ancienne monnaie des Grecs portait l'empreinte d'un bœuf ; dans la suite ils mirent sur les monnaies des figures énigmatiques, qui étaient particulières à chaque province. Avant Lycurgue, les Lacédémoniens avaient des monnaies de cuivre, d'argent et d'or ; mais ce législateur ordonna qu'on ne ferait plus usage que de la monnaie de fer. Celui qui était convaincu d'avoir de la monnaie d'autre métal était condamné à mort. Les premières monnaies des Romains étaient de cuivre, de bois peint, et même de terre cuite. D'après Pline, ce fut Servius Tullius qui fit le premier frapper de la monnaie d'airain. Les Romains ne firent de la monnaie d'argent que vers l'an de Rome 485.

Les pièces qui avaient cours dans le commerce eurent successivement diverses figures. De la forme carrée on passa à l'oblongue, à l'ovale, à la circulaire. Le contour de quelques-unes était dentelé. Ce ne fut que 62 ans après qu'on eut commencé à frapper des monnaies d'argent que l'on frappa à Rome des pièces d'or, durant la seconde guerre punique. On fabriquait la monnaie dans le temple de Junon Moneta; d'où est venu le nom de monnaie (*moneta*). Les premières monnaies des Romains avaient été de cuir; les Indous, beaucoup plus anciens qu'eux, employaient de menus coquillages qu'ils appelaient cauris. Les naturels s'en servent encore dans l'intérieur de la Péninsule, le même usage se retrouve dans les îles du grand Océan. Les peuples de l'Occident, pour rendre les négociations et les transactions plus faciles, ont imaginé de donner au papier une valeur indiquée par les mots mêmes qui s'y trouvent empreints, et c'est ce qu'on appelle *papier-monnaie*. Ce papier, émis par une banque ou par un gouvernement, dès qu'il est entré dans la circulation, prend le caractère d'une délégation sur cette banque ou sur le trésor de l'État, en faveur du porteur qui peut en recevoir à présentation la valeur métallique. Ce papier prend différents noms suivant le pays où l'on en fait usage. On l'appelle, en Russie, *roubles-bancs* ou *d'assignation*; *kassenschein*, en Prusse; *bank-notes*, en Autriche, en Angleterre et aux États-Unis; *billets de banque*, en France et dans la Province de Québec; *vales reales*, en Espagne, etc. L'inconvénient que peuvent offrir ces papiers-monnaies, c'est que leur valeur peut quelquefois n'être que nominale et souffrir, par l'échange contre le numéraire, de fortes réductions; c'est ce que l'on a vu en Espagne, en France et dans les États-Unis durant plus de quinze ans, jusqu'en 1878. Il y a encore pour la monnaie une remarque essentielle à faire, c'est qu'elle est de deux sortes: réelle ou effective (le numéraire métallique, et même le papier-monnaie), et imaginaire ou de compte. On entend par monnaie

de compte celle qui n'existe pas en espèces réelles, mais à laquelle on suppose une valeur, afin de faciliter les comptes, valeur qui est toujours la même, lors même que la valeur des monnaies réelles viendrait à s'altérer, augmenter ou diminuer, suivant les circonstances. Les Anglais ont la livre sterling, les Français leurs francs, les Espagnols leurs réaux et leurs maravédís, les Portugais leurs réís, les Américains leurs dollars et les Canadiens leurs piastres, etc. Les pièces de monnaie prirent d'abord leur nom du poids qu'elles avaient; ainsi l'ancienne livre française indiqua d'abord une pièce du poids d'une livre; c'était l'*as* romain. Mais lorsque le prix des métaux augmenta, le poids des pièces fut diminué, bien qu'on leur conservât leur nom. Les premiers essais de ce genre réussirent; l'État augmenta la quantité de son numéraire sans augmenter celle du métal; il lui avait suffi d'attacher à celui-ci une valeur intrinsèque idéale, car un métal au fond n'a plus de valeur qu'un autre que par la valeur que l'opinion lui donne. Ne pouvant augmenter le volume du métal, on imagina d'y incorporer d'autres métaux moins précieux, le cuivre à l'or et à l'argent; la monnaie eut alors deux valeurs: la valeur réelle, c'est-à-dire celle du métal avant la fabrication; et la valeur nominale, c'est-à-dire celle qu'elle reçoit des lois de l'État. Plus tard les monnaies reçurent leur nom, soit des figures qu'on y gravait, soit du lieu de la fabrication ou du nom du prince qui les faisait fabriquer et qu'on y représentait. On appelle légende l'inscription gravée autour de la figure ou de la pièce, droit ou face le côté de la tête, revers le côté opposé, exergue l'inscription placée au bas de ce même côté, cordon le tour de la pièce sur l'épaisseur, millésime le chiffre qui indique l'année de la fabrication. On donne le nom de monnayage à l'art de la fabrication, ou au droit que le souverain percevoit sur toute la monnaie qui se fabrique dans ses États. La première opération du monnayage, c'est l'alliage et la fonte des métaux. Pour la matière d'or, la fonte s'opère

dans des creusets de terre, pour celles d'argent et de cuivre dans des creusets de fer. L'alliage des métaux donne plus de dureté aux monnaies ; mais pour que celles-ci ne changent point de valeur, il faut que leur poids soit très-exact, et qu'elles soient fabriquées de manière que toute altération qu'on leur ferait subir devienne sensible. C'est au législateur qu'il appartient de régler le poids et le titre des monnaies, leur forme et leurs dimensions. En France, aux États-Unis, en Canada, etc., les pièces d'or et d'argent ont un dixième de cuivre d'alliage ; aussi les étrangers ne les reçoivent-ils dans leurs transactions qu'à concurrence de la valeur réelle. C'est là ce qui constitue le change d'un pays à l'autre. Plus un peuple met d'alliage dans ses monnaies, plus il perd par le change.

Les anciens regardaient la monnaie comme sacrée ; ils la mettaient sous la protection des dieux ; ils étaient même allés plus loin : ils l'avaient divinisée. Aussi les faux monnayeurs furent-ils toujours sévèrement punis. Cela a dû être, car le faux monnayage est un crime d'État qui n'attaque pas seulement les individus, mais qui compromet la société tout entière. Autrefois, dans tous les pays de l'Europe, les faux monnayeurs terminaient leur vie au gibet. Le législateur moderne ne s'est pas montré moins sévère. Quiconque, dit-il, aura contrefait ou altéré les monnaies d'or et d'argent ayant cours légal en France, ou participé à l'émission ou exposition des monnaies contrefaites ou altérées, ou à leur introduction sur le territoire français, sera puni de mort. Si les monnaies contrefaites ou altérées ne sont que de cuivre ou de billon, la peine sera des travaux forcés à perpétuité.

Caisses d'épargne, Sociétés de secours mutuels, Caisses de retraite.

Celui qui ne possède rien doit tout faire pour en venir à posséder quelque chose. Il le doit à ses enfants, afin qu'il puisse les élever et les établir convenablement. Il le doit

à la société, pour qu'aux jours de maladie et de vieillesse il ne soit à charge à personne. Il se le doit à lui-même ; car la misère est la conseillère du vice.

Pour atteindre ce résultat, rien n'est plus simple. Dans l'état ordinaire des choses, le serviteur, l'ouvrier, gagne chaque jour, tant qu'il est garçon, sensiblement plus qu'il ne lui faut pour vivre. Qu'au lieu de dissiper cet excédant en eau-de-vie, tabac, objets de toilette, il l'épargne avec soin, lui-même sera bientôt étonné du chiffre de ses économies. Une juste satisfaction le disposera alors à rendre cette épargne journalière plus exacte que jamais. Une fois l'habitude prise, il ne la perdra plus à cause du plaisir et de l'intérêt sans cesse renaissants. Ceci suffira pour conduire à une modeste aisance.

Car si un tonneau se vide bientôt, lorsqu'il coule, ne fût-ce que goutte à goutte, de même il finit par se remplir si le vin y tombe goutte à goutte.

Combien de mendiants l'ont prouvé ! Tel cachait tous les soirs dans son misérable grabat le sou recueilli à la porte des églises ou sur les ponts de Paris, et, à sa mort, on trouvait chez lui des sommes énormes, jusqu'à 20 et même \$50000.

L'épargne offre des résultats encore plus extraordinaires, si l'argent épargné est utilisé par le commerce, l'industrie, les caisses publiques, de manière à rapporter ce qu'on nomme l'intérêt, et si cet intérêt est lui-même économisé chaque année et placé à intérêt, genre de placement que l'on appelle placement à *intérêt composé*. Il suffit de savoir qu'en 15 ans, l'intérêt composé à 5 pour 100 double la somme placée, \$1000 deviennent donc :

au bout de 15 ans	\$ 2000
au bout de 30 ans	4000
au bout de 45 ans	8000
au bout de 60 ans	16000

C'est afin de procurer aux classes ouvrières le double avantage de l'intérêt composé et de l'épargne journalière

que l'on a fondé l'admirable institution des caisses d'épargne. Aujourd'hui, dans chaque ville de France, on reçoit une fois par semaine le placement des moindres sommes depuis 1 fr., et ce placement se fait à intérêt composé.

Ce n'est pas tout : il s'organise de toutes parts, sous le patronage du Gouvernement, des *Sociétés de secours mutuels* qui, moyennant un versement modique, assurent à leurs membres des secours en cas de maladie ou d'infirmité. Des personnes riches et bienfaisantes s'unissent aux ouvriers, sous le titre de membres honoraires, pour augmenter les ressources de la société. Des hommes habiles et honorables les administrent et rendent compte à tous les membres. C'est là une institution admirable et qui doit plaire singulièrement à ceux qui ont le cœur ouvert et l'âme généreuse. N'est-ce pas une douce et fraternelle pensée que de se dire : "Aujourd'hui que je travaille de toutes mes forces, vigoureux et bien portant, ma petite épargne soulage un pauvre camarade blessé ou malade ; et s'il m'arrive un accident à moi-même, je serai soutenu à mon tour par tous mes confrères à la fois" ? Voilà un échange de bons offices qui est un des meilleurs moyens de mettre en pratique la divine parole : *Aimons-nous les uns les autres.*

Enfin, nous avons aujourd'hui l'admirable ressource de la *Caisse des retraites pour la vieillesse*, qui, sous la garantie de l'État, crée des rentes viagères au profit de tout individu qui dépose par petites fractions les fonds nécessaires. C'est pendant la jeunesse, c'est aux jours de travail et d'activité qu'il faut songer au temps où les forces s'affaibliront, où l'on n'aura pour vivre que les réserves antérieures. Or, il n'en est pas de plus sûre que celle de la caisse des retraites. Qui croirait qu'à l'aide d'un versement de \$3 par mois, depuis l'âge de 21 ans, on s'assure pour l'âge de 53 ans, une pension de \$550 ?

De telles institutions font beaucoup d'honneur au temps actuel.

L'Histoire. — Son utilité.

L'histoire est le récit raisonné des faits vrais, importants, intéressants ou curieux qui se sont accomplis dans les temps antérieurs à celui où nous vivons. L'histoire est un récit, elle expose les faits avec toutes les circonstances saillantes ; elle s'attache à les faire comprendre, en donnant à leur sujet tous les détails nécessaires pour qu'on puisse les envisager sous leur véritable point de vue. L'histoire est un récit raisonné, car elle ne se borne pas à raconter les faits, elle s'attache à rechercher les causes qui les ont produits, à découvrir les résultats qu'ils ont pu produire à leur tour. Elle porte un jugement motivé sur les hommes comme sur les choses, et c'est par là seulement qu'elle devient la leçon la plus efficace de morale et de vertu.

L'histoire est principalement utile sous les rapports suivants : 1° elle sert de complément et de soutien à toute bonne instruction littéraire, en faisant bien comprendre l'esprit des nations et des époques où les ouvrages des grands génies ont été composés, et en facilitant ainsi l'intelligence des beautés de tout genre que renferment ces chefs-d'œuvre, en fournissant les moyens de discerner le vrai dans les ouvrages d'imagination, et d'apprécier par là même la valeur de ce qui appartient à l'invention, en donnant l'explication d'un grand nombre d'allusions qui se rencontrent dans les écrits des orateurs, des poètes, des littérateurs en général, en contribuant à l'intelligence de presque tous les monuments des arts, etc. ; 2° elle sert de complément et de soutien à toute bonne instruction scientifique, en montrant comment les sciences et les arts se sont successivement développés par une admirable série de découvertes, en permettant de comparer les procédés usités dans les différents temps et les différents lieux, etc. ; 3° elle donne aux hommes une expérience anticipée et sans danger, en leur présentant sans cesse, par l'exemple des plus grandes nations et des plus grands personnages, les fautes qu'il faut éviter, et le parti qu'il faut tirer des

circonstances ; 4° elle est la plus belle et la plus efficace des leçons de morale ; en flétrissant le crime, en honorant la vertu, elle nous enseigne à craindre et notre propre conscience et le jugement de nos semblables ; elle appuie le sentiment religieux, et (chose remarquable) lors même que les athées ont essayé de l'étayer de son autorité, les faits qu'elle leur a fournis ont été contraires à leurs assertions. Elle entretient aussi le sentiment de l'humanité, l'amour d'une sage liberté, l'obéissance aux lois que se donne librement un pays, en un mot, toutes les vertus publiques et privées ; 5° elle détruit de dangereux préjugés, le mépris injuste pour des nations, des temps et des hommes que l'on ne connaît pas, l'exagération dans l'orgueil national, dans l'esprit de parti, de secte, de caste, de famille, etc. ; 6° elle donne les plus hautes leçons de politique, en offrant à notre étude le système de tous les genres de gouvernement, tels qu'ils ont été appliqués, en nous faisant comprendre, par l'étude du passé et la connaissance du présent qui peuvent jouer dans l'avenir, les éléments divers de la société humaine ; 7° elle sert de base aux sciences philosophiques et sociales, en leur fournissant les faits sur lesquels elles établissent leur spéculation ; elle est comme la partie expérimentale de ces sciences. Il résulte de ce qui précède, que l'histoire ne doit pas être sans doute l'étude exclusive, mais qu'elle doit être l'une des études principales des hommes de tout rang, de toute condition, de tout état, nous dirons presque de tout âge.

Invention et naissance des Arts.

Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts enfants de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache :
Par le fer façonnée, elle allonge la hache ;
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ebranle et fait tomber l'arbre dont elle sort,

Et tandis qu'an fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit,
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant : le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,
Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine ;
Mais ces heureux secours, si-présents à leurs yeux,
Quand ils les connaîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance ?

RACINE, fils.

Jurisprudence.

La jurisprudence est la science des lois et de tout ce qui sert à faire rendre la justice à chaque membre de la société : son objet est d'apprendre les règles de la justice, et de former à l'exercice de la vertu. La justice est la volonté ferme et perpétuelle de rendre à chacun ce qui lui appartient ; ce qui comprend non-seulement les biens, les droits, les actions et tous les devoirs, même ceux de bienséance et d'honnêteté, mais encore les peines et les récompenses.

Les jurisconsultes partagent la justice en distributive et commutative. La distributive consiste dans la distribution égale et raisonnable des récompenses et des peines, selon le mérite et la qualité des personnes : l'exercice de cette justice est entre les mains des princes et des magistrats. La justice commutative a pour but de garder l'égalité et la bonne foi dans les contrats et dans toutes

sortes d'affaires que les hommes ont ensemble, et d'empêcher que l'un ne profite aux dépens de l'autre, par vol et par fraude : les magistrats, qui sont chargés de faire observer les lois, en sont les défenseurs. C'est l'exercice de cette justice qui fait la matière de la jurisprudence. Or, les premiers principes de cette science sont puisés dans les principes fondamentaux de la morale, qui sont de vivre honnêtement, de ne faire de mal à personne, et de donner à chacun ce qui lui appartient.

On divise la justice en *droit naturel*, *droit des gens* et *droit public*.

Le droit naturel n'est autre chose que la lumière de la raison, qui nous porte à embrasser ce qui est bon, et à rejeter ce qui est mauvais, principalement ce qui nuit à la conservation et au maintien de la société. Mais, comme les passions offusquent souvent cette raison, et qu'elles contestent ses préceptes, il a été nécessaire de les fixer pour éviter toute contestation. C'est ce qu'on a fait par l'établissement du *Code civil*, dont une partie est rapportée à cette lumière naturelle que Dieu a imprimée dans le cœur des hommes, telle que le soin des pères et mères pour nourrir et élever leurs enfants, la défense de notre vie et de nos biens. L'autre partie est fondée sur le droit qu'on appelle *des gens*, parce que la raison naturelle l'a établie pour la conservation de la société ; comme sont la religion, le respect envers ses parents, la fidélité envers la patrie, la charité pour le prochain, qui nous dicte de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes.

On entend par le *droit des gens* les coutumes, les conventions établies par un consentement général ou par un long usage, qui servent réciproquement de lois entre toutes les nations, et qui empêchent d'attaquer injustement, de violer l'hospitalité, etc. Il a lieu particulièrement pour la sûreté du commerce, pour les suspensions d'armes, pour la sûreté des personnes des ambassadeurs.

Le *droit public* concerne tout ce qui doit s'observer, tant par les princes que par leurs sujets, pour maintenir le gouvernement d'un État et contribuer au bien commun. Ce droit établit d'abord l'autorité du gouvernement, pour maintenir la justice et la tranquillité publique ; pour faire la guerre et la paix, lever des troupes, faire battre monnaie, accorder des dispenses et des privilèges, etc.

Il a aussi pour objet les forces mêmes de l'État, qui doivent être employées à sa défense contre les entreprises des étrangers, et à les prévenir avant qu'elles éclatent ; l'établissement des officiers pour commander les armées, des juges pour l'administration de la justice, la punition des crimes, les réglemens de police pour les lieux destinés aux usages communs et publics, comme les mers, la navigation, les rivières, la pêche, les grands chemins ; ceux qui maintiennent l'ordre pour le commerce, les arts et métiers, les sciences, etc.

L'étude de la jurisprudence est nécessaire à tout le monde. Les magistrats, les juges et les avocats doivent en avoir une connaissance approfondie. Cette science est aussi nécessaire à ceux qui prétendent aux dignités de l'État, pour en remplir utilement les fonctions ; et comme elle exige de grandes lumières et une longue expérience, c'est avec raison qu'on a beaucoup d'estime et de considération pour les jurisconsultes qui s'y sont consacrés. A l'égard du *Code civil*, il est de l'intérêt de tous les citoyens de le lire et de le méditer.

Musique,

La musique, considérée comme art, est une imitation de la nature ; sa perfection est donc de représenter *la plus belle nature possible*. Or le plaisir est une chose d'opinion, qui varie selon les temps, les mœurs et les peuples, et qui

ne peut être le *beau*, puisque le *beau* est un et existe absolument. De là toute institution qui sert à purifier l'âme, à en écarter le trouble et les dissonances, à y faire naître la *vertu*, est, par cette qualité même, propice à la plus *belle* musique, ou à l'imitation la plus parfaite du *beau*. Mais si cette institution est en outre de nature religieuse, elle possède alors les deux conditions essentielles à l'harmonie, le *beau* et le *mystérieux*.

Le chant nous vient des anges, et la source des concerts est dans le ciel.

C'est la religion qui fait gémir, au milieu de la nuit, la vestale sous ses dômes tranquilles ; c'est la religion qui chante si doucement au bord du lit de l'infortuné. Jérémie lui dut ses lamentations, et David ses pénitences sublimes. Plus fière sous l'ancienne alliance, elle ne peignit que des douleurs de monarques et de prophètes ; plus modeste et non moins royale sous la nouvelle loi, ses soupirs conviennent également aux puissants et aux faibles, parce qu'elle a trouvé dans Jésus-Christ l'humilité unie à la grandeur.

Ajoutons que la religion chrétienne est essentiellement mélodieuse, par la seule raison qu'elle aime la solitude. Ce n'est pas qu'elle soit ennemie du monde, elle s'y montre au contraire très-aimable ; mais cette céleste Philomèle préfère les retraites ignorées. Elle est un peu étrangère sous le toit des hommes ; elle aime mieux les forêts, qui sont les palais de son père et son ancienne patrie. C'est là qu'elle élève la voix vers le firmament, au milieu des concerts de la nature la nature publie sans cesse les louanges du Créateur, et il n'y a rien de plus religieux que les cantiques que chantent avec les vents les chênes et les roseaux du désert.

Ainsi le musicien qui veut suivre la religion dans ses rapports est obligé d'apprendre l'imitation des harmonies de la solitude. Il faut qu'il connaisse les sons que rendent les arbres et les eaux ; il faut qu'il ait entendu le bruit du

vent dans les cloîtres, et ces murmures qui règnent dans les temples gothiques, dans l'herbe des cimetières et dans les souterrains des morts.

Le christianisme a inventé l'orgue et donné des soupirs à l'airain même. Il a sauvé la musique dans les siècles barbares ; là où il a placé son trône, là s'est formé un peuple qui chante naturellement comme les oiseaux. Quand il a civilisé les sauvages, ce n'a été que par des cantiques ; et l'Iroquois qui n'avait point cédé à ses dogmes, a cédé à ses concerts. Religion de paix ! vous n'avez pas, comme les autres cultes, dicté aux humains des préceptes de haine et de discorde ; vous leur avez seulement enseigné l'amour et l'harmonie.

CHATEAUBRIAND.

Clochers.

Le *clocher* donne à nos hameaux et à nos villes un caractère moral que ne pouvaient avoir les cités antiques. Les yeux du voyageur viennent d'abord s'attacher sur cette flèche religieuse dont l'aspect réveille une foule de sentiments et de souvenirs ; c'est la pyramide funèbre autour de laquelle dorment les aïeux ; c'est le monument de joie où l'airain sacré annonce la vie du fidèle ; c'est là que les époux s'unissent ; c'est là que les chrétiens se prosternent au pied des autels, le faible pour prier le Dieu de force, le coupable pour implorer le Dieu de miséricorde, l'innocent pour chanter le Dieu de bonté. Un paysage paraît-il nu, triste, désert, placez-y un clocher champêtre ; à l'instant tout va s'animer : les douces idées de *pasteur* et de *troupeau*, d'asile pour le voyageur, d'aumône pour le pèlerin, d'hospitalité et de fraternité chrétiennes, vont naître de toutes parts.....

.....

Lorsque, avec le chant de l'alouette, vers le temps de la coupe des blés, on entendait, au lever de l'aurore, les pe-

tites sonneries de nos hameaux, on eût dit que l'ange des moissons, pour réveiller les laboureurs, soupirait, sur quelque instrument des Hébreux, l'histoire de Séphora ou de Noémi. Il nous semble que, si nous étions poëte, nous ne dédaignerions point cette cloche *agitée par les fantômes*, dans la vieille chapelle de la forêt, ni celle qu'une religieuse frayeur balançait dans nos campagnes pour écarter le tonnerre, ni celle qu'on sonnait la nuit, dans certains ports de mer, pour diriger le pilote à travers les écueils. Les carillons des cloches, au milieu de nos fêtes, semblaient augmenter l'allégresse publique; dans des calamités, au contraire, ces mêmes bruits devenaient terribles. Les cheveux dressent encore sur la tête au souvenir de ces jours de meurtre et de feu, retentissant des clameurs du tocsin. Qui de nous a perdu la mémoire de ces hurlements, de ces cris aigus, entrecoupés de silences, durant lesquels on distinguait de rares coups de fusils, quelque voix lamentable et solitaire, et surtout le bourdonnement de la cloche d'alarme, ou le son de l'horloge qui frappait tranquillement l'heure écoulée ? CHATEAUBRIAND.

Des Églises gothiques.

Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne avec son chapiteau de feuilles sur le modèle du palmier. Les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le sycomore, le figuier oriental, le bananier et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi **mainten** leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs et finissent brusque-

ment comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'Église gothique ; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité. Les deux tours hautaines plantées à l'entrée de l'édifice surmontent les ormes et les ifs du cimetière, et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles, tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre et les adopter pour les arbres de leurs forêts : des corneilles voltigent autour de leurs faîtes et se perchent sur leurs galeries. Mais tout à coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en imiter les murmures, et, au moyen de l'orgue et du bronze suspendu, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres qui roulent dans la profondeur des bois. Les siècles, évoqués par ces sons religieux, font sortir leur antique voix du sein des pierres, et soupirent dans la vaste basilique : le sanctuaire mugit comme l'ancre de l'ancienne Sibylle ; et, tandis que l'airain se balance avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds.

CHATEAUBRIAND.

Le Grand-Prêtre des Hébreux.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !
Des prêtres, des enfants !... ô Sagesse éternelle !
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler ;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,

Mais en ton nom, sur eux invoqué tant de fois,
 En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
 En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
 Et qui doit du soleil égaler la durée.
 Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
 Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
 C'est lui-même : il méchauffe ; il parle ; mes yeux s'ou
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent. [vrent,

.....
 Cieux, étoutez ma voix ; Terre, prête l'oreille :
 Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille :
 Pêcheurs, disparaissez ; le Seigneur se réveille.

.....
 Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
 Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?
 Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
 Des prophètes divins malheureuse homicide ;
 De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
 Ton encens à ses yeux est un encens souillé....
Où menez-vous ces enfants et ces femmes
 Le Seigneur a détruit la reine des cités ;
 Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés :
 Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
 Temple, renverse-toi ; cèdres, jetez des flammes.
 Jérusalem, objet de ma douleur,
 Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
 Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
 Pour pleurer ton malheur ?

RACINE.

Ruines des Monuments chrétiens.

Les plus belles ruines des monuments chrétiens que l'on
 connaisse sont celles que l'on voit en Angleterre, au bord
 du lac de Cumberland, dans les montagnes d'Écosse, et

jusque dans les Orcades. Les bas côtés du chœur, les arcs des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures, les pilastres des cloîtres, et quelques pans de la tour des cloches, sont en général les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallèlement les arcs du ciel, de sorte que, sur la tenture grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds; dans l'ordre gothique, au contraire, les pointes contrastent avec les arrondissements des cieux et les courbures de l'horizon. Le gothique, étant tout composé de *vides*, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir, deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe se cramponne dans le ciment, les mousses emballent d'inégaux décombres dans leur bourre élastique, la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris: sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre comme le Dieu de Sinaï, dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux; un océan sauvage, des syrtes embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres, jetés sur la nudité d'un *morne* flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes; l'orgue avait jadis

moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures on voit fuir la nue et planer l'oiseau des terres boréales. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses voiles arrondies, comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes ; sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas, et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.

Ils ont passé sur ces plages inconnues, ces hommes qui adoraient la *Sagesse* qui s'est promenade sous les flots. Tantôt, dans leurs solennités, ils s'avançaient le long des grèves en chantant avec le Psalmiste : " Comme elle est vaste, cette mer qui étend au loin ses bras spacieux ! " tantôt, assis dans la grotte de *Fingal*, près des soupiraux de l'Océan, ils croyaient entendre cette voix qui disait à Job : " Savez-vous qui a enfermé la mer dans des digues, lorsqu'elle se débordait en sortant du sein de sa mère ? " La nuit, quand les tempêtes de l'hiver étaient descendues, quand le monastère disparaissait dans des tourbillons, les tranquilles cénobites, retirés au fond de leurs cellules, s'endormaient au murmure des orages ; heureux de s'être embarqués dans ce vaisseau du Seigneur, qui ne périra point !

Sacrés débris des monuments chrétiens, vous ne rappelez point, comme tant d'autres ruines, du sang, des injustices et des violences ! vous ne racontez qu'une histoire paisible, ou tout au plus que les souffrances mystérieuses du Fils de l'Homme ! Et vous, saints ermites, qui, pour arriver à des retraites plus fortunées, vous étiez exilés sous les glaces du pôle, vous jouissez maintenant du fruit de vos sacrifices ! S'il est parmi les anges, comme parmi les hommes, des campagnes habitées et des lieux déserts, de même que vous ensevelîtes vos vertus dans les solitudes de la terre, vous aurez sans doute choisi les solitudes célestes pour y cacher votre bonheur !

CHATEAUBRIAND.

Couvents Maronites et Cophites.

On voit çà et là, dans la chaîne du Liban, des couvents maronites bâtis sur des abîmes. On pénètre dans les uns par de longues cavernes, dont on ferme l'entrée avec des quartiers de roche ; on ne peut monter dans les autres qu'au moyen d'une corbeille suspendue. Le *fleuve saint* sort du pied de la montagne ; la forêt de cèdres noirs domine le tableau, et elle est elle-même surmontée par des croupes arrondies, que la neige drape de sa blancheur. Le miracle ne s'achève qu'au moment où l'on arrive au monastère : au dedans sont des vigues, des ruisseaux, des bocages ; au dehors, une nature horrible, et la terre qui se perd et s'enfuit avec ses fleuves, ses campagnes et ses mers dans de bleuâtres profondeurs. Nourris par la religion, entre la terre et le firmament, sur ces roches escarpées, c'est là que de pieux solitaires prennent leur vol vers le ciel comme les aigles de la montagne.

Les cellules rondes et séparées des couvents égyptiens sont renfermées dans l'enceinte d'un mur qui les défend des Arabes. Du haut de la tour bâtie au milieu de ces couvents, on découvre des landes de sable, d'où s'élèvent les têtes grisâtres des pyramides, ou des bornes qui marquent le chemin au voyageur. Quelquefois une caravane abyssinienne, des Bédouins vagabonds, passent dans le lointain à l'un des horizons de la mouvante étendue ; quelquefois le souffle du Midi noie la perspective dans une atmosphère de poudre. La lune éclaire un sol nu, où des brises muettes ne trouvent pas même un brin d'herbe pour former une voix. Le désert sans arbre se montre de toutes parts sans ombre ; ce n'est que dans les bâtiments du monastère qu'on retrouve quelques voiles de la nuit.

CHATEAUBRIAND.

Le Serpent.

Tout est mystérieux, caché, étonnant dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux ; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes, et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparaît et disparaît ensuite, semblable à une petite fumée d'azur et aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle et darde une langue de feu ; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux, comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sur l'herbe des prairies ou sur la surface des eaux. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche : elles changent aux divers aspects de la lumière, et, comme ses mouvements, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtre, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte d'être reconnu. Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres que l'amour en a fait sortir. Il sommeille des mois entiers, fréquente des tombeaux, habite des lieux inconnus, compose des poisons qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes ; ici, il fait entendre une sonnette : il siffle comme un aigle de montagne ; il mugit comme un taureau.

Objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable ou tombent devant son génie. Le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence à son caducée. Aux enfers, il arme le fouet des Furies ; au ciel, l'éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence,

Ses regards enchantent les oiseaux dans les airs ; et, sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait.

CHATEAUBRIAND.

Le Déluge.

Soit que Dieu, soulevant le bassin des mers, ait versé sur les continents l'Océan troublé ; soit que, détournant le soleil de sa route, il lui ait commandé de se lever sur le pôle avec des signes funestes, il est certain qu'un affreux déluge a ravagé la terre. En ce temps-là la race humaine fut presque anéantie ; toutes les querelles des nations finirent, toutes les révolutions cessèrent. Rois, peuples, armées ennemies suspendirent leurs haines sanglantes et s'embrassèrent, saisis d'une mortelle frayeur. Les temples se remplirent de suppliants qui avaient peut-être renié la Divinité toute leur vie ; mais la Divinité les renia à son tour, et bientôt on annonça que l'Océan tout entier était aussi à la porte des temples. En vain les mères se sauvèrent avec leurs enfants sur les sommets des montagnes ; en vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes ; l'oiseau même, chassé de branche en branche par le flot toujours croissant, fatigua inutilement ses ailes sur des plaines d'eau sans rivages. Le soleil, qui n'éclairait plus que la mort au travers des nues livides, se montrait terne et violet comme un énorme cadavre noyé dans les cieux ; les volcans s'éteignirent en vomissant de tumultueuses fumées, et l'un des quatre éléments, le feu, périt avec la lumière.

Ce fut alors que le monde se couvrit d'horribles ombres, d'où sortaient d'effrayantes clameurs ; ce fut alors qu'au milieu des humides ténèbres le reste des êtres vivants, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe, le reptile et l'insecte, l'homme et la femme, gagnèrent tous ensemble la roche la plus escarpée du globe : l'Océan les y suivit, et,

soulevant autour d'eux sa menaçante immensité, fit disparaître sous ses solitudes orageuses le dernier point de la terre.

Dieu ayant accompli sa vengeance, dit aux mers de rentrer dans l'abîme ; mais il voulut imprimer sur le globe des traces éternelles de son courroux ; les dépouilles de l'éléphant des Indes s'entassèrent dans les régions de la Sibérie ; les coquillages magellaniques vinrent s'enfouir dans les carrières de la France ; des bancs entiers de corps marins s'arrêtèrent au sommet des Alpes, du Taurus et des Cordilières, et ces montagnes elle-mêmes furent les monuments que Dieu laissa dans les trois mondes pour marquer son triomphe sur les impies, comme un monarque plante un trophée dans le champ où il a défait ses ennemis.

Dieu ne se contenta pas de ces attestations générales de sa colère passée : sachant combien l'homme perd aisément la mémoire du malheur, il en multiplia les souvenirs dans sa demeure. Le soleil n'eut plus pour trône au matin, et pour lit au soir, que l'élément humide, où il sembla s'éteindre tous les jours ainsi qu'au temps du déluge. Souvent les nuages du ciel imitèrent des vagues amoncelées, des sables ou des écueils blanchissants. Sur la terre, les rochers laissèrent tomber des cataractes ; la lumière de la lune, les vapeurs blanches du soir, couvrirent quelquefois les vallées des apparences d'une nappe d'eau ; il naquit dans les lieux les plus arides des arbres dont les branches affaissées pendirent pesamment vers la terre, comme si elles sortaient encore toutes trempées du sein des ondes ; deux fois par jour la mer reçut ordre de se lever de nouveau dans son lit et d'envahir ses grèves ; les antres des montagnes conservèrent de sourds bourdonnements et des voix lugubres ; la cime des bois présenta l'image d'une mer roulante, et l'Océan sembla avoir laissé ses bruits dans la profondeur des forêts.

CHATEAUBRIAND.

La Grotte de Calypso.

Cette grotte était taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles et de coquilles ; elle était tapissée d'une jeune vigne qui étendait ses branches souples également de tous côtés. Les doux zéphyrs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur : des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amaranthes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal ; mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée. Là, on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums ; ce bois semblait couronner ces belles prairies, et formait une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer ; là on n'entendait jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume et s'enfuyait au travers de la prairie.

La grotte de la déesse était sur le penchant d'une colline : de là on découvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisait en gémissant et élevant ses vagues comme des montagnes ; d'un autre côté on voyait une rivière où se formaient des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers qui portaient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les divers canaux qui formaient ces îles semblaient se jouer dans la campagne : les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avaient une eau paisible et dormante ; d'autres, par de longs détours, revenaient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et semblaient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevait de loin des collines et des montagnes qui se perdaient dans les nues, et dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étaient couvertes de

pampre vert qui pendait en festons : le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier et tous les autres arbres couvraient la campagne et en faisaient un grand jardin. FÉNELON.

Prière du soir à bord d'un navire.

Un soir (il faisait un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie, toutes les voiles étaient pliées ; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux ; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur ; le ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre, celui qui dans ce spectacle n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulerent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent entonner d'une voix rauque leur simple cantique à Notre-Dame de Bon-Secours, patronne des marins. Qu'elle était touchante, la prière de ces hommes qui, sur une

planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la mère de Douleur ! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

CHATEAUBRIAND.

Songe d'Énée.

C'était l'heure où du jour adoucissant les peines,
Le sommeil, grâce aux Dieux, se glisse dans nos veines ;
Tout à coup, le front pâle et chargé de douleurs,
Hector, près de mon lit, a paru tout en pleurs,
Et tel qu'après son char la victoire inhumaine,
Noir de poudre et de sang, le traîna sur l'arène.
Je vois ses pieds encore et meurtris et percés
Des indignes liens qui les ont traversés.
Hélas ! qu'en cet état de lui-même il diffère !
Ce n'est plus cet Hector, ce guerrier tutélaire,
Qui, des armes d'Achille orgueilleux ravisseur,
Dans les murs paternels revenait en vainqueur,
Ou, courant assiéger les vingt rois de la Grèce,
Lançait sur leurs vaisseaux la flamme vengeresse.
Combien il est changé ! le sang de toutes parts
Souillait sa barbe épaisse et ses cheveux épars ;
Et son sein étalait à ma vue attendrie
Tous les coups qu'il reçut autour de sa patrie.

Moi-même il me semblait qu'au plus grand des héros
L'œil de larmes noyé, je parlais en ces mots :
" O des enfants d'Ilus la gloire et l'espérance !
Quels lieux ont si longtemps prolongé ton absence ?
Oh ! qu'on t'a souhaité ! Mais, pour nous secourir,
Est-ce ainsi qu'à nos yeux Hector devait s'offrir,
Quand à ses longs travaux Troie entière succombe,
Quand presque tous les tiens sont plongés dans la tombe ?
Pourquoi ce sombre aspect, ces traits défigurés,
Ces blessures sans nombre, et ces flancs déchirés ? "
Hector ne répond point ; mais du fond de son âme
Tirant un long soupir : " Fuis les Grecs et la flamme,
Fils de Vénus, dit-il : le destin t'a vaincu ;
Fuis, hâte-toi : Priam et Pergame ont vécu.
Jusqu'en leurs fondements nos murs vont disparaître ;
Ce bras nous eût sauvés si nous avions pu l'être.
Cher Énée ! ah ! du moins, dans ses derniers adieux,
Pergame à ton amour recommande ses dieux !
Porte au delà des mers leur image chérie,
Et fixe-toi près d'eux dans une autre patrie. "
Il dit ; et dans ses bras emporte à mes regards
La puissante Vesta qui gardait nos remparts,
Et ses bandeaux sacrés, et la flamme immortelle
Qui veillait dans son temple et brûlait devant elle.

Satan apostrophe le soleil.

O toi qui, couronné d'une gloire immense, laisses du haut de ta domination solitaire tomber tes regards comme le Dieu de ce nouvel univers ; toi devant qui les étoiles cachent leurs têtes humiliées, j'élève une voix vers toi, mais non pas une voix amie ; je ne prononce ton nom, ô soleil ! que pour te dire combien je hais tes rayons. Ah ! ils me rappellent de quelle hauteur je suis tombé, et combien jadis je brillais glorieux au-dessus de ta sphère ! L'or-

gueil et l'ambition m'ont précipité. J'osai, dans le ciel même, déclarer la guerre au Roi du ciel. Il ne méritait pas un pareil retour, lui qui m'avait fait ce que j'étais dans un rang éminent.... Élevé si haut, je dédaignai d'obéir ; je crus qu'un pas de plus me porterait au rang suprême et me déchargerait en un moment de la dette immense d'une reconnaissance éternelle.... Oh ! pourquoi sa volonté toute-puissante ne me créa-t-elle pas au rang de quelque ange inférieur ? Je serais encore heureux, mon ambition n'eût point été nourrie par une espérance illimitée.... Misérable ! où fuir une colère infinie, un désespoir infini ? L'enfer est partout où je suis, moi même je suis l'enfer.... O Dieu, ralentis tes coups ! N'est-il aucune voie laissée au repentir, aucune à la miséricorde, hors l'obéissance ? L'obéissance ! l'orgueil me défend ce mot. Quelle honte pour moi devant les esprits de l'abîme ! Ce n'était pas par des promesses de soumission que je les séduisis, lorsque j'osai me vanter de subjuguier le Tout-Puissant. Ah ! tandis qu'ils m'adorent sur le trône des enfers, ils savent peu combien je paye cher ces paroles superbes, combien je gémis intérieurement sous le fardeau de mes douleurs.... Mais si je me repentai, si, par un acte de la grâce divine, je remontais à ma première place ?.... Un rang élevé rappellerait bientôt des pensées ambitieuses ; les serments d'une feinte soumission seraient bientôt démentis ! Le tyran le sait ; il est aussi loin de m'accorder la paix que je suis loin de demander grâce. Adieu donc, espérance, et avec toi, adieu, crainte et remords ; tout est perdu pour moi. Mal, sois mon unique bien ! Par toi du moins avec le Roi du ciel je partagerai l'empire : peut-être même régnerai-je sur plus d'une moitié de l'univers, comme l'homme et ce monde nouveau l'apprendront en peu de temps.

MILTON.

Instinct de la Patrie.

L'instinct affecté à l'homme, le plus beau, le plus moral des instincts, c'est *l'amour de la patrie*. Si cette loi n'était soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, les hommes se précipiteraient dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteraient de cette réunion du genre humain sur un seul point de la terre. Afin d'éviter ces malheurs, la Providence a, pour ainsi dire, attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible : les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent point d'habitants.

Il est même digne de remarque que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert de persécutions dans ce pays, plus il a de charmes pour nous. Chose étrange et sublime, qu'on s'attache par le malheur, et que l'homme qui n'a perdu qu'une chaumière soit celui-là même qui regrette davantage le toit paternel ! La raison de ce phénomène, c'est que la prodigalité d'une terre trop fertile détruit, en nous enrichissant, la simplicité des liens naturels qui se forment de nos besoins ; quand on cesse d'aimer ses parents parce qu'ils ne sont plus nécessaires, on cesse en effet d'aimer sa patrie.

Tout confirme la vérité de cette remarque. Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer son sort contre le premier potentat de la terre. Loin de sa tribu chérie, il en garde partout le souvenir ; partout il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger du pain d'orge, à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée ces ballades que chantaient aussi ses aïeux. Il dépérit s'il ne retourne au lieu natal. C'est une plante de la montagne :

il faut que sa racine soit dans le rocher ; elle ne peut prospérer si elle n'est battue des vents et des pluies : la terre, les abris et le soleil de la plaine la font mourir.

Avec quelle joie il reverra son toit de bruyère ! comme il visitera les saintes reliques de son indigence !

Doux trésors ! se dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortirait d'un songe.

CHATEAUBRIAND.

Termosiris ou le sage vieillard.

Ce vieillard avait un grand front chauve et un peu ridé ; une barbe blanche pendait jusqu'à sa ceinture ; sa taille était haute et majestueuse ; son teint était encore frais et vermeil ; ses yeux étaient vifs et perçants, sa voix douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard. Il était prêtre d'Apollon, qu'il servait dans le temple de marbre que les rois d'Égypte avaient consacré à ce dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenait était un recueil d'hymnes en l'honneur des dieux.

Il m'aborde avec amitié : nous nous entretenons. Il racontait si bien les choses passées, qu'on croyait les voir ; mais il les racontait courtement, et jamais ces histoires ne m'ont lassé. Il prévoyait l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisait connaître les hommes et les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il était gai, complaisant ; et la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grâce qu'en avait cet homme dans une vieillesse avancée ; aussi, aimait-il les jeunes gens lorsqu'ils étaient dociles et qu'ils avaient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler ; il m'appelait son fils. Je lui disais

souvent : Mon père, les dieux, qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre soutien, Cet homme, semblable à Orphée ou à Linus, était sans doute inspiré des dieux ; il me récitait des vers qu'il avait faits, et me donnait ceux de plusieurs poètes favorisés des muses. Lorsqu'il était revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenait en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les lions, les ours venaient le flatter et lécher ses pieds ; les satyres sortaient des forêts pour danser autour de lui ; les arbres mêmes paraissaient émus, et vous auriez cru que les rochers allaient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accents. Il ne me chantait que la grandeur des dieux, la vertu des héros, et la sagesse des hommes qui préférèrent la gloire aux plaisirs.

FÉNELON.

Saint Grégoire le Grand sur la ruine et la désolation de Rome.

“ Nos yeux ne rencontrent partout que des sujets de deuil ; nous n'entendons que gémissements. Les villes sont détruites, les forteresses ruinées, les campagnes ravagées, la terre est réduite en solitude, et ces malheureux débris du genre humain sont continuellement battus par les fléaux de Dieu. Les uns sont traînés en captivité, affreusement mutilés, les autres mis à mort. Rome même, autrefois la maîtresse du monde, nous voyons en quel état elle est réduite : accablée de douleurs, abandonnée par ses citoyens, insultée par ses ennemis, couverte de ruines ! Où est le sénat, où est le peuple ? Les édifices même se détruisent, les murailles tombent. Que sont devenus les chants de joie et de triomphe ? Autrefois ses princes et ses guerriers parcouraient le monde en vainqueurs ; les provinces y envoyaient la fleur de la jeunesse pour y chercher la gloire et la fortune. Maintenant, cité déserte et ruinée, on la délaisse, on la fuit ; à peine a-t-elle conservé le souvenir de sa splendeur éclipée. ”

Les Méchants en Enfer.

Ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature ; ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes, que leurs fautes mêmes : ils les voient sans cesse dans toute leur énormité : elles se présentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connaissance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute ; mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte, et qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice ; ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux ; sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes : elle est comme la foudre ; sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur ; il ne laisse aucune consistance, et ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et l'on ne peut mourir. On est arraché à soi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance, qui rend forcené.

FÉNELON.

Le Chien.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête du troupeau ; il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit

de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et, par des accents différents, indique le temps, la distance, l'espèce et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire ; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, le supplie ; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment ; il a, de plus que lui, la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements ; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage :

loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

BUFFON.

Discours d'un vieillard de Syracuse a ses concitoyens.

Vous voyez un père infortuné qui a senti, plus qu'aucun autre Syracusain, les funestes effets de cette guerre par la mort de deux fils qui faisaient la consolation et toute la ressource de ma vieillesse. Je ne puis point, à la vérité, ne pas admirer leur courage et leur bonheur, d'avoir sacrifié au salut de la république une vie que la loi commune de la nature leur aurait tôt ou tard enlevée ; mais je ne puis aussi ne pas sentir la plaie cruelle que leur mort a faite à mon cœur, et ne point haïr et détester les Athéniens, auteurs de cette malheureuse guerre, comme les homicides et les meurtriers de mes enfants.

Cependant, je ne puis le dissimuler, je suis moins sensible à ma douleur qu'à l'honneur de ma patrie ; et je la vois prête à se déshonorer pour toujours par le cruel avis qu'on nous propose. Les Athéniens, il est vrai, méritent toutes sortes de supplices et de mauvais traitements pour l'injuste guerre qu'ils nous ont déclarée ; mais les dieux, justes vengeurs du crime, ne les ont-ils pas assez punis et ne nous ont-ils pas assez vengés ? Quand leurs chefs ont mis bas les armes et se sont rendus à nous, n'a-ce pas été dans l'espérance de conserver leur vie ? et pouvons-nous la leur ôter sans encourir le juste reproche d'avoir violé le droit des gens et d'avoir déshonoré notre victoire par une barbare cruauté ? Quoi ! vous souffrirez que votre gloire soit ainsi flétrie dans tout l'univers, et qu'on dise qu'un peuple, qui le premier, a érigé un temple dans sa ville à la Miséricorde, n'en a point trouvé dans la vôtre ? Sont-ce les victoires et les triomphes qui rendent à jamais illustres

une ville, et non pas la clémence pour des ennemis vaincus, la modération dans la plus grande prospérité et la crainte d'irriter les dieux par un orgueil fier et insolent? Vous n'avez point sans doute oublié que ce même Nicias, sur le sort duquel vous êtes près de prononcer, est celui qui plaida votre cause dans l'assemblée des Athéniens, et qui employa tout son crédit et toute son éloquence pour les détourner de vous faire la guerre. Une sentence de mort prononcée contre ce digne chef est-elle donc une juste récompense du zèle qu'il a témoigné pour vos intérêts? Pour moi, la mort me sera moins triste que la vue d'une telle injustice commise par ma patrie et par mes concitoyens.

ROLLIN.

L'Orpheline.

Au pied des saints autels j'avais prié longtemps ;
Des cierges consumés la flamme vacillante,
Errant autour de moi, jetait de temps en temps,
Comme un dernier adieu, leur clarté plus brillante ;
Bien plus pâles ensuite, ils n'éclairaient plus rien :
Et sur le simple autel les pieuses reliques,

Les images gothiques

Semblaient fuir, se couvrant d'un voile aérien :
Et mes yeux, fatigués de répandre des larmes,
A cette obscurité trouvaient alors des charmes.

J'écoutais s'affaiblir les derniers bruits du soir,
Et sur les bleus vitraux je regardais encore
Si le jour qui fuyait me laisserait y voir,
Près de mon saint patron, la Vierge que j'adore !
Mais elle et tous les saints ne s'apercevaient plus,
Et sous un rideau noir, on eût dit que dans l'ombre

De cette nuit plus sombre

Ils étaient tour à tour pour jamais disparus !

Et moi; fermant mes paupières lassées,
 Je ne me souvins plus de mes peines passées.
 Mon front appesanti s'inclina sur ma main.
 Et, près de m'endormir, je vis dans un nuage
 Des anges occupés à tracer un chemin
 Où leurs ailes laissaient un lumineux passage ;
 L'un d'eux me souriait comme pour me bénir,
 Puis, en me soulevant doucement de la terre,
 Semblait avec mystère
 M'avertir que ma vie était près de finir.

Et je sentis alors qu'avec de blanches ailes
 Je parcourais dans l'air des régions nouvelles ;
 Des sons mélodieux me berçaient mollement,
 Leurs accords inconnus parcouraient la surface
 De cet azur que Dieu nomma le firmament,
 Se perdaient, renaissaient et mouraient dans l'espace.
 Une clarté nouvelle alors frappa mes yeux ;
 En mon ange gardien, qui me servait de guide,
 Cessa son vol rapide...

“ Où sommes-nous ? ” lui dis-je ; il me répond : “ Aux
 [cieux. ”

Et la Vierge Marie, en m'appelant sa fille,
 Me dit : “ Approche, enfant, je te rends ta famille. ”
 Alors je vis ma mère ; elle m'ouvrit ses bras.
 Mon père souriait à ma joie enfantine ;
 Des chérubins jetaient des roses sous mes pas,
 Et des voix répétaient : “ Tu n'es plus orpheline. ”
 Soudain je crus sentir un baiser maternel ;
 Sous ce premier baiser tressaillant tout entière,
 Je rouvris ma paupière...

Hélas ! j'étais encor seule au pied de l'autel !
 Et, voyant le bonheur fuir sans pouvoir le suivre,
 Je regardais le ciel, et je pleurais de vivre.

Madame WALDOR.

Le Cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, et il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs ; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu ; il sait exprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre ; qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

L'Écureuil.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériterait d'être épargné : il n'est ni carnassier ni nuisible quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux ; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faine et du gland ; il est propre, lesté, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux ; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux. les membres très-dispos ; sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de pa-

nache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres ; il se tient ordinairement assis, presque debout, et se sert de ses pieds de devant comme d'une main pour porter à sa bouche ; au lieu de se cacher sous terre il est toujours en l'air ; il approche des oiseaux par sa légèreté ; il demeure comme eux sur la cime des arbres, en sautant de l'un à l'autre, et fait son nid sur le plus haut. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les trous, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision. Il a les mouvements si prompts qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse. BUFFON.

Travaux des Castors.

Les castors commencent par s'assembler au mois de juin ou juillet pour se réunir en société ; ils arrivent en grand nombre et de plusieurs côtés et forment bientôt une troupe de deux ou trois cents ; le lieu du rendez-vous est ordinairement le lieu de l'établissement, et c'est toujours au bord des eaux. Si ce sont des eaux calmes et qui se soutiennent à la même hauteur, comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une digue ; mais, dans les eaux courantes, qui sont sujettes à hausser ou à baisser, comme sur les ruisseaux, les rivières, ils établissent une chaussée, et, par cette retenue, ils forment une espèce d'étang ou de pièce d'eau qui se soutient toujours à la même hauteur. La chaussée traverse la rivière comme une écluse, et va d'un bord à l'autre ; elle a souvent quatre-vingts ou cent pieds de longueur sur dix ou douze d'épaisseur à sa base. Cette construction paraît énorme pour des animaux de cette taille, et suppose, en effet, un travail immense ; mais la

solidité avec laquelle l'ouvrage est construit étonne plus que sa grandeur. L'endroit de la rivière où ils établissent cette digue est ordinairement peu profond ; s'il se trouve sur le bord un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur construction. Cet arbre est souvent plus gros que le corps d'un homme ; ils le scient, ils le rongent au pied, et, sans autre instrument que leurs quatre dents incisives, ils le coupent en assez peu de temps, et le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'est-à-dire en travers de la rivière ; ensuite, ils coupent les branches de la cime de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau et le faire porter partout également. Ces opérations se font en commun : plusieurs castors rongent ensemble le pied de l'arbre pour l'abattre ; plusieurs aussi vont ensemble pour en couper les branches lorsqu'il est abattu ; d'autres parcourent en même temps les abords de la rivière, et coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuisse ; ils les dépècent et les scient à une certaine hauteur pour en faire des pieux : ils amènent ces pièces de bois, d'abord par terre jusqu'au bord de la rivière, et ensuite par eau jusqu'au lieu de construction ; ils en font une espèce de pilotis serré, qu'ils enforcissent encore en entrelaçant des branches entre les pieux. A mesure que les uns plantent ainsi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre qu'ils gâchent avec leurs pieds et battent avec leur queue ; ils la portent dans leur gueule et avec les pieds de devant, et ils en transportent une si grande quantité, qu'ils en remplissent tous les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux, tous égaux en hauteur et tous plantés les uns contre les autres ; il s'étend d'un bord à l'autre de la rivière, et est rempli et maçonné partout. Les pieux sont plantés verticalement du côté de la chute de l'eau ; tout l'ouvrage est, au contraire, en talus du côté qui en soutient la charge, en sorte que la chaussée, qui a dix ou douze pieds de largeur à la base, se réduit à

deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet; elle a donc non-seulement toute l'étendue, toute la solidité nécessaires, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de passer, en soutenir le poids et en rompre les efforts. Au bout de la chaussée, c'est-à-dire dans la partie où elle a le moins d'épaisseur, ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente, qui sont autant de décharges de superficie, qu'ils élargissent ou rétrécissent selon que la rivière vient à hausser ou baisser; et lorsque, par des inondations trop grandes ou trop subites, il se fait quelques brèches à leur digue, ils savent les réparer, et travaillent de nouveau dès que les eaux sont baissées.

BUFFON.

L'Âne.

L'âne est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille que le cheval est fier, ardent, impétueux; il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtimens et les coups; il est sobre, et sur la quantité, et sur la qualité de la nourriture; il se contente des herbes les plus dures, les plus désagréables, que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent; il est fort délicat sur l'eau, il n'en veut boire que de la plus claire, aux ruisseaux qui lui sont connus; il boit aussi sobrement qu'il mange, et n'enfonce point du tout son nez dans l'eau, par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles. Comme on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère; et, sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut, et semble par là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui; car il ne se vautre pas, comme le cheval, dans la fange et dans l'eau: il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue; aussi a-t-il la jambe plus

sèche et plus nette que le cheval ; il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Dans la première jeunesse, il est gai et même assez joli, il a de la légèreté et de la gentillesse ; mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitements, et il devient lent, indocile et têtue... Il s'attache cependant à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité ; il le sent de loin et le distingue de tous les autres hommes ; il reconnaît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés ; il a les yeux bons, l'odorat admirable, l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au rang des animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouïe très-fine et les oreilles longues ; lorsqu'on le surcharge, il le marque en inclinant la tête et en baissant les oreilles ; lorsqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche et retire les lèvres d'une manière désagréable, ce qui lui donne l'air moqueur et dérisoire ; si on lui couvre les yeux, il reste immobile ; et, lorsqu'il est couché sur le côté, si on lui place la tête de manière qu'un œil soit appuyé sur la terre, et qu'on couvre l'autre avec une pierre ou un morceau de bois, il restera dans cette situation sans faire aucun mouvement et sans se secouer pour se relever ; il marche, il trotte et il galope comme le cheval ; mais tous ses mouvements sont petits et beaucoup plus lents ; quoiqu'il puisse courir d'abord avec assez de vitesse, il ne peut fournir qu'une petite carrière pendant un petit espace de temps, et quelque allure qu'il prenne, si on le presse, il est bientôt rendu.

BUFFON.

L'Ange Raphaël.

Pour ombrager ses formes divines, le séraphin porte six ailes. Deux attachées à ses épaules sont ramenées sur son sein, comme les pans d'un manteau royal ; celles du milieu

se roulent autour de lui comme une écharpe étoilée ;... les deux dernières, teintes d'azur, battent à ses talons rapides. Il secoue ses plumes qui répandent des odeurs célestes.

Il s'avance dans le jardin du bonheur, au travers des bocages de myrtes, et des nuages de nard et d'encens ; solitudes de parfums où la nature dans sa jeunesse se livre à tous ses caprices... Adam, assis à la porte de son berceau, aperçut le divin messenger. Aussitôt il s'écrie : " Ève, accours ! viens voir ce qui est digne de ton admiration ! Regarde vers l'orient, parmi ces arbres. Aperçois-tu cette forme glorieuse qui semble se diriger vers notre berceau ? On la prendrait pour notre aurore qui se lève au milieu du jour.... "

Le Curé de campagne.

Voyez-vous ce modeste et vieux presbytère !
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits ?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime :
Le pauvre le bénit et le riche l'estime ;
Et souvent deux mortels l'un de l'autre ennemis
S'embrassent à sa table et retournent amis.

Honorez ses travaux. Que son logis antique,
Par vous rendu décent, et non pas magnifique,
Au dedans, des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au dehors :
La pauvreté dégrade, et le faste révolte ;
Partagez avec lui votre riche récolte :
Ornez son sanctuaire et parez son autel ;
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel :
Et quel spectacle, ô Dieu, vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur et que console un sage !
Non, Rome subjuguant l'univers abattu
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.

DELILLE.

La Bétique.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux qui est toujours serein. Le pays a pris ce nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des colonnes d'Hercule et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été est toujours tempérée par des zéphyrs rafraichissants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il

y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays : mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses ; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Les habitants de ce beau pays sont presque tous bergers ou laboureurs. On y voit peu d'artisans ; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes ; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture de la terre et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le fer et le bois en œuvre ; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles ; car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. FÉNELON.

Ancienne Tyr.

Les vents contraires nous retinrent assez longtemps à Tyr. Je profitai de ce séjour pour connaître les mœurs des Phéniciens, si célèbres chez toutes les nations connues. J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque ; enfin, par la douceur de son climat, car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi : elle est rafraîchie par le vent du nord, qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban,

dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des pointes de rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux bondissant sur l'herbe fraîche : là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port, on voit comme une forêt de mâts de navires ; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte et la pourpre tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux ; cette

double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer ; on s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gadès, et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge ; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans les îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.—FÉNELON.

Les métamorphoses du singe.

Gille, histrion de foire, un jour, par aventure,
 Trouva sous sa robe un miroir ;
 Mon singe au même instant chercha à s'y voir.
 " O le museau grotesque ! quelle triste figure !
 S'écria-t-il : que je suis laid !
 Puissant maître des dieux, j'ose implorer tes grâces ;
 Laisse-moi le lot des grimaces ;
 Je te demande au reste un changement complet. "
 Jupin l'entend, et dit : " Je consens à la chose :
 Regarde : es-tu content de ta métamorphose ? "
 Le singe était déjà devenu perroquet.
 Sous ce nouvel habit le drôle s'examine,
 Aime assez son plumage, et beaucoup son caquet ;
 Mais il n'a pas tout vu : " Peste ! la sotte mine
 Que me donne Jupin ! le long bec que voilà !
 J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme :
 Donnez-moi vite une autre forme. "
 Par bonheur en ce moment-là
 Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire ;
 Il en fait donc un paon ; et cette fois le sire,
 Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
 S'enfle, se pavane et s'admire.
 Mais las ! il voit ses vilains pieds ;
 Et mon impertinente bête

A Jupin derechef adresse une requête.

“ Ma bonté, dit le dieu, commence à se lasser.

Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,

Et vais de chaque état où tu viens de passer

Te conserver le caractère ;

Mais aus-i plus d'autre prière ;

Que je n'entende plus ton babil importun.”

A ces mots, Jupiter lui donne un nouvel être ;

Et qu'en fait-il ? Un petit-maître.

Depuis ce temps, dit-on, les quatre n'en font qu'un.

Les Francs sur le point de livrer bataille (470).

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse ; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le muflle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide ; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés ; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier ; arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille,

Le formidable triangle, où l'on ne distingue qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avancait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain.

Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques, en forme de gueules ouvertes, ombragés de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes, ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs ; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston (1) promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

(1) *Tuiston*. Divinité des Germains, qui le disaient fils de la Terre.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les deux armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances ; les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants pour respirer les sons belliqueux.

CHATEAUBRIAND.—*Les Martyrs.*

La jeune Captive.

- " L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;
 " Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
 " Boit les doux présents de l'aurore ;
 " Et moi comme lui belle, et jeune comme lui,
 " Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 " Je ne veux point mourir encore.
 " Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort ;
 " Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
 " Je plie et relève ma tête.
 " S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 " Helas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts !
 " Quelle mer n'a point de tempête !
 " L'illusion féconde habite dans mon sein ;
 " D'une prison sur moi les murs pèsent en vain ;
 " J'ai les ailes de l'espérance.
 " Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
 " Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
 " Philomèle chante et s'élance.
 " Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
 " Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
 " Ni mon sommeil ne sont en proie.

- “ Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
“ Sur des fronts abattus mon aspect en ces lieux
“ Ramène presque de la joie.
“ Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
“ Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
“ J’ai passé les premiers à peine.
“ Au banquet de la vie à peine commencé,
“ Un instant seulement mes lèvres ont pressé
“ La coupe en mes mains encor pleine.
“ Je ne suis qu’au printemps, je veux voir la moisson ;
“ Et comme le soleil, de saison en saison,
“ Je veux achever mon année.
“ Brillante sur ma tige et l’honneur du jardin,
“ Je n’ai vu luire encor que les feux du matin,
“ Je veux achever ma journée.”

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S’éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d’une jeune captive :
Et, secouant le joug de mes jours languissants
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

A. CHÉNIER.

Combat de Mérovée contre un Gaulois.

Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d’armes, appelés ses douze pairs, qu’il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière surnommée l’oriflamme. Le chariot, chargé d’horribles dépouilles, était traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttaient le sang, et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L’héritier de l’épée de Pharamond avait l’âge, la beauté et la fureur

de ce démon de la Thrace qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées.

Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose le lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis ; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage ; il ferme tour à tour sa gueule fatiguée, qu'embarrassent des flocons de laine ; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés ; sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou ; il croise ses griffes puissantes, il allonge la tête sur ses ongles, et, les yeux demi-fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume ; il s'avance vers le fils de Pharamond ; il lui crie d'un ton brusque :

“ Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de Tentatès. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse. ”

— “ Je ne crains qu'une chose, ” repartit le Gaulois frémissant de courroux : “ c'est que le ciel ne tombe sur ma tête. ”

— “ Cède-moi la terre, ” dit l'orgueilleux Sicambre.

— “ La terre que je te céderai, tu la garderas éternellement. ”

A ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance du char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes et se présente au Gaulois qui venait à lui.

Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux chefs. Le Gaulois fond, l'épée à la main, sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule, et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée, à son tour, lance son angon, qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même ins-

tant, le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée du bûcheron dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage ; sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

CHATEAUBRIAND.—*Les Martyrs.*

Charlemagne.

Le but constant de Charlemagne, dans sa législation, fut de modifier et de fonder en quelque sorte les lois des Ripuaires, des Lombards, des Saxons, des Bavares et des divers peuples qui formaient son vaste empire, pour les ramener à l'unité du droit romain. Le trait saillant de ce travail immense est un religieux attachement à l'Eglise et un respect profond pour le droit canonique, dont toutes les prescriptions sont rendues obligatoires. Charlemagne entre franchement dans le rôle d'*Evêque du dehors*, titre qu'il aimait à se donner lui-même, à l'exemple du grand Constantin. De là est descendu, dans la législation et la jurisprudence des nations de l'Europe, quelque chose de cet esprit de douceur et d'humanité qui anime essentiellement la législation et la jurisprudence de l'Eglise. Pour assurer l'exécution de ses lois et s'éclairer sur le véritable état des populations soumises à son sceptre, l'empereur faisait parcourir chaque année, toutes les provinces, par des commissaires chargés de tout voir et de tout entendre, pour faire ensuite leur rapport au chef de l'Etat. Ces envoyés, appelés *missi dominici*, étaient toujours deux par chaque province, un évêque et un duc ou un comte. Telle

est l'origine des *inspecteurs*, que les différentes administrations modernes ont conservés. Au reste, voici comment Montesquieu parle des lois et du gouvernement de Charlemagne :

“ Ce grand prince fit d'admirables réglemens ; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit dans sa législation un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout ; les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus ; il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut, à un plus haut degré, l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne sut mieux les éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérans, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré, son caractère était doux, ses manières simples ; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il mit une règle admirable dans sa dépense ; il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie ; un père de famille pourrait apprendre, dans ses lois, à gouverner sa maison ; on voit, dans ses capitulaires, la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses.

Je ne dirai plus qu'un mot : il ordonnait qu'on vendit les œufs des basses-cours et les herbes inutiles de ses jardins, et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers. ”

DARRAS.

La pauvre fille.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,

Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs ;
Sa mère lui portait la douce nourriture :

Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?

Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?

Rien ne m'appartient sur la terre,

Je n'ai pas même de berceau,

Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,

De leurs embrassements j'ignore la douceur ;

Et les enfants de la vallée

Ne m'appellent jamais leur sœur !

Je ne partage pas les jeux de la veillée ;

Jamais sous un toit de feuillée

Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,

Et de loin je vois sa famille,

Autour du sarment qui pétille,

Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière,

En pleurant j'adresse mes pas,

La seule demeure ici-bas

Où je ne sois pas étrangère,

La seule devant moi qui ne se ferme pas !

Souvent je contemple la pierre

Où commencèrent mes douleurs ;

J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être, y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents,
La pauvre fille est sans parents,
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre !

J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée ;
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée !

Soumet.

Invasion des Gaules par Attila (451).

Attila, le plus redoutable *faucheur d'hommes* qui eût paru à la tête des nations barbares, semblait né pour l'effroi de l'univers. Sorti des forêts de la Tartarie, il s'attachait à sa destinée je ne sais quelle terreur, et le vulgaire se faisait de lui une opinion formidable. Sa démarche était superbe, sa puissance apparaissait dans les mouvements de son corps et dans le roulement de ses regards. Sa courte stature, sa large poitrine, sa tête plus large encore, sa barbe rare, son teint basané, annonçaient son origine. Sa capitale était un camp, dans les paturages du Danube. Les rois qu'il avait soumis, veillaient, tour à tour, à la porte de sa tente. Couvrant sa table de plats de bois et de mets grossiers, il laissait les vases d'or et d'argent aux mains de ses soldats. Assis sur une escabelle, le Tartare recevait les ambassadeurs de Valentinien III et de Théodose-le-jeune, dont il trompait la crédulité d'une manière qui eût fait honneur au plus habile courtisan de Constantinople ou de Rome. Il disait de lui-même, avec une énergie sauvage : “ L'étoile tombe, la terre tremble ; je suis le marteau de l'univers. L'herbe ne croît

plus, partout où le cheval d'Attila a passé. Il se faisait donner le titre officiel de *Fléau de Dieu*. Les deux empereurs de Ravenne et de Constantinople avaient cru arrêter ce barbare à leurs portes, en lui donnant le titre de *général de l'empire*, et en lui payant un tribut, qu'ils regardaient comme ses appointements. Le Hun disait, à ce propos : "Les généraux des empereurs sont des valets; les valets d'Attila sont des empereurs." Un jour, il envoya deux Goths, l'un à Theodose II, l'autre à Valentinien III, porter ce message : "Attila, mon maître et le vôtre, vous ordonne de lui préparer un palais." C'était le signal de l'invasion.

Traînant à sa suite une meute de princes tributaires, et 500,000 Barbares, Attila franchit le Rhin, et pénétra dans les Gaules. Tongres, Rheims, Arras, Cambrai, Besançon, Langres, Auxerre, furent livrées au pillage et à toutes les violences d'une soldatesque sans frein. Metz, qu'une plus longue résistance vouait à une punition plus effroyable encore, vit égorger la plus grande partie de ses habitants. Les Barbares emmenèrent les autres prisonniers avec l'évêque, et mirent le feu à la ville, qui fut réduite en cendres. Troyes était menacée du même sort. Lupus, son saint évêque, ne cessait de solliciter la miséricorde de Dieu, par ses prières, ses larmes, ses jeûnes et ses bonnes œuvres. Enfin, rempli d'une confiance surnaturelle, il revêt ses habits pontificaux, marche à la rencontre d'Attila, et lui demande : "Qui êtes-vous, pour vaincre tant de rois et de peuples, ruiner tant de cités et subjuguier l'univers ?" Attila répondit : "*Je suis le roi des Huns, le fléau de Dieu.*" "Si vous êtes le fléau de mon Dieu, répliqua l'évêque, souvenez-vous d'en faire que ce que vous permet la main qui vous meut et vous gouverne." Attila, étonné de la fierté de ce langage et de la majesté du saint pontife, promit d'épargner la ville, et la traversa sans y faire de mal.—A Paris, l'alarme fut si grande, que les habitants songeaient à se retirer, avec leurs femmes et leurs enfants, dans des places mieux fortifiées. Sainte Gèneviève, l'humble vierge de Nanterre, se

fit la patronne et la mère de la cité. Elle raffermirait tous les courages, pourvut à tous les besoins, assura des subsistances à la multitude épouvantée, et promit au nom du ciel, qu'Attila n'approcherait point des murs de Paris. En effet, le roi des Huns, changeant tout à coup de direction, vint s'abattre, avec ses hordes innombrables, sur la ville d'Orléans. Cette cité, destinée aux plus miraculeuses délivrances, avait alors pour évêque saint Aignan. Elle lui dut son salut. Il avait eu le temps d'aller à Arles solliciter du secours près d'Aétius, général des Romains. Au moment où Orléans, pressée par la famine, allait ouvrir ses portes aux Barbares, l'armée combinée d'Aétius et de Théodoric, roi des Visigoths, parut en vue de ses murs. Attila, frémissant de rage, leva le siège, et alla chercher, dans les plaines de Châlons, un champ de bataille où il pût déployer ses forces, et offrir le combat à ses adversaires. Aétius et Théodoric comptaient dans leurs rangs un prince des Francs, Mérovée, qui commandait un corps de sa nation. Les deux armées, campées en présence l'une de l'autre, réunissaient à peu près un million de combattants. La bataille s'engagea ; ce fut l'une des plus effroyables dont l'histoire ait conservé le souvenir—300,000 hommes restèrent sur la place : un ruisseau, qui traversait la plaine, devint un torrent ensanglanté. Théodoric y perdit la vie, mais il avait, par sa valeur, assuré la victoire à ses alliés. Attila, complètement défait, s'enfuit dans son camp, et repassa le Rhin.

DARRAS.

Triptolème ou l'Agriculture.

Triptolème, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la déesse à tous les peuples qui auraient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, et pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre et à la fertiliser en dé-

chirant son sein : bientôt les moissonneurs ardents et infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvraient les campagnes. Les peuples, même sauvages et farouches, qui couraient épars çà et là dans les forêts d'Épire et d'Étolie pour se nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs et se soumirent à des lois, quand ils eurent appris à faire croître des moissons et à se nourrir de pain.

Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a à ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichon ; ils méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, et qui les détournent du travail, où ils trouveraient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu. Heureux les Grecs, s'il étaient demeurés fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissants, libres, heureux, et dignes de l'être par une solide vertu ! Mais, hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vraies, et ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité.

FÉNELON.

Terreur de Néron.

..... Mon trône est renversé !
 De l'univers entier je me vois repoussé !
 Me voilà seul, portant la haine universelle !
 Puisse-t-on ignorer le lieu qui me recèle !
 Qu'au moins mes jours sauvés !... Dois-je former ces vœux !
 N'avoir d'autre palais que ces caveaux affreux.

D'autre cour que leur deuil, leur silence et leur ombre,
Et ne voir d'autre jour que cette clarté sombre !
Ah ! cette vie horrible est semblable au trépas !
Où suis-je ? un songe affreux !... Non, non, je ne dors pas !
De mon cœur soulevé c'est un secret murmure ;
Je m'entends appeler meurtrier et parjure ;
Je le suis... Mais quels cris ! quels lugubres accents !
Une sueur mortelle a glacé tous mes sens...
Ne me trompé-je pas ? je crois voir mes victimes...
Je les vois, les voilà !... Du fond des noirs abîmes
S'élançant jusqu'à moi des fantômes sanglants ;
Ils jettent dans mon sein des flambeaux, des serpents ;
Je ne puis me soustraire à leur troupe en furie...
Arrêtez... Est-ce toi, vertueuse Octavie ?
Tu suis contre Néron un trop juste transport.
Qu'oses-tu m'annoncer ?... Ah ! je t'entends... la mort !
La mort !... Tu viens aussi me l'apporter, mon frère !
Mais que vois-je, grands dieux ! Agrippine, ma mère !
Tous les morts, aujourd'hui, sortent-ils du tombeau ?
"Meurs ! meurs !" criez-vous tous... Quel supplice nouveau !
Contre moi l'univers appelle la vengeance,
Et la tombe elle-même a rompu son silence !
Je n'en peux plus douter, la mort, la mort m'attend :
Eh ! comment soutenir ce redoutable instant ?

LEGOUVÉ.

Bataille de Tolbiac—Baptême de Clovis.

Plusieurs bandes suéviques, désignées sous le nom d'Allemands, franchirent le Rhin à Cologne, envahirent le territoire de Sigebert, chef des Ripuaires. Clovis se porta au secours de Sigebert, arma ses Francs et vola vers le fleuve. Les deux armées se rencontrèrent près de Tolbiac. Le choc fut terrible entre deux nations également braves, également jalouses de leur gloire et de leur liberté. Une

blesse, reçue par Sigebert, jeta le désordre parmi les siens, la terreur se propagea dans tous les rangs, et Clovis, voyant la bataille presque perdue, s'écria : " Dieu que Clotilde adore, je n'ai plus d'autre secours que vous. Si vous me rendez victorieux, je croirai en vous, et me ferai baptiser en votre nom." A ce vœu, prononcé d'une voix éclatante, le courage renaît dans le cœur des Francs. Clovis lui-même, animé d'un nouveau feu, rallie ses gens et se précipite, tête baissée, sur les ennemis. L'effroi passe alors dans leurs rangs, et leur roi reste sur la place, avec la plus grande partie de son armée. De retour dans ses états, après cette victoire, Clovis se fit instruire par saint Remi et saint Waast, moine des environs de Toul. Un jour que le Saint évêque de Reims lui lisait la passion de Jésus-Christ, Clovis, dans l'indignation d'un guerrier qui ne connaît rien au-dessus de ses armes, s'écria ; " Que n'étais-je là avec mes Francs ? " Je vous écouterai volontiers, disait-il encore à saint Remi ; mais il reste un obstacle, c'est que le peuple qui m'obéit ne veut pas renoncer à sa croyance ; j'irai vers lui et je lui parlerai, d'après vos paroles." Une assemblée générale des chefs fut en effet convoquée ; mais à peine eut-il prononcé quelques mots, que tous les Saliens présents s'écrièrent : " Nous rejetons les dieux mortels ; nous ne voulons plus adorer que le Dieu de Remi."

Rempli d'allégresse, Saint Remi prépara tout pour le baptême du roi Clovis et des Francs. Secondé de saint Waast, il continua de les instruire, et leur fit observer, suivant les canons, quelques jours de jeûne et de pénitence. Les fonts baptismaux de Saint-Martin, église de Reims, furent ornés avec magnificence ; la nef fut tendue de courtines blanches, couleur symbolique qui brillait aussi sur les vêtements de Clovis et des autres catéchumènes, choisis parmi l'élite des Saliens. La nuit de Noël, toutes les rues étaient tapissées, depuis le palais du roi jusqu'à la basilique ; l'église, éclairée de cierges parfumés, étincelait de mille feux. Le cortège se dirigea vers la ba-

silique, précédé de la croix et du livre des Evangiles, qu'on portait processionnellement. Saint Remi tenait le roi par la main ; la reine Clotilde suivait, accompagnée des deux princesses Alboflède et Lanthilde, sœurs de Clovis. Plus de trois mille officiers et seigneurs de la cour, revêtus d'ornements blancs, allaient aussi recevoir le baptême avec leur roi. Clovis, frappé de la pompe déployée dans cette auguste nuit, demanda au saint évêque : " Mon père, est-ce là le royaume de Jésus-Christ où vous avez promis de m'introduire ? " " Non, " répondit saint Remi, " ce n'est que l'entrée du chemin qui y conduit. " Arrivé au baptistère, le roi demanda la grâce d'être régénéré dans ces eaux salutaires. L'évêque lui dit : " Courbez la tête, fier Sicambre ; brûlez ce que vous avez adoré et adorez ce que vous avez brûlé. " Ensuite, lui ayant fait confesser la foi de la Trinité, il le baptisa et l'oignit du saint chrême. Les trois mille officiers ou soldats qui l'accompagnaient, sans compter les femmes et les enfants, furent baptisés en même temps, par les évêques et les autres ministres présents. Alboflède reçut le baptême, et Lanthilde, qui était déjà chrétienne, mais qui professait l'Arianisme, fut réconciliée par l'onction du saint chrême. Clovis ne voulut pas que les réjouissances d'une si heureuse nuit fussent troublées par les larmes des malheureux : il ordonna de mettre en liberté tous les captifs, et fit de grandes libéralités aux églises. Cette nuit de Noël, qui éclaira la naissance des Francs à la lumière de la foi, a toujours été aimée de la France, comme une fête de famille. Noël ! était le cri de joie et le cri de guerre de nos aïeux. DARRAS.

Dévouement de Mademoiselle de Sombreuil

Remontons au moment où d'un règne exécrable
Septembre ouvrit le long et vaste assassinat.
Dans le sommeil des lois, dans l'effroi du sénat,

Des monstres qu'irritaient Bacchus et les Furies,
Aux prisons, en hurlant, portent leurs barbaries.
Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs ;
Ils jettent morts sur morts et mourants sur mourants.
Tout frémit... Une fille au printemps de son âge,
Sombreuil, vient éperdue affronter le carnage.
" C'est mon père, dit-elle, arrêtez, inhumains ! "
Elle tombe à leurs pieds, elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang ! C'est peu : forte d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace,
Et tantôt s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore :
Elle le prend, le perd, et le reprend encore.
A ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévouement,
Les meurtriers émus s'arrêtent un moment.
Elle voit leur pitié, saisit l'instant prospère,
Du milieu des bourreaux elle enlève son père,
Et traverse les murs ensanglantés par eux,
Portant ce poids chéri dans ses bras généreux.
Jouis de ton triomphe, ô moderne Antigone !
Quel que soit le débat et du peuple et du trône,
Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis :
Pour admirer ton cœur tous les cœurs sont unis ;
Et ton zèle, à jamais cher aux partis contraires,
Est des enfants l'exemple, et la gloire des pères.
Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé !
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé !

LEGOUVÉ.

Politesse.—Sa nécessité et ses avantages.

La politesse consiste dans l'aisance et la grâce des manières, dans le désir de plaire aux autres, et dans une soigneuse attention à prévenir leurs besoins et même leurs moindres désirs.

A son entrée dans la société, le jeune homme chrétien doit être instruit, non-seulement des devoirs qu'impose la religion, mais aussi de ceux que prescrit la politesse. S'il est privé de cette double connaissance, sa vertu même perdra de son influence ; si, au contraire, il la possède, sa vertu sera entourée du respect auquel elle a un droit si légitime.

Créé à l'image de Dieu, et obligé d'imiter notre divin Rédempteur, dont chacune des actions ne respirait que douceur et affabilité ; destiné également à remplir un rôle relativement important sur la terre, le chrétien doit être animé des sentiments les plus tendres de bienveillance envers ses semblables, et sa conduite à leur égard ne doit cesser d'être l'expression fidèle de ses sentiments. Si toutefois il ne réunit point la simplicité, la douceur et la dignité, qui sont le caractère des mœurs chrétiennes, son maintien, au moins, doit-il être exempt de tout ce qui ne serait qu'affecté, rude ou repoussant.

Les parents et tous ceux qui sont chargés de l'importante fonction d'élever la jeunesse, ne sauraient trop s'appliquer à lui rendre les manières polies et engageantes ; de leur côté, les enfants ne doivent point manquer de correspondre aux efforts faits dans le but de développer en eux cette partie de leur éducation. Les uns et les autres doivent surtout se souvenir que le jeune âge se prête facilement aux bonnes habitudes, et que les impressions qu'il reçoit, exercent généralement la plus haute influence sur la conduite et les habitudes de l'âge avancé. Un jeune homme, il est vrai, peut, dans certaines circonstances, sembler avoir oublié les préceptes d'une bonne éducation, ses sentiments et sa conduite peuvent encore paraître n'en recevoir presque aucune influence ; mais il est aisé de remarquer en lui, même au plus fort de ses plus graves débordements et de ses plus grands excès, les salutaires effets des leçons de vertu et de politesse qu'il a reçues dans son enfance.

Après que Michel-Ange eut passé plusieurs jours à donner, sur une statue, ce qu'il appelait un léger degré de grâce à un membre et d'énergie à un autre, un gentilhomme lui fit remarquer que ce n'étaient que des minuties indignes d'une aussi grande attention. "Des minuties très-certainement," répliqua-t-il; "mais les minuties font la perfection, et la perfection n'est pas une minutie." Cette observation peut parfaitement s'appliquer à la politesse, laquelle consiste en une foule de petites choses, telles qu'un regard, le ton de la voix, une bonne parole, une action obligeante, une marque de satisfaction et de gratitude pour un service reçu, en un mot une infinité d'attentions délicates qu'il est plus aisé d'éprouver que de décrire. Prises isolément, ces choses peuvent bien paraître des minuties, mais, dans leur ensemble, elles sont les marques caractéristiques de la vraie politesse.

C'est dans le cœur que la vraie politesse prend sa source, car c'est du cœur que nous vient ce désir sincère d'être obligeant envers nos semblables et de les rendre heureux. Si elle est pratiquée dès le jeune âge, la politesse devient une habitude dont l'exercice, comme celui des autres habitudes, nous est aisé et agréable. Elle commence sous le toit paternel et se perfectionne dans les relations journalières de la vie domestique. Là, en effet, plus facilement que partout ailleurs, les passions, naissant graduellement, peuvent être comprimées : là encore on peut s'exercer fréquemment à des sentiments de bienveillance et se livrer à de continuels échanges de bons offices ; là enfin, on se forme aux véritables manières du savoir-vivre et de la courtoisie.

L'enfant qui, pendant son séjour à la maison, agit envers ses parents avec respect et amour, envers ses frères et sœurs avec bonté et affection ; qui cherche les occasions de leur rendre de petits services et s'attriste quand il ne peut contribuer à leur bien-être et à leur bonheur ; qui ne se laisse jamais aller à la colère, à la morosité ou à

l'incivilité, mais qui est uniformément doux, aimable et obligeant ; cet enfant, disons-nous, trouvera également aisé d'agir, en toute occasion, envers ses semblables, avec douceur et affabilité. Celui, au contraire, qui est accoutumé à agir avec rudesse et incivilité au sein de sa famille, ne possèdera jamais ce caractère aimable et généreux, non plus que ces manières polies et engageantes, si indispensables, à chaque instant, dans les différents rapports de la société.

Il est rapporté d'un certain prélat, remarquable par ses manières douces et élégantes que, dans sa maison et dans ses relations avec ses domestiques, il manifestait, jusque dans ses moindres actions, la même douceur et la même courtoisie dont, en public, il faisait la règle de sa conduite. Aussi n'était-il jamais surpris ; et il agissait en tout lieu et en toute circonstance avec tant de grâce et de bonté, qu'il commandait le respect et s'attirait l'estime de tous ceux qui l'approchaient. Quelle leçon, pour les jeunes gens, de s'accoutumer à pratiquer chez eux les devoirs qu'ils auront à remplir au dehors ! ainsi ils n'agiront jamais, comme il n'arrive que trop souvent, en négligence, rudesse ou incivilité. Ils se souviendront que toute politesse, si recherchée fût-elle, ne peut être sincère et durable, qu'autant qu'elle a pour principe l'amour de Dieu et le désir de lui plaire. Quiconque, dès son bas âge, s'habitue à n'envisager que Dieu et son bon plaisir dans toutes les bonnes actions qu'il accomplit, ne pourra que se fortifier de plus en plus dans l'amour pour ses semblables, et se sentira porté comme tout naturellement à leur rendre, même dans les circonstances les plus repoussantes, tous les services que lui inspirera son affection pour eux.

Politesse—Sa nécessité et ses avantages (suite).

Deux choses sont extrêmement nuisibles à la politesse ; si elles ne sont combattues, elles en rendent la pratique presque impossible. La lère est l'*égoïsme*. Celui qui ne recherche que lui-même et sa propre satisfaction et qui ignore le bonheur que procure la pensée d'avoir fait plaisir aux autres, ne saurait se faire à l'idée qu'il faut préférer toujours les autres à soi-même, s'étudier à plaire sans gêner qui que ce soit, se faire violence afin de contenir son cœur et sa langue alors même qu'il pourrait être provoqué, céder toujours avec bonne grâce aux humeurs et aux caprices d'autrui ; enfin, il ne saurait s'assujettir à cette foule de petits sacrifices qu'exige la politesse. De tels sacrifices deviennent des sources de jouissance pour le cœur généreux, lequel, en retour de ses marques d'attention, manque rarement de recevoir de sincères témoignages de reconnaissance.

La seconde chose opposée à la politesse, c'est le *caractère morose*. Un caractère joyeux est une des plus précieuses bénédictions ; comme le soleil, il procure une agréable clarté partout où il apparaît. De plus, il ne contribue pas seulement au bonheur de celui qui en est doué, mais il répand aussi la gaieté et l'allégresse tout autour de lui. Qu'il est triste le séjour d'une maison d'où la gaieté est entièrement bannie, par suite du naturel colère, emporté et toujours mécontent de quelques-uns de ses membres ! La paix, l'union et les bons sentiments font place, dans cette demeure, à une froideur, à un éloignement, et peut-être à une aversion réciproques ; et le foyer domestique, autour duquel tous les membres devraient se réunir dans la joie et dans une affectueuse allégresse, au lieu d'être le centre de la lumière, de l'amour et du bonheur, devient au contraire un objet de tristesse et de haine.

Une jeune personne ne doit jamais se permettre une passion ni un sentiment qui pourraient tant soit peu oc-

casionner ou augmenter un mal si déplorable. Si toutefois par malheur, elle possédait un caractère obstiné et violent, faute d'avoir, pendant son enfance, été formée à la bonne éducation et à la piété, elle devrait se bien garder de désespérer de son amendement. Comme il n'y a pas de disposition naturelle, si bonne fût-elle, qui ne soit susceptible d'amélioration ; de même, il n'y en a *pas une* si mauvaise qu'on la suppose, qui ne puisse être retenue et modérée. Celui, à la voix duquel les vagues ont obéi sur le champ, quand il leur a commandé de s'apaiser, est toujours disposé à aider de sa grâce ceux qui désirent calmer le tumulte de leurs passions. Quand de mauvais penchants sont gouvernés et réfrénés avec courage et constance, il deviennent ordinairement de puissants moyens de sanctification.

Bien des personnes, d'un naturel des plus ardents et des plus violents, sont devenues, avec la grâce de Dieu, avec des efforts et la vigilance sur elles-mêmes, des modèles de douceur, de modération et de sainteté. L'auteur de la vie du jeune duc de Bourgogne rapporte de ce prince " qu'il était né avec des tendances redoutables, et que, pendant ses premières années, il devint un objet de terreur ; qu'il avait le cœur dur et était irascible au suprême degré, même contre les objets inanimés ; violent jusqu'à la fureur ; incapable de supporter la moindre opposition à ses désirs, même de la part du temps ou du climat, sans entrer dans un paroxysme de rage qui faisait trembler pour sa vie ; entêté à l'excès, et passionné dans la poursuite de ses plaisirs : qu'il considérait les autres hommes comme des atômes, auxquels il n'avait aucune ressemblance, et que ses propres frères, bien qu'ils fussent élevés comme lui, n'étaient à ses yeux que des êtres intermédiaires entre lui et le reste de l'humanité. " " Mais, " ajoute l'écrivain, " un merveilleux prodige ne tarda pas à s'opérer : sous l'habile et sage direction de Fénelon, l'heureuse influence de la religion et de la grâce

de Dieu fit de ce prince jusque-là rempli de défauts un homme tout nouveau, et ses mauvaises qualités firent place en lui aux vertus contraires. Une fois sorti de l'abîme que je viens de décrire, il se montra toujours un prince affable, honnête, modéré, patient, modeste, dur seulement pour lui-même, et fidèle observateur de ses devoirs jusque dans leurs plus menus détails. Il sembla depuis n'avoir d'autre vue que de s'acquitter avec exactitude de tous ses devoirs de fils et de sujet, et de se rendre propre, par là, à l'accomplissement de ses futures obligations."

Madame de Maintenon parle de la même manière : "Nous avons vu disparaître graduellement dans le duc de Bourgogne, les défauts qui nous avaient tant alarmés pendant sa jeunesse. Sa vertu s'accrut avec ses années; et sa piété le changea tellement que, du plus passionné des hommes qu'il était d'abord, il devint doux, honnête et complaisant; on eût dit presque que la douceur lui était naturelle, et qu'il n'était venu au monde qu'avec de bonnes qualités."

Saint François de Sales avait un caractère si violent, que pour le réduire, il assure lui-même qu'il ne lui en coûta pas moins de douze années d'une extrême violence; mais aussi il acquit une telle douceur, qu'elle devint l'ornement constant de son visage, sur lequel ne cessait de se manifester une invariable sérénité. L'air de St. François respirait tant d'affabilité et de bonté, que St. Vincent de Paule, son contemporain, affirme qu'il était comme une image vivante de notre divin Sauveur.

La rudesse des autres ne doit pas nous empêcher d'exercer la politesse envers eux. Le meilleur moyen de triompher de nous-mêmes, et, bien souvent d'opérer leur amendement, c'est de les traiter avec civilité; ce moyen si digne, nous assure en même temps cette paix intérieure qui provient toujours de la jouissance d'avoir accompli une action qui est tout à la fois opposée aux fausses ma-

ximes de la nature corrompue, et conforme aux devoirs prescrits par la religion.

Un des membres d'une famille avait un caractère si peu obligeant, qu'il ne pouvait s'assujettir à la moindre gêne ni s'imposer le plus léger sacrifice pour rendre service. Il était absorbé dans ses propres satisfactions et entièrement insensible aux agréments et aux commodités des autres. Un autre membre de la même famille, doué de sentiments religieux et affectueux, se proposa d'améliorer le caractère de son parent. Pour cet effet, il se saisit de toutes les occasions de l'obliger, allant même au-devant de ses moindres besoins, et souvent recherchant les circonstances de pouvoir lui être agréable. Un grand changement ne tarda pas à se faire remarquer : ce personnage, jusque-là si difficile, commença à exercer des actes de bonté, qu'il multiplia avec plaisir dans la suite : enfin il se distingua dans toute la famille par ses attentions pleines de politesse et de cordialité. Quant à celui qui avait si puissamment contribué à cet heureux changement, il en fut agréablement récompensé par les actes de tendresse et de bienveillance dont il fut plus tard lui-même l'objet de la part de son parent, jusqu'alors si intraitable.

Pour se bien former aux habitudes et aux usages de la politesse, il faut commencer à la pratiquer dès l'enfance, et sous les yeux de sa mère. Il faut s'exercer à ne manifester toujours qu'un profond respect envers ses parents, une sincère affection pour ses amis et ses connaissances, de l'honnêteté et de bonnes manières envers ses égaux, de l'affabilité pour ses inférieurs, une franche et loyale gaieté, un vrai désir de plaire et d'obliger ; enfin, tout en s'acquittant des différents devoirs de sa position, on doit montrer un air honnête, aimable et engageant : le tout en vue d'obéir à Dieu et avec le désir de lui plaire. Celui qui commence à fréquenter la société, doit bien se donner de garde de se rebuter pour les manières rudes et incon-

venantes dont il pourrait être l'objet ; au contraire, en quelque lieu qu'il soit placé, il s'efforcera de trouver aisé et agréable l'exercice de la politesse. C'est ainsi qu'il s'assurera le respect de tous ceux qui seront témoins de sa conduite, et, ce qui est infiniment supérieur, il obtiendra, par le principe élevé de ses actions, la bénédiction et l'approbation du ciel.

Les petits Orphelins.

L'hiver glace les champs, les beaux jours sont passés.
Malheur au pauvre sans demeure !
Loin des secours il faut qu'il meure ;
Comme les champs alors tous les cœurs sont glacés.

De l'an renouvelé c'était la nuit première ;
Les mortels revenant de la fête du jour
Hâtaient leur joie et leur retour ;
Même un peu de bonheur visitait la chaumière.

Au seuil d'une chapelle assis,
Deux enfants presque nus et pâles de souffrance
Appelaient des enfants la sourde indifférence,
Soupirant de tristes récits.

Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes,
Et semblait supplier pour eux.
Le plus jeune, tremblant, chantait baigné de larmes ;
L'autre tendait sa main aux refus des heureux.

“ Nous voici deux enfants, nous n'avons plus de mère :

“ Elle mourut hier en nous donnant son pain.

“ Elle dort où dort notre père.

“ Venez : nous avons froid, nous expirons de faim.

“ L'étranger nous a dit :—Allez, j'ai ma famille :

“ Est-ce vous que je dois nourrir ?—

“ Nous avons vu pleurer sa fille,
“ Et pourtant nous allons mourir ? ”

Et sa voix touchante et plaintive
Frappait les airs de cris perdus ;
La foule, sans les voir, s'échappait fugitive,
Et bientôt on ne passa plus.

Ils frappaient à la porte sainte ;
Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait pas.
Rien ne leur répondait que l'écho de l'enceinte,
Rien ne venait que le trépas.

La lampe n'était pas éteinte ;
L'heure, d'un triste accent, vint soupirer minuit ;
Au loin, d'un char de fête on entendit le bruit ;
Mais on n'entendit plus de plainte.

Vers l'église portant ses pas,
Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,
Les voit blanchis de neige et couchés sur la pierre,
Les appelle en pleurant... Ils ne se lèvent pas.

Leur pauvre enfance, hélas ! se tenait embrassée,
Pour conserver sans doute un reste de chaleur ;
Et le couple immobile, effrayant de pâleur,
Tendait encor sa main glacée.

Le plus grand, de son corps couvrant l'autre à moitié,
Avait porté sa main aux lèvres de son frère,
Comme pour arrêter l'inutile prière,
Comme pour l'avertir qu'il n'est plus de pitié.

Ils dorment pour toujours, et la lampe encor veille !
On les plaint : on sait mieux plaindre que secourir.
Vers eux de toutes parts les pleurs viennent s'offrir ;
Mais on ne venait pas la veille.

BELMONTET,

Bataille de Poitiers (732).

Charles Martel n'avait pas attendu que les tribus musulmanes apparussent aux portes d'Orléans et de Sens pour publier un ban de guerre. Il n'avait pas quitté la Gaule cette année là et s'était tenu prêt à jeter dans la balance le poids de son épée. L'arrivée d'Eudes, roi d'Aquitaine, va , fugitif, général sans armée, roi sans royaume, lui montra le danger plus imminent encore qu'il ne l'avait cru. Durant tout l'été de 732, les clairons romains et les trompettes germaniques retentirent dans les contrées de la Neustrie et de l'Austrasie. Les plus impénétrables marécages de la mer du Nord, les plus sauvages profondeurs de la Forêt-Noire vomirent des flots de combattants à demi nus qui se précipitèrent vers la Loire à la suite des lourds escadrons austrasiens tout bardés de fer. Cette masse énorme de Francs, de Teutons et de Gallo-Romains passa la Loire à Orléans, rallia les restes de l'armée d'Aquitaine qui avaient dû se retirer dans le Berry et dans la Touraine et parut en vue des Arabes, sous les murs de Poitiers, dans le courant du mois d'octobre 732. Abderrame y avait réuni les bataillons innombrables de ses deux armées. Ce fut un des moments les plus solennels de l'histoire du genre humain. L'Islamisme se trouvait en face du dernier boulevard de la Chrétienté. Le Nord et le Midi étaient aux prises. Le chroniqueur contemporain, Isidore de Béja, ne s'y trompe pas : il appelle l'armée franque l'armée des Européens. Cette armée détruite, la terre était à Mahomet. Quel eût été l'avenir de l'humanité, si la civilisation européenne du moyen-âge, notre mère, eût été ainsi étouffée au berceau ? Au moment du vaste choc, les Arabes présentaient à quelques égards, dans leur civilisation, un côté chevaleresque ; mais il ne faut pas se faire illusion sur la valeur réelle de ces qualités extérieures et brillantes, ni se laisser éblouir par les élégants monuments d'art et de littérature qu'ont vus naître Cordoue,

Grenade, Bagdad ou Shiraz. L'Islamisme, relativement aux croyances européennes, n'était pas un développement nouveau de l'humanité, mais un funeste élan en arrière. Le Koran ressuscitait le fatalisme antique, réjetait la femme sous le joug honteux de la polygamie brisée par la civilisation chrétienne, grecque et romaine. La soumission absolue des Musulmans aux lois fatales du ciel et au représentant du Prophète, étouffait chez eux la personnalité humaine ainsi que la vie politique, et devait les précipiter sans transition d'un fanatisme aveugle et téméraire dans une stupide inertie.

Le sort du monde allait se jouer entre les Francs et les Arabes. Les bandes austrasiennes ne soupçonnaient guère quelles destinées allaient être confiées à leur épée. Cependant un sentiment confus de la grandeur de la lutte qu'elles allaient engager parut les saisir. Les Musulmans de leur côté hésitèrent pour la première fois. Durant sept jours, l'Orient et l'Occident—s'examinèrent avec haine et terreur ; les deux armées, ou plutôt les deux mondes, s'inspiraient un étonnement réciproque par la différence des physionomies, des costumes, de la tactique. Les Francs contemplaient d'un œil surpris ces myriades d'hommes bruns aux turbans variés, aux burnous blancs, aux boucliers ronds, aux sabres recourbés, aux zagaies légères et caracolant sur leurs cavales échevelées. Les sheiks musulmans passaient et repassaient au galop devant les lignes gallo-teutoniques, pour mieux voir les géants du Nord avec leurs longs cheveux blonds, leurs heaumes brillants, leurs casques de peau de buffle, ou de mailles de fer, leurs longues épées et leurs énormes haches. Enfin, le septième jour, qui était un samedi de la fin d'octobre, vers l'aube, les Arabes et les Maures sortirent de leurs tentes aux cris des muezzins appelant le soldat à la prière. Ils se déployèrent en ordre dans la plaine, et, après la prière du matin, Abdérame donna le signal. L'armée chrétienne reçut sans s'émouvoir la grêle de traits

que firent pleuvoir sur elle les archers berbères. Les masses de la cavalerie musulmane s'élancèrent alors, et poussant leur fameux cri de guerre : *Allah at bar !* (Dieu est grand !) tombèrent comme un immense ouragan sur le front des Européens. La longue ligne des Francs ne ploya pas et resta immobile sous ce choc épouvantable, *comme un mur de fer, comme un rempart de glace. Les peuples du Septentrion restèrent serrés les uns contre les autres comme des hommes de marbre.* Vingt fois les Musulmans tournèrent bride pour reprendre du champ et revenir avec la rapidité de la foudre ; vingt fois leur charge impétueuse se brisa contre cette zone inébranlable. Les colosses d'Austrasie se dressaient sur leurs grands chevaux belges, recevaient les Arabes sur la pointe du glaive et frappant du haut en bas ces petits hommes du Midi, les perçaient d'outre en outre par d'effroyables estocades. La lutte se prolongea tout le jour, et Abdérame conservait encore l'espoir de lasser la résistance des chrétiens, lorsque vers la dixième heure (quatre heures après midi), le roi Eudes, qui, avec le reste des Vascons et de ses Aquitains, tournait l'armée arabe, se jeta sur le camp d'Abdérame et en repoussa les gardiens. *Le rempart de glace s'ébranla enfin : Charles et ses Austrasiens chargent à leur tour et renversent tout ce qui se trouve devant eux. Abdérame et l'élite de ses compagnons disparaissent, broyés sous cette masse de fer. Charles venait de conquérir son surnom de Martel, parce que, comme un marteau, il avait brisé la puissance des Sarrasins.*

DARRAS.

Une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte du Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée ; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaisait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons ; des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Anprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais, dans ces régions sauvages, l'âme se

plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

CHATEAUBRIAND.

Le Maintien.

Il n'est rien qui contribue davantage à conserver la dignité extérieure et la pureté des mœurs, comme la fidélité à composer les positions et les mouvements naturels de chaque partie du corps ; cela est si vrai, qu'un écrivain très-judicieusement fait remarquer que "la grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit." Les jeunes gens, surtout, ne sont que trop sujets aux défauts qui blessent en ce genre la modestie et les convenances. Le premier de ces défauts est une affectation ridicule qui met le corps à la gêne, et le rend semblable à une machine dont les mouvements sont mécaniquement ordonnés.

Une démarche guindée ou composée avec art n'est pas moins opposée à la modestie qu'une négligence qui annoncerait de la paresse et peu d'élévation dans les sentiments. Les personnes d'un caractère vif et pétulant doivent s'observer avec plus de vigilance que les autres. Leur attitude, quand ils sont debout ou assis, doit être composée avec attention et dignité, et leurs gestes doivent être rares mais convenables.

S'il n'est pas admis qu'un jeune homme prenne cet air grave et sérieux qui appartient à un âge plus avancé, il convient toutefois que son maintien soit modeste, gracieux et réservé, mais sans contrainte ni affectation.

Il y a quelquefois dans le maintien une certaine gravité qui décèle un péché d'orgueil, lequel est détestable dans l'homme et surtout dans le chrétien, dont le divin modèle était "doux et humble de cœur." La haute idée que tout chrétien doit avoir de son origine et de sa destinée suffit

pour lui donner cette gravité douce et aimable qui inspire également le respect et la confiance. L'air d'élévation et de grandeur dans le maintien a un certain rapport avec la grandeur et la majesté de Dieu, quand il est réglé par la modestie et l'humilité, et soutenu par le sentiment de ce qu'un chrétien est, ou au moins, doit être.

Lorsque les circonstances demandent qu'on soit debout, il ne faut ni se pencher, ni incliner la tête sur un côté non plus que l'appuyer nonchalamment sur la muraille ou sur un meuble.

Lorsqu'on veut s'asseoir, il faut prendre une position honnête et digne, et choisir une chaise haute plutôt qu'une basse. Une fois assis, il ne faut pas passer le bras sur le dossier de la chaise, ni appuyer le coude sur le dossier d'une autre chaise afin de se soutenir la tête, non plus que se balancer le corps. On doit éviter de se tenir penché ou de travers et de changer de siège sans nécessité. Ce serait encore une impolitesse que de traîner sa chaise avec bruit sur le plancher et de se placer dans un endroit passant, et gêner ainsi les personnes qui ont besoin de sortir de l'appartement ou d'y entrer.

Il serait inconvenant de choisir la plus belle chaise d'un appartement, ou un fauteuil plutôt qu'une chaise ordinaire. Toutefois si on vous présentait un certain siège, il faudrait l'accepter sans hésiter. Se choisir soi-même un siège, ce serait témoigner de la grossièreté ou de l'importance ; le refuser, ce serait mettre en doute le bon jugement de la personne qui vous l'a offert.

En entrant dans un appartement, s'il y a déjà plusieurs personnes présentes, il faut jeter un coup d'œil tout autour de soi, et, après s'être incliné, se retirer à la place assignée ou à celle qui semble la plus convenable. Si les rapports d'intimité le permettent, et qu'on juge qu'il soit nécessaire de serrer la main, on devra s'avancer d'abord vers la maîtresse de la maison, puis vers les autres personnes, en suivant l'ordre des dignités.

Il faut aussi ne jamais se lever sans nécessité lorsque tout le monde est assis, ni demeurer sur son siège quand la compagnie se tient debout. Si la personne qui adresse la parole à une autre se tient debout, cette dernière, si elle est assise, doit se lever et ne point s'asseoir de nouveau qu'elle ne soit invitée à le faire.

Si, dans la rue, il se fait des réunions de connaissances, il ne faut pas y parler d'un ton de voix si haut que les passants puissent distinguer les noms des interlocuteurs ou le sujet de la conversation. Il doit en être de même dans les magasins et dans tous les autres lieux publics.

Quand, en compagnie de quelqu'un, on rencontre un ami ou une connaissance, on ne doit point présenter celui-ci à son compagnon, à moins qu'on ait des raisons de croire que cette présentation sera agréable aux deux parties. On doit toujours présenter celui qui est inférieur en âge ou en dignité à celui qui lui est supérieur.

Il faut avoir une attention toute particulière aux différentes manières de saluer. Envers ses égaux et ses inférieurs, il est d'usage de faire une légère inclination de tête; envers les égaux avec lesquels on a une certaine familiarité, il suffit d'un geste avec la main; mais envers ceux qui, par leur position ou leur mérite, ont un droit à notre respect, il convient de toucher ou même de lever le chapeau. C'est de cette dernière manière qu'il convient de saluer, quand on rencontre un membre quelconque du clergé. La haute dignité à laquelle il a été élevé, ainsi que le respect et l'amour que nous ressentons pour le souverain Seigneur dont il est le ministre, doit nous inspirer de la vénération pour sa personne; il faut donc, qu'à l'occasion, ce sentiment intérieur soit accompagné extérieurement d'une expression en rapport.

Que les enfants sachent bien qu'ils ne doivent jamais manquer de payer ce tribut de respect et de vénération. Tant qu'ils respecteront la religion, ils en respecteront les ministres. Mais, dès qu'ils cesseront de rendre au

prêtre le respect qui lui est dû, ils ne tarderont pas non plus à mépriser la religion. Il est bien difficile, en effet, de ressentir intérieurement du respect sans le manifester extérieurement ; et ce sentiment ne tardera pas à disparaître chez nous, si l'expression extérieure en est habituellement méconnue.

Le Chrétien mourant.

Qu'entends-je ? autour de moi l'airain sacré résonne !
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne ?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau ?
O mort ! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois ? Hé quoi ! je me réveille
Sur le bord du tombeau !

O toi ! d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir !
Prends ton vol, ô mon âme ! et dépouille tes chaînes.
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir ?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière ;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir.

Mais qu'entends-je ? au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille !
Compagnons de l'exil, quoi, vous pleurez ma mort !
Vous pleurez ! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port.

LAMARTINE.—*Méditations poétiques.*

Funérailles d'Hippias.

Télémaque prit soin lui-même des funérailles d'Hippias, lui-même alla retirer son corps sanglant et défiguré de l'endroit où il était caché sous un monceau de corps morts ; il versa sur lui des larmes pieuses ; il dit : " O grande ombre, tu sais maintenant, combien j'ai estimé ta valeur ! Il est vrai que ta fierté m'avait irrité, mais tes défauts venaient d'une jeunesse ardente ; je sais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne. Nous eussions dans la suite été sincèrement unis ; j'avais tort de mon côté. O dieux, pourquoi me le ravir avant que j'aie pu le forcer de m'aimer ? "

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes, puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins, gémissant sous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfants de la terre qui semblaient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage, les hêtres, qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galèse. Là s'élève avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier ; la flamme commence à paraître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renversées et leurs yeux baissés ; la douleur amère est peinte sur ces visages si farouches, et les larmes coulent abondamment. Puis on voyait venir Phérécide, vieillard moins abattu par le nombre des années que par la douleur de survivre à Hippias, qu'il avait élevé depuis son enfance. Il levait vers le ciel ses mains et ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias, il refusait toute nourriture ; le doux sommeil n'avait pu appesantir ses paupières, ni suspendre un moment sa cuisante peine : il marchait d'un pas tremblant, suivant la foule, et ne sachant où il allait. Nulle parole ne sortait

de sa bouche, car son cœur était trop serré ; c'était un silence de désespoir et d'abattement : mais, quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coup furieux, et il s'écria : " O Hippias ! Hippias ; je ne te verrai plus ! Hippias n'est plus, et je vis encore ! O mon cher Hippias ; c'est moi qui t'ai donné la mort ; c'est moi qui t'ai appris à la mépriser ! Je croyais que tes mains fermentaient mes yeux, et que tu recueillerais mon dernier soupir. O dieux cruels, vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri, et qui m'as coûté tant de soins, je ne te verrai plus ! mais je verrai ta mère, qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux ; et j'en serai cause ! O chère ombre, appelle-moi sur les rives du Styx : la lumière m'est odieuse ; c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias, Hippias ! ô mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir."

Cependant on voyait le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portait dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent. La mort, qui avait éteint ses yeux, n'avait pu effacer toute sa beauté, et les grâces étaient encore à demi peintes sur son visage pâle. On voyait flotter autour de son cou, plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymède, qui allaient être réduits en cendres. On remarquait dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'était écoulé, et qui l'avait fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque, triste et abattu, suivait de près le corps, et lui jetait des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppaient le corps, sans répandre de nouvelles larmes : " Adieu, ami ; apaise-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire ! Si je ne t'aimais, j'envierais ton bonheur : tu es délivré des misères où nous sommes en-

core, et tu es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je serais heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre ; que les champs Elysées lui soient ouverts ; que la Renommée conserve ton nom dans tous les siècles, et que tes cendres reposent en paix ! ”

A peine eut-il dit ces paroles, entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri : on s'attendrissait sur Hippias, dont on racontait les grandes actions ; et la douleur de sa mort, rappelant toutes ses bonnes qualités, faisait oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse et une mauvaise éducation lui avaient donnés. Mais on était encore plus touché des sentiments tendres de Télémaque. “ Est-ce donc là, disait-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable ? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve, qui a tant aimé son père, l'aime aussi : sans doute elle lui a fait le plus précieux don que les dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant, avec la sagesse, un cœur sensible à l'amitié. ”

Le corps était déjà consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées ses cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs.

FÉNELON.

Le Cantique du bon pauvre.

Quand la feuille d'ormeau tapisse la vallée,
Que l'enfant ne suit plus la solitaire allée

Pour prendre un papillon ;

Que les champs, sous les faux, ont vus tomber leurs gerbes :
Que l'insecte prudent trotte sous les herbes

Et se cache au sillon ;

Seigneur, j'espère en toi, car l'heure qui s'avance,
Sur son aile glacée apporte la souffrance

Au seuil de l'indigent ;

Seigneur, j'espère en toi, car sur l'homme qui pleure
Tu reposes toujours, de ta Sainte Demeure,
Un regard indulgent ;

Comme un champ que l'automne a noyé dans sa brume,
Mon cœur est, en ces jours, noyé dans l'amertume,
Mon cœur toujours soumis !
Après elle traînant sa lamentable escorte,
La Misère, en haillons, s'est assise à ma porte ;
Je suis de ses amis !....

Que le riche demeure à l'abri des orages ;
Que la froide saison réserve ses outrages
Pour tous ceux qui n'ont rien ;
Que chaque heure qui tombe apporte à l'indigence
Un pénible regret, une amère souffrance,
Si Dieu le veut, c'est bien.

Quand la neige a jeté son manteau sur la plaine,
L'oiseau ne trouve plus ni le ver, ni la graine
Qui devaient le nourrir,
Cesse-t-il donc alors sa romance charmante ?
Vole-t-il, emporté sur une aile traînante,
A son nid pour mourir ?

La main du Créateur s'étend et le protège :
Il s'envole au rivage où l'hiver et la neige
Ne vont jamais s'asseoir.
Et lorsque les beaux jours raniment la nature,
Que les bois et les champs reprennent leur parure,
Il revient nous revoir.

Celui dont le regard veille sur tous les êtres,
Qui nourrit l'araignée au coin de mes fenêtres,
Le grillon au foyer,
Pourrait-il, en voyant son enfant sur la terre
Élever vers le ciel un cœur pur et sincère,
Ne pas s'apitoyer ?

Si la vie à mes yeux n'offre guère de charmes,
Si je mange mon pain détrem pé de mes larmes,
Mon âme est dans la paix.
Quand à mon crucifix mes regards se suspendent,
Des soucis décorants, des douleurs qui m'attendent
Je ne crains plus le faix.

Chaque saison qui fuit, chaque nouvelle année
Nous disent que bientôt l'on verra terminée
Notre course en ce lieu :
Et le riche et le pauvre attendront, en poussière,
Le redoutable jour où luira toute entière
La justice de Dieu. L. P. LEMAY.

L'Extrême-Onction.

C'est à la vue du tombeau, portique silencieux d'un autre monde, que le Christianisme déploie sa sublimité. Si la plupart des cultes antiques ont consacré la cendre des morts, aucun n'a songé à préparer l'âme pour ces rivages inconnus dont on ne revient jamais. Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre : venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays ; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme ; et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois dans dans le premier de ses philosophes mourants, cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire. Enfin le moment suprême est arrivé ; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore ; la religion le balança dans le berceau de sa vie ; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort.

Elle prépare le baptême de cette seconde naissance ; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle ; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins ; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir ; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore : tant ce chrétien a passé avec douceur.

CHATEAUBRIAND.

Le Visage.

Le Sage dit qu'à l'air du visage on connaît l'homme de bons sens. " Le visage est, " dit un ancieu, " le miroir de l'âme, l'interprète de la pudeur, ou le témoin de la corruption du cœur." Quand notre conduite est inspirée par un sentiment de bonté et de bienveillance, le visage est un sujet d'édification. Pour être agréable, il faut n'avoir rien de sévère ni de repoussant dans le visage, rien de sauvage ni de farouche, rien non plus qui indique la légèreté ni l'ostentation. Il convient également de faire paraître, en toute occasion, une gravité aimable, une bienveillance pure et désintéressée, une sérénité calme et réfléchie, exempte surtout de toute alternative de tristesse ou de découragement, de frivolité ou de dissipation.

Il est cependant à propos de composer son visage selon les circonstances où l'on se trouve et les personnes avec lesquelles on converse. Il serait ridicule et insultant de plaisanter et de rire avec des gens qui sont dans la tristesse, de leur parler d'un ton gai, ou d'annoncer un évé-

nement fâcheux avec un air indifférent. De même, lorsqu'on se trouve dans une compagnie dont les entretiens roulent sur des choses agréables et amusantes, on ne doit pas avoir un air sombre et rêveur.

A l'égard de ses propres affaires, l'homme sage conserve, autant qu'il est possible, un visage toujours égal. Comme il reconnaît la volonté du Tout-Puissant dans tous les événements qui surviennent, et qu'il se soumet humblement à ses décrets éternellement sages et équitables, ainsi son visage annoncera toujours cette résignation calme et paisible qui règne en son âme. Ce n'est pas que le visage ne doive se ressentir des différentes situations de l'âme, mais il faut que l'homme sensé et vertueux soit assez maître de lui-même pour se modérer dans le chagrin comme dans le plaisir.

Rien n'est plus incommode ni plus fâcheux qu'un homme avec lequel on est obligé de vivre et de converser, et dont le visage annonce tantôt de la gaieté, tantôt de la mauvaise humeur. Cette mobilité est une preuve qu'il se laisse conduire par la passion, et, par conséquent, qu'il est peu sensé et peu vertueux, et qu'il est bien peu sensible à son bonheur et à celui de ses amis. Une telle personne devient un vrai fléau pour ses enfants et ses domestiques, au lieu d'être le modèle proposé à leur imitation et comme le gardien chargé de les aider et de les protéger.

Lorsqu'on se trouve avec des personnes qui, par leur âge, leurs vertus et leur position, méritent des égards, le respect qu'on leur témoigne doit être peint sur le visage, sans cependant y mêler un air de timidité puérile, qui est ordinairement la preuve d'une âme basse. Avec ses amis, il faut toujours avoir un visage gai, afin de les mettre plus à l'aise et de donner plus de facilité et d'agrément à la conversation. Quant aux personnes avec lesquelles nous sommes peu en rapport, ou qui sont au-dessus de nous par leur position, ou dont le caractère ne nous est

pas suffisamment connu, nous devons user envers elles d'une réserve respectueuse, mais affable et éviter à leur égard cette familiarité, qui ne pourrait être que peu agréable pour elles et inconvenante pour nous.

Quelle que soit la position sociale d'un jeune homme, il doit, par le fidèle accomplissement de ses devoirs, s'efforcer de se rendre digne d'estime. Il faut de plus qu'il fasse paraître une noble indépendance, en ne s'imposant pas à l'attention de ceux qui pourraient se considérer comme supérieurs à lui en dignité ou qui seraient indifférents à faire sa connaissance.

Bien des jeunes gens ont nui souvent à leur réputation et à leur avenir en se mêlant à des personnes d'une position plus élevée. Ce déplacement a toujours pour conséquence, la négligence dans les affaires, la prodigalité dans les dépenses, et enfin, la pauvreté et l'avilissement. Un jeune homme qui vit dans l'intimité de sa famille, entouré d'un petit nombre de connaissances et d'amis, et s'occupant avec soin et intelligence des affaires de sa profession jouit d'un bonheur autrement réel, et se prépare pour l'avenir une prospérité et un bien-être autrement grands, que ne saurait lui procurer la fréquentation des gens supérieurs par leur intelligence ou par leur position sociale : le premier cas est un préservatif et une protection pour la vertu et le bonheur, tandis que le second ne leur est que trop souvent une cause certaine de naufrage.

La modestie est le plus bel ornement du visage. C'est une des marques les plus distinctives d'un serviteur de Dieu. "Que votre modestie soit connue de tous les hommes, dit l'Apôtre, le Seigneur est proche," La modestie répand sur le visage du chrétien vraiment vertueux une certaine teinte, qu'un ancien écrivain appelle la couleur de la vertu. Lorsque le cœur est pur et élevé, la moindre parole ou action inconvenante provoque une rougeur qui est la manifestation de cette délicatesse de senti-

ments dont l'impie et l'homme endurci ne sauraient être susceptibles.

Bien que l'Evangile nous conseille de présenter la joue droite à celui qui nous frapperait à la joue gauche, néanmoins il ne peut y avoir personne d'assez insensé pour se permettre de frapper son semblable, sous le prétexte que celui-ci doit souffrir cet outrage avec patience. Donner un soufflet à son prochain est une des plus grandes insultes qu'on puisse lui faire ; ce ne peut être que l'effet d'une colère effrénée, d'une basse et ignoble vengeance. Cependant, celui qui est ainsi outragé ne doit jamais se venger par une injure de même nature, quoi qu'en pense ou en dise le monde, mais il doit se souvenir que Jésus-Christ a été souffleté et couvert d'opprobres pendant sa passion. Il doit se souvenir également que, pour un chrétien, la manière la plus noble de se venger, c'est de supporter patiemment les injures et de pardonner à ceux qui l'outragent : il imitera ainsi notre adorable Modèle, qui, sur le point de mourir, pria pour ses ennemis et demanda grâce pour eux à son Père éternel. A la vérité, il n'est pas toujours possible de maîtriser un premier mouvement d'impatience, mais on peut toujours, par une vigilance et une retenue continuelles, s'abstenir de tout ce qui serait opposé à l'esprit et aux maximes de l'Evangile.

La vengeance a été regardée par tous les sages de l'antiquité plutôt comme une preuve de faiblesse que comme une marque de courage et de force.

Le pardon généreux d'une injure suffit quelquefois pour changer en ami celui qui jusque-là avait été notre ennemi le plus acharné. Si toutefois on venait à s'oublier à cet égard, il faudrait au moins se rendre au cri salutaire de la conscience, en sacrifiant le ressentiment au devoir ; on accomplirait ainsi une action qui ne pourrait qu'attirer les applaudissements de tous les honnêtes gens, et mériter l'approbation de Dieu et de ses anges.

Adieux à la vie.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords ; il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riant ont dit dans leur colère :
Qu'il meure, et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe ta simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,
Ton honneur, qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
 Et vous, riant exil des bois !
 Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
 Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
 Tant d'amis sourds à mes adieux !
 Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
 Qu'un ami leur ferme les yeux !

GILBERT.

Puissance de Dieu dans la Création.

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les chrétiens n'a rien de commun avec les divinités, pleines d'imperfections et même de vices, que le reste du monde adorait. Notre Dieu est un, infini, parfait, seule digne de venger les crimes et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première, et de ce premier moteur que les philosophes ont connu sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même aussi bien que lui, l'a mise en œuvre et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière, et par ses dispositions, qu'il n'a pas faites ; sans jamais pouvoir comprendre que si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangère, et que, si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il voulait, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans sa matière et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être

rien ne l'avait que lui seul. Il nous est représenté comme Celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages, il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

Et pour suivre l'histoire de la création, puisque nous l'avons commencée, Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité, ou par une impétuosité aveugle, comme se le sont imaginé quelques philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce qu'il a de rayons ; mais Dieu, qui agit par intelligence et avec une souveraine liberté, applique sa vertu où il lui plaît, et autant qu'il lui plaît : et comme, en faisant le monde par sa parole, il montre que rien ne le peine ; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître de la matière, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a, en agissant, d'autre règle que sa volonté, toujours droite par elle-même. Cette conduite de Dieu nous fait voir aussi que tout sort immédiatement de sa main. Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre mêlée avec l'eau, et aidée, si vous voulez, de la chaleur du soleil, avait produit d'elle-même, par sa propre fécondité, les plantes et les animaux, se sont très-grossièrement trompés. L'Écriture nous fait entendre que les éléments sont stériles, si la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air n'auraient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu, qui en avait fait et préparé la matière, ne l'avait encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avait encore donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siècles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil pourraient

croire qu'il en est le créateur ; mais l'Ecriture nous fait voir la terre revêtue d'arbres et de toutes sortes de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

Il a plu à ce grand Ouvrier de créer la lumière avant même de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres, parce qu'il voulait nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires, dont on nous a voulu faire des divinités, n'avaient par eux-mêmes, ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce grand secret de la véritable philosophie, qu'en Dieu seul résident la fécondité et la puissance absolues. Heureux, sage, tout-puissant, seul suffisant à lui-même, il agit sans nécessité comme il agit sans besoin : jamais contraint ni embarrassé par la matière, dont il fait ce qu'il veut, parce qu'il lui a donné, par sa seule volonté, le fond de son être. Par ce droit souverain, il la tourne, il la façonne, il la meut sans peine. Tout dépend immédiatement de lui ; et si, selon l'ordre établi de la nature, une chose dépend de l'autre, par exemple, la naissance et l'accroissement des plantes de la chaleur du soleil, c'est à cause que ce même Dieu, qui a fait toutes les parties de l'univers, a voulu les lier les unes aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

BOSSUET.

Fragilité humaine.

Qu'est-ce que ma substance, ô grand Dieu ! j'entre dans la vie pour en sortir bientôt : je viens me montrer comme les autres, après il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort. La nature, comme si elle était presque envien

se du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête... Les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent ou qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaulé et nous dire : " Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. " Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce que de nous ! Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus ! Eh ! que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien, un si petit intervalle n'est pas capable de distinguer du néant. On ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre... Il n'y a qu'un moment qui nous sépare du néant. Maintenant nous en tenons un, maintenant il périt, et avec lui nous périrons tous si, promptement, sans perdre de temps, nous n'en saisissons un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrions arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre ; et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être ! O fondement ruineux de notre substance !

BOSSUET.

L'Oiseau-mouche.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature. Elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur ; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé

de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre ; et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants ; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches ; elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques ; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour ; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche-asile (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié ; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants ; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage, et ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs. Leur vol est continu, bourdonnant et rapide : on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre ; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans

leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il vit aux dépens des fleurs sans les fléchir, il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée : elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets ; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer tous les sucs.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats ; l'impatience paraît être leur âme ; s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois, dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

BUFFON.

La mort de Jeanne d'Arc.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?

Pour qui ces torches qu'on excite ?

L'airain sacré tremble et s'agite...

D'où vient ce bruit lugubre ? Où courent ces guerriers

Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?

La joie éclate sur leurs traits ;

Sans doute l'honneur les enflamme ;

Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais.

Non, ces guerriers sont des Anglais

Qui vont voir mourir une femme ?

Qu'ils sont nobles dans leur courroux ?

Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves !

La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :

“ Qu'elle meure ! Elle a contre nous

Des esprits infernaux suscité la magie...”

Lâches ! que lui reprochez-vous ?

D'un courage inspiré la brillante énergie,

L'amour du nom français, le mépris du danger,

Voilà sa magie et ses charmes ;

En faut-il d'autres que des armes

Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image.

Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :

Au pied de l'échafaud, sans changer de visage

Elle s'avavançait à pas lents.

Tranquille elle y monta ; quand, debout sur le faite,

Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,

Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête :

Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,

Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !

Ta jeunesse va se flétrir,

Dans sa fleur trop tôt moissonnée !

Adieu, beau ciel, il faut mourir !

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,

Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,

Et ta chaumière et tes campagnes,

Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,

Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...

Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé ;

A travers les vapeurs d'une fumée ardente,

Jeanne, encore menaçante,

Montre aux Anglais son bras à demi consumé.

Pourquoi reculer d'épouvante,

Anglais ? son bras est désarmé,

La flamme l'environne, et sa voix expirante

Murmure encore : " O France ! ô mon roi bien-aimé ! "

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,

O toi qui des vainqueurs renversas les projets ;

La France y portera son deuil et ses regrets,

Sa tardive reconnaissance ;

Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprés.

Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance ?

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,

Des étendards anglais fuyant devant tes pas,

Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes !

Venez, jeunes beautés ; venez, braves soldats,

Semer sur son tombeau les lauriers et les roses !

Qu'un jour le voyageur en parcourant les bois

Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :

A celle qui sauva le trône et la patrie,

Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits.

CASIMIR DELAVIGNE.

Le Lever et le Coucher.

On doit être profondément pénétré des nombreux avantages qu'on retire de se lever de grand matin. Cette habitude est un des meilleurs économistes du temps ; et, outre qu'elle entretient la santé du corps et de l'esprit, elle aide puissamment à la formation des habitudes morales et industrieuses. Le sommeil, porté à l'excès, altère l'énergie tant de l'âme que du corps, paralyse toute exactitude dans l'accomplissement de ces obligations, et ôte tout goût pour les pures jouissances, excepté pour celles qui seules plaisent à un caractère grossier et souvent dangereux. Il est donc avantageux

de se faire une loi de se lever et de se coucher à heure fixe, sans jamais y manquer, excepté pour cause de santé ou de toute autre nécessité.

Rarement un paresseux prospère dans ses affaires ou devient habile dans sa profession ; au lieu que ceux qui se sont fait remarquer par une vieillesse pleine de santé, par une brillante instruction, ont généralement reconnu qu'ils étaient en grande partie redevables de ces avantages à leur régularité dans l'emploi du temps, et à leur exactitude à se lever de grand matin. Sept ou huit heures de repos suffisent au délassement du corps. Il ne faut pas perdre de vue qu'une différence de deux heures par jour du temps employé au sommeil, équivaut, pour la moyenne ordinaire de la vie humaine, à environ dix années ; et, comme il a été justement remarqué, "ce sont dix années ajoutées à l'existence réellement utile d'un homme."

L'homme, en quelque condition qu'il se trouve, est né pour le travail. La lumière du jour ne reparait que pour lui rappeler cet apanage de mortalité. Cependant, combien de fois, hélas ! cet ordre de la nature n'est-il pas renversé ! Une grande partie de la journée est employée au sommeil, tandis que la nuit presque entière est passée à de fous et souvent criminels amusements ; et cela, au préjudice manifeste de la santé, et, qui pis est, au détriment de tout devoir religieux.

La première chose que doit faire un Chrétien en s'éveillant, c'est de consacrer ses pensées, ses paroles, ses actions, et tout son être au souverain Auteur de son existence, par un fervent acte d'offrande, accompagné de foi et d'humilité, afin de lui demander sa bénédiction et sa protection pendant la journée. Il faut ensuite sortir du lit avec la modestie convenable, et ne jamais, pendant ce temps, tenir des conversations avec d'autres, ni occuper son esprit d'affaires propres à le distraire. Il serait indigne d'un véritable enfant de Dieu, dont les premières

pensées doivent être consacrées au recueillement et à la prière, de donner les premiers moments de la journée à la dissipation de l'esprit.

Dès qu'on est habillé, il faut se mettre à genoux ; se rappeler la présence de Dieu, et réciter dévotement la prière du matin ; rien ne doit jamais dispenser un Chrétien d'un devoir aussi saint et aussi essentiel. Il serait indécent de se contenter de quelques courtes prières, faites à la hâte, tandis qu'on s'habille. Dieu mérite et demande l'hommage de notre respect non moins que la sincérité de notre cœur ; et la grande idée que nous devons avoir de son infinie majesté, est la règle invariable de la posture et de l'attention avec laquelle nous prions.

On doit accoutumer les enfants à ne jamais se coucher sans avoir salué respectueusement leurs parents et tous les membres de la famille plus âgés qu'eux. Outre que cet acte de politesse est un devoir, c'est encore un excellent moyen d'entretenir ces bons rapports qui doivent exister au sein de la famille, au bonheur de laquelle ils contribuent si puissamment.

C'est une omission très-criminelle pour un Chrétien de se coucher sans avoir adoré Dieu par une humble prière, sans l'avoir remercié de ses dons, et sans avoir imploré sa protection. Il doit aussi examiner sa conscience, demander pardon des péchés qu'il a commis pendant la journée, et prendre la ferme résolution, avec le secours de la grâce de Dieu, de passer le jour suivant d'une manière plus digne de sa dignité d'enfant de Dieu et d'héritier du royaume céleste. "Le sentier du juste, comme une brillante lumière, le fait avancer et le conduit même jusqu'au jour parfait !"

Guillaume Tell *.

Tell regarde son fils, s'arrête, lève les yeux vers le ciel, jette son arc et sa flèche, et demande de parler à Gemmi.

Quatre soldats le mènent vers lui : " Mon fils, dit-il, j'ai besoin de venir t'embrasser encore, de te répéter ce que je t'ai dit. Sois immobile, mon fils ; pose un genoux en terre, tu seras plus sûr, ce me semble, de ne point faire de mouvement : tu prieras Dieu, mon fils, de protéger ton malheureux père. Ah ! ne le prie que pour toi ; que mon idée ne vienne pas t'attendrir, affaiblir peut-être ce mâle courage que j'admire sans l'imiter. O mon enfant ! oui, je ne puis me montrer aussi grand que toi ; soutiens, soutiens cette fermeté dont je voudrais te donner l'exemple. Oui, demeure ainsi, mon enfant, te voilà comme je te veux... comme je te veux, malheureux que je suis ! et vous le souffrez, ô mon Dieu !.. Écoute, détourne la tête... Tu ne sais pas, tu ne peux pas prévoir l'effet que produira sur toi cette pointe, ce fer brillant dirigé contre ton front. Détourne la tête, mon fils, et ne me regarde pas.—Non, non, lui répond l'enfant, ne craignez rien, je veux vous regarder, je ne verrai point la flèche, je ne verrai que mon père.—Ah ! mon cher fils, s'écrie Tell, ne me parle pas ; ta voix, ton accent m'ôterait ma force. Tais-toi, prie Dieu, ne remue pas. "

Guillaume l'embrasse en disant ces mots, veut le quitter, l'embrasse encore, répète ses dernières paroles, pose la pomme sur sa tête, et, se retournant brusquement, regagne sa place à pas précipités.

Là il reprend son arc, sa flèche, reporte ses yeux vers ce but si cher, essaie deux fois de lever son arc, et deux fois ses mains paternelles le laissent tomber. Enfin, rappelant toute son adresse, toute sa force, tout son courage, il essuie les larmes qui viennent obscurcir sa vue, il invoque

* Guillaume Tell fut condamné par le tyran Gessler à abattre d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils.

le Tout-Puissant, qui, du haut du ciel, veille sur les pères ; et, roidissant son bras qui tremble, il force, accoutume son œil à ne regarder que la pomme. Profitant de ce seul instant, aussi rapide que la pensée, où il parvient à oublier son fils, il vise, tire, lance son trait, et la pomme remportée vole avec lui.

FLORIAN.

Le Distrain.

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme ; il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié ; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup frappé rudement à l'estomac et au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve devant un timon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu quelquefois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre ; on lui perd tout, on lui égare tout ; il demande ses gants, qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque, lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue ; tous les courtisans regardent et rient, Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres ; il cherche des yeux dans toute l'assem-

blée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment croyant qu'il s'est trompé: il descend du palais, et, trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans; le cocher touche et croit ramener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'autichambre, la chambre, le cabinet; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau. Il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir: il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il rêve, il reprend la parole; le maître s'ennuie et demeure étonné; Ménalque ne l'est pas moins, et il ne dit pas ce qu'il en pense. Il a affaire à un fâcheux, à un oisif, qui se retirera à la fin; il l'espère, et il prend patience; la nuit arrive, qu'il est à peine détrompé. Une autre fois, il rend visite à une femme, et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette dame fait des visites longues, il attend à tout moment qu'elle se lève et le laisse en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper; elle rit, et si haut, qu'elle le réveille.

Le Gulf-Stream.

Outre les fluctuations occasionnées par l'attraction lunaire et par les vents, les mers possèdent d'autres mouvements dont la principale cause est l'inégale répartition de la chaleur à la surface du Globe. Lorsque, dans une

masse fluide, les différentes parties n'ont pas une même température, il se forme des courants qui tendent à répartir uniformément la chaleur ; il s'établit une circulation du liquide chaud vers le liquide froid, et du liquide froid vers le liquide chaud, jusqu'à ce que la température soit la même partout. Mais si, pour une cause ou pour l'autre, l'égalité de température est impossible, la circulation continue indéfiniment. D'après ce principe, entre les mers tièdes de l'équateur et les mers glaciales des pôles, un continuel échange est établi : des premières partent des courants qui s'en vont aux extrémités de la Terre porter la chaleur de leurs eaux ; des secondes descendent des courants qui viennent se réchauffer au foyer des tropiques, pour revenir après à leur point de départ.

Or, des nombreux courants qui vivifient les mers, le plus important pour nous est celui de l'Atlantique. On l'appelle le *Gulf-stream*, c'est-à-dire courant du golfe, parce qu'il prend naissance dans le golfe du Mexique. C'est un fleuve d'eau tiède au milieu de la mer. Ses rives et son lit sont les eaux froides de l'océan. Les deux géants des fleuves, l'Amazone et le Mississipi, ne roulent pas la millième partie de ses ondes ; et la chaleur emmagasinée dans ses eaux suffirait pour mettre en fusion des montagnes de fer. Le golfe du Mexique est comme une chaudière qui, par le haut, reçoit la chaleur d'un soleil vertical ; et par le fond, les effluves peut-être de la température souterraine. Ses îles, ses rivages sont hérissés de soupiraux volcaniques, dont les fréquentes convulsions témoignent de la fournaise en travail sous les flots. C'est là que le *Gulf-stream* accumule dans ses eaux cette énorme provision de chaleur qu'il distribue dans son parcours, et dont il lui reste encore assez à sa fin pour fondre en partie la coupole de glaces du pôle. Le courant se dirige vers le nord jusqu'au banc de Terre-Neuve. Là, une partie plonge sous les eaux froides de l'océan et forme un courant de fond dirigé vers le pôle, tandis que l'autre partie

reste à la surface et s'infléchit vers l'est. A la hauteur des Açores, cette artère se divise en deux branches dont l'une, après avoir longé les côtes de l'Afrique, rentre dans le golfe du Mexique en suivant l'équateur, et dont l'autre continuant sa marche vers le nord, côtoie en partie la France, l'Irlande, l'Angleterre, l'Islande, la Norvège, et disparaît enfin au cap Nord pour s'enfoncer sous les glaces du pôle.

A son origine, le *Gulf-stream* mesure une largeur de quatorze lieues et une profondeur d'environ trois cents verges. La rapidité de son cours est d'abord de deux lieues par heure ; mais elle diminue peu à peu, tout en conservant jusqu'à la fin une valeur assez considérable. Ses eaux, d'une belle teinte bleue, se dessinent nettement sur le fond vert des eaux communes de l'océan. Cet étrange fleuve, qui coule dans des eaux plus froides que les siennes, se maintient cependant encaissé entre ses rives fluides ; et, jusqu'à la hauteur des Açores, il n'y a pas de mélange entre les flots bleus et les flots verts. Plus loin, le *Gulf-stream* franchit ses digues ; ses eaux tièdes se répandent au large et vont adoucir le climat de l'Europe septentrionale. A défaut de ce surcroît de chaleur amené du pays du soleil par le merveilleux fleuve, les hivers des côtes de la Manche, de l'Angleterre, de l'Irlande, de la Norvège, seraient bien autrement rigoureux. Le thermomètre nous dit combien est considérable la quantité de chaleur transportée du Mexique par ce calorifère océanique ; plongé dans les eaux du courant et dans les eaux qui servent de lit aux premières, il accuse une différence de douze à dix-sept degrés. Dans les latitudes où l'atmosphère commence à descendre en hiver au-dessous du zéro thermométrique, le *Gulf-stream* possède une température de vingt-six degrés. Ce n'est pas simplement de la chaleur que le courant de l'Atlantique apporte aux régions boréales, c'est aussi du combustible. Des troncs d'arbres balayés sur les rivages de la Floride et de la Loui-

siane, remontent vers le nord, entraînés par le *Gulf-stream*, et vont échouer en Islande, au cap Nord, au Spitzberg. Les habitants de ces régions déshéritées les recueillent pour se chauffer. Des tubes de bambou, des bois sculptés, des troncs d'un pin jusqu'alors inconnu, poussés aux îles Açores par le courant, ont contribué à la découverte de l'Amérique, en confirmant Christophe Colomb dans le soupçon que des terres nouvelles existaient à l'ouest.

Le *Gulf-stream* et la branche qui s'en sépare à la hauteur des Açores pour longer l'Afrique et rentrer dans le golfe du Mexique, circonscrivent une étendue de l'Atlantique plus grande que la Méditerranée et nommée mer des Sargasses. Dans cette espèce de bassin que cerne de partout le remous du courant, les plantes marines s'amas-sent, se multiplient, au point de former des prairies flottantes, des tapis enchevêtrés où les navires se fraient avec peine un passage. Les premiers explorateurs de l'Atlantique ne s'aventurèrent pas sans appréhension au sein de ces herbages océaniques. Colomb lui-même, à son premier voyage, eut l'imagination vivement frappée de ce spectacle nouveau pour lui, et il lui fallut toute sa fermeté d'âme pour franchir, malgré les murmures de ses compagnons démoralisés, cette mer insidieuse qui menaçait de retenir ses vaisseaux captifs dans le réseau des prairies flottantes.

Le Chat et le vieux Rat.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodillard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables ;
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint d'une lieue à la ronde.

Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières
N'étaient que jeux auprès de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis, ressortant, font quatre pas,
Puis, enfin, se mettent en quête ;
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
" Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant,
C'est tour de vieille guerre, et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis."
Il prophétisait vrai. Notre maître Mitis.
Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
Blanchit sa robe, s'enfarine,
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :

"C'était un vieux rentier, il savait plus d'un tour,
 Même il avait perdu sa queue à la bataille.
 "Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
 S'écrasait-il de loin au général des chats ;
 Je soupçonne dessous encore quelque machine,
 Rien ne te sert d'être farine ;
 Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas."
 C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
 Il était expérimenté,
 Et savait que la méfiance
 Est mère de la sûreté.

LA FONTAINE.

La Nourriture.

Dieu ne défend pas le goût que la nourriture nous fait
 trouver dans les aliments ; mais la religion et la raison
 s'accordent pour nous interdire la sensualité et la gour-
 mandise. "Soit que vous buviez, soit que vous mangiez,
 ou quelque chose que vous fassiez, nous dit l'Apôtre St.
 Paul, faites tout pour la gloire de Dieu." La nécessité
 doit donc être le seul motif d'une action qui, par elle
 même, est plutôt un assujettissement qu'une perfection
 de notre nature.

On doit également s'interdire toute conversation qui
 n'aurait pour objet que la table. Si l'on se trouvait obligé
 d'en parler, il faudrait le faire sans affectation, ne point
 rappeler avec complaisance les repas auxquels on s'est
 trouvé, encore moins faire parade des invitations que l'on
 a reçues ou que l'on attend.

La nourriture étant destinée à conserver la santé et les
 forces, il faut éviter tout excès dans l'usage que l'on en
 fait. La tempérance exige que l'on mange à des heures
 réglées autant que cela se peut. Les enfants, à qui la né-
 cessité oblige de donner à boire et à manger dans d'autres

temps que ceux qui sont marqués pour les repas, ne sont pas des exemples pour ceux qui ont plus d'âge et plus de force. Celui qui mangerait à toute heure et toutes les fois qu'il s'en sentirait l'envie, outre que par là il nuirait à sa santé, pourra t être regardé avec raison comme un gourmand insatiable ; et celui qui boirait sans nécessité, hors du repas, ne tarderait pas à contracter des habitudes contraires à la sobriété.

L'habitude de boire fréquemment, même de l'eau, tolérée dans les enfants, peut avoir le grave inconvénient de les disposer à faire librement usage de boissons plus pernicieuses dans un âge plus avancé.

Le reproche que J.-C. adressait aux Pharisiens de faire consister toute la perfection dans les observances extérieures, comme celle de se laver les mains avant les repas, ne nous dispense pas de l'obligation de nous laver les nôtres avant de nous mettre à table. Si la religion ne ne nous en fait pas une ordonnance, la propreté et les convenances nous le prescrivent. Autrefois il était d'usage d'y avoir une fontaine pour cette ablution, qui se faisait avant et après le repas.

On doit toujours observer la politesse, lors même qu'on serait seul à table. Dans ces occasions, il ne faut pas chercher à s'affranchir des pratiques en usage dans une société bien élevée. Agir de la sorte, serait s'exposer à contracter insensiblement des habitudes grossières ou inconvenantes.

Lorsqu'on est près de se mettre à table, un jeune homme ne doit pas se porter vers l'endroit le plus commode, ni se choisir lui-même une place ; mais il doit attendre que les premières places soient prises par les personnes qui, par leur âge ou leur position méritent de les occuper. Si le maître de la maison lui offre une place, il doit l'accepter modestement et se bien persuader que ce dernier est le meilleur juge des places que doivent occuper ses conviés. S'il ne lui est pas offert de place

spéciale, il doit, sans affectation et en silence, en prendre une des dernières.

On ne saurait donner assez d'éloges aux familles qui ont conservé la louable coutume de prier, avant et après les repas. Que peut-il y avoir de plus inconvenant pour un chrétien, que de ne pas prier le Seigneur de bénir les aliments qu'il va prendre, ou de ne pas le remercier des bienfaits qu'il en a reçus ! Comment pourrions-nous oublier que Dieu est l'auteur de tout bien ; et que c'est à sa seule Providence que nous sommes, à chaque instant, redevables de notre existence et du soin qu'il prend de nous ? Par un abus étrange, et qu'on ne saurait jamais trop blâmer, presque à chaque fois où nous jouissons des moyens de conserver notre existence, nous semblons oublier la main bienfaisante qui nous les accorde. Un chrétien ne doit, pour aucun motif ni en aucune occasion, se rendre coupable d'une semblable ingratitude. Se trouvât-il même dans une compagnie où les prières du repas ne sont pas faites publiquement, qu'il peut, en mettant sa main sur sa poitrine, ou en faisant le signe de la croix qu'il accompagne d'une secrète élévation du cœur, accomplir ce devoir que réclament les premiers principes de la reconnaissance et de la religion.

En s'asseyant à la table, il ne faut ni trop s'en approcher, ni s'en tenir trop éloigné. Il faut s'asseoir et se tenir de manière que l'on ne soit ni nonchalamment renversé sur le dos de la chaise, ni courbé, encore moins accoudé sur la table ; on ne doit y appuyer que les poignets.

La serviette, qui est posée sur l'assiette de chacun, est destinée à préserver les habits des taches, et, au besoin, à s'essuyer les doigts et la bouche. Il ne convient pas qu'un jeune homme s'empresse trop de la déplier ; il doit plutôt attendre que les autres convives lui en donnent l'exemple.

En mangeant la soupe, ce qui est la première chose servie, il faut tenir la cuiller de la main droite, et éviter

de la remplir jusqu'au bord. Il faut ensuite présenter le côté de la cuiller à la bouche, prendre la soupe au bord de l'assiette, et éviter de parler pendant ce temps-là. Si elle est trop chaude, il ne faut pas souffler dessus, mais attendre qu'elle soit convenablement refroidie.

On doit se garder de se faire servir le premier, ni de manifester la moindre impatience par quelque signe ni geste que ce soit. Tout, à table, doit être exécuté avec calme et modération.

Il n'est pas nécessaire, quand on est servi, d'attendre que tous les autres le soient aussi ; on peut commencer à manger, mais assez lentement pour que tous les membres de la compagnie aient suffisamment le temps de finir ce qui leur a été servi. La meilleure règle à observer pour le temps où l'on doit cesser de manger, c'est de viser à n'être ni le premier ni le dernier.

Si la cuiller, la fourchette ou le couteau ont besoin d'être nettoyés, il faut les changer ; mais ne jamais, sous aucun prétexte, les essuyer avec la serviette ou la nappe. Il faut tenir le couteau de la main droite et la fourchette de la main gauche, et ne les tenir que par le manche. On ne doit point se servir du couteau pour manger : la cuiller et la fourchette sont seules destinées à cet usage. Pour manger le poisson, il faut tenir la fourchette de la main droite et un morceau de pain de la main gauche.

On ne doit prendre le sel qu'avec la petite cuiller réservée à cet usage, et ne jamais remplir son verre jusqu'au bord.

Il ne faut point rejeter sur le plancher ni déposer sur la table les débris des aliments, tels que les os, les miettes de pain, mais les mettre dans une petite assiette, placée ordinairement sur la table pour cette fin. Pour retirer de la bouche ce que l'on ne veut pas avaler, comme serait une arête de poisson, une autre chose semblable, il ne faut employer que les doigts ; ce serait une grossièreté que de le rejeter de la bouche dans l'assiette ou sur la table.

La sauce ne se verse ni sur le poisson ni sur les légumes, mais seulement à côté.

Voici certains défauts contraires à la politesse et que l'on doit éviter dans un repas : 1° toucher les fruits ou les viandes ; 2° enfoncer les ongles dans la pelure des fruits ; 3° essuyer son assiette, sa fourchette, sa cuiller ou son couteau avec la serviette ; 4° flairer certains aliments ; 5° jeter les yeux avec curiosité sur les assiettes de ses voisins ; 6° gesticuler avec son couteau ou sa fourchette ou les tenir dans une position verticale,

S'il arrive que l'on trouve quelque malpropreté dans les aliments, non-seulement on n'en parlera à aucun des convives, mais encore on fera en sorte de la faire disparaître sans être vu de personne.

Si des affaires particulières obligent un des convives à se séparer de la compagnie aussitôt après le dîner, il évitera d'interrompre son hôte par des adieux inopportuns, ou même par des marques de remerciement, surtout s'il ne le peut faire sans détourner l'attention de celui-ci de ses autres convives.

Les principaux devoirs d'un jeune homme à table se résument comme suit : 1° choisir la dernière place, si elle est laissée à son choix ; 2° s'asseoir d'une manière bienséante ; 3° être sobre pour la quantité de la nourriture, et éviter toute avidité dans la manière de manger ; 4° n'avoir, dans ses manières rien de grossier ni d'une politesse affectée ; 5° être prévenant pour tout ce qui peut procurer aux autres de l'agrément ou de la commodité ; 6° n'avoir en tout que des manières aimables et obligeantes ; 7° faire toutes choses avec calme, silence et sans ostentation. Enfin, il faut se souvenir qu'on doit traiter ceux avec lesquels on est en compagnie comme les représentants de Notre-Seigneur J.-C. ; par ce moyen, on ne s'exposera pas à manquer de cette bienveillance, de cette politesse et de ce respect auxquels ils ont droit.

On évitera, immédiatement après le dîner, de se livrer à aucune sorte d'exercices violents, comme très-préjudiciables à la santé,

Attachement de la poule pour ses poussins.

Cette mère, qui a montré tant d'ardeur pour couvrir, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existaient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos ; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse : sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux ; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur ; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois ; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions, toutes expressives, et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais, si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance, chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse ; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paraît avoir toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur à son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couvrir des œufs de canne ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle ne le serait

pour ses propres poussins : elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne*, et non pas leur mère ; et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, et qui, pressée du désir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite incertaine sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner des secours.

BUFFON.

La Prière.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
 Descend avec lenteur de son char de victoire.
 Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
 Conserve en sillon d'or sa trace dans les cieux,
 Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
 Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
 La lune se balance au bord de l'horizon :
 Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
 Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
 C'est l'heure où la nature, un moment recueillie
 Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
 S'élève au créateur du jour et de la nuit,
 Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
 De la création le magnifique hommage.
 Voilà le sacrifice immense, universel !
 L'univers est le temple, et la terre est l'autel,
 Les cieux en sont le dôme, et ces astres sans nombre,
 Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
 Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
 Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
 Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
 Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,

Dans les plaines de l'air, repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre au bord du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts
D'où s'élèvera l'hymne au Roi de l'univers ?
Tout se tait, mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant ;
Et, donnant un langage à toute créature.
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel ;
Et Celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

LAMARTINE.

Les Visites.

La justice et la charité exigent que nous visitions nos parents et nos amis, quand ils sont malades, affligés ou dans l'embarras d'une affaire épineuse. Nous devons aussi visiter, dans leurs épreuves, ceux avec qui nous avons eu des différends, lorsque nous croyons raisonnablement que notre visite leur sera agréable. Si le commandement de Dieu, contenu dans le saint Evangile, nous prescrit d'aimer nos ennemis, n'est-ce pas surtout, et d'une manière plus méritoire pour nous, lorsqu'ils sont dans l'affliction ? Les païens eux-mêmes regardent comme une vertu conforme à la grandeur de l'homme, le sentiment qui les porte à faire du bien à ceux qui leur ont fait du mal.

La justice veut aussi qu'en certaines époques, nous visitions nos supérieurs, pour leur exprimer le respect et la confiance qu'ils nous inspirent et qu'ils ont droit d'attendre de nous ; et la charité n'exige pas moins impérieusement que nous voyions nos inférieurs pour les édifier, les consoler et leur procurer, autant qu'il est en nous, ce qui peut leur être utile et nécessaire.

Efforçons nous, dans toutes nos visites, d'imiter l'exemple de Jésus-Christ, notre divin Maître et notre divin Modèle. S'il est entré dans la maison de Zachée, ce n'a été que pour apporter le salut dans cette maison ; s'il a visité Marthe et Marie, ce n'a été aussi qu'afin d'arracher des bras de la mort le frère qu'elles aimaient ; s'il a offert au centurion d'aller chez lui, c'était pour opérer une guérison miraculeuse. C'est ainsi que toutes les visites de notre divin Sauveur étaient accompagnées de quelques actes de bienfaisance.

Jésus est notre divin modèle ; nous devons donc, à son exemple, ne jamais faire de visites inutiles. Quand on ne commettrait d'autre faute que celle d'aller ainsi de maison en maison, la perte du temps que cela entraîne suffirait pour nous rendre répréhensibles, et par suite, nous les faire éviter.

Les visites que l'on rend par pure étiquette ou en vue de se distraire doivent être courtes, et encore ne sont-elles permises que lorsqu'elles ne consomment pas le temps destiné au travail. On doit se garder de rendre des visites à l'heure des repas ou à des heures incommodes, à cause du dérangement plus ou moins considérable qui en résulte pour les personnes visitées. Les gens qui n'ont que peu d'occupations, abusent souvent et d'une manière inconvenante du temps des autres ; ils se rendent par là ennuyeux par leurs longues et fatigantes visites. Les visites de félicitation doivent être courtes également.

Quand on arrive à la porte d'une maison où l'on fait une visite, il ne faut point s'annoncer en frappant trop

fort à la porte ou en parlant d'un ton trop élevé. Il ne faut point non plus frapper à la porte ni tirer le cordon de la sonnette avec violence, mais autant seulement qu'il est nécessaire pour se faire entendre ; il faut laisser, entre la première et la seconde fois que l'on frappe ou que l'on sonne, assez d'intervalle pour donner le temps de venir ouvrir.

Quelque familier que l'on soit dans une maison, on ne doit jamais entrer dans un appartement sans avertir de quelque manière que ce soit, quand même on trouverait la porte ouverte. Un coup léger suffit généralement.

Lorsqu'on attend dans une salle, c'est une incivilité de chanter, de siffler, de parler fort, de toucher les meubles ou de regarder par la fenêtre.

Si, en entrant dans un appartement, on trouve la personne à qui l'on rend visite occupée à parler à d'autres, il ne faut pas l'interrompre, mais attendre qu'elle soit libre, et s'en tenir éloigné jusqu'à ce que ses affaires soient terminées. Si on offre un siège, il faut l'accepter et remercier.

Pendant une visite, un jeune homme doit être modeste, respectueux et affable, tant dans son ton, que dans son langage et ses manières. Avec ses supérieurs, il évitera surtout d'être familier ou cérémonieux à l'excès : car, d'une part, il se rendrait importun, et de l'autre, il gênerait.

Dans les visites que l'on rend, on doit éviter avec soin les longueurs : dès que l'on a satisfait aux devoirs de la bienséance, ou que l'on s'est acquitté de ses affaires, il faut se retirer. Il faut s'asseoir ou se lever lorsque la personne que l'on visite s'assied ou se lève. Le visiteur doit regarder comme le signal de son départ, le moment où la personne visitée se lève de sa chaise, et il doit se garder de rester un seul moment de plus que celle-ci ne semble désirer. Ce n'est pas une petite marque de politesse, et aussi de prudence, pour un visiteur que de savoir

distinguer le moment précis où sa compagnie cesse d'être agréable.

Faire attendre les personnes qui viennent nous visiter, c'est une incivilité très-grossière ; et si l'on était retenu par quelque personne ou par une affaire importante, on doit charger une autre personne de la maison de les recevoir et de les entretenir jusqu'à ce qu'on puisse soi-même leur rendre les devoirs que la politesse exige en pareil cas ; si l'on ne pouvait leur tenir compagnie aussi longtemps que la politesse semblerait l'exiger, on devrait se dégager le plus honnêtement possible, sans déguiser même que l'on est sérieusement occupé.

Il convient de recevoir avec beaucoup de franchise et de cordialité les personnes qui nous rendent visite ; il faut toujours manifester un grand intérêt à leur conversation, et, à leur départ, les accompagner jusqu'à la porte. Les personnes élevées en dignité et les fonctionnaires publics sont dispensés de ce cérémonial, la nature de leurs affaires les obligeant de rester dans leurs cabinets.

Divertissements.

Le divertissement est un exercice auquel on peut employer quelques moments du jour pour délasser l'esprit des occupations sérieuses qui l'ont tenu dans la contrainte, et le corps des fatigues qu'il a éprouvées par un pénible travail. Dieu, qui connaît la faiblesse de la nature, autorise les délassements nécessaires à la réparation des forces qu'une trop longue agitation fait perdre.

La consécration du septième jour après la Création est une figure du repos dont l'homme peut jouir après le travail. Notre-Seigneur lui-même a interrompu sa laborieuse mission, afin de procurer à ses Apôtres un délassement court mais nécessaire. Dans les plus beaux siècles de l'Eglise, les fidèles, encore animés de cette ferveur qui

se sentait de la présence visible du Sauveur, consacraient certains jours à la joie et au repos ; mais cette joie était pure, ce repos était distingué de cette molle et criminelle oisiveté, et de cette délicatesse dont on ne se sent que trop de nos jours.

Les plaisirs d'un Chrétien doivent être pesés dans la balance de la modération et de la nécessité.

La conversation forme la récréation la plus ordinaire après le repas ; elle doit être enjouée sans puérilité, utile sans trop de sérieux ni d'ostentation ; on doit rire, et le Sage dit qu'il est un temps destiné au divertissement. Mais les ris doivent toujours être modérés : rire avec éclat, c'est grossièreté ; rire sans sujet, c'est bêtise ; rire de tout indifféremment, c'est légèreté et étourderie. On ne doit jamais tourner personne en ridicule pour se procurer l'occasion de se réjouir soi ou les autres à ses dépens : agir de la sorte serait contraire aux préceptes de la Religion, du savoir-vivre et des convenances les plus élémentaires.

On ne doit toujours parler de la Religion, de ses ministres, des cérémonies du culte et des pratiques religieuses qu'avec beaucoup de respect et de vénération. Les fautes réelles ou supposées d'un ministre du Seigneur ne doivent jamais faire le sujet de la conversation. On ne saurait trop avoir présents à l'esprit ces nobles sentiments de l'empereur Théodose, qui disait : " Si je voyais un Evêque ou un Prêtre commettre une faute, je m'empresserais de le couvrir de mon manteau impérial. "

C'est une malhonnêteté, en même temps que la marque d'un mauvais cœur, de rire des défauts d'autrui : qui n'a pas les siens ? Souvent celui qui raille imprudemment son frère sur une imperfection volontaire ou naturelle, donne lui-même de sa propre conduite matière à la plus ample censure. Un bon mot contraire à la charité peut bien, il est vrai, exciter à l'hilarité, il ne saurait jamais provoquer l'admiration.

La promenade est une autre espèce de divertissement

qui contribue à la santé. Lorsqu'on est en compagnie, il faut donner le milieu à la personne la plus respectable ; si l'on est deux, il faut lui donner la droite ; cette situation, cependant, ne doit pas changer quand on retourne sur ses pas. Quand on est dans les rues, il faut placer du côté des maisons la personne que l'on respecte. Pour monter un escalier, un monsieur doit précéder les dames ; pour le descendre, au contraire, ce sont celles-ci qui passent les premières.

C'est un défaut assez commun aux jeunes gens, lorsqu'ils se promènent en public, de rire haut, et souvent au nez des personnes qu'ils rencontrent ; rien n'annonce plus sensiblement un esprit léger et une mauvaise éducation ! L'homme de bons sens ne doit jamais s'oublier au point de donner le spectacle d'une indécente familiarité ou d'une évaporation continuelle. Il en est d'autres qui, dans les rues, affectent de parler haut, comme pour attirer l'attention des passants ; ce qui est un manque de dignité et une vanité. En tout temps, mais surtout quand on est dans les rues ou en compagnie, le ton de voix doit être modéré, afin de ne pas attirer l'attention des autres ni troubler leur conversation.

Le chant est un divertissement honnête et agréable. L'apôtre St. Paul, dans deux de ses épîtres, ordonne aux Ch. étiens de chanter des psaumes, des hymnes à la gloire du Seigneur, et d'accorder, dans le chant, le cœur avec la voix, parce que ce sont les louanges du Très-Haut. Il serait à désirer que les Chrétiens appliquassent les règles de la musique aux paroles saintes des psaumes et des cantiques que l'on a traduits en langue vulgaire, pour l'intelligence du peuple, et qu'ils les chantassent de temps en temps ! Ce serait un puissant moyen de conserver en eux l'esprit de piété et de se réjouir au milieu des épreuves de la vie.

Les grand gestes dans le chant ne conviennent qu'à des acteurs. Dans un cercle privé, on doit conformer dou-

cement les gestes aux paroles et aux gradations de la voix ; car il serait ridicule d'être, en chantant, aussi immobile qu'une statue.

Procession des Croisés.

Le lendemain, sitôt que le jour vient de naître,
Au milieu du vallon, près d'un autel champêtre,
L'ermite a rassemblé les prêtres du Seigneur.
Vêtus de longs habits éclatants de blancheur,
La crosse en main, au front la mitre épiscopale,
Chacun des deux pasteurs avec orgueil étale
Deux chapes dont la moire et le brillant trésor
S'attachent sur leur sein par des agrafes d'or.

La marche s'ouvre, on part. Le vénérable Pierre
S'avance le premier, et porte la bannière
Où rayonne une croix, dont le flottant aspect
Même aux anges du ciel commande le respect.
Sur deux lignes rangés, humbles, le front austère,
Les prêtres d'un pas lent suivent le solitaire.
Leur suppliante voix forme un double concert,
Qui dans la plaine, au loin, se prolonge et se perd.
Les pontifes, brillants d'éclat et d'opulence,
Après eux s'avançaient dans un profond silence,
Godefroy marche seul ; précédant leurs soldats,
Les princes et les chefs accompagnent ses pas ;
De tout ce camp nombreux l'appareil les protège.
Le peuple vient ensuite, et ferme le cortège.
A leurs chants solennels et pieux à la fois
Le clairon des combats n'ose mêler sa voix.
C'est toi qu'en ce moment invoquait leur prière,
Roi du ciel et du monde, auteur de la lumière,
Esprit-Saint, figuré par des langues de feu ;
Toi, fille de David, mère d'un Homme-Dieu ;
Flamboyants Chérubins : Trônes, Vertus, Archanges,

Sentinelles du ciel, chefs des triples phalanges ;
Toi qui, du Rédempteur, mort et ressuscité,
Dans les eaux du Jourdain lavas la pureté ;
Et vous dont la ferveur ne connut point d'obstacles,
Vous qui, du Fils de l'homme attestant les miracles,
Apôtres de la foi, religieux héros,
Avez d'un sang martyr répandu tous les flots ;
Et vous, dans les déserts, colombes angéliques,
Vous enfin, chastes sœurs, tribus angéliques,
Qui, le front couronné des roses de l'Éden,
Savourez les douceurs d'un éternel hymen.
C'est ainsi que priaient tous ces guerriers fidèles
En ordre, et déployant leurs files solennelles,
Ils marchent vers ce mont fameux dans l'univers,
Qui s'élève ombragé d'oliviers toujours verts,
Leurs chants font retentir les profondes vallées
Les rives du Jourdain, les grottes reculées.
On dirait que les bois, les rochers frémissants
S'animent tout à coup au bruit de ces accents,
Et d'échos en échos, d'une voix attendrie,
Prolongent les grands noms du Christ et de Marie

Le peuple sarrasin, du haut de ses remparts,
Sur la cérémonie attache ses regards.
Ces chants d'humilité, nouveaux pour ses oreilles,
De ce culte étranger la pompe et les merveilles,
L'étonnent un moment : bientôt les malheureux
Ont poussé dans les airs des hurlements affreux.
Les grottes, les torrents et les remparts eux-mêmes
Mugissent effrayés du bruit de leurs blasphèmes ;
Mais les héros chrétiens, loin d'en être surpris
Marchent indifférents à ces profanes cris,
Comme si dans la rue, organe des tempêtes,
Mille corbeaux criards croassaient sur leurs têtes.
Parvenus sur le mont, ils décorent l'autel
Où l'on verra bientôt, à la voix d'un mortel,

Descendre et s'immoler, par un divin mystère,
L'holocauste sans tache, au monde salulaire.
L'autel fume d'encens. Dans un ordre pareil,
Pendent à ses côtés six lampes de vermeil.
Guillaume a revêtu les ornements superbes
Où l'or pur façonné serpente et luit en gerbes.
Plongé dans la terreur d'un saint recueillement,
Il s'incline trois fois et médite humblement.
Enfin, d'une voix haute il s'accuse lui-même,
S'humilie et rend grâce au Monarque suprême ;
Les chefs, près de l'autel, se sont prosternés tous.
La foule des soldats, plus loin, prie à genoux.
L'immortelle victime est enfin consumée.
Le pontife aussitôt se tournant vers l'armée,
Lui dit : " Retirez-vous, " la bénit de sa main,
Et du camp tous ensemble ont repris le chemin.

Dans ses retranchements la foule retirée,
A la voix des hérauts s'est déjà séparée.
Les princes et les chefs, jusqu'à son pavillon,
Accompagnent les pas de l'illustre Bouillon,
Qui les fait tous asseoir à sa table frugale.
Le repas terminé : " Votre ardeur sans égale,
" Dit Godefroy, demain doit briller à l'assaut.
" Je vais pour le triomphe ordonner ce qu'il faut ;
" Et vous, nobles soutiens de la cause céleste,
" De ce jour au repos abandonnez le reste. "
Il a dit. Tous les chefs se retirent alors.
Dans l'enceinte du camp, les trompettes, les cors,
Annoncent aux guerriers que l'aurore nouvelle
Doit éclairer l'assaut de la cité rebelle ;
Et chacun d'eux se livre à mille soins rivaux
Jusqu'à l'heure où la nuit, suspendant les travaux,
Ramène le sommeil, le silence et les ombres.

BAOUR-LORMIAN.-Traduit de la Jérusalem délivrée.

Le Peuple romain.

De tous les peuples du monde le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formé la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre ; car, parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté les Romains se figuraient, avec les Grecs, un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Au reste, quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avait, même sous ses rois, une liberté qui ne convient guère à une monarchie réglée. Car, outre que les rois étaient électifs, et que l'élection s'en faisait par tout le peuple, c'était encore au peuple assemblé à confirmer les lois, et à résoudre la paix ou la guerre. Il y avait même des cas particuliers où les rois déféraient au peuple le jugement souverain : témoin Tullus Hostilius, qui, n'osant ni condamner ni absoudre Horace, comblé tout ensemble, et d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple. Ainsi les rois n'avaient proprement que le commandement des armées, et l'autorité de convoquer les assemblées légitimes, d'y proposer les affaires, de maintenir les lois et d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le dessein que vous avez vu de réduire Rome en république, il augmenta dans un peuple déjà si libre l'amour de la liberté ; et de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goûtée toute entière sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfants, qui s'étaient laissé entraîner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisaient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyait ce consul sévère immoler à la liberté sa propre famille ! Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection. Les Romains, presque affamés, lui firent connaître, par leur fermeté, qu'ils voulaient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat ; et Rome entière fit dire à ce roi puissant, qui venait de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolu de tout hasarder pour sa liberté, elle recevrait plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple, et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savaient si bien défendre.

La liberté leur était donc un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que dans leurs commencements, et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux : au contraire ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisaient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, vivre d'épargne et de travail : voilà quelle était leur vie ; c'est de quoi ils soutenaient leur famille, qu'ils accoutumaient à de semblables travaux

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté ait été plus longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans, et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le sénat. Du reste on les trouvait occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les allait quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avaient que de la vaisselle de terre; et le premier, à qui les Samnites en offraient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'était point d'en avoir, mais de commander à qui en avait. Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avaient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération durait encore pendant les guerres puniques. Dans la première, on voit Regulus, général des armées romaines demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage on y voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étaient méprisées : la modération et l'innocence des généraux romains faisaient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole, bâti par Tarquin le Superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étaient dignes dès

lors de la majesté du plus grand des dieux et de la gloire future du peuple Romain. Tout le reste répondait à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques même et les égouts de la ville, avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple ? En un mot, tout ce qui servait au public, tout ce qui pouvait donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisait avec profusion autant que le temps pouvait le permettre. L'épargne régnait seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentait ses revenus et rendait ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui était le meilleur économiste et prenait le plus sur lui-même, s'estimait le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Tout tendait plutôt à l'autre excès, je veux dire, à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avaient-elles naturellement quelque chose non-seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois ; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

BOSSUET.

De la vérité et de la sincérité qui doivent toujours régner dans la conversation.

La vérité est la première qualité que doivent avoir nos entretiens. Sous aucun prétexte, on ne doit proférer un mensonge, ni se rendre coupable de la moindre dissimulation ou duplicité. Le saint vieillard Eléazar préféra

la mort à la dissimulation, et saint Cyprien ne voulut point conserver sa vie aux dépens de la vérité. La jeunesse de l'immortel George Washington présente un exemple admirable de l'amour pour la vérité ; le fait est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le rappeler ici. Le mensonge est toujours un vice odieux ; et les enfants, ne réfléchissant pas sur les maux qui résultent de l'habitude de mentir, ne se familiarisent que trop souvent avec la dissimulation, vice d'autant plus dangereux qu'il revêt souvent chez eux l'apparence de la modestie. "La vie du menteur sera sans honneur ; la confusion couvrira son visage." Le prophète David nous avertit que si nous voulons couler des jours heureux, nous devons éviter le mensonge.

Ce qui ajoute encore un nouveau degré de malice et d'opprobre à l'habitude de mentir, c'est que le menteur tombe souvent dans des indiscretions funestes à son prochain et à lui-même ; si, pour sauver ou conserver sa réputation exposée par un mensonge, il faut joindre la perfidie à l'indiscrétion, il ne balancera pas ; il veut mentir, et ne veut pas passer pour menteur ; le secret révélé d'un ami le sauve de sa confusion, cela suffit ; il répand ce qu'il avait juré de tenir secret. Voilà cependant où conduit l'habitude de mentir. Qu'arrive-t-il ? On perd la confiance des hommes, on ruine sa réputation, on perd ses amis ; s'il en reste, ce sont ou des imprudents ou des perfides.

Le déguisement dans les paroles mérite une sévère condamnation, parce qu'il confond la vérité avec le mensonge, parce qu'il est employé dans le but de mettre le menteur à couvert des reproches qu'il a si justement mérités. C'est une production du mensonge artificieux, également proscrire par l'esprit évangélique, par l'honnêteté et par la bonne éducation.

Il ne faut jamais avancer de nouvelles qu'on ne soit sûr de leur exactitude, ou du moins les donner pour dou-

teuses, si elles sont telles, et ne pas affecter une érudition déplacée. en les embellissant de narrations fausses ou peu vraisemblables.

Dans une enquête solennelle qu'il faisait un jour, le cardinal Colonna attachait autant d'importance à la simple parole du jeune Pèrarch qu'un serment fait par les autres gens de sa maison, parce que ce jeune homme était reconnu, pour avoir professé, dès son enfance, un profond respect pour la vérité, et une extrême horreur pour le mensonge. "Quant à vous, lui dit le cardinal, vous n'avez pas besoin de prêter serment; votre parole suffit." Ce qui prouve les grands avantages que procure l'habitude de la sincérité; mais, pour acquérir cette habitude, il faut se faire une règle inviolable de ne dire toujours que la plus exacte vérité, même dans les occasions les plus insignifiantes, en apparence.

On ne saurait apporter trop de soin à être d'une fidélité à toute épreuve dans ses promesses; car rien ne rend plus méprisable que de manquer à sa parole. Si l'honneur exige qu'on soit fidèle dans ses promesses, la prudence exige qu'on n'en fasse jamais sans en avoir prévu les suites, et sans être prémuni contre les regrets qui pourraient naître d'une trop grande facilité à promettre.

Lors-qu'on s'entretient familièrement, il ne faut jamais se déguiser, même par plaisanterie: la bonne foi en toute circonstance doit être l'âme de la conversation.

Plaintes et reproches de Marie Stuart à Elisabeth.

Par où commencerai-je ? Et comment à ma bouche
Prêterai-je un discours qui vous plaise et vous touche ?
Accorde-moi, mon Dieu, de ne point l'offenser !
Emousse tous les traits qui pourraient la blesser !
Toutefois, quand d'un mot mon destin peut dépendre,
Sans me plaindre de vous, je ne puis me défendre.

Oui, vous fûtes injuste et cruelle envers moi.
Seule, sans défiance, en vous mettant ma foi,
Comme une suppliante enfin, j'étais venue ;
Et vous, entre vos mains vous m'avez retenue.
De tous les souverains blessant la majesté,
Malgré les saintes lois de l'hospitalité,
Malgré le droit des gens et la foi réclamée,
Dans les murs d'un cachot vous m'avez enfermée.
Dépouillée à la fois de toutes mes grandeurs,
Sans secours, sans amis, presque sans serviteurs,
Au plus vil dénûment dans ma prison réduite,
Devant un tribunal, moi reine, on m'a conduite !
Enfin, n'en parlons plus : qu'en un profond oubli
Tout ce que j'ai souffert demeure enseveli.
Je veux en accuser la seule destinée.
Contre moi, malgré vous, vous fûtes entraînée ;
Vous n'êtes pas coupable, et je ne le suis pas ;
Un esprit de l'abîme, envoyé sur nos pas,
A jeté dans nos cœurs cette haine funeste,
Et des hommes méchants ont achevé le reste.
La démence a du glaive armé contre vos jours
Ceux dont on avait point invoqué le secours.
Tel est le sort des rois : leur haine en maux féconde
Enfante la discorde et divise le monde.

J'ai tout dit. C'est à vous, ma sœur, de nous juger.
Entre nous maintenant il n'est point d'étranger.
Nous nous voyons enfin. Si j'ai pu vous déplaire,
Parlez ; dites mes torts ; je veux vous satisfaire.
Ah ! que ne m'avez-vous dès l'abord accordé
L'entretien par mes vœux si longtemps demandé !
Nous n'aurions pas, ma sœur, en ce jour déplorable,
Une telle entrevue et dans un lieu semblable.

P. LE BRUN.

Le Charlatan.

Carro Carri débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remède, et qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amélioré en ses mains ; de spécifique qu'il était contre la colique, il guérit de la fièvre quarte, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra en l'esprit : l'hémorragie, dites-vous ? il la guérit : il ne ressuscite personne, il est vrai ; il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude ; et ce n'est que par hasard que son père et son aïeul, qui avaient ce secret, sont morts fort jeunes. Les médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciement : Carro Carri est si sûr de son remède, et de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance, et de recevoir avant que de donner : si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application et de son remède : commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez lui un contrat de constitution, donnez-lui une de vos terres, la plus petite, et ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O et en I, noms vénérables qui imposent aux malades et aux maladies. Vos médecins, Fagon, et de toutes les facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours, ni sûrement ; ceux au contraire qui ont hérité de leurs pères la médecine pratique, et à qui l'expérience est échue par succession, promettent toujours, et avec serments, qu'on guérira. Qu'il est doux aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle, et de se porter encore passablement bien à l'agonie ! La mort surprend agréablement et sans s'être fait craindre : on la sent plus tôt qu'on n'a songé à s'y préparer et à s'y résoudre. O Fagon Esculape ! faites régner sur toute la terre le quinquina et l'émétique ; conduisez à sa

perfection la science des simples qui sont donnés aux hommes pour prolonger leur vie ; observez dans les cures, avec plus de précision et de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les temps, les symptômes, et les complexions ; guérissez de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri ; chassez des corps, où rien ne vous est caché de leur économie, les maladies les plus obscures et les plus invétérées ; n'attendez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables : laissez à Corinne, à Lesbie, à Canidie, à Trimalcion et à Carpus, la passion ou la fureur des charlatans.

LA BRUYÈRE.

L'Alchimiste.

Hier matin, comme j'étais au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte ou enfoncée par un homme avec qui j'avais lié quelque société, et qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement était plus que modeste ; sa perruque, de travers, n'avait pas même été peignée ; il n'avait pas eu le temps de faire recoudre son pourpoint noir, et il avait renoncé pour ce jour là aux sages précautions avec lesquelles il avait coutume de déguiser le délabrement de son équipage,

Levez-vous, me dit-il ; j'ai besoin de vous tout aujourd'hui ; j'ai mille emplettes à faire, et je serai bien aise que ce soit avec vous : il faut premièrement que nous allions rue Saint-Honoré, parler à un notaire chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au faubourg Saint-Germain, où j'ai loué un hôtel de deux mille écus, et j'espère passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en fallait, mon homme me fit précipitamment descendre. “ Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, et établissons l'équipage.” En

effet, nous achetâmes non-seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises en moins d'une heure ; tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien et ne compta jamais : aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvais sur tout ceci, et quand j'examinais cet homme, je trouvais en lui une complication singulière de richesse et de pauvreté, de manière que je ne savais que croire. Mais enfin je rompis le silence, et, le tirant à part, je lui dis : " Monsieur qui est-ce qui payera tout cela ?—Moi, dit-il ; venez à ma champre, je vous montrerai des trésors immenses et des richesses enviées des plus grand monarques ; mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. " Je le suivis, nous grimpons à un cinquième étage, et, par une échelle, nous nous guindons à un sixième, qui était un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avait que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. " Je me suis levé de grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre ; j'ai vu que le grand jour était venu qui devait me rendre plus riche qu'un homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces graines que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle et un million d'autres cherchent toujours, est venu jusqu'à moi, et je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le Ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués que pour sa gloire ! "

Je sortis et je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colère, et laissai cet homme si riche dans son hôpital.

MONTESQUIEU.

La Mort.

Sur quoi vous rassurez-vous donc ? sur la force du tempérament ? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie ? une étincelle qu'un souffle éteint ; il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez pas vous-même là-dessus ; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort ; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau ; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain. Je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances : hélas ! ce qui doit finir, mes frères, doit-il vous paraître long ? Regardez derrière vous : où sont vos premières années ? que laissent-elles de réel dans votre souvenir ? pas plus qu'un songe de la nuit. Vous rêvez que vous avez vécu ; voilà tout ce qui vous reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs ; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne. Vous y touchez encore, vous en avez été pour la plupart non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire. Ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux ; mais pour vous, ce n'est plus qu'un songe,

qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de notre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui nous reste à faire ? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalités que les jours passés ! Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs.

Ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques ; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier. Tout passe avec vous et comme vous ; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; vos ancêtres vous en frayèrent le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent : la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; tout change, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même, le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes roule devant ses yeux, et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance.

MASSILLON.

Marius dans les marais de Minturnes.

Le monde a conspiré la perte d'un seul homme,
Et la nature entière est d'accord avec Rome.
De son sein l'Océan m'écarte avec effroi,
La terre me repousse et s'ébranle sous moi.
C'est en vain que la nuit, moins cruelle et plus sombre,
Favorise mes pas et me prête son ombre ;
Au défaut du soleil la foudre ici me luit,
Et montre à l'univers qu'enfin Marius fuit !
Par d'étonnants revers le sort veut que j'expie
Les étonnants succès qui signalent ma vie.
Il veut faire admirer à la postérité
Mon infortune autant que ma prospérité.
Tout se tait ; tout a fui dans une horreur profonde,
Et seul je semble errer sur les débris du monde.

Je n'irai pas plus loin : j'attends ici mon sort.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave la mort.
Demanderai-je aux dieux qu'un trépas plus illustre
Au nom de Marius ajoute un nouveau lustre ?
Quarante ans de combats m'ont épargné ce soin,
Et, pour être immortel, je n'en ai pas besoin.
Expirer loin de Rome, en cette solitude,
N'est-ce pas la punir de son ingratitude ?
Je l'abandonne en proie au plus pressant danger.
Oui, me laisser mourir, c'est assez me venger.
Teutons, Cimbres, Gaulois, que ce jour vous rallie,
La mort de Marius vous livre l'Italie.
Mais Sylla cependant ne recueille-t-il pas
Cet absolu pouvoir, objet de nos débats ?
Favorable à ses vœux, mon désespoir seconde
Son orgueil qui l'appelle à l'empire du monde.
Est-ce ainsi que mon cœur apprit à le haïr ?
Son plus fidèle ami le peut-il mieux servir ?
Ah ! quels que soient les maux dont la mort nous délivre,
Montrons-nous Marius, en osant encor vivre.
Dussé-je encore m'attendre à de plus grands revers,

Je ne puis me résoudre à céder l'univers.
Vivons tant que ce noble et puissant héritage
D'un autre que mon fils peut-être le partage ;
Vivons, tant qu'un sénat guidé par l'intérêt
N'aura pas à mes pieds révoqué mon arrêt ;
Vivons, tant que ce bras, pour victoire dernière,
N'aura pas à Sylla fait mordre la poussière ;
Vivons : le Ciel le veut. En ces lieux j'aperçois
L'abri qui m'est offert sous ces rustiques toits.
C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve :
Sans peine on compatit au malheur qu'on éprouve.
A travers tant d'écueils les dieux qui m'ont sauvé,
Au plus obscur trépas ne m'ont point réservé.
Leurs mains, qui sous mes pas aplanissent la route,
Pour un grand avenir m'ont conservé sans doute.
Eprouvons les destins, fatiguons leur courroux,
Voyons si le malheur est plus constant que nous.

ARNAULT.

Fautes que l'on commet en parlant inconsidérément.

Parler inconsidérément, c'est parler sur toutes choses sans faire attention à ce que l'on dit ; c'est parler lorsqu'on doit se taire, ou dire des choses inutiles ou puérides. Les grands parleurs sont presque toujours inconsidérés dans leurs discours ; la démangeaison de parler fait débiter des sottises ; et, dans un grand nombre de paroles, il est rare de ne pas trouver des fautes considérables. Ainsi, pour suivre l'avis du Sage, il faut mettre la main sur la bouche, si l'on n'a pas assez d'intelligence pour parler à propos, ou pour entendre ce que les autres disent. Il faut distinguer et observer le temps où l'on peut dire son mot sans indiscretion, car c'est un signe de légèreté et une imprudence de discourir toutes les fois qu'on se sent quelque envie de parler. Il faut aussi, se-

lon l'avis de Saint Paul, que toutes nos paroles soient dites avec discernement, afin de n'en proférer aucune sans savoir pour quoi et comment ; enfin, il ne faut parler que de ce que l'on connaît, et toujours se taire sur ce que l'on ignore ; en outre, il faut se souvenir que la conversation ne doit pas être une pure et simple causerie.

Il est très-important d'écouter avec attention, évitant avec soin tout ce qui peut dénoter une certaine absence d'esprit ou la distraction. On ne saurait rien faire de plus poli ni de plus agréable aux autres, que de paraître s'intéresser à ce qu'ils disent. La meilleure règle que les jeunes gens aient à observer dans une compagnie, c'est d'écouter beaucoup, de parler peu et toujours à propos ; le babil d'un jeune homme dans ces rencontres est une incivilité. C'est le propre d'un esprit sans consistance de se répandre sans cesse en discours inutiles, d'user de longues périphrases pour dire des choses que l'on doit exprimer d'une manière concise, d'envelopper le principal objet de tant d'incidents, qu'on peut à peine y retourner soi-même et y rappeler les autres.

C'est une impertinence de parler de soi en compagnie. Nos propres affaires ne regardent point les autres, nous ne saurions les tenir trop secrètes ; quant aux affaires des autres, que vous importent-elles ? En parlant des choses qui ne nous concernent pas, nous sommes exposés à commettre bien des bévues ; et, si nous froissons les sentiments de quelqu'un, nous perdons très-certainement son estime. Il est aussi ridicule que déplacé de parler sans cesse de ses actions, de soi-même, de sa fortune, et de se comparer aux autres. Les comparaisons sont toujours odieuses ; peut on, en effet, supporter ces airs de présomption et de confiance qui tendent presque toujours à donner une médiocre idée de ceux qui les affectent ? "qu'un autre vous loue, et non votre propre bouche," dit Salomon ; "que ce soit un étranger, et non vos propres lèvres."

Un homme qui ose faire son éloge, fait assez connaître qu'il n'en mérite aucun.

Ainsi, il ne faut jamais parler avantageusement de soi-même ; mais aussi ne faut-il point taire les louanges dues au mérite ou à la vertu, observant d'en écarter tout ce que l'adulation et la flatterie pourraient y mêler. On doit recevoir modestement les éloges, et ne jamais les mendier. Ce serait une sottise modeste de se mettre de mauvaise humeur contre les personnes dont on reçoit des applaudissements, surtout s'ils sont mérités par quelque action dont on ne puisse se dissimuler à soi-même la bonté naturelle.

Il est des hommes qui s'offensent des louanges que l'on donne aux autres, ou qui les affaiblissent par d'odieuses restrictions ; il faut éviter ce défaut, et ajouter toujours aux éloges des autres. Si l'on ne peut parler en bien de la personne en question, il faut garder le silence à son égard, à moins que la justice ou la charité n'exige évidemment qu'on fasse connaître son opinion à son sujet.

Il n'est pas cependant de la sagesse de donner à qui que ce soit, présent ou absent, des louanges excessives, ni de blesser la vérité en voulant préconiser les autres. Si l'on entend faire des éloges de ses parents, on ne doit pas y ajouter, mais témoigner sa reconnaissance et applaudir modestement.

On ne doit pas, en voyant une chose pour la première fois, la louer par une surprise accompagnée d'exclamation ; c'est faire sentir qu'on n'a jamais rien vu. En général, il faut être réservé, économe dans la distribution des louanges, envisager toujours les choses, apprécier ce qu'elles valent, pour les estimer et les louer selon les règles de la prudence et du discernement.

Sœurs de l'Hôtel-Dieu.

En Europe, nous tirons le canon en signe d'allégresse pour annoncer la destruction de plusieurs milliers d'hommes ; mais dans les établissements nouveaux et lointains, où l'on est plus près du malheur et de la nature, on ne se réjouit que de ce qui mérite en effet des bénédictions, c'est-à-dire des actes de bienfaisance et d'humanité. Trois pauvres hospitalières, conduites par Mme de La Peltrie, descendent sur les rives canadiennes, et voilà toute la colonie troublée de joie. " Le jour de l'arrivée de personnes si ardemment désirées, dit Charlevoix, fut pour toute la ville un jour de fête ; tous les travaux cessèrent, et les boutiques furent fermées. Le gouverneur reçut les héroïnes sur le rivage, à la tête de ses troupes, qui étaient sous les armes, et au bruit du canon ; après les premiers compliments, il les mena, au milieu des acclamations du peuple, à l'église, où le *Te Deum* fut chanté....

" Ces saintes filles, de leur côté, et leur généreuse conductrice, voulurent, dans le premier transport de leur joie, baiser une terre après laquelle elles avaient si longtemps soupiré, qu'elles se promettaient bien d'arroser de leurs sueurs, et qu'elles ne désespéraient pas même de teindre de leur sang. Les Français mêlés avec les sauvages, les infidèles même confondus avec les chrétiens, ne se lassaient pas, et continuèrent plusieurs jours à faire retentir tout de leurs cris d'allégresse, et donnèrent mille bénédictions à celui qui seul peut inspirer tant de force et de courage aux personnes les plus faibles. A la vue des cabanes sauvages où l'on mena les religieuses le lendemain de leur arrivée, elles se trouvèrent saisies d'un nouveau transport de joie : la pauvreté et la malpropreté qui y régnaient ne les rebutèrent point, et des objets si capables de relâcher leur zèle ne le rendirent que plus vif ; elles témoignèrent une grande impatience d'entrer dans l'exercice de leurs fonctions.

“Mme de La Peltrie, qui n'avait jamais désiré d'être riche, et qui s'était faite pauvre d'un si bon cœur pour Jésus-Christ, ne s'épargnait en rien pour le salut des âmes. Son zèle la porta même à cultiver la terre de ses propres mains, pour avoir de quoi soulager les pauvres néophytes. Elle se dépouilla en peu de jours de ce qu'elle avait réservé pour son usage, jusqu'à se réduire à manquer du nécessaire, pour vêtir les enfants qu'on lui présentait presque nus ; et toute sa vie, qui fut assez longue, ne fut qu'un tissu d'actions les plus heroïques de la charité.”

GÉNIE DU CHRISTIANISME.

Le Luxe.

Un mal presque incurable est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches ; comme si les pauvres ne pouvaient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinements de volupté. Toute une nation s'accoutûme à regarder comme des nécessités de la vie les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connaissait point trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts et politesse de la nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu ; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parents du roi veulent imiter sa magnificence ; les grands, celle des parents du roi ; les gens médiocres veulent égaler les grands, car qui est-ce qui se fait justice ? Les petits veulent passer pour médiocres : tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faste, et pour se prévaloir de leurs richesses ; les autres, par mauvaise honte, et pour

cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine, toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense corrompt les âmes les plus pures : il n'est plus question que d'être riche ; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux, instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos intérêts : vous êtes méprisé si vos talents ne sont pas relevés par le faste. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien veulent paraître en avoir ; ils en dépensent comme s'ils en avaient : on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation ; il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le pourra entreprendre si ce n'est un roi philosophe qui sache, par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, et encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité ?

FÉNELON.

Le paysan du Danube au Sénat romain.

Romains, et vous, sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les dieux de m'assister :
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice ;
Faute d'y recourir, on viole leurs lois ;
Témoin nous, que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.

Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,

Il ne vous fasse en sa colère

Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.

Qu'avez vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adresse et le courage :

S'ils avaient eu l'avidité,

Comme vous, et la violence.

Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.

Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée

N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos autels

Elle-même en est offensée :

Car sachez que les Immortels

Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,

D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :

La terre, et le travail de l'homme,

Font, pour les assouvir, des efforts superflus.

Retirez-les : on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;

Nous laissons nos chères compagnes :

Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,

Découragés de mettre au jour des malheureux,

Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime ;
 Quant à nos enfants déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
 Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime :
 Retirez-les ; ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice :
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
 N'a-t-on point de présent à faire,
 Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
 Doit commencer à vous déplaire :
 Je finis ; punissez de mort
 Une plainte un peu trop sincère.

LA FONTAINE.

Règles que l'on doit observer dans les Entretiens et dans la Conversation.

Rien n'est plus insipide, plus importun que l'entretien de ces grands parleurs, qui font des questions à l'infini sur les choses les plus indifférentes, ou sur celles qu'ils devraient toujours ignorer. Il ne faut jamais adresser des questions à une personne, quand on a des raisons de penser qu'il lui serait indélicat d'y répondre. Les informations que l'on prend sur la santé des autres, doivent être formulées d'une manière indirecte, afin de laisser à la personne la liberté de donner telle réponse qu'elle jugera à propos.

Il y a une classe de personnes qui se font remarquer par leur grossièreté et l'ennui qu'elles causent, ce sont certains voyageurs, qui ne font que parler de leurs aventures, des pays qu'ils ont traversés, des dangers réels ou prétendus qu'ils ont eue, et qui répètent cent fois pour une les

mêmes faits, les mêmes détails. Il est des personnes qui, à chaque phrase de leur discours, demandent si on les entend, si on conçoit ce qu'elles disent : rien n'est plus indécemment : on doit achever ce que l'on avait à dire, et si la personne à qui l'on parlait n'avait pas entendu ou compris ce qu'on lui disait, il faut le répéter avec douceur et sans témoigner aucune peine. On n'est pas entendu souvent parce que l'on s'énonce mal, ou parce que l'on se sert de termes obscures ou équivoques.

Il est de la politesse d'instruire brièvement du sujet de la conversation ceux qui surviennent dans la compagnie, surtout les personnes auxquelles on doit des égards. On ne doit jamais interrompre ceux qui parlent, mais on doit attendre qu'ils aient fini ce qu'ils ont à dire, puis répondre avec modestie ; il ne faut pas non plus s'empresser de répondre à une question qui n'est pas adressée directement à soi, mais ne le faire que si, après un temps suffisant, personne de la compagnie ne répond.

Ce serait une impardonnable grossièreté, étant obligé de contredire quelqu'un, de le faire en disant : " Cela n'est pas vrai ; " " vous mentez, vous ne savez ce que vous dites ; " " Je soutiens mon opinion ; " etc. Ces expressions sont indignes d'un homme bien élevé ; on doit toujours chercher à déguiser la dureté de la contradiction sous des termes polis. On peut dire à une personne qui se trompe : " Permettez moi de vous dire qu'on vous a mal informée ; " " c'est probablement une erreur ; " " Je pensais qu'il en était autrement, " ou toute autre chose de ce genre. On pourrait aussi cesser l'entretien ou changer de sujet, à moins que le devoir ou la charité n'exige de soutenir son sentiment.

Si l'avis de quelqu'un diffère de celui des autres membres de la compagnie, il doit se taire, ou présenter son opinion avec une grande modestie et sans la défendre avec opiniâtreté. S'il croit que son avis est juste, exact et prudent, il peut exposer les preuves qui en constatent la vé-

rité, mais éviter tout entêtement. L'opposition de son avis à celui des autres n'est pas une preuve certaine de son inexactitude, mais c'est une puissante raison pour lui de ne pas s'y tenir trop fortement attaché.

L'apôtre saint Paul exhorte son disciple Timothée à fuir les disputes de mots : l'esprit de contention et de dispute est entièrement opposé à la douceur évangélique, la bienséance le proscrit de toutes les assemblées. La dispute prend ordinairement sa source dans la présomption et la fausse idée que l'on se forme de son propre mérite ; il est des caractères qui s'opposent perpétuellement au sentiment des autres, et à qui, pour entrer en dispute, il suffit de voir une opinion suivie par le plus grand nombre. Cette manie déshonore et rend odieux.

Les grands parleurs sont ordinairement de grands disputeurs : le seul parti qu'on doive prendre avec eux est celui du silence où la fuite de leur compagnie. Les contredire, c'est les échauffer et les animer à la dispute. Un homme sage et prudent ne doit jamais se compromettre avec des esprits contentieux.

Il est important de ne s'opiniâtrer jamais dans son sentiment, s'il n'est pas absolument exact, et dans le cas même où il serait vrai en tout, il faudrait ne le soutenir qu'avec toute la douceur possible, se souvenant toujours de ces paroles du sage : " que la parole douce multiplie les amis et réconcilie les ennemis." Il faut d'abord exprimer jusqu'à quel point on approuve les sentiments qui viennent d'être énoncés, puis montrer avec quelle répugnance on ne peut donner son entière adhésion. On peut alors, mais poliment, et dans un langage et un ton non blessants, exposer les raisons de son dissentiment, s'abstenant soigneusement de tout air de supériorité, et ne se laissant jamais aller à la gloire d'un triomphe.

Quand une personne élevée en dignité reconnaît que son devoir l'oblige à contredire les sentiments, même de ses inférieurs, elle commence par considérer avec calme

ce que chacun a dit, faisant remarquer avec soin tout ce qui semble raisonnable, puis ayant rendu justice à chaque sentiment énoncé, elle présente, mais poliment, le sien propre. Outre que cette aimable condescendance donne du poids et de l'autorité à la décision, elle inspire des sentiments de respect, de vénération et d'amour. Celui qui n'a en vue que d'établir ou de défendre la vérité, se regarde comme largement récompensé quand ce but est atteint.

Il n'est jamais permis d'interrompre qui que ce soit dans la conversation ou dans la dispute, de commenter la narration que l'on entend, de la reprendre sous prétexte de la rendre plus claire, plus exacte. Si l'on a des observations à faire, il faut que la personne qui parle ait fini son discours pour les proposer. Si on reconnaît avoir soutenu une opinion fausse ou commis une erreur dans le récit d'un fait, on ne doit pas hésiter à se rétracter.

On ne doit jamais rougir d'une correction équitable; une personne qui fait une faute dans la conversation donnerait l'exemple d'une obstination déplacée, si elle prenait en mauvaise part les observations qu'on lui ferait pour la redresser et lui faire connaître son erreur.

Les Catacombes à Rome.

En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui, toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines qu'à peine éclairaient de loin quelques lampes suspendues; les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres; la lumière lugubre des lampes, ram-

pant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles.

En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence, je n'entends que les battements de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps, je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts augmentent à chaque instant mes perplexités : plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare ; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse ; alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je croyais entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi, mes forces commençaient à s'épuiser ; je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts.

Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumée qui menaçait de s'éteindre. Tout à coup, une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales ; ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour ; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts ; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens ; de jeunes filles couvertes de voiles blancs chantaient au pied de l'autel ; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice : je reconnais les catacombes !

CHATEAUBRIAND.

Esther implore la clémence d'Assuérus en faveur des Juifs.

....O Dieu ! confonds l'audace et l'imposture !
Ces Juifs dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains.
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.

Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égaies lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser !
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devient le juste prix de leur ingratitude.

Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines ;
Et le temple déjà sortait de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,

Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.

Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux

“ Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence. ”

Partout du nouveau prince on vantait la clémence.

Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.

Ciel, verra-t-on toujours, par de cruels esprits,

Des princes les plus doux l'oreille environnée,

Et du bonheur public la source empoisonnée !

Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté

Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.

N tre ennemi cruel devant vous se déclare ;

C'est lui ; c'est ce ministre infidèle et barbare,

Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,

Contre notre innocence arme votre vertu.

Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable

Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?

Partout l'affreux signal, en même temps donné,

De meurtre remplira l'univers étonné.

On verra, sous le nom du plus juste des princes,

Un perfide étranger désoler vos provinces ;

Et, dans ce palais même, en proie à son courroux,

Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?

Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?

Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?

Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?

Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,

Pendant que votre main, sur eux appesantie,

A leurs persécuteurs les livrait sans secours,

Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,

De rompre des méchants les trames criminelles,

De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.

N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien ;

Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,

Dissipa devant vous les innombrables Scythes,

Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.

RACINE.—*Esther*, act. III.

La Fête-Dieu.

Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie, les rues se jouchent de fleurs, et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles. Le signal est donné : tout s'ébranle, et la pompe commence à défilér.

On voit paraître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois par leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces groupes populaires, on voit s'élever l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents s'avance sur deux files une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfants du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires : quelquefois des prélats, revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin, le pontife de la fête apparaît seul dans le lointain : ses mains soutiennent la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or, au bout d'une avenue illuminée de ses feux.

Cependant des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession : les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases des parfums. Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers

l'image du soleil éternel, et font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites, en tuniques blanches, balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors des chants s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalles, les voix et les instruments se taisent, et un silence aussi majestueux que celui des grandes mers dans un jour de calme, règne parmi cette multitude recueillie : on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissants.

Mais, où va-t-il, ce Dieu redoutable dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté ? Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocents et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfants le précèdent ; les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme, en ce mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie : le nouveau-né tend les bras au Jésus de la montagne, et le vieillard, penché vers la tombe, se sent tout à coup délivré de ses craintes ; il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant.

Les solennités du Christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature. La fête du Créateur arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles : tout est uni par les plus doux liens ; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes.

La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts pour l'homme, qui tombe comme les feuilles des bois.

Au printemps, l'Église déploie dans nos hameaux une

autre pompe. La Fête-Dieu convient aux splendeurs des cours, les Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec joie son âme s'ouvrir aux influences de la religion, et sa glèbe aux rosées du ciel : heureux celui qui portera des moissons utiles, et dont le cœur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé !

GÉNIE DU CHRISTIANISME.

La Lecture.

De tous les divertissements que l'on peut se procurer, ou des différents moyens que l'on peut avoir d'acquérir des connaissances, les livres sont, sans aucun doute, les plus innocents et les plus précieux. On ne devrait passer aucun jour sans chercher à profiter des avantages qu'ils présentent. Nos observations peuvent être limitées ; nos occasions de converser peuvent être rares ; le nombre de nos amis intelligents peut être peu nombreux ; mais les livres profitent toujours. Par leur moyen, en effet, on s'instruit des événements qui ont eu lieu aux temps les plus reculés et dans les lieux les plus éloignés ; on connaît les opinions et les sentiments des savants de chaque génération ; on voit la naissance et la chute des états, ainsi que les causes qui en ont occasionné la prospérité ou la décadence ; on voit, dans tous les détails, la vie des personnages qui, par leurs talents, leur sagesse ou leur industrie, se sont illustrés dans leurs professions respectives. Au moyen des livres, on s'instruit de l'histoire de la religion, aux différentes époques ; on admire ses glorieux triomphes sur tous les ennemis qui l'ont attaquée, les actions héroïques des saints qui, s'élevant au-dessus des intérêts de ce monde périssable, aspiraient à la gloire d'un royaume éternel, nous laissant, dans le souvenir de leurs vertus et de la récompense qui leur a été accordée, un puissant stimulant

pour imiter leur exemple, afin que nous aussi plus tard nous puissions devenir participants de leur bonheur. Par les livres enfin, nous recevons la lumière, l'instruction et même le délassement, tout en enrichissant notre esprit du fruit des travaux de ceux qui nous ont devancés, et en faisant de la connaissance de leurs actions un guide utile pour diriger les nôtres. On ne saurait donc trop aimer la lecture, et pour cela, chacun devrait toujours avoir à sa disposition quelque bon livre, afin d'employer d'une manière utile les moments de loisir dont il peut disposer.

Il est un moyen très-puissant de retirer un grand profit de la lecture, c'est de prendre des extraits des livres qu'on lit. Un auteur a dit que lire sans écrire, c'est une vraie folie.

La première et la plus importante de toutes les connaissances, c'est celle de la religion. Un jeune homme doit se souvenir que tous ses efforts, en ce monde, ne doivent tendre qu'à parvenir au bonheur qui lui est réservé dans la céleste patrie; il doit bien considérer que toutes les connaissances qu'il a pu acquérir, ne sont que comme une vapeur ou une lueur passagère, s'il les compare à ce flot de lumières qui se répandront sur son esprit dans ce céleste séjour où il verra Dieu face à face pendant toute l'éternité. Il devra donc bien posséder toutes les vérités de la religion, ainsi que les raisons sur lesquelles elles semblent appuyées; de la sorte, il sera toujours préparé, l'occasion s'en présentant, à donner un témoignage de sa foi, et à résister aux railleries et aux moqueries des impies. Il ne limitera pas ses connaissances religieuses aux seules doctrines de l'Église: il s'étudiera, par la lecture journalière de quelque livre pratique et religieux, à régler sa conduite; il s'efforcera d'entretenir et même d'augmenter en son cœur cet esprit de piété et de dévotion que l'esprit du monde et le tumulte des affaires ne peuvent qu'affaiblir.

Un certain jeune homme, à sa sortie de l'école, fut placé

dans un bureau où chaque jour se tenaient les propos les plus dangereux pour la religion comme pour les mœurs. Il ne tarda pas à se voir attaqué directement et ouvertement dans ce qu'un langage impie ne rougissait pas d'appeler les absurdités de sa croyance. Heureusement, il était instruit à fond des vérités de la religion, et, dès son enfance, il s'était appliqué à se rendre obéissant à ses commandements. Sa foi demeura ferme et sa vertu n'éprouva aucune altération ; dans des circonstances aussi critiques, tout autre, moins instruit ou moins vertueux, eût, très-probablement, succombé sous de telles influences. Ce jeune homme occupe maintenant une position respectable dans la société ; il a été ainsi magnifiquement récompensé, même dans ce monde, de sa fidélité aux principes religieux, dont, jeune encore, il a donné un si éclatant exemple.

Une autre sorte d'information que tout jeune homme doit s'efforcer d'acquérir, c'est celle qui concerne sa profession, parce qu'une connaissance parfaite de ses affaires, unie à un caractère digne et élevé, est le plus sûr moyen de s'assurer la réussite et l'indépendance. Il ne se bornera pourtant pas là. Il s'efforcera d'orner de plus en plus son intelligence, par l'acquisition de la plus grande somme possible de connaissances, tant littéraires que scientifiques. Quelle abondante source d'innocents et utiles plaisirs s'ouvre devant lui ! A peine a-t-il acquis les éléments de la science, et a-t-il pris goût aux beautés de la littérature, qu'il ne peut contempler un édifice, regarder le ciel ou ouvrir un livre, sans éprouver un charme qu'il ne saurait goûter, s'il était encore plongé dans l'ignorance.

Il est regrettable que les jeunes gens, en général, apprécient si peu les avantages d'une bonne instruction. Ils perdent un temps précieux qu'ils pourraient employer très-utilement, soit en acquérant des connaissances, soit en se formant à l'habitude de l'étude, ce qui pourtant

leur assurerait pour plus tard le bien-être et le bonheur. Ils ne sauraient se rappeler trop souvent que la jeunesse est le temps où l'on s'instruit le plus aisément, que ce que l'on apprend à cet âge se retient le plus longtemps, et qu'une occupation constante de l'esprit, est alors, avec la grâce de Dieu, un des meilleurs préservatifs de la pureté des mœurs sans laquelle ni la fortune, ni la position, ni l'intelligence, ne peuvent procurer le bonheur non plus que la considération de ses semblables.

Les parents et les maîtres s'opposent souvent à la lecture, sous prétexte qu'elle nuit aux occupations principales. Si l'amour de la lecture dégénère en passion, et si le temps qu'on y consacre devrait être employé à l'accomplissement des devoirs de sa profession, cette opposition est alors juste et raisonnable ; mais si la lecture ne se fait que dans les seules heures non employées au travail, et si les livres qu'on lit sont moraux et irréprochables, quelle autre récréation peut être aussi innocente et même aussi utile ? Combien qui, par la lecture ont été puissamment éclairés et aidés pour se perfectionner dans leur état, et ont ainsi jeté les bases de leur fortune à venir !

Un ouvrier charpentier, qui n'avait reçu, dans son enfance, qu'une instruction très-limitée, se levait chaque jour de grand matin, et, après avoir fait sa prière, employait le temps qui lui restait jusqu'à son travail, à l'étude des spécialités qui pouvaient lui être utiles pour sa profession, comme la géométrie, le dessin, la mécanique, etc. En peu d'années, grâce aux connaissances supérieures qu'il avait ainsi acquises, il s'éleva à une position relativement honorable ; peu de temps après, et sans interrompre le moins du monde ses occupations ordinaires, il acquit une telle somme de connaissances, qu'il passait à juste titre parmi tous ceux qui avaient des rapports avec lui, pour un homme habile et intelligent.

Terrible Supposition.

Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; je suis perdu, si je meurs dans cette voie. Or quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut ? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point ; il n'est qu'un petit nombre de justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte ; tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne ; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort ; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique, chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle ; car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui : tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans ce moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que

vous entriez ; je vous demande donc, si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à sa droite ? Croyez-vous que les choses, du moins, fussent égales ? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? Je vous le demande : vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même ; vous seul, ô mon Dieu ! connaissez ceux qui vous appartiennent.

Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or qui sont les fidèles ici rassemblés ? Les titres, les dignités, ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils ? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion. Voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée, comme ils en seront retranchés au dernier jour.... Paraissez maintenant justes : où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à droite, démêlez-vous de cette paille destinée au feu.... O Dieu ! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage ?

MASSILLON.

Choix des Livres.

Il n'est rien peut-être en quoi un jeune homme ait plus besoin d'un ami éclairé et intelligent, comme dans le choix des livres. De ce choix, en effet, dépend le bien ou le mal que toute lecture doit produire. Un grand

nombre des livres modernes contiennent d'affreuses erreurs touchant les événements les plus importants de nos jours comme des temps passés ; tandis qu'un plus grand nombre encore sont remplis de sentiments si anti-chrétiens et si irrégieux, qu'on ne peut les lire sans exposer sa foi et ses mœurs au péril le plus imminent. En aucun âge de la vie, on ne saurait lire sans danger de tels ouvrages ; c'est surtout dans la jeunesse, alors que l'esprit n'a pas encore pour base des principes solides et que le cœur n'a pu être formé à l'amour et à la pratique de la vertu, que sont terribles et redoutables les conséquences de la lecture des mauvais livres.

Il y a trois sortes de livres, contre lesquels tout jeune lecteur ne saurait trop se prémunir : 1° ceux qui mettent la foi en danger ; 2° ceux qui corrompent le cœur ; 3° enfin, ceux qui, traitant des sujets légers, frivoles et peu dignes, ne servent qu'à faire passer le temps et rendent l'esprit impropre à toute étude ou occupation sérieuse.

La foi est le fondement de toutes les vertus. " Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. " Cette vérité, reposant sur la parole même de Dieu, exige notre sanction la plus entière et la plus complète. Tout ce qui tend à détruire ou même à affaiblir la foi, ne doit être regardé qu'avec une extrême horreur ; et cependant combien d'ouvrages n'ayant d'autre but que de renverser sa salutaire influence, et de diminuer en nous la confiance dans ses témoignages, sont produits chaque jour par une presse impie, et sont lus avec avidité par une nombreuse jeunesse !

L'expérience des quatre-vingts dernières années prouve surabondamment les maux causés par de semblables ouvrages : les particuliers ont vu leurs légitimes espérances renversées ; la paix des familles a été détruite ; les excès les plus horribles ont été commis ; une nation puissante a été bouleversée par la révolution ; la base de la société s'est écroulée, et le sang a coulé à flots, en Europe, pen-

dant un quart de siècle ; tout cela convainc d'une manière sensible de la malignité de l'influence produite par de pernicioeux ouvrages. Les jeunes gens qui apprécient leur bonheur et celui de la société, ou qui désirent sauvegarder leurs intérêts éternels, ne doivent jamais, et sous aucun prétexte, succomber à la tentation de lire des ouvrages d'une tendance dangereuse ou irrégieux.

Les livres qui portent atteinte à la pureté des mœurs sont nombreux, plus nombreux même que ceux qui présentent du danger pour la foi. On peut malheureusement se les procurer dans toutes les villes ; ces livres si déplorables trouvent même entrée jusqu'au sein de bien des familles respectables ; ils captivent l'attention du jeune lecteur, enflamment ses passions dans la solitude de sa demeure, et insinuent leur poison d'une manière si imperceptible, et néanmoins si effective, que souvent ils corrompent leur victime bien avant qu'elle ne s'aperçoive du danger. Au sortir de l'école, un jeune homme se fait remarquer généralement par la simplicité et la modestie de ses mœurs, par son respect et sa vénération envers ses parents, par sa prévenance et son affection pour ses frères et sœurs, par sa pieuse fréquentation des sacrements et par son exacte fidélité à accomplir tous ses devoirs religieux. Mais un étonnant changement survient bientôt : les bonnes impressions de sa jeunesse s'effacent graduellement ; la négligence de ses devoirs devient de jour en jour plus apparente ; il ne porte pas autant d'attention à ses devoirs religieux ; et enfin, il devient un réprouvé. Et c'est pourtant à un mauvais livre, imprudemment lu, qu'il faut attribuer ses premiers écarts du sentier de la vertu qu'il n'avait cessé de suivre depuis son enfance.... Et si une voix amie s'était élevée à temps pour le prémunir contre la lecture de ce mauvais livre, très-probablement il aurait persévéré jusqu'à la mort dans la piété et l'innocence.

Ce n'est pas seulement contre la lecture des livres im-

moraux que les jeunes lecteurs doivent se précautionner ; celle des écrits légers, frivoles et insignifiants, doit aussi être repoussée. Les ouvrages de ce genre font perdre le temps, énervent l'esprit, en rendant incapable d'une étude sérieuse et profitable, et laissent après eux un bien faible souvenir ainsi qu'un jugement peu en rapport aux dernières circonstances de la vie. Ce mal est d'autant plus déplorable, qu'il existe un grand nombre d'ouvrages traitant d'histoire, de biographie, de géographie, qu'on pourrait lire utilement, qui contiennent une quantité considérable de précieux documents, et sont en même temps très-intéressants.

Une dame, qui cultivait avec un très-grand soin l'éducation de ses enfants, ne leur permit jamais, une fois l'âge de l'enfance passé, de lire des ouvrages de fiction. Elle y suppléait par des récits tirés de la sainte Ecriture, et par des biographies d'hommes vertueux et d'hommes illustres ; ce qui leur servait de modèles de vertu et de génie : c'est ainsi qu'elle initia graduellement leur esprit à l'étude des ouvrages scientifiques adaptés à leur jeune intelligence. Ils formèrent plus tard une famille éclairée et bien réglée, laquelle se fit remarquer par son bon sens et son intelligence pratique. Un revers de fortune ne tarda pas à faire apprécier l'avantage de l'éducation qu'ils avaient reçue ; elle devint pour eux le principe des ressources qui les mirent à même de surmonter avec honneur et indépendance les difficultés de leur position.

Le jeune lecteur tâchera de se prémunir contre un défaut bien commun, celui de chercher à lire beaucoup de livres. Peu de livres, mais lus en entier et avec attention, lui procureront plus de connaissances et lui seront plus utiles, qu'un grand nombre lus à la hâte et superficiellement. Pour lire avec avantage et profit, il choisira un guide judicieux pour le diriger dans le choix des livres et il n'en lira aucun qu'il ne se soit assuré auparavant du sujet qu'il traite. Il ne lira jamais surtout des historiettes,

tes, des romans, ni d'autres frivolités de ce genre. En les lisant, ainsi que toutes ces autres productions non moins légères qu'une presse impie répand chaque jour avec profusion, non-seulement il perd le temps, mais, ce qui est bien plus grave encore, comme il a été dit précédemment, il affaiblit son esprit et souille son âme. Il est lamentable de penser au nombre considérable de livres insignifiants dont chaque jour, tant d'esprits éclairés pourtant semblent se repaître. Il faut lire lentement, avec attention et réflexion et un peu tous les jours ; et, bien qu'on n'ait qu'un petit nombre de livres à sa disposition et peu de temps à consacrer à la lecture, on ne tardera pas à acquérir une certaine somme de connaissances qui ne fera que s'accroître chaque jour.

Combat de Rodrigue contre les Maures.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort,
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer : tout leur paraît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.
Ils abordent sans peur ; ils ancrent, ils descendent,
Ils courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants ;
Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent :
Ils paraissent armés ; les Maures se confondent ;
L'éprouvante les prend à demi descendus ;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, ils rencontrent la guerre ;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,

Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient ;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ;
Des plus braves soldats les trames sont coupées,
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait !
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;
Le Maure voit sa perte, et soudain perd courage ;
Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
Change l'ardeur de vaincre en la peur de mourir.

Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Nous laissent pour adieu des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte et sans considérer
S'ils leurs rois avec eux ont pu se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte ;
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Pendant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même enfin je les convie ;
Le cimetière au poing, ils ne m'écoutent pas ;
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef, je me nomme, ils se rendent.

Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa faute de combattants.

CORNILLE.—*Le Cid.*

Discours de l'Aréopage.

Saint Paul traduit à Athènes, et cité devant l'Aréopage pour y rendre compte de sa conduite et de ses doctrines, avait remarqué, en traversant la ville, un autel qui portait ces mots pour inscription : AU DIEU INCONNU. Cette rencontre imprévue lui fournit le discours qu'il tient ici devant l'Aréopage, et qui frappa tellement cette grave assemblée, qu'elle ajourna le jugement, et mit sur-le-champ l'orateur en liberté.

“ Athéniens qui m'écoutez ! en traversant vos murs, j'ai remarqué un autel sur lequel se lisait cette inscription : “ AU DIEU INCONNU ! ”

“ Eh bien ! ce Dieu que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je viens vous annoncer. Créateur et maître souverain de l'univers entier, il n'habite point les temples que la main de l'homme lui a élevés ; et Celui qui dispense à tout ce qui respire la vie et la lumière, n'a pas besoin, pour être honoré, des fragiles ouvrages de sa créature. Il a tiré d'un seul homme la race de tous les hommes. Il leur a donné pour demeure toute l'étendue de la terre. Il a tracé l'ordre et la marche des saisons, et assigné à chaque peuple les limites de son habitation ; et ainsi, il a appris aux hommes à retrouver partout ce Dieu, que l'on cherche si loin, et qui cependant est si près de chacun de nous. La vie, l'être, le mouvement, nous tenons tout de lui ; nous sommes tout en lui et par lui ; et, pour emprunter ici le langage d'un de vos poètes, nous sommes les enfants et la race de Dieu même.

Loin de nous donc la pensée d'assimiler la Divinité à

l'or, à l'argent, à tous ces vils métaux, dont l'industriel caprice de l'homme a songé à faire des dieux. Mais justement irrité contre ces temps d'ignorance et d'aveuglement, le vrai Dieu annonce aujourd'hui à tous les hommes que le moment du repentir est arrivé, et qu'un jour viendra où le monde sera jugé, selon la justice, par celui qu'il a revêtu de sa toute-puissance, en le ressuscitant d'entre les morts. — *Actes des Apôtres, c. XVII.*

Le gouverneur romain de Césarée, qui disait tout effrayé à l'apôtre saint Paul : " C'est assez pour cette heure, retirez-vous, " et les aréopagites qui lui disaient : " Nous vous entendrons une autre fois sur ces choses, " faisaient sans le savoir, un bel éloge de sa prédication.

Lorsque Agrippa, après avoir entendu saint Paul, lui dit : " Il s'en faut de peu que vous ne me persuadiez d'être chrétien ; " l'apôtre lui répondit : " Plût à Dieu qu'il ne s'en fallût rien du tout, et que vous devinssiez, vous et tous ceux qui m'entendent, semblables à moi, à la réserve de ces liens, " et il montra ses chaînes. Après que dix-huit siècles ont passé sur ces pages saintes ; après cent lectures de cette belle réponse, *je crois la lire encore pour la première fois*, tant elle me paraît noble, douce, ingénieuse, pénétrante ! Je ne puis vous exprimer enfin à quel point j'en suis touché. Le cœur de d'Alembert, quoique racorni par l'orgueil et par une philosophie glaciale, ne tenait pas contre ce discours : jugez de l'effet qu'il dut produire sur ses auditeurs.

DE MAISTRE.

Exhortation de saint Bernard.

Lève-toi, soldat du Christ, lève-toi : secoue la poussière qui te couvre, reviens au combat ; après la fuite, ton courage sera plus grand, ton triomphe plus glorieux.

Penses-tu, pour avoir fui, n'être plus à la portée des mains ennemies ? L'ennemi aime mieux la poursuite que

la lutte, et presse plus vivement un fuyard qui présente le dos qu'un athlète qui lui montre son visage.

Après avoir jeté tes armes, tu dors en sécurité de longues matinées à l'heure même où le Christ est sorti du tombeau, et tu ignores que, désarmé et plus timide, tu n'en es que moins redoutable aux ennemis. Ils assiègent en foule ta demeure, et tu dors ! Mais les voilà qui gravissent le fossé, ils forcent la haie et pénètrent par la porte. Est-il plus sûr pour toi qu'ils te trouvent seul qu'avec les autres, sans défense dans ton lit qu'armé dans le camp ?

Réveille-toi, arme-toi, va retrouver tes compagnons que tu as désertés, et que la peur, qui t'en a séparé, te réunisse à eux. Soldat effeminé, pourquoi redouter le poids et la dureté des armes ? Ne sais-tu pas que l'ardeur du combat et le sifflement des flèches font oublier la pesanteur du bouclier, et rendent insensibles la cuirasse et le casque ?

Les soldats même les plus braves se troublent aux premiers accents de la trompette ; mais, lorsque le combat s'est engagé, l'espoir de la victoire, la crainte de la défaite, les rendent intrépides ; pourquoi donc trembles-tu entouré de tous tes frères sous les armes, les anges à tes côtés, et à leur tête le Christ animant les siens de la voix et criant : " Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. " Si le Christ est pour nous, qui est contre nous ? tu peux être tranquille sur le combat, puisque tu l'es sur la victoire. O combat plein d'assurance avec le Christ et pour le Christ, dans lequel ni blessé, ni renversé à terre, ni foulé, ni mille fois mort, si mille morts étaient possibles, tu ne serais privé de la victoire à moins que tu ne fuies ! car la fuite est la seule cause de défaite. En fuyant, tu peux être vaincu ; en mourant, non. Heureux si tu meurs dans le combat, car une fois mort, tu seras couronné. Malheur à toi si, en refusant le combat, tu perds ensemble et la victoire et la couronne. "

Le Connétable de Bourbon et Bayard.

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie.

LE CONNÉTABLE.—N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup ? Oui, c'est lui-même. Hélas ! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vendennes et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah ! mon pauvre Bayard ! c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD.—C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE C.—Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre : mais je ne veux point te traiter en prisonnier ; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

B.—Eh ! croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France ! Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure que je suis en peine. Je meurs dans un moment : la mort va me délivrer de vos mains.

LE C.—Non, mon cher Bayard ; j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

LE C.—Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu ne sauraiste consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet ? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne ; les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

B.—Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand Connétable, ce Prince du plus noble sang qu'il y

ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres !

LE C.—Quoi, Bayard, je te loue, et tu me condamnes ! je te plains, et tu m'insultes !

B.—Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache ; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

LE C.—Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui, je le chasse du Milanais ; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre ?

B.—Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays !

LE C.—Mais ma patrie a été ingrate, après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le Roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme ; on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse ?

B.—Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer : mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

LE C.—Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité ? J'ai voulu que le Roi se repentit de m'avoir traité si mal.

B.—Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute

épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

LE C.—Mais le Roi, étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui ?

B.—Si le Roi ne le méritait pas, la France entière le méritait ; la dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

LE C.—Hé bien, j'ai tort, je l'avoue ; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment ?

B.—Je le sais bien ; mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités que moi dans mes souffrances. Quand l'Empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le Connétable de Bourbon rebelle ! ah, quelle honte ! Ecoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité. FÉNELON.

Exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse ; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui : car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; et il leur fait voir,

en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples.

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité toute entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis de retours soudains, de changements inouïs : la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes ; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli : voilà les enseignements que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs.

Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et

puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, passera assez haut ; et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étrangers, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde !*

BOSSUET.

Véturie et Coriolan.

Coriolan, ayant aperçu une longue file de coches et de chariots, les envoya reconnaître. On lui rapporta, peu de temps après, que c'était sa mère, sa femme, et un grand nombre d'autres femmes qui venaient droit au camp. Il fut d'abord surpris que des femmes romaines, élevées dans cette austère retraite qui leur faisait tant d'honneur, eussent pu se résoudre à venir sans escorte dans une armée ennemie, parmi les soldats, où règne ordinairement tant de licence. Il jugea bien, par cette députation d'une espèce si nouvelle, quelles pouvaient être les vues des Romains : il comprit que c'était la dernière ressource que le sénat employait pour le fléchir. Il résolut de les recevoir avec le même respect qu'il avait rendu aux ministres de la religion, c'est-à-dire d'avoir pour des femmes si respectables tous les égards qui leur étaient dus, et de ne leur accorder, au fond, aucune de leurs demandes. Mais il comptait sur une dureté dont il ne fut point capable ; et il n'eut pas plutôt reconnu sa mère et sa femme à la tête de cette troupe de Romaines, que, saisi et ému par la vue de personnes si chères, il courut avec précipitation les embrasser. Les uns et les autres n'exprimèrent d'abord la joie qu'ils avaient de se revoir que par leurs larmes ; mais après qu'on eut donné quelque temps à ces premiers mouvements de la nature, Véturie voulant entrer en matière, Coriolan, pour ne pas se rendre suspect aux Volsques, fit appeler les principaux officiers de son armée, afin qu'ils

fussent témoins de ce qui se passerait dans cette négociation. Ils ne furent pas plutôt arrivés, que Véturie, prenant la parole pour engager son fils à avoir plus d'égards à la prière qu'elle venait faire, lui dit que toutes ces femmes romaines, qu'il connaissait, et qui étaient des premières familles de la république, n'avaient rien oublié depuis son absence pour la consoler, et Volumnie, sa femme ; que, touchées des malheurs de la guerre, et craignant les suites funestes du siège de Rome, elles venaient lui demander de nouveau la paix ; qu'elle le conjurait, au nom des dieux, de la procurer à sa patrie, et de tourner ailleurs l'effort de ses armes.

Coriolan lui répondit qu'il offenserait ces mêmes dieux, qu'il avait pris à témoin de la foi qu'il avait donnée aux Volsques, s'il lui accordait une demande si injuste ; qu'il était incapable de trahir les intérêts de ceux qui, après lui avoir donné un rang honorable dans leur sénat, venaient encore de lui confier le commandement de leur armée, qu'il avait trouvé dans Antium plus d'honneurs et de biens qu'il n'en avait perdu à Rome par l'ingratitude de ses concitoyens, et qu'il ne manquerait rien à sa félicité, si elle voulait bien la partager avec lui, s'associer à sa fortune, et venir jouir parmi les Volsques des honneurs qu'on rendrait à la mère de leur général.

Les officiers volsques, qui assistaient à cette conférence, témoignèrent par leurs applaudissements combien une pareille réponse leur était agréable ; mais Véturie, sans entrer dans une comparaison de Rome avec Antium, qui les aurait peut-être offensés, se contenta de dire à son fils qu'elle n'exigerait jamais rien de lui qui pût intéresser son honneur, mais qu'il pouvait, sans manquer à ce qu'il devait aux Volsques, ménager une paix qui fût également avantageuse aux deux nations. “ Et pouvez-vous, mon fils, ajouta-t-elle en élevant la voix, refuser une proposition si équitable, à moins que vous ne vouliez préférer une vengeance cruelle et opiniâtre aux prières et aux larmes

de votre mère ? Songez que votre réponse va décider de ma gloire et même de ma vie : si je remporte à Rome l'espérance d'une paix prochaine, si je rentre avec les assurances d'une prompte réconciliation, avec quels transports de joie ne serai-je pas reçue par nos concitoyens ! Le peu de jours que les dieux me destinent encore à passer sur la terre seront environnés de gloire et d'honneur. Mon bonheur ne finira pas même avec cette vie mortelle : s'il est vrai qu'il y ait différents lieux pour nos âmes après la mort, je n'ai rien à craindre de ces endroits obscurs et ténébreux où sont relégués les méchants ; les champs Élysées, ce séjour délicieux destiné pour les gens de bien, ne suffiront pas pour ma récompense. Après avoir sauvé Rome, cette ville si chère à Jupiter, j'ose espérer une place dans cette région pure et sublime de l'air qu'on dit être habitée par les enfants des dieux. Mais je m'abandonne trop à des idées si flatteuses. Que deviendrai-je si tu persistes dans cette haine implacable dont nous n'avons que trop senti les effets ? Nos colonies, chassées par tes armes de la plupart des villes qui reconnaissaient l'empire de Rome ; les soldats furieux, répandus dans la campagne et portant le fer et le feu de tous côtés, ne devraient-ils pas avoir assouvi ta vengeance ? As-tu bien eu le courage de venir piller cette terre qui t'a vu naître et qui t'a nourri si longtemps ? De si loin que tu as pu apercevoir Rome, ne t'est-il pas venu dans l'esprit que tes dieux, ta maison, ta mère, ta femme et tes enfants étaient renfermés dans ses murailles ? Crois-tu que, couverte de la honte d'un refus injurieux, j'attende paisiblement que tes armes aient décidé de notre destinée ? Une femme romaine sait mourir quand il le faut ; et, si je ne puis te fléchir, apprendis que j'ai résolu de me donner la mort en ta présence : tu n'iras à Rome qu'en passant sur le corps de celle qui t'a donné la vie ; et si un spectacle aussi funeste n'est pas capable d'arrêter ta fureur, songe au moins qu'en voulant mettre Rome aux fers, ta femme et tes en-

fants ne peuvent éviter la mort ou une prompte servitude."

Coriolan, agité de diverses passions, paraissait interdit : la haine et le désir de la vengeance balançaient dans son cœur l'impression qu'y faisait, malgré lui, un discours si touchant. Véturie, qui le voyait ébranlé, mais qui craignait que la colère ne l'emportât sur la pitié : " Pourquoi ne me réponds-tu point, mon fils ? lui dit-elle. Méconnais-tu ta mère ? As-tu déjà oublié les soins que j'ai pris de ton enfance ? Et toi, qui ne fais la guerre que pour te venger de l'ingratitude de tes concitoyens, peux-tu sans te noircir du même crime que tu veux punir, refuser la première grâce que je t'aie jamais demandée ? Si j'exigeais que tu trahisses les Volsques, qui t'ont reçu si généreusement, tu aurais un juste sujet de rejeter une pareille proposition. Mais Véturie est incapable de proposer rien de lâche à son fils, et ta gloire m'est encore plus chère que ma vie. Je demande seulement que tu éloignes les troupes des murailles de Rome : accorde-nous une trêve d'un an, pendant lequel temps on puisse travailler à établir une paix solide. Je t'en conjure, mon fils, par Jupiter, tout bon et tout-puissant, qui préside au Capitole, par les mânes de ton père et de tes ancêtres. Si mes prières et mes larmes ne sont pas capables de te fléchir, vois ta mère à tes pieds qui te demande le salut de ta patrie. " En disant ces mots et fondant en larmes, elle lui embrasse les genoux ; sa femme et ses enfants en font autant ; et toutes les Romaines qui les accompagnaient demandent grâce par leurs larmes et par leurs cris.

Coriolan, transporté et comme hors de lui de voir Véturie à ses pieds, s'écrie : " Ah ! ma mère, que faites-vous ? " et en lui serrant tendrement la main, et la relevant : " Rome est sauvée, lui dit-il, mais votre fils est perdu ! " prévoyant bien que les Volsques ne lui pardonneraient pas la déférence qu'il allait avoir pour ses prières. Il la prit ensuite en particulier avec sa femme, et il convint

avec elles qu'il tâcherait de faire consentir les principaux officiers de son armée à lever le blocus ; qu'il emploierait tout son crédit et tous ses soins pour obtenir la paix de la communauté des Volsques, et que s'il n'y pouvait réussir, et que les succès précédents les rendissent trop opiniâtres, il se démettrait du commandement pour se retirer dans quelque ville neutre ; que ses amis pourraient alors négocier son rappel et son retour à Rome. Il se sépara ensuite de sa mère et de sa femme, après les avoir tendrement embrassées, et ne songea plus qu'à procurer la paix à sa patrie.

Il assembla dès le lendemain le conseil de guerre ; il y représenta la difficulté de former le siège d'une place où il y avait une armée redoutable pour garnison, et autant de soldats qu'il s'y trouvait d'habitants, et il conclut à se retirer. Personne ne contredit son avis, quoique, après ce qui s'était passé, on ne pût ignorer les motifs de sa retraite. L'armée se mit en marche ; et les Volsques, plus touchés de ce respect filial qu'il avait fait paraître pour sa mère que de leurs propres intérêts, se retirèrent chacun dans leurs cantons.

VERTOT.

Les Femmes savantes.

Philaminte veut congédier Martine, sa servante, parce qu'elle ne connaît pas les lois de la grammaire.

raude ;

PHILAMINTE, apercevant Martine.—Quoi ! je vous vois, ma-

Vite, sortez, friponne ; allons, quittez ces lieux,

Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE. Tout doux.

P.

Non, c'en est fait.

C.

Hé !

P.

Je veux qu'elle sorte.

C.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

P. Quoi ! vous la soutenez !

C. En aucune façon.

P. Prenez-vous son parti contre moi ?

C. Mon Dieu ! non ;

Je ne fais seulement que demander son crime.

P. Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?

C. Je ne dis pas cela ; mais il faut de nos gens....

P. Non ; elle sortira, vous dis-je, de céans.

C. Hé bien ! oui. Vous dit-on quelque chose là contre ?

P. Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

C. D'accord.

P. Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle, et prendre mon courroux.

C. se tournant vers Martine.

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE. Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

C. bas. Ma foi, je ne sais pas.

P. Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

C. A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine ?

P. Voudrais-je la chasser ? et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux ?

C. (à Martine.) (à Philaminte.)
Qu'est-ce à dire ? L'affaire est donc considérable ?
Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguïère ou quelque plat d'argent ?

P. Cela ne serait rien.

C. à Martine. Oh ! oh ! peste, la belle !

P. C'est pis que tout cela.

C. Pis que tout cela !

P. Pis.

C. (à Martine.) (à Philaminte.)

Comment ! diantre, friponne ! Euh ! a-t-elle com-
mis ?...

P. Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

C. Est-ce là ?...

P. Quoi ! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences :
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois !

C. Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

P. Quoi ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

C. Si fait.

P. Je voudrais bien que vous l'excusassiez !

C. Je n'ai garde.

BÉLISE. Il est vrai que ce sont des pitiés.

Toute construction est par elle détruite ;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

M. Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

P. L'impudente ! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage !

M. Quand on se fait entendre on parle toujours bien,
Et tous vos bons dictons ne servent pas de rien.

P. Hé bien ! ne voilà pas encore de son style ?
Ne servent pas de rien !

B. O cervelle indocile !

Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment ?

De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive :
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

M. Mon Dieu ! je n'avons pas étugné comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle chez nous.

P. Ah ! peut-on y tenir ?

B. Quel solécisme horrible !

B. En voilà pour user une oreille sensible.

B. Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel !

Je n'est qu'un singulier, avons est un pluriel.

Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

M. Qui parle d'offenser grand'mère, ni grand'père ?

P. O ciel !

B. Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

M. Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

B. Quelle âme villageoise !
La grammaire du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

M. J'ai, Madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

P. Quel martyre !

B. Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

M. Qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, qu'im-
[porte ?

P. à Bélise. Hé ! mon Dieu, finissez un discours de la
[sorte.

(à Chrysale.)

Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?

C. (à part.)

Si fait. A son caprice il me faut consentir :

Va, ne l'irrite point ; retire-toi, Martine.

P. Comment ! vous avez peur d'offenser la coquine ?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant !

C. (d'un ton ferme.) (d'un ton doux.)

Moi ? point. Allons, sortez. Va-t'en, ma pauvre en-
[fant.

MOLIÈRE.

Exorde de l'Oraison funèbre de Turenne.

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée : cet homme, qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre ; qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée ; qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits ; dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme, qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères ; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie ; ce vaillant homme, poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe.

Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émuës ; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entre coupée de sanglots, que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : " Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ! " A ces

cris, Jérusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes du temple s'ébranlèrent ; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent au son de ces lugubres paroles : " Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ? "

FLÉCHIER.

Exorde de Bridaine.

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent, et, si je me suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du Ciel pense jamais avoir besoin d'excuses auprès de vous ! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé, en ce moment, de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans les temples couverts de chaume : j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain ; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux ! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu : j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis ; ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi,

dans cette chaire, d'un côté la mort qui vous menace, et de l'autre mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer et par-dessus tout l'éternité : l'éternité ! Voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver ? Dieu va vous émouvoir tandis que son indigne ministre vous parlera ; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

Athalie et Joas.

ATHALIE. Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

A. Votre père ?

J. Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance.
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

A. Vous êtes sans parents !

J. Ils m'ont abandonné.

A. Comment ! et depuis quand ?

J. Depuis que je suis né.

A. Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

J. Ce temple est mon pays je n'en connais point
[d'autre.

A. Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

- J. Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.
 A. Qui vous mit dans ce temple ?
 J. Une femme inconnue,
 Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point re
 [vue.
 A. Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris
 [soin ?
 J. Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
 Aux petits des oiseaux il donne leur pâture.
 Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
 Tous les jours je l'invoque, et, d'un soin paternel,
 Il me nourrit des dons offerts sur son autel.
-
- A. Quel est tous les jours votre emploi ?
 J. J'adore le Seigneur, on m'explique sa loi.
 Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
 Et déjà de ma main je commence à l'écrire.
 A. Que vous dit cette loi ?
 J. Que Dieu veut-être aimé ;
 Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
 Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
 Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide. [lieu,
 A. J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce
 A quoi s'occupe-t-il ?
 J. Il loue, il bénit Dieu.
 A. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le con-
 [temple ?
 J. Tout profane exercice est banni de son temple.
 A. Quels sont donc vos plaisirs ?
 J. Quelquefois à l'autel,
 Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel ;
 J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
 Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.
 A. Eh quoi ! vous n'avez pas de passe-temps plus
 [doux ?
 Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous,

Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

J. Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mé-
[moire !

A. Non ; je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

J. Vous ne le priez point.

A. Vous pourrez le prier.

J. Je verrais cependant en invoquer un autre.

A. J'ai mon dieu que je sers ; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.

J. Il faut craindre le mien :

Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

A. Les plaisirs près de moi vous chercheront en
[foule.

J. Le bonheur des méchants comme un torrent s'é-
[coule.

A. Ces méchants, qui sont-ils ?.....
(*A Josabet.*)

.....J'aime à voir comme vous l'instruisez.

(*A Joas.*)

Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire ;

Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.

Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier :

Laissez là cet habit, quittez ce vil métier ;

Je veux vous faire part de toutes mes richesses,

Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.

A ma table, partout, à mes côtés assis,

Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

J. Comme votre fils !

A. Oui : vous vous taisez ?

J. Quel père

Je quitterais, et pour.....

A. Eh bien ?

J. Pour quelle mère !

RACINE.—*Athalie.*

Péroration de l'éloge funèbre de Condé.

Jetez les yeux de toutes parts ; voilà tout ce qu'a pu la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ! Quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : " Voilà celui qui nous menait dans les hasards ! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ! Son ombre eût pu encore gagner des batailles : et voilà que dans son silence son nom même nous anime ; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le Roi de la terre, il faut encore servir le Roi du Ciel." Servez donc ce Roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il

vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières ; et, admirant dans un si grand Prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple !

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô Prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : “ La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. ”

Jouissez, Prince, de cette victoire ; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue, vous mettez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

BOSSUET.

Prophétie de Joad.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
 Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle !
 Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?
 Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler.
 Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
 Ils ne s'assurent point sur leurs propres mérites,
 Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
 En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
 En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
 Et qui doit du soleil égaler la durée.
 Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
 Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
 C'est lui-même : il m'échauffe ; il parle ; mes yeux s'ouvrent ;
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
 Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
 Et de ces mouvements seconde les transports.

LE CHŒUR.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
 Et qu'à nos cœurs son oracle divin
 Soit ce qu'à l'herbe tendre
 Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.
 Ne dis plus, ô Jacob ! que ton Seigneur sommeille.
 Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.
 Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
 Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?
 Pleure, Jérusalem ; pleure, cité perfide,
 Des prophètes divins malheureuse homicide ;
 De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
 Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
 Où menez-vous ces enfants et ces femmes ?

Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes.

Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tant de charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?

AZARIAS.

O saint temple !

JOSABET.

O David !

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,

Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle !
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur son front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez.

Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés ;
Les rois des nations devant toi prosternés,

De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur

Sentira son âme embrasée !

Cieux, répandez votre rosée,

Et que la terre enfante son Sauveur.

RACINE.—*Athalie*.

1. L'Eglise.

Le Prêtre.

Il est un homme dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde, qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile, sans lequel on ne peut ni naître ni mourir ; qui prend l'homme au sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe ; qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil ; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre ; que les inconnus mêmes appellent *Mon père*, aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes ; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence ; qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures par la vie pauvre et souvent par l'humilité de la naissance ; aux classes élevées, par l'éducation, la science et l'élévation des sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande ; un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite. Cet homme, c'est le curé : nul ne peut faire plus de bien ou plus de mal aux hommes, selon qu'il remplit ou qu'il méconnaît sa haute position sociale.

Comme moraliste, l'œuvre du curé est admirable. Le Christianisme est une philosophie divine, écrite de deux manières ; comme histoire, dans la vie et la mort du Christ ; comme précepte, dans les sublimes enseignements qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du Christianisme, le précepte et l'exemple, sont réunis dans le Nouveau Tes-

tament ou l'Évangile. Le curé doit l'avoir toujours à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur. Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Chacune des paroles mystérieuses de ce livre répond juste à la pensée qui l'interroge, et renferme un sens pratique et social qui éclaire et vivifie la conduite de l'homme. Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Évangile ; toutes les philosophies modernes en ont commenté un, et l'ont oublié ensuite ; la philanthropie est née de son premier et unique précepte, la charité. La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière ; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu ; les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie, et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le verbe évangélique plus ou moins incarné dans la civilisation moderne.

Le curé a donc toute morale, toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main quand il tient l'Évangile. Il n'a qu'à ouvrir, qu'à lire et qu'à verser autour de lui le trésor de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clef. Mais, comme celui du Christ, son enseignement doit être doublé par la vie et par la parole ; sa vie doit être, autant que le comporte l'infirmité humaine, l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante. L'Église l'a placé là comme exemple plus que comme oracle ; la parole peut lui faillir, si la nature lui en a refusé le don ; mais la parole qui se fait entendre à tous, c'est la vie ; aucune langue humaine n'est aussi éloquente et aussi persuasive qu'une vertu.

LAMARTINE.

Polyeucte.

.....

Polyeucte. Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

Pauline. Quel Dieu ?

Pol. Tout beau, Pauline, il entend vos paroles ;
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous le voulez ;
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

Paul. Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

Pol. Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

Paul. Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

Pol. Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir.
Il m'ôte des dangers que j'aurais pu courir ;
Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie !

.....

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne ;
Avec trop de mérite il vous plut la former
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née !

Paul. Que dis-tu, malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

Pol. Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

Paul. Que plutôt....

Pol. C'est en vain qu'on se met en défense ;
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

Paul. Quittez cette chimère, et m'aimez.

Pol. Je vous aime

[même.

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-

Paul. Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

Pol. Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

Paul. C'est peu de me quitter ; tu veux donc me séduire ?

Pol. C'est peu d'aller au ciel ; je veux vous y conduire.

Paul. Imaginations !

Pol. Célestes vérités !

Paul. Étrange aveuglement !

Pol. Éternelles clartés !

Paul. Tu préfères la mort à l'amour de Pauline.

Pol. Vous préférez le monde à la bonté divine, etc., etc.

Félix. Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :

Adore-les ou meurs.

Pol. Je suis chrétien.

Félix. Impie !

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

Pol. Je suis chrétien.

Félix. Tu l'es ? O cœur trop obstiné !

Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

Paul. Où le conduisez-vous ?

Félix. A la mort.

Pol. A la gloire.

CORNEILLE.



Formes gouvernementales.

Pour que les intérêts et les travaux des hommes soient soumis à une loi, il faut que cette loi établisse ses prescriptions ; que, dans les cas douteux, l'on juge comment la loi doit être appliquée ; enfin, que l'on veille à ce que les prescriptions de la loi soient exécutées. Le pouvoir de la loi comprend donc trois pouvoirs distincts :

Le pouvoir *législatif*, qui établit les prescriptions de la loi ;

Le pouvoir *judiciaire*, qui juge comment elle doit être appliquée aux différents cas qui se présentent ;

Le pouvoir *exécutif*, qui veille à ce qu'elle soit obéie.

Ces trois pouvoirs sont nécessaires l'un à l'autre. Si la loi n'était pas exécutée, ou si l'on ne savait comment l'appliquer, le bienfait qu'elle établit serait évidemment perdu.

L'ensemble des pouvoirs de la loi s'appelle *gouvernement*.

Quand le souverain fait lui-même la loi, et qu'il l'impose sans en faire examiner les raisons par ceux à qui ses prescriptions s'adressent, on dit que le gouvernement est *absolu*. Quand la loi est discutée par des députés représentants les différents intérêts qu'il s'agit de soumettre à ses prescriptions, on dit que le gouvernement est *représentatif*.

Ces deux genres de gouvernement, si différents qu'ils soient, ne peuvent être que deux formes d'une même chose, et, pour être justes, ils doivent s'appuyer sur un même principe : respecter les personnes et les propriétés, et veiller à ce que les promesses de la loi soient remplies.

Ainsi, dans le gouvernement absolu, le souverain est obligé de se mettre, en esprit, à la place des intérêts qu'il doit soumettre à la loi, et de les consulter attentivement, lors même qu'il ne s'adresse pas directement à eux ; dans le gouvernement représentatif, les députés de la nation doivent toujours mettre au-dessus de leurs débats le souverain, qui représente le principe immuable de la

famille, toujours supérieur à la loi qui change suivant les nécessités de la protection.

Dans l'un comme dans l'autre gouvernement, le souverain demeure au-dessus des trois pouvoirs de la loi, et c'est là ce qui constitue la souveraineté. Il est au-dessus du pouvoir législatif, parce que nulle loi n'est promulguée que lorsqu'elle a reçu la *sanction* souveraine; au-dessus du pouvoir judiciaire, parce que le droit de *grâce* lui permet d'adoucir ce que la loi lui semble avoir de trop dur dans certains cas; au-dessus du pouvoir exécutif, parce que la nomination des ministres qui exercent ce pouvoir dépend immédiatement de sa volonté.

Puissance du Canada.

Ce pays est situé entre les 42° et 74° de lat. nord, et les 57° et 141° de long. ouest; il comprend (le territoire d'Alaska excepté) tout le nord de l'Amérique septentrionale, depuis les États-Unis jusqu'à l'Océan Glacial, et depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique. Sa longueur, de l'est à l'ouest, est d'environ 3,500 milles; et sa largeur, du nord au sud, de 1,700 milles. Sa superficie, qui est d'environ 3,330,000 milles carrés, dont 700,000 milles sont couverts d'eau, est plus grande que les États-Unis, et presque égale à celle de l'Europe. Sa population est aujourd'hui de 4,000,000 d'habitants.

La Puissance du Canada comprend sept Provinces et deux Territoires. Les sept provinces sont: Québec, Ontario, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, l'île du Prince-Édouard, Manitoba et la Colombie. Les deux territoires sont: la Baie d'Hudson et le Nord-Ouest.

Le Canada, étant extrêmement vaste, doit naturellement présenter une très-grande variété dans sa surface. Le sol de certaines régions est très-pauvre, il est vrai, mais la partie propre aux fins industrielles et agricoles est d'une

immense étendue, et suffisante pour une population de plus de quatre-vingts millions d'habitants.

Le climat de la Puissance du Canada est très-salubre. Il varie selon la latitude et la position des lieux ; mais partout, excepté dans la Colombie, l'hiver est long et sévère, quoique assez agréable, et l'été passablement chaud ; cependant les grandes chaleurs et les grands froids durent rarement plus de deux à trois jours de suite. Le climat est généralement plus tempéré dans les provinces maritimes que dans les parties continentales. Il y a peu de pays—si toutefois il y en a—où l'on voie autant d'exemples de longévité.

Certains auteurs disent que le Canada fut découvert par les vénitiens Jean et Sébastien Cabot, dès l'an 1497. En 1534, François I, roi de France, envoya Jacques-Cartier navigateur français, pour en prendre possession ; mais ce ne fut qu'en 1608 que les Français fondèrent Québec et en firent une colonie importante. Ils soutinrent de longues guerres contre les Iroquois et contre les Anglais établis à New-York et dans cette partie des États-Unis appelée *Nouvelle-Angleterre*. Dans ces combats, ils accomplirent des faits d'armes qui ne le cèdent en rien à ceux des Grecs et des Romains. Les Anglais firent la conquête du Canada en 1760, et depuis ils ont étendu leurs possessions dans toute la partie septentrionale de l'Amérique.

Après avoir subi plusieurs formes de gouvernement, une constitution nouvelle, à la fois monarchique et fédérale, fut inaugurée le 1er juillet 1867, par laquelle les *Provinces*, qui composent aujourd'hui la Puissance du Canada, sont unies pour les intérêts généraux, et séparées pour les intérêts locaux.

Le gouvernement du Canada est *fédéral constitutionnel* ; il a le contrôle et la direction des intérêts généraux des Provinces confédérées. Le Parlement fédéral se compose : 1° du Gouverneur-Général, nommé par la Couronne ; 2° d'une Chambre haute appelée *Sénat* ; et 3° d'une Chambre

basse appelée *Chambre des Communes*. Le siège du gouvernement est à Ottawa. Le Gouverneur-Général est aidé, dans l'administration du gouvernement, par un Conseil Privé de 14 membres responsables aux Chambres, comme en Angleterre.

Le Sénat est composé de 80 membres nommés à vie par le Gouvernement anglais, et la Chambre des Communes, de 206 membres élus par le peuple tous les cinq ans, sur une base proportionnelle. La province de Québec, qui est cette base, doit toujours avoir 65 membres, et les autres, au prorata de leur population comparée à celle de Québec.

Tout bill ayant pour but l'appropriation d'une portion quelconque du revenu public, ou la création de taxes ou d'impôts, doit d'abord être présenté à la Chambre des Communes; et il n'est pas loisible à celle-ci d'adopter aucune résolution, adresse ou bill pour les dites fins, sans avoir été, au préalable, recommandé à la Chambre par un message du Gouverneur-Général.

Il y a, outre le gouvernement fédéral, un gouvernement local dans chaque province. Les lieutenant-gouverneurs des provinces sont nommés par le Gouverneur-Général en Conseil, et ne peuvent être révoqués dans le cours des cinq ans qui suivent leur nomination, à moins qu'il n'y ait cause.

La Puissance du Canada est, après les États-Unis, le pays le plus industriel et le plus producteur du Nouveau-Monde. Les principaux articles d'industrie sont, en première ligne, l'exploitation des forêts, l'agriculture et l'éducation du bétail; les *pêcheries*, les plus belles et les plus productives du monde entier, occupent plus de 18,000 barques et bateaux, et fournissent aux besoins de pas moins de 200,000 personnes. Tous les autres articles de l'industrie s'y développent avec rapidité. Ses mines d'or, d'argent, et surtout de cuivre, de fer et de charbon, sont très-riches.

Le commerce du Canada ne le cède en activité à celui d'aucun autre pays. La plus grande partie se fait avec l'Angleterre et les États-Unis ; le reste avec les Indes Orientales, la France et quelques autres états européens. Le Canada importe particulièrement les marchandises de fantaisie et autres appelées marchandises sèches. Il exporte le bois de construction, les productions minérales et agricoles, le bétail, le poisson, les navires, le pétrole, la potasse, la perlasse, les pelleteries, &c.

En 1874, la Puissance du Canada tenait, pour le tonnage de sa marine, le quatrième rang entre les puissances maritimes du globe.

Province de Québec.

Cette Province est située entre les 45° et 52° de lat. nord, et les 57° et 79° 30' de long. ouest. Sa plus grande longueur est d'environ 1,000 milles, et sa largeur, de 300 milles. Sa superficie est de 210,020 milles carrés, et sa population aujourd'hui (1880) d'environ 1,400,000 habitants.

La province de Québec est arrosée par le fleuve St. Laurent et ses nombreux tributaires, dont les principaux sont : l'Outaouais, le St. Maurice, le Saguenay, le Richelieu, le St. François et la Chaudière.

Le St. Laurent est un des plus beaux fleuves du monde, non par sa longueur, mais par la masse et la limpidité de ses eaux ; et le premier, par les facilités qu'il offre à la navigation. Par le moyen des canaux construits pour en parer les chutes, il est rendu navigable jusqu'à l'extrémité ouest du lac Supérieur. Sa largeur varie considérablement ; devant Montréal, il est de deux milles ; devant Québec, de 1040 verges seulement ; mais, au-dessous de cette ville, jusqu'au Saguenay, il s'élargit de huit à quinze milles, et, à son embouchure, il n'a pas moins de soixante-

dix milles. La marée se fait sentir jusqu'aux Trois-Rivières, quatre-vingt-dix milles au-dessus de Québec. Son cours, de la tête du lac Supérieur à son embouchure, est de 2,200 milles ; mais, du lac Ontario, il n'est que de 750 milles. Après la chute de Niagara, ses plus importants rapides sont ceux des Cèdres et de Lachine.

La rivière Outaouais, dont le nom signifie *Grande Rivière*, a sa source vers le 48° 30' de lat. et le 80° de long. ouest ; elle traverse le lac Témiscamingue, et va se jeter dans le fleuve St. Laurent près de Montréal, après un cours d'environ 700 milles. Le bassin de cette rivière est très-fertile et bien boisé, mais encore peu peuplé. Des rapides fréquents et plusieurs chutes en interrompent la navigation ; cependant, par le moyen de quelques canaux, des vapeurs le remontent l'espace de 300 milles. Sa plus belle chute est celle des Chaudières, dont une partie des eaux plongent dans un gouffre, sans qu'on ait pu savoir jusqu'à ce jour ce qu'elles deviennent. Le Long Sault rappelle le beau fait d'armes qu'eurent à soutenir, contre huit cents Iroquois, seize jeunes et braves colons, commandés par le jeune Dolard des Ormeaux, et dont la valeur sauva la colonie naissante (Voir p. 40).

Le St. Maurice a sa source près d'une colline faisant partie des hauteurs qui séparent le versant du St. Laurent de celui de la baie d'Hudson. Les bords sont généralement élevés et couverts de jolis bouquets d'arbres. Son cours est parsemé de belles fermes et de villages naissants qui progressent avec une grande rapidité. Cette rivière se jette dans le St. Laurent près des Trois-Rivières, après un parcours d'environ 300 milles.

Le Saguenay, appelé par les sauvages *Ohicoutimi* (mot qui signifie *eaux profondes*), est un des principaux tributaires du St. Laurent ; sa longueur, de son embouchure au lac St. Jean, qu'il traverse, est de 100 milles : il a sa source près des hauteurs qui servent de ligne de partage entre le St. Laurent et la baie d'Hudson. Le Saguenay

est remarquable par ses scènes imposantes et pittoresques ; à environ 10 milles au-dessous de Chicoutimi, se trouve une baie appelée Ha ! Ha ! Entre cette baie et son embouchure, il présente le tableau le plus magnifique ; ses rives variant de 500 à 1,500 pieds de hauteur, sont non-seulement perpendiculaires, mais surplombées à l'obscur et profonde rivière qu'elles semblent contempler au-dessous d'elles ; la profondeur de ses eaux, aussi merveilleuse que ses rives, varie de 500 à 1,000 pieds, tant sur ses bords qu'au milieu ; à son embouchure, on n'a pu trouver le fond avec une sonde de 3,000 pieds. Il est navigable jusqu'à la baie des Ha ! Ha ! pour les plus grands vaisseaux. Le bassin de cette rivière est en pleine colonisation ; il a déjà une population de plus de 25,000 habitants.

Le Chambly ou Richelieu, autrefois *rivière des Iroquois*, dont le cours est d'environ 80 milles, est navigable pour des goëlettes et des bateaux à vapeur, depuis son embouchure, à Sorel, jusqu'au bassin de Chambly, 45 milles. Le superbe canal de Chambly, long de 12 milles, fournit ensuite une communication facile jusqu'au lac Champlain, source de cette rivière. La vallée de ce cours d'eau forme la plus riche et la plus fertile section du pays.

Le St. François a deux sources principales : le lac St. François, situé entre les comtés de Mégantic et de Compton et le Memphrémagog, sur la frontière du Vermont. Cette rivière est large, mais le grand nombre de rapides en rendent la navigation presque impossible ; elle se jette dans le St. Laurent par le lac St. Pierre, après un cours d'environ 100 milles.

La Chaudière, dont la largeur varie de 400 à 600 verges, a sa source dans le lac Mégantic vers la frontière du Maine, dans le comté de Compton ; elle se jette dans le St. Laurent, après un cours d'environ 110 milles. Cette rivière est remarquable par le grand nombre d'îles pittoresques dont son cours est parsemé, et par la chute qu'elle forme à 7 milles de Québec ; ses eaux, en tombant d'une hauteur

de 100 pieds, ont creusé au bas de la chute des cavités qui ressemblent à des chaudières d'où, dit-on, lui vient son nom. Les bords sont hauts, escarpés et couverts de verdure.

La province de Québec est surtout remarquable par son aspect grandiose et extrêmement pittoresque. Sa surface, un peu montagneuse, est très-variée. Le sud du St. Laurent forme une belle plaine, à peu près partout cultivée, excepté la région la plus montagneuse, et pourtant très-fertile, de la Gaspésie, qui est encore en partie couverte de bois. Les côtes de l'est et du sud-est forment plusieurs ports très-commodes. La contrée à l'est de la Chaudière est charmante ; au sud, elle est diversifiée par des côteaux et des montagnes d'une assez grande élévation et arrosée par de belles rivières. Le nord du fleuve, au-dessus du Saguenay, a un aspect sauvage et aride ; le sol, qui s'élève graduellement en approchant des limites du nord, est arrosé de beaucoup de rivières et parsemé de lacs nombreux. La vallée du Saguenay se divise en deux régions bien tranchées. La première, de l'embouchure de cette rivière à la baie des Ha ! Ha ! ne renferme que des montagnes. La seconde, qui embrasse ce qu'on désigne sous les noms de moyen et de haut Saguenay, de la baie des Ha ! Ha ! aux limites septentrionales du lac St. Jean, offre presque partout d'immenses étendues de terres, baignées par un grand nombre de rivières et de lacs, et très-propres à la culture ; elle jouit, en outre, surtout le voisinage du lac St. Jean, d'un climat aussi avantageux que celui des environs de Montréal. Au sud-ouest de cette vallée pleine d'avenir, se trouve celle du St. Maurice, qui ne lui cède rien en importance. Cette dernière, depuis longtemps célèbre par ses mines de fer et ses bois magnifiques, possède des terres superbes, qu'arrosent de nombreuses rivières. Son climat est à peu près celui de Québec. La vallée de l'Outaouais ne diffère des deux précédentes que par sa profondeur, qui est plus considé-

nable ; même aspect varié, pittoresque, même sol, plutôt léger qu'argileux, se prêtant bien à l'agriculture, surtout la région moyenne. Ses bois rivalisent avec ceux du St. Maurice et du Saguenay et sont l'objet d'un commerce important.

Le sol de cette Province est généralement fertile et propre à toutes les cultures des pays septentrionaux : on y récolte le blé jusque dans la partie du N.-O. Les autres céréales et les légumes viennent partout. Le tabac et même la vigne y sont cultivés avec assez de succès, surtout dans l'Est. Les melons, les courges, les concombres se voient dans la plupart des jardins. Les bluets, les fraises, les framboises, les mûres, etc., remplissent les bois et les savanes. Parmi les arbres fruitiers, les plus communs sont : le pommier, le prunier, le cerisier, le noyer et le poirier. Les forêts sont remplies d'érables dont la sève donne un sucre très-estimé ; de noyers noirs et de noyers tendres, très propres à l'ébénisterie ; d'ormes, de chênes, de frênes, de merisiers, de sapins et autres.

La province de Québec recèle d'importants et nombreux gisements métallifères et autres minéraux exploités dans l'industrie. On trouve l'or dans la vallée de la Chaudière ; le cuivre, dans les cantons de l'Est et surtout à Acton ; le fer, d'une qualité supérieure, abonde sur la rivière St. Maurice et à St. Urbain ; le fer magnétique se trouve en grande quantité sur la rive nord du St. Laurent et surtout aux embouchures des rivières Betsiamites et Moisie. L'argent, le plomb, le zinc, le platine se rencontrent en divers endroits. L'île d'Anticosti, regardée jusqu'aujourd'hui comme tout à fait stérile, renferme des tourbières considérables et d'une excellente qualité. Les mines de phosphate de chaux, récemment découvertes dans la vallée de l'Outaouais, promettent d'être une source de richesse pour le pays.

Il n'est pas sous le soleil de pays plus salubre, et où la vie soit plus agréable. Les fièvres tremblantes, ce fléau

des États du sud-ouest, y sont inconnues, toute influence climatique y étant saine et pure.

Il y a peu d'animaux nuisibles. Parmi les animaux domestiques, les chevaux sont fort recherchés; la race bovine et la race porcine sont bien améliorées; les moutons donnent une laine abondante et bonne. Les animaux sauvages sont: les ours, dont le plus dangereux est l'ours noir; les renards, les orignaux et les chevreuils; le chat sauvage, le loup et les caribous sont rares. On y trouve aussi la loutre, la martre, le vison, le siffleur, le rat-musqué, le putois (bête-puante), le lièvre, le rat, l'écureuil et surtout le castor (Voir p. 209) qui fait partie des armoiries du Canada.

Parmi les oiseaux, on remarque le faucon, le cygne, la grue, l'outarde, l'oie, le canard, l'épervier, la corneille, l'étourneau, la tourterelle, la perdrix, le récollet, le chardonneret, le rossignol, l'oiseau-mouche, etc.

Un peu plus des cinq sixièmes de la population sont Canadiens-Français; les autres sont Anglais, Irlandais, Écossais. Il y a aussi environ 8,700 Indiens, reste des anciens indigènes du pays. Les Canadiens-Français parlent la langue française; les autres, la langue anglaise.

Les douze treizièmes ou à peu près, professent la Religion catholique. Le reste, à l'exception de quelques juifs, appartient au culte protestant.

La Province est divisée ecclésiastiquement en huit diocèses, savoir: l'Archevêché de Québec, les évêchés de Montréal, de St. Hyacinthe, des Trois-Rivières, d'Ottawa, de St. Germain de Rimouski, de Sherbrooke et de Chicoutimi. Les diocèses sont subdivisés en paroisses.

La province de Québec a son *Parlement*, organisé sur le modèle du Gouvernement Fédéral. Il se compose d'un Lieutenant-Gouverneur, nommé par le Gouvernement Fédéral et assisté d'un Conseil Exécutif composé de 7 membres responsables aux Chambres; d'un Conseil Législatif de 24 membres nommés à vie, et représentant chacune des

grandes divisions territoriales ; enfin, d'une Assemblée Législative élue par les comtés et par les villes, tous les quatre ans. Ce Parlement s'occupe des affaires particulières de la Province, des lois civiles, de l'éducation, de l'industrie, des arts, etc.

Le Département de la Justice comprend : 1° une *Cour du Banc de la Reine* ou d'*appel*, composée d'un Juge en Chef et de 4 Juges Puisnés : elle entend et décide toutes les causes dont il y a appel des autres Cours inférieures ; 2° une *Cour Supérieure*, composée d'un Juge en Chef et de 24 Juges Puisnés : elle décide en première instance, de toutes les causes civiles qui ne sont pas du ressort de la Cour de Circuit ou de la Cour d'Amirauté ; 3° les *Cours de Circuit* : elles prennent connaissance de toutes les causes dans lesquelles la somme n'excède pas \$200 ; 4° la *Cour des Commissaires* établie pour le recouvrement des petites dettes et pour des causes d'objets de peu de valeur. Outre ces autorités, il y a dans chaque ville et dans chaque paroisse ou village, un conseil municipal élu par le peuple et présidé par un maire.

La province de Québec est divisée civilement en 20 grands districts judiciaires, ayant Cour Criminelle, Cour Supérieure et Cour de Circuit, avec l'accompagnement obligé d'un Palais de Justice et d'une prison. Elle est divisée en 60 comtés ruraux pour fins électorales. Ces 60 comtés envoient chacun un représentant aux Communes Fédérales et un autre à l'Assemblée Législative de la Province, excepté les comtés de Drummond et d'Arthabaska, qui sont réunis en un seul pour les fins électorales ; il en est de même des comtés de Richmond et de Wolfe, du Saguenay et de Chicoutimi ; mais les villes des Trois-Rivières et de Sherbrooke envoient chacune un représentant à chacun des Parlements ; les villes de Québec et de Montréal sont divisées chacune en trois divisions, ce qui donne le nombre de 65 membres que doit envoyer la pro-

vince de Québec, soit aux Communes Fédérales, soit à l'Assemblée Locale.

Le Département de l'Instruction Publique est sous le contrôle et la direction d'un Surintendant, lequel est assisté d'un Conseil de 24 membres nommés par le Lieutenant-Gouverneur, dont 16 pour le culte Catholique et 8 pour le culte Protestant. Chaque citoyen est obligé de contribuer à l'instruction primaire par une taxe très-moderée sur sa propriété. Dans les municipalités où il y a différentes dénominations religieuses, les commissaires d'écoles de la majorité contrôlent les écoles. Les écoles de la minorité sont appelées dissidentes; ses commissaires sont revêtus de la même autorité que ceux de la majorité. Dans les villes de Québec et de Montréal, il y a un bureau de Commissaires d'écoles pour les Catholiques et un autre pour les Protestants.

L'Éducation, dans cette Province, ne le cède à aucune autre dans la Puissance, et peut-être sur le continent. Ainsi l'on y comptait en 1875 : 5 séminaires théologiques ; 3 universités, au premier rang desquelles est l'Université-Laval, établissement sur le même pied que les premières universités européennes ; 3 écoles normales, 14 collèges classiques ; 16 collèges industriels ; 66 académies de garçons et 72 de filles ; environ 260 écoles-modèles, et plus de 3,600 écoles élémentaires.

Les principales villes de la Province sont : Québec, qui en est la capitale (Voir p. 58), Montréal (Voir p. 61), Trois-Rivières, Lévis, Sorel, Hull, Sherbrooke, St. Hyacinthe, St. Jean Dorchester, etc.

L'industrie, cette source de bien-être qui a longtemps végété dans cette Province, se développe, depuis quelques années, avec une activité étonnante ; de tous côtés s'élèvent des établissements industriels.

Le commerce de la province de Québec est étendu ; Montréal le dispute aux cités les plus affairées des États-

Unis. Québec se distingue par son commerce de bois et de vaisseaux construits dans ses chantiers.

Traversée dans toute son étendue par le St. Laurent, que plusieurs canaux rendent désormais navigable jusqu'au fond du lac Michigan et jusqu'à la tête du lac Supérieur; riche en productions naturelles, la province de Québec, comme celle d'Ontario, offre d'immenses facilités aux échanges avec les autres pays. Les principaux articles d'exportation sont: les bois de construction, le froment, l'orge, les pois, l'avoine, le tabac, le bœuf salé, le lard, le poisson, l'huile, les pelleteries, le bétail, le beurre, etc.

Province d'Ontario.

La province d'Ontario, située au nord des États-Unis, et à l'ouest de la province de Québec, s'appelait autrefois Haut-Canada. Elle forme une presqu'île triangulaire, comprise entre les 42° et 50° 40' de latitude nord et les 74° 50' et 83° de longitude ouest. Sa longueur est de 750 milles et sa plus grande largeur, de 500. Sa superficie est de 107,780 milles carrés, et sa population aujourd'hui (1880) d'environ 1,900,000 habitants.

Cette Province est remarquable avant tout par les beaux et grands lacs qu'elle renferme. Les principaux sont les lacs Supérieur, Huron, Érié et Ontario qui, avec le lac Michigan forment une chaîne d'eau. On nomme aussi ces lacs, à cause de leur étendue, mers d'eau douce.

La surface du pays est agréablement onduleuse plutôt que montagneuse: outre ses lacs, elle est sillonnée par un bon nombre de rivières dont les principales sont le St. Laurent supérieur et l'Ontaouais. Entre les lacs Érié et Ontario, sur la rivière Niagara, se voit la célèbre chute du même nom, une des plus étonnantes merveilles de la nature; pendant plus de deux milles, les flots se précipitent

au milieu des rochers avec un bruit terrible, mais majestueux, qui s'entend de très-loin. Le courant emporte tout ce qui y tombe et attire même les oiseaux qui le rasent de trop près. Cette masse d'eau bouillonnante, se précipite, par une chute perpendiculaire de 165 pieds, dans un abîme dont la profondeur est inconnue.

Le climat de cette Province est beaucoup plus tempéré que celui de la province de Québec; mais il est moins salubre, surtout sur le bord des lacs, où les fièvres se font souvent sentir. A l'ouest, l'hiver est court et peu rigoureux, et ne dure guère que trois mois; les changements subits de la température y sont très-sensibles.

Ontario possède de riches mines d'or dans le comté de Peterborough, des mines inépuisables de cuivre sur le lac Supérieur, et beaucoup de bon fer sur le lac Erié. On y a découvert aussi d'autres minéraux importants. Dans une petite île du lac Supérieur, se trouve une riche mine d'argent. Près de la Grande-Rivière, il y a abondance de plâtre et de très-beau marbre, et ses sources de pétrole peuvent rivaliser avec celles de la Pennsylvanie. Ses forêts sont riches en bois de belle qualité, tels que le chêne, le pin, le noyer et l'érable. Le froment y vient très-bien et forme la plus belle richesse agricole du pays; on y cultive aussi l'orge, l'avoine, le blé d'Inde ou maïs, les pois, le sarrasin et la patate; le pommier, le poirier, le cerisier, le prunier, le noyer, les courges, les melons, etc., y viennent à peu près partout; le raisin franc y mûrit bien, surtout au sud-ouest.

Les animaux et les oiseaux y sont à peu près les mêmes que ceux de la province de Québec.

L'exploration de la province d'Ontario est due à l'intrépide Samuel de Champlain, aidé plus tard par les missionnaires Jésuites. En 1613, il remonta la rivière des Outaouais, et deux ans après sa troisième expédition contre les Iroquois, il découvrit les lacs Nipissing, Ontario et Huron. En 1672, le comte de Frontenac bâtit le fort de

Cataracoui, où est aujourd'hui la ville de Kingston, et lui donna son nom. Dans la suite, d'autres forts furent érigés en différents endroits, pour tenir les sauvages en respect et pour faciliter le commerce des pelleteries. Enfin, en 1760, cette province devint, comme celle de Québec, la possession des Anglais.

La population se compose d'Anglais, d'Irlandais, d'Écos-sais, de Canadiens-Français et de quelques sauvages. La langue anglaise y est généralement parlée.

Le Protestantisme est la religion dominante. Le Catholicisme y compte près de 300,000 adhérents. La province *ecclésiastique* se compose de l'archidiocèse de Toronto et des diocèses de Kingston, d'Hamilton, de London, d'Algo-ma, d'une partie de celui d'Ottawa et du vicariat apostolique du Saut Ste. Marie.

L'Instruction publique est sous le contrôle d'un Surin-tendant. La province possède cinq universités, dont une pour les catholiques. Les hautes écoles sont assez nom-breuses. Les catholiques y possèdent trois collèges sur douze ; ils y ont, comme dans la province de Québec, leurs écoles séparées, pour lesquelles ils reçoivent leur part des taxes publiques.

Le gouvernement d'Ontario est composé comme celui de Québec, excepté qu'il n'a point de Conseil Législatif.

L'esprit d'entreprise est remarquable dans cette Pro-vince. Le commerce s'y fait avec l'Angleterre et les États-Unis ; celui de l'intérieur est aussi très-considérable. On exporte les bois de construction et autres, les grains, la farine, la potasse, les pelleteries, le pétrole, etc.

Les principales villes d'Ontario sont : Toronto, qui en est la capitale, Ottawa, capitale fédérale (Voir p. 64), Ham-ilton, London, Kingston, Ste. Catherine, etc.

Toronto est la ville la plus peuplée (environ 65,000 âmes) et la plus commerçante de la Province. Elle est située sur une jolie baie circulaire, au nord-ouest du lac Ontario ; son port est sûr et capable de contenir un grand

nombre de vaisseaux. La ville est basse, mais elle s'élève graduellement. Ses rues sont presque toutes à angles droits. Ses édifices les plus remarquables sont l'université, un des plus beaux édifices du continent, la cathédrale catholique, la cathédrale protestante et plusieurs autres églises, le parlement, la chambre législative, etc.

Province de la Nouvelle-Écosse.

La Nouvelle-Écosse est une péninsule située entre les 43° 30' et 47° de lat. nord, et les 59° 45' et 66° 20' de long. ouest ; elle a environ 280 milles de longueur sur une largeur de 50 à 100 milles. L'île du Cap-Breton, dont elle est séparée à l'est par le détroit de Canso, fait partie de la Province. Sa superficie est de 21,731 milles carrés, et sa population d'environ 400,000 âmes.

Cette Province n'a pas de montagnes remarquables. Une ceinture de 20 à 60 milles de largeur, composée principalement de granit et de rochers primitifs, d'une altitude moyenne de 500 pieds, s'étend du cap Canso au cap Sable. La surface du reste du pays est partout onduleuse et pittoresque. Le point culminant est Ardoise-Hill, dont l'altitude est de 810 pieds. De Digby au cap Splitte, s'étend une chaîne d'élévations escarpées, parsemée de précipices qui, en plusieurs endroits, présentent des masses de rochers surplombants, d'une hauteur de 100 à 600 pieds. Ces énormes rochers semblent placés là, comme pour servir de protection à la belle vallée d'Annapolis, contre les brouillards de la baie de Fundy.

Les lacs et les nombreux cours d'eau qui arrosent cette Province, sont très-poissonneux. Toutes ses côtes, tant dans la baie de Fundy que dans le golfe St.-Laurent et le détroit de Canso, abondent en poissons de toutes sortes. Les principales pêches sont celles de la morue, du maquereau et du hareng. Elles se font sur une grande échelle

par les habitants du pays tant pour leur propre usage que pour l'exportation.

Le climat de la Nouvelle-Écosse est moins froid en hiver et moins chaud en été que celui de la province de Québec, ce qu'on attribue aux mers dont elle est environnée, et surtout au *Gulf-Stream* dont elle reçoit les influences. L'automne y est la plus agréable saison de l'année. La Province est très-riche en ressources géologiques. Le charbon se trouve en grande abondance dans le comté de Pictou, dans l'île du Cap-Breton et en d'autres endroits. On y trouve aussi toutes sortes de pierres, du manganèse, du plomb et de l'argent ; ses mines d'or sont bien exploitées.

Le sol y est fertile, surtout le long des rivières. Le froment, le maïs et les autres graminées y réussissent ; mais les habitants s'occupent principalement de l'exploitation de leurs belles forêts de pins, de chênes, etc., et de la pêche. Les fruits abondent du côté d'Annapolis.

La Nouvelle-Écosse, connue autrefois sous le nom d'*Acadie*, fut découverte en 1497 par Sébastien Cabot. Les Français s'y établirent en 1605 et fondèrent *Port-Royal*, aujourd'hui Annapolis, qui fut le chef-lieu de la colonie jusqu'à la fondation d'Halifax, en 1750. L'Acadie devint le théâtre de longues guerres entre les Français et les Anglais du Massachusetts, jusqu'à la prise de Louisbourg par ces derniers, en 1758. On connaît l'injustice que commirent les Anglais trois ans auparavant contre les Acadiens.

La population de ce pays se compose d'Anglais, d'Irlandais, d'Écossais, d'Acadiens et de quelques sauvages Micmacs. La langue anglaise y est généralement parlée. Le Protestantisme y domine. Le Catholicisme y a un archevêché et un évêché réunissant plus de 110,000 fidèles.

Le gouvernement de cette Province est composé comme celui de la province de Québec.

L'Éducation est sous le contrôle d'un bureau composé du Lieutenant-Gouverneur, de son Conseil et du Surin-

tendant des écoles. Ce dernier est l'exécuteur du bureau et le directeur du système adopté.

Les principaux articles d'industrie de cette Province sont : la pêche, l'exploitation des mines, la construction de navires, la cordonnerie, la sellerie, la fabrication de meubles et d'instruments aratoires, etc. Sa position est extrêmement favorable au commerce. Ses exportations consistent principalement en navires neufs, en produits de mines et de pêches, bois de construction, etc. Ses pêcheries sont, après celles de Terre-neuve, les plus belles du monde.

Les principales villes sont : Halifax, Darmouth, Yarmouth, Sidney, Pictou, Windsor, Liverpool, New Glasgow, and Truro.

Halifax est la capitale de la Province. Son port est un des plus beaux et des plus vastes de l'Amérique ; il se couvre rarement de glace. Cette ville est le centre du commerce de l'Amérique du nord, la première station de la Marine Royale d'Angleterre dans l'Amérique, et le terminus du chemin de fer Intercolonial. La citadelle couronne la colline sur le penchant de laquelle la ville est agréablement bâtie. Population, 32,000 habitants.

Province du Nouveau-Brunswick.

Le Nouveau-Brunswick est situé entre les 45° et 48° de lat. nord, et les 64° et 69° de longitude ouest ; sa plus grande longueur, du nord au sud, est de 230 milles ; sa plus grande largeur, de 190 milles. Sa superficie est de 27,322 milles carrés, et sa population d'environ 310,000 habitants.

Le principal cours d'eau de cette Province est le fleuve St.-Jean, qui a sa source dans les hauteurs qui séparent le Maine du Canada. Ce fleuve a 450 milles de longueur. A 225 milles de son embouchure, se trouvent les Grandes

Chutes qui tombent d'une hauteur de 80 pieds. Le fleuve St.-Jean est très-beau, et navigable jusqu'à Frédéricton. Les petits vapeurs peuvent le remonter jusqu'à Woodstock, 60 milles plus haut.

La surface de cette Province présente une série d'ondulations, qui s'élèvent en chaînes de hauteurs dont la pente rapide, l'âpre contour et les ravins profonds donnent un caractère pittoresque et alpin. Ces chaînes contrastent singulièrement avec les riches et nombreuses vallées qu'elles séparent. Les côtes, sur le golfe St.-Laurent et sur le détroit de Northumberland, jusqu'à environ 12 milles à l'intérieur, sont basses et marécageuses. Les forêts sont bien boisées, et le sol, le long des rivières et dans les vallées, est riche et fertile. Le pays est partout arrosé de rivières pour la plupart navigables.

Le climat est salubre, et le froid moins grand que dans la province de Québec. Les brouillards sont fréquents aux environs de la baie de Fundy. De toutes les saisons, l'automne est la plus agréable.

Le charbon et le fer y sont abondants ; on dit que ce dernier couvre le tiers de la Province. Le cuivre et le manganèse s'y trouvent en très-grande quantité. On a découvert à un demi-mille de St. Jean, une mine de plomb que l'on dit être inépuisable. Le gypse, la pierre de taille, le granit, la pierre meulière y abondent.

Une grande partie de la surface de cette Province est couverte d'épaisses forêts de pins, d'épinettes, de cèdres, etc. Toutes les céréales et les fruits y sont d'excellente qualité. Les patates y sont les meilleures qu'on puisse trouver. Les habitants s'adonnent peu à l'agriculture, préférant le commerce de bois comme étant beaucoup plus lucratif.

Le Nouveau-Brunswick fit partie de l'Acadie jusqu'à la conquête de Québec par les Anglais. Les premiers établissements y furent faits par les Français, en 1639. En 1784, il fut séparé de la Nouvelle-Écosse et forma une pro-

vince à part. En 1825, le feu prit à la forêt aux environs de la baie de Miramichi, et près de la cinquième partie de la Province avec quatre villes furent la proie des flammes ; 500 personnes y perdirent la vie.

La population est composée d'Anglais, d'Irlandais, d'Écossais et d'Acadiens, les colons du pays. La langue anglaise y est généralement parlée. Le tiers de la population est catholique ; le reste est protestant. Il y a deux évêques catholiques, l'un à St. Jean, et l'autre à Chatham.

Le gouvernement est sur le modèle de celui de la province de Québec.

Le bureau d'éducation est composé comme celui de la Nouvelle-Écosse ; avec cette différence néanmoins, que les écoles n'y étant pas séparées, les catholiques sont obligés de payer la taxe pour les écoles publiques ; et, en même temps, s'ils veulent en avoir de leur culte, soutenir celles-ci de leurs deniers. La Religion est bannie des écoles publiques.

L'industrie commence à s'y développer ; elle consiste surtout dans la construction des navires ; les scieries, dont on compte plus de 700 ; les manufactures de cuirs, de coton, d'ouvrages de laine, de fonte, de clous, de machines, etc. Près de 1,000 navires sont employés à la pêche au commerce.

La Province exporte principalement le poisson, les bois de construction, le fer, le charbon, le plâtre, etc.

Les principales villes sont : St. Jean, Frédéricion, capitale de la province, Moncton & Chatham.

St. Jean est une ville très-commerçante, située à l'entrée de la rivière du même nom, sur laquelle est un très-beau pont suspendu, à près de 100 pieds au-dessus du niveau de l'eau. Elle est régulièrement bâtie sur une déclivité regardant la mer, ce qui lui donne, vue du bassin, une apparence imposante. Le port est spacieux, sûr, et n'est jamais obstrué par les glaces ; la marée monte de 20 à 25 pieds. Cette ville, y compris Portland, qui peut être

considéré comme un faubourg de la ville, a une population d'environ 45,000 âmes.

Province de l'île du Prince-Édouard.

L'île du Prince-Édouard, autrefois île St.-Jean, est comprise entre les 46° et 47° de lat. nord, et les 62° et 64° 27' de long. ouest. Sa longueur est de 130 milles, et sa plus grande largeur, de 34. Sa superficie est de 2,134 milles carrés, et sa population d'environ 100,000 habitants.

La surface de cette île est faiblement onduleuse. Une partie considérable est cultivée et le reste est encore couvert de forêts. Le climat est très-salubre. L'hiver y est long et froid, mais l'été, sans être extrêmement chaud, est très-favorable à la végétation. On n'y trouve aucune trace de minéraux, pas même la pierre calcaire, ni le plâtre. Les principaux produits sont le blé, l'orge, l'avoine, qui sont abondants et de bonne qualité; les fèves et les pois y sont généralement bons, mais les patates et les navets sont de qualité supérieure.

Les habitants de l'île du Prince-Édouard sont des descendants d'Écossais, d'Irlandais, d'Acadiens, de Français et d'Anglais. La moitié, ou à peu près, de la population, est catholique; l'autre moitié est protestante.

Le gouvernement est composé comme celui des autres provinces de la Puissance. L'île est représentée au Gouvernement Fédéral par quatre sénateurs, et aux Communes, par six membres.

La capitale est Charlottetown, ville bien bâtie, sur une pente douce, près de la rivière Hillsborough. Sa population est d'environ 8,000 âmes.

Province de Manitoba.

Cette Province est située entre les 49° et 50° 30' de lat. nord et les 96° et 99° de long. ouest. Elle a environ 140 milles de longueur sur 104 de largeur. Sa superficie est de 14,340 milles carrés, et sa population, d'environ 20,000 âmes.

Le pays est plat et couvert de prairies et de bois. Au nord de la Province se trouve la partie sud du lac Manitoba ; ce lac a 110 milles de longueur sur 25 de largeur ; il se décharge dans le lac Winnipeg par la rivière Dauphin. Les principales rivières sont : la Rivière-Rouge, qui se jette dans le lac Winnipeg, et l'Assiniboine, qui est un affluent de la Rivière-Rouge.

Le climat de Manitoba est plus rigoureux en hiver que celui de Québec ; cependant, comme la neige y est moins abondante, on y commence les semences aussitôt que dans la partie méridionale de cette dernière Province. Le sol y est très-fertile.

La province de Manitoba tire son nom du lac du même nom, dont une partie se trouve dans la Province. Ses premiers établissements furent fondés par Lord Selkirk, en 1812. En 1869, la Compagnie de la baie d'Hudson céda ses droits sur ce pays au Gouvernement Impérial, et en 1870, celui-ci donna le tout au Gouvernement Canadien.

La population se compose de Canadiens-Français, d'Anglais, d'Irlandais, de Métis Canadiens-Français et Anglais et d'Indiens. La langue française y est généralement parlée. La Religion catholique y est celle de la majorité. La province a aujourd'hui un archevêché.

Le gouvernement se compose d'un Lieutenant-Gouverneur, d'un Conseil Exécutif de cinq membres, d'un Conseil Législatif de sept, et d'une Assemblée Législative de vingt-quatre, élus tous les quatre ans. La Province est représentée au Parlement Fédéral par deux sénateurs et par quatre membres aux Communes.

La capitale est Winnipeg, dont la population est d'en-

viron 4,000 âmes. Cette ville est située à la jonction de la rivière Assiniboine et de la Rivière-Rouge, près du fort Garry. Elle est la métropole du commerce du Nord-Ouest. Sur la rive droite de la Rivière-Rouge, vis-à-vis Winnipeg, est St. Boniface, résidence de l'archevêque.

Province de la Colombie britannique.

La Colombie est située à l'extrémité ouest de la Puissance, entre les Montagnes-Rocheuses, à l'est, et l'Océan Pacifique, à l'ouest; elle est comprise entre les 49° et 60° de lat. nord, et les 114° et 130° de long. ouest. Sa longueur est de 764 milles, et sa largeur, de 400. Sa superficie est de 350,000 milles carrés. On estime ses côtes, qui sont partout profondément découpées, à 10,000 milles. Sa population est d'environ 70,000 âmes.

L'île de Vancouver est située au sud-ouest de la Colombie, dont elle fait partie; elle a 278 milles de longueur sur une largeur variable de 50 à 65, et est séparée de la terre ferme par le golfe Georgia et le détroit de Fulca. Sa surface est entrecoupée de chaînes de montagnes et de vastes prairies. L'hiver y est tempéré et l'été extrêmement chaud. La végétation y commence en février.

Le principal cours d'eau de la Colombie est la rivière Fraser, qui se jette dans le golfe Georgia, après un cours de 700 milles; elle est navigable l'espace d'environ 100 milles au-dessus de son embouchure.

Le climat de la Colombie varie selon les lieux et leur position: l'ouest et l'est sont très-tempérés; la partie du milieu est plus froide qu'à Québec, le mercure y gelant. Tout le pays est très-salubre; les fièvres, dit-on, y sont inconnues.

Les ressources minérales de cette Province sont considérables: on y trouve l'or le long des rivières Fraser et Thompson, et surtout dans le district de Caribou; l'ar-

gent et le cuivre y sont en abondance; mais ses houillères, qui sont inépuisables et d'un accès facile, constituent sa principale source de richesse.

Les terres arables y sont estimées à 250,000 milles carrés. Elles produisent toutes les denrées des pays tempérés. On voit dans ses forêts des arbres qui ont jusqu'à 300 pieds de long sans branches ou nœuds. Il y a près de Westminster des pins de 27 à 30 pieds de diamètre.

Le pays est riche en animaux à fourrures; on remarque entre autres, l'ours noir et l'ours gris, le lynx, la martre et le castor.

Cette Province, établie en 1858, a fait depuis de remarquables progrès. La Colombie (y compris l'île Vancouver) devint une province de la Puissance du Canada, en 1871. La population, en 1872, était composée d'environ 10,000 Blancs, 500 Nègres, 1500 Chinois et 50,000 Indiens. La religion dominante est le Catholicisme.

Le gouvernement est composé comme celui de Manitoba, la Province est représentée au Parlement Fédéral par trois sénateurs et par six membres aux Communes.

La construction des navires est une branche d'industrie et de commerce qui semble appelée à y prendre de grandes proportions. La Colombie, par sa position, offre de grands avantages pour le commerce avec la partie ouest de l'Amérique, les îles du Pacifique, la Chine, le Japon et l'Australie. Le chemin de fer du Pacifique développera les ressources encore peu connues de cette Province.

Territoires du Nord-Ouest.

Cette immense possession de la Puissance du Canada, située entre les 49° et 70° de latitude nord et les 56° et 141° de long. ouest, comprend les Terres Arctiques, le Labrador et tout le pays au nord des États-Unis, des pro-

vinces de Québec, d'Ontario et de la Colombie. Manitoba a été détaché de ces territoires. La superficie du Nord-Ouest n'est pas moins de 2,450,000 milles carrés. On estime sa population à 80,000, la plupart Indiens et Métis.

Le Nord-Ouest renferme plusieurs mers et un grand nombre de lacs. Ses cours d'eaux sont également nombreux : le principal est le fleuve Mackenzie, un des plus grands du globe. Ce fleuve a sa source dans les Monts-Rocheux, et se jette dans l'Océan Glacial, après un parcours de 2,500 milles.

On peut diviser le Nord-Ouest en deux parties bien marquées ; l'une presque entièrement stérile, et l'autre productive.

La partie productive est composée de trois sections : celle du désert, au sud ; celle des prairies, au milieu ; et celle des forêts, au nord. Cette partie est comprise entre la chaîne des lacs allant du lac Athabaska au lac des Bois et les Monts-Rocheux, et des États-Unis jusqu'au 60° de lat. nord. On s'accorde généralement sur la bonté du sol du Nord-Ouest, mais tous n'apprécient pas le climat de la même manière. Les uns le disent aussi tempéré que celui d'Ontario, et d'autres, aussi bien informés, disent que le mercure y reste gelé pendant plusieurs semaines ; mais le point sur lequel on s'accorde, c'est que la neige y est moins abondante que dans la province de Québec, et par conséquent, l'hiver moins long ; cependant les nuits y sont froides en tout temps. La température, extrêmement variable est sujette à de grandes tempêtes. Des gelées intempestives causent de grands dégâts dans les récoltes. Les productions sont à peu près les mêmes que celles de la province de Québec. On dit qu'il existe une mine de charbon de près de 300 milles de largeur, et qui s'étend des limites sud jusque vers le 46° et plus de lat. nord.

Le froid excessif rend l'autre partie du Nord-Ouest impropre à la culture ; elle ne peut être utilisée que pour le commerce des fourrures et pour la pêche. Les animaux à

fournures s'y trouvent en assez grande quantité ; les principaux sont : les ours, le buffle, le bœuf-musqué, le castor, l'orignal, le daim, le loup, le renard & le chat sauvage. Les lacs et les rivières sont remplis de poissons excellents.

Le Nord-Ouest n'était connu jusqu'en 1870, que sous le nom de Territoire de la Baie d'Hudson, ainsi nommé de Henri Hudson qui découvrit la Baie en 1610, et périt sur ses rivages. En 1870, le gouvernement de la Puissance du Canada acheta ce Territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour la somme de 1,500,000 piastres.

Le commerce consiste surtout en pelleteries, mais on y ajoute déjà l'huile, le bois, et bientôt on y joindra probablement la houille, qui promet un commerce important. Ce Territoire est gouverné par les autorités de Manitoba.

Le petit Savoyard.

“ J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.

“ Voyez, la neige tombe et la terre est glacée ;

“ J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,

“ Et je n'ai rien pour me couvrir.

“ ... Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,

“ A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.

“ Donnez, peu me suffit : je ne suis qu'un enfant ;

“ Un petit sou me rend la vie.

“ On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain :

“ Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines

“ Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;

“ Eh bien ! moi je suis pauvre, et je vous tends la main.

“ Faites-moi gagner mon salaire ;

“ Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.

“ Ma voix tremble de froid : eh bien ! je chanterai,

“ Si mes chansons peuvent vous plaire.

- “ Il ne m'écoute pas, il fuit ;
“ Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
“ Finir son heureuse journée.
“ Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,
“ Cette guérite abandonnée !
“ Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?
“ Rendez-moi ma pauvre chaumière,
“ Le laitage durci qu'on partageait le soir ;
“ Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
“ Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.
“ Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
“ Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
“ Hélas ! et tout petit, faudra-t-il que je meure
“ Sans avoir rien gagné pour toi ?

- “ Non, l'on ne meurt pas à mon âge ;
“ Quelque chose me dit de reprendre courage.
“ Eh ! que sert d'espérer ? Que puis-je attendre enfin ?
“ J'avais une marmotte, elle est morte de faim ! ”

Et faible sur la terre il reposait sa tête ;
Et la neige en tombant le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

- “ Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
“ Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
“ L'heure du péril est notre heure ;
“ Les orphelins sont nos enfants. ”

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;
E l'enfant les suivit en se signant deux fois.

GUIRAUD.

Aux Catholiques.

Qu'avez-vous vu ?... Notre âge empreint d'un sceau funeste,
Notre âge qui se rit de l'avenir céleste
Et raille follement sous son masque hideux.
Que voyez-vous encore ?... Une race chrétienne
Fouillant de toutes parts l'antiquité païenne
Pour en ressusciter les dieux.

Honte à nous ! honte au siècle ! il a laissé sa bouche
Boire au calice amer qui corrompt ce qu'il touche,
Et le bras de son Dieu l'a soudain rejeté.
Envieux de la brute, il rampe sur la terre
Côte à côte avec elle, et chaque jour resserre
Cette infâme fraternité.

Eh bien ! sachez le dire à cette foule immense,
Sachez lui reprocher sa hideuse démente,
O vous que n'a pu vaincre un monde criminel.
Catholiques ! le flot fléchit devant son maître,
Et le vent de demain va déchirer peut-être
Le nuage où dort l'arc-en-ciel.

L'Église est là, l'Église avec son cœur de mère,
Mais qui n'a rien perdu de sa force première ;
Elle est là toujours prête à de nouveaux combats.
Ses fils bachés hier sur l'échafaud immonde,
Ses fils ont bien prouvé qu'elle est encor féconde,
Et que ses flancs n'avortent pas.

Voyez plutôt, voyez du sein de la poussière,
Voyez surgir encor cette phalange altière,
Ces nombreux défenseurs des autels vacillants,
Ces hardis rejetons des semences divines
Qui cherchent la tempête, et poussent leurs racines
Jusqu'aux entrailles des volcans.

Ils croissent. Les voilà qui par-dessus notre âge
Étendent leurs bannières et font tête à l'orage ;

Calmes, le front serein près du flot agité,
Les voilà travaillant de corps et de pensée
A désempir le gouffre où s'était amassée
La vase de l'impiété.

Courage ! enfants du Christ, enfants du Dieu fait homme
Courage ! imitateurs des vieux martyrs de Rome,
Un reflet de leur âme est passé sur vos fronts ;
Oui, vous avez encor vos chairs tout imprégnées
De ce sang où trempa, pendant bien des années,
Le manteau souillé des Nérons.

Courage ! relevez le temple qui chancelle !
Prêtez vos bras nerveux à cette œuvre immortelle
Qui demande la force et l'union pour tous.
Travaillez longuement ; puis, votre heure venue,
Vous lèguerez le reste à la race inconnue
Qui germe à quelques pas de nous.

Mais il faut se roidir et fouler d'un pied ferme
Ce sentier hasardeux dont la mort est le terme ;
Frères, repoussez loin la coupe de l'erreur :
Puis à travers des temps de délire et de fièvre,
Oh ! n'en rougissez pas, faites de votre lèvre
La compagne de votre cœur.

Anathème à qui cache au fond de sa poitrine
Cette foi des vieux jours rayonnante et divine !
Anathème au cœur bas que la honte retient !
Anathème, anathème à qui croit et renie !
A qui, traîné devant la haine et l'ironie,
Ne crierait pas : Je suis chrétien !

Celui-là plus qu'un autre expiera son blasphème,
Et maudit par son Dieu se maudira lui-même :
Il descendra tout pâle aux abîmes profonds.
L'éternelle douleur que sa bouche a raillée

Fera hurler sa chair amincie et broyée
Sous la tenaille des démons.

Donc c'est un regard ferme, une parole altière
Que l'on doit opposer au rire du vulgaire ;
Car nous n'en sommes plus à ce temps destructeur,
A cet âge où, lassé d'une lutte frivole,
On jetait coup sur coup son sarcasme à l'idole
Et sa tête à l'exécuteur.

Oh ! vienne l'avenir, vienne un temps moins avare,
Et ces cœurs dispersés, ces hommes qu'on égare,
Ne formeront qu'un peuple et qu'une seule voix,
Et, comme un nid d'aiglons qui battent tous de l'aile,
Ce peuple saluera devant l'arche nouvelle
L'immortalité de la croix.

Et nous, ô Christ, et nous qui, plongés dès l'aurore
Dans les épais brouillards d'un siècle où l'on t'ignore,
Marchons au but commun les yeux tournés vers toi ;
Nous, qu'un espoir soutient, nous qui, malgré le blâme,
Gardons soigneusement, comme on garde son âme,
Des étincelles de la foi ;

S'il est dit que notre âge, éclos dans la tempête,
Ne pourra, quoi qu'il fasse, en arracher sa tête ;
Si nous tombons avant qu'un port nous soit offert,
Avant ces jours pieux que l'avenir prépare ;
Avant qu'un divin souffle ait ranimé le phare
Au fronton du temple désert,

Ah ! nous aurons du moins, comme cette humble femme
Qui, les pleurs dans les yeux et la pitié dans l'âme,
Répandit des parfums sur tes pieds défaillants ;
Nous aurons, ô mon Christ, versé des larmes pures
Sur tes pieds qu'on outrage, et baisé tes blessures,
Que l'on rouvre après deux mille ans !

TURQUETY.

Choix des Compagnies.

C'eût été un grand bonheur pour bien des gens, d'avoir eu, pendant leur jeunesse, des amis assez dévoués pour les prévenir de la nécessité de bien choisir les compagnies auxquelles ils voulaient se lier. Ce qui a été dit des livres, peut très-bien s'appliquer aux compagnies que l'on veut fréquenter. Elles influent, à un haut degré, sur notre bonheur tant éternel que temporel. Nous adoptons leurs principes, nous nous pénétrons de leurs sentiments, nous contractons leurs habitudes, souvent même et imperceptiblement nous imitons leur conduite. Si nos compagnies sont bonnes, elles nous stimulent dans la pratique de la vertu ; si, au contraire, elles sont mauvaises, elles nous précipitent dans l'abîme du vice. Il est raconté d'un jeune homme que, pendant tout son séjour à l'école, il conserva une vertu sans tache, mais que, s'étant ensuite introduit dans une mauvaise société, il perdit bientôt ses bons principes, devint un libertin et mourut dans le désespoir, refusant même les secours et les consolations de la Religion. Un autre, après avoir mené une vie déréglée, fut, sans avoir eu un seul moment pour faire un retour sur lui-même, frappé de mort au milieu même de ses excès. La plupart des maux qui existent dans la société parmi la jeunesse, aussi bien que les mauvaises habitudes et les malheurs qui en sont comme une suite nécessaire parmi les autres personnes d'un âge plus avancé, peuvent être attribués à la pernicieuse influence des mauvaises compagnies.

On choisit souvent ses compagnies d'après certains avantages extérieurs et agréables, mais trop souvent superficiels et même dangereux ; tandis que les compagnons qui possèdent des qualités intérieures mais solides, sont parfois abandonnés ou méprisés. Un ami sincère et fidèle est un trésor, à la vérité, mais aussi combien de qualités morales et intellectuelles ne lui faut-il pas ! On doit trouver en lui un consolateur dans l'affliction, un conseiller

dans le doute, un appui dans la tentation ; en un mot, un ange gardien visible, guidant, encourageant dans la pratique de la vertu. Il doit enfin, au milieu des séductions que présentent les vanités mondaines, diriger sans cesse les regards de son jeune ami vers un monde meilleur pour lequel celui-ci n'est qu'un passage, et où les sacrifices du jeune âge seront récompensés par une éternité de bonheur.

Les premiers amis que devra se choisir ordinairement un jeune homme, seront les membres de sa propre famille. Il s'étudiera à s'affectionner à sa maison et à chacun de ceux qui l'habitent ; il se persuadera bien que le bonheur qu'il y goûtera sera pour lui plus pur et plus précieux que celui qu'il pourrait trouver partout ailleurs. Il s'efforcera, dans le sein même de sa famille, surtout s'il en est un des membres les plus âgés, d'en procurer le bonheur et la prospérité. Il se fera un plaisir d'assister ses parents dans leurs travaux et dans leurs difficultés, d'instruire et de guider, autant qu'il le pourra, ses frères et ses sœurs dans le sentier de la vertu, comme aussi il tâchera de les instruire dans les connaissances qui sont à leur portée. Il ne perdra pas de vue que par sa bonté, son affabilité et ses prévenances, il peut augmenter le bonheur de chaque membre de sa famille ; de plus, par la réciprocité des prévenances qu'il aura soin d'encourager, il resserrera fortement les liens d'affection qui unissent tous les membres les uns aux autres. En même temps, il goûtera les plus pures délices d'ici-bas, par le témoignage que lui rendra sa conscience d'avoir accompli un si important devoir ; il aura aussi une grande part au bonheur provenant de la paix, de l'union et de la bonne harmonie qu'il aura contribué à établir. Heureuse, en effet, la famille qui possède un tel membre ! Il est précieux comme l'or et comme les choses rares que l'on fait venir de loin, et il est digne du regard des anges et des hommes.

Si, à part les satisfactions qu'il éprouve au sein de sa famille et par l'usage de ses livres, un jeune homme veut

se créer d'autres amis, il sera très-soigneux dans le choix qu'il en fera ; ce sera pour lui un sûr moyen d'échapper aux dangers auxquels il ne manquera pas d'être exposé dans la société. Ses amis ne devraient pas être nombreux, car ils pourraient le détourner du soin à ses propres affaires ; ils seront d'une condition peu supérieure à la sienne, car ils pourraient l'entraîner dans de folles dépenses ; ils seront exempts d'ignorance, et n'appartiendront point non plus à une condition vulgaire, parce qu'il serait bientôt obligé de se séparer d'eux ou de se réduire à leur niveau ; ils seront vertueux, sinon ils l'entraîneront dans le vice ; ils pratiqueront la religion, ou bien, par leurs maximes et leur conduite, ils le détourneraient de la fidélité à ses devoirs religieux, sans laquelle il ne saurait conserver l'amitié de Dieu ni thésauriser pour l'éternité.

Que les jeunes gens se choisissent des amis, s'ils le désirent, mais que ces amis soient dignes d'estime et de confiance ; qu'ils ne contribuent pas seulement au bien-être de ceux qui leur ont voué leur amitié, mais aussi à leur avancement dans la vertu, et, tout en augmentant, par leurs marques de sympathie, les jouissances de cette vie, qu'ils les excitent à s'acquitter de leurs devoirs envers Dieu et envers leurs semblables, comme étant une des principales conditions pour s'assurer le salut. Bien qu'ils ne soient pas très-nombreux, il y a cependant plusieurs exemples d'une semblable amitié.

Deux jeunes gens, liés d'une étroite amitié, faisaient, tous les matins, une lecture dans le même livre. Le soir, s'ils se rencontraient, ils se promenaient ensemble et faisaient de la lecture du matin le premier sujet de leur conversation. Ils acquirent ainsi plusieurs connaissances utiles, et tirèrent un grand profit des réflexions de l'un et de l'autre. Leur amitié devint pour eux une source de si douces jouissances, qu'ils n'en goûtaient point d'autres en dehors de leurs familles respectives. Aujourd'hui ils sont avancés en âge, et ils regardent les soirées qu'ils ont pas-

sées ensemble comme le plus heureux temps de leur vie. Une semblable amitié est d'un prix inestimable : elle éclaire l'intelligence, perfectionne le cœur et pose les bases des vertus et des habitudes de paix et de recueillement. Avec des compagnies de ce genre, il n'y a ni perte de temps, ni négligence des affaires, ni éloignement de la famille, ni fréquentation des auberges, ni dépenses frivoles, ni danger de corruption, ni risque pour son salut, ni aucun de ces amusements vains, dangereux et souvent criminels, auxquels la jeunesse se laisse malheureusement aller, et dont, tôt ou tard, elle devient l'infortunée victime.

“ Que chacun évite avec soin les mauvaises compagnies, dit M. Collet, car avec les mauvaises compagnies les bons se pervertissent, et les méchants s'enracinent dans leurs désordres. Quiconque s'associe avec les méchants, doit s'attendre à partager leur sort.

“ Qu'on ne s'y trompe pas : les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs : Un peu de levain corrompt toute la pâte. La grâce du Baptême, qui nous a régénérés ; le sacrement de la Confirmation, qui nous a donné le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces ; celui de Pénitence, qui a guéri les blessures de notre âme et leur a communiqué une nouvelle vigueur pour le bien ; le choix de Jésus-Christ, qui, pour parler le langage des saints Pères, nous a déifiés, toutes ces grâces nous ont rendus *les enfants de Dieu*, et ont placé entre nous et les *enfants de ténèbres*, une barrière qui subsistera éternellement. Quel rapport peut-il donc y avoir entre l'injustice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bé-lial ?

“ Ne comptez point sur vos vertus, ni sur l'horreur que vous pouvez avoir de certains défauts. Dans une semaine ou deux, dans un seul jour peut-être, ou même encore moins, tout cet édifice que vous croyez solidement établi, peut être renversé.

“ Alipius, si célèbre dans les “ Confessions de St. Augustin, ” avait naturellement une horreur extrême de ces cruels spectacles pour lesquels les Romains éprouvaient un plaisir sauvage. Quelques-uns de ses jeunes amis, étudiant comme lui la loi, l’ayant un jour rencontré par hasard, résolurent de le conduire à l’amphithéâtre. Ils l’entraînèrent en usant envers lui de cette violence que l’amitié semble autoriser ; mais il leur dit : “ Vous pouvez contraindre mon corps et me placer sur les degrés du cirque, mais vous ne pouvez rien sur mon esprit et mes yeux, lesquels ne prendront assurément aucune part au spectacle. Je serai donc là comme si j’étais absent ; et, par ce moyen, je serai supérieur à la violence que vous me faites et à la passion qui vous obsède. ” En dépit de ces protestations, Alipius fut entraîné au spectacle, et tandis que tout l’amphithéâtre s’abandonnait à des plaisirs dignes des barbares, Alipius interdisait à son cœur d’y prendre part, et tenait les yeux fermés. “ Mais plût à Dieu ! dit St. Augustin, de qui nous tenons ce récit, qu’il eût tenu aussi les oreilles fermées ; car ayant entendu un grand cri, il céda tellement à la curiosité, qu’il ouvrit les yeux ; c’en fut assez pour infliger à son âme une blessure bien autrement mortelle que celle dont venait d’être frappé un combattant. Ainsi, son cœur, plus présomptueux que fort, et faible en proportion de ce qu’il avait plus compté sur lui-même que sur Dieu, fut à l’instant même blessé grièvement. La cruauté passa dans son cœur à la vue du sang ; et Alipius, au lieu de détourner ses yeux de ce spectacle sanglant, les y tint même fixés attentivement. Buvant en quelque sorte la férocité à longs traits et sans s’en apercevoir, il s’enivra de ce plaisir brutal : et, au lieu de cet homme qu’on avait dû entraîner par force, dans ce lieu ; il devint, en un instant, un homme de même caractère et des mêmes goûts que ceux qui composaient l’assemblée. Il revint chez lui avec une telle ardeur pour ces spectacles inhumains, qu’il soupirait après

le moment de pouvoir y assister ; et non-seulement il désirait retourner à l'amphithéâtre, mais encore il y conduisait les autres.

“ Après une telle chute, continue St. Augustin, qu'est-ce qui pouvait aider au malheureux Alipius à se relever, sinon la main de votre miséricorde, ô mon Dieu ! et c'est ce qui seul eut lieu, en effet. Vous lui avez appris à mettre toute sa confiance en vous seul, et à ne jamais compter sur ses propres forces, et vous lui vîntes en aide presque aussitôt après sa chute. Cependant Alipius conserva toujours un amer souvenir de ce fait, et, lorsque, dans la suite, il rappelait à son souvenir sa faiblesse passée, il s'en servait comme d'un préservatif contre de nouvelles fragilités. ”

Choix des Compagnies (suite).

Le pieux et savant Rollin propose pour l'instruction des jeunes gens, la sainte amitié qui existait entre St. Grégoire de Nazianze et St. Basile. “ Ils avaient, dit-il, toutes les qualités qui rendent les enfants aimables : beauté du corps, charmes de l'esprit, douceur et politesse exquise dans leurs manières.

“ Leur éducation fut ce qu'on peut imaginer qu'elle pouvait être dans des familles où la piété était comme héréditaire, et où les pères, les mères, les frères, les sœurs, et les grands-pères des deux côtés, étaient saints.

“ Ils cultivèrent avec soin et assiduité les heureuses dispositions dont Dieu s'était plu à les favoriser. Ayant achevé leurs études à la maison paternelle, ils furent envoyés séparément dans les villes de la Grèce les plus réputées pour l'enseignement qui s'y donnait, et y furent placés sous la direction des maîtres les plus habiles.

“ Enfin, ils se rencontrèrent de nouveau à Athènes. On sait que cette ville était alors le théâtre et le centre des

belles-lettres et de l'érudition. Elle fut aussi comme le berceau de cette remarquable amitié qui exista entre nos deux saints, amitié que des événements extraordinaires ne firent plus tard que fortifier, confirmer et perpétuer. Il existait alors, à Athènes, une étrange coutume au sujet des étudiants nouvellement arrivés. Ceux-ci étaient d'abord introduits dans une nombreuse réunion de jeunes gens, où ils étaient exposés à toutes sortes de railleries et d'injures ; puis, précédés par tous les enfants qui marchaient deux à deux, ils étaient conduits en procession à travers la ville. Arrivés au lieu désigné, tous s'arrêtaient, et, poussant un grand cri, ils feignaient vouloir enfoncer les portes.

“ Une fois admis, le nouveau venu était remis en liberté. Grégoire, étant arrivé le premier à Athènes, vit combien cette pratique si ridicule serait opposée au caractère grave et sérieux de Basile, et comme il exerçait une certaine influence sur ses compagnons, il obtint d'eux une dispense en faveur de son ami. “ Ce fut, dit St. Grégoire, dans l'admirable récit qu'il fait de cette circonstance, ce fut ce qui commença à allumer en nous cette flamme qui ne s'est jamais éteinte depuis, et ce qui perça nos cœurs d'un dard qui y est fixé pour toujours. Heureuse Athènes, s'écriait-il, tu es le principe de tout mon bonheur ! Je ne suis venu chez toi que pour acquérir des connaissances, et j'y ai trouvé le plus précieux de tous les trésors, un ami affectueux et fidèle. ”

“ Cette relation formée et commencée comme il vient d'être rapporté, ne fit que s'accroître chaque jour, surtout quand les deux amis, qui n'avaient rien de secret entre eux, et qui s'ouvraient réciproquement leur cœur, reconnurent qu'ils avaient la même fin en vue et qu'ils recherchaient le même trésor, c'est-à-dire la sagesse et la vertu. Ils habitaient la même chambre, mangeaient à la même table, se livraient aux mêmes exercices et aux mêmes amusements, et n'avaient, à proprement parler, que le

même cœur et que la même âme ; " heureuse union, dit St. Grégoire, qui ne pouvait provenir que d'une amitié chaste et chrétienne. "

" Nous aspirions l'un et l'autre au moyen de nous instruire, comme à l'objet le plus capable de nous élever au-dessus des sentiments d'envie et de jalousie ; et non-seulement nous étions entièrement exempts de cette subtile et malicieuse passion, mais nous n'éprouvions qu'une noble émulation du bien. Chacun de nous était plus sensible à la gloire de son ami qu'à la sienne propre ; comme aussi chacun recherchait moins à s'acquérir de la supériorité qu'à venir en aide à l'autre. "

" Notre principale étude et notre seule fin était la vertu. Nous nous efforcions de rendre notre amitié éternelle, en nous préparant à une immortalité bienheureuse, et en nous séparant de plus en plus des choses de ce monde. Nous prenions la parole de Dieu pour notre conducteur et notre guide ; nous nous servions réciproquement de maîtres et de surveillants en nous exhortant l'un l'autre à la pratique de la piété ; je pourrais même dire que nous nous réglions l'un sur l'autre, afin de discerner la vérité du mensonge, et le bien du mal. "

" Nous n'avions aucun entretien avec ceux de nos compagnons qui paraissaient impolis, passionnés ou immoraux ; nous ne nous joignons qu'à ceux qui, par leur modestie, leur circonspection et leur sagesse, pouvaient nous assister et nous aider dans les bons desseins que nous avions formés ; bien persuadés que les mauvais exemples, comme les maladies contagieuses, se communiquent facilement. "

" Ces deux saints, comme nous ne saurions trop le répéter à la jeunesse, se firent toujours remarquer parmi leurs condisciples par leur activité et leur travail, par les succès extraordinaires qui couronnèrent leurs études, et par la facilité avec laquelle ils acquirent toutes les sciences alors enseignées à Athènes : belles-lettres, poésie, élo-

quence et philosophie. Mais ils se firent encore bien plus remarquer par l'innocence de leurs mœurs, laquelle s'alarmait à la vue du moindre danger, et craignait l'ombre même du vice.

“ Un songe qu'eut St. Grégoire, pendant sa première enfance, et dont il nous a laissé une élégante description en vers, contribua pour beaucoup à lui inspirer ces nobles sentiments. Pendant son sommeil, il lui sembla voir deux vierges, du même âge et d'une égale beauté, modestement vêtues, et sans aucun de ces ornements pour lesquels les personnes de leur sexe sont ordinairement passionnées. Leurs yeux étaient baissés, et leur visage couvert d'un voile. “ Leur vue, dit le saint, me remplit de joie, car il me semblait qu'il y avait en elles quelque chose de surhumain. Quand je leur demandai qui elles étaient, l'une d'elles me dit qu'elle était la Pureté, et l'autre la Continence : les deux compagnes de Jésus-Christ et les amies de ceux qui ont renoncé au mariage pour mener une vie céleste. Elles m'exhortèrent à unir mon cœur et mon esprit aux leurs, car si j'étais orné de la gloire de la virginité, elles pourraient me présenter devant la lumière de l'immortelle Trinité. A ces mots, elles s'envolèrent dans les cieux, où mes yeux les suivirent aussi loin qu'il leur fut possible.

“ Bien que ce ne fut qu'un songe, le cœur du saint en éprouva néanmoins une forte impression. Il n'oublia jamais l'image de la chasteté, et il aimait à se la rappeler. “ Ce fut, dit-il lui-même, une étincelle de feu, qui, grossissant graduellement, m'enflamma de l'amour de la parfaite continence. ”

“ Basile et Grégoire avaient l'un et l'autre un grand besoin de cette vertu, afin de se préserver des nombreux périls dont ils étaient entourés à Athènes, qui était, de toutes les villes, celle qui présentait les plus grands dangers pour la moralité, à cause de la grande affluence des étudiants étrangers, qui y apportaient avec eux leurs

vices et leurs défauts. “ Mais, dit St. Grégoire, nous eûmes le bonheur d'éprouver, dans cette ville corrompue, quelque chose de semblable à ce que les poètes racontent d'une rivière qui conserve la douceur de ses eaux au milieu du sel de la mer, et d'un animal qui conserve la vie au milieu du feu. Nous fuyions la conversation et la société des méchants ; nous ne connaissions que deux rues à Athènes : celle qui conduisait à l'église et celle qui conduisait aux écoles. Quant aux festins, aux spectacles, aux assemblées et autres fêtes, nous y étions complètement étrangers.

“ On serait porté à croire que des jeunes gens de ce caractère, qui se tenaient en dehors de toute société, qui ne prenaient part à aucun des plaisirs de ceux de leur âge, et dont une vie innocente était une censure continuelle des déportements de leurs condisciples, on pourrait croire, peut-être, qu'ils étaient désagréables à ces derniers, et qu'ils étaient l'objet de leur haine ou tout au moins de leur mépris. Il en a été tout le contraire cependant ; et rien n'est plus glorieux à la mémoire de ces deux illustres saints, et, je ne crains point de le dire, rien aussi ne répand plus de gloire sur la piété elle-même qu'une telle considération. Il faut, en effet, que leur vertu ait été bien pure, et leur conduite bien sage et bien discrète, pour leur avoir gagné ainsi l'estime, le respect et l'amour de tous leurs compagnons.

“ Ce qui parut d'une manière bien sensible, quand le bruit se répandit qu'ils étaient sur le point de retourner dans leur patrie. Le chagrin était universel ; de tous côtés on n'entendit que gémissements et lamentations, et les larmes coulaient de tous les yeux. Chacun regardait leur départ comme la perte de l'honneur de la ville et de la gloire des écoles. Les maîtres et les élèves, joignant la force et même la violence aux instances et aux supplications, protestaient qu'ils ne consentiraient point à leur départ. L'un des deux amis ne put résister à une si ex-

traordinaire sollicitation, qu'on pourrait plutôt appeler une vraie conspiration pour le retenir. Ce fut Grégoire; et on peut facilement juger combien il en fut consterné.

“ Je doute qu'il soit possible d'imaginer des modèles plus parfaits pour les jeunes gens que ceux que je viens de placer sous leurs yeux. En eux, en effet, on trouve toutes les qualités qui peuvent rendre la jeunesse aimable et estimable : noblesse de la naissance, profond savoir, ardeur incroyable pour l'étude, succès prodigieux dans toutes les sciences, manières nobles et élégantes, modestie admirable au milieu des applaudissements publics, et, ce qui embellissait le plus toutes ces qualités, c'était une piété et une crainte de Dieu telles, que les mauvais exemples ne faisaient que les perfectionner et les fortifier. On peut voir un magnifique tableau de ces deux grands saints dans les lettres de M. du Guet, écrite spécialement pour l'usage des élèves qui devaient expliquer quelques-uns de leurs discours.

“ Outre les exemples de quelques saints illustres tels que les deux qui viennent d'être mentionnés, il serait avantageux pour les jeunes gens de jeter les yeux également sur ceux que l'on rencontre dans la Sainte Écriture. Ainsi, ils y trouvent le jeune Samuel, se rendant par sa piété et sa vertu, agréable à Dieu et aux hommes. “ Or l'enfant Samuel se fortifiait, et il croissait, aimé de Dieu et des hommes. ” Ils y admireront un pieux roi qui, dès l'âge de huit ans, s'appliqua toujours, à l'exemple de David, à plaire à Dieu dans toutes ses actions. “ Or il faisait tout ce qui était agréable aux yeux du Seigneur, et marchait dans toutes les voies de David son père. ” Ils y verront Tobie, passant toute sa jeunesse dans l'innocence, fuyant la compagnie de ceux qui avaient sacrifié aux veaux d'or, n'ayant rien de puéril dans sa conduite et observant avec fidélité, dès son enfance, toutes les prescriptions de la loi. Ils le verront, dis-je, élevant son fils dans les mêmes principes, en lui enseignant, dès ses

premières années, à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché. Ils seront surpris de trouver, longtemps avant le Christianisme, un courage vraiment héroïque et chrétien dans les sept frères Machabées, qui tous moururent à la suite des plus cruels tourments plutôt que de transgresser la loi de Dieu. " Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois de Dieu, que nous avons reçues de nos pères. "

" Mais ils puiseront surtout leurs sentiments à la pure source de la sainteté et de la piété, qui est Jésus-Christ, notre Seigneur, qui, pour sanctifier l'enfance et la jeunesse, voulut bien se faire enfant lui-même. Plus tard, ce divin Sauveur donna à tous les hommes un exemple parfait des vertus qu'ils devaient pratiquer, et cela, par son exactitude à se rendre au temple, aux jours indiqués ; par son assiduité à écouter les docteurs de la loi ; par la sagesse et la modestie dans ses manières ; par son application à faire l'œuvre de son Père céleste, et à exécuter sa volonté sans aucun égard à la chair et au sang ; par sa parfaite soumission à ses parents ; et enfin par le soin qu'il prenait, à mesure qu'il avançait en âge, à croître en grâce et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes, bien qu'il en eût reçu la plénitude dès le premier moment de son incarnation. "

Mission de Jeanne d'Arc.

Mon nom vous est connu... Depuis que je suis née
L'hiver n'a pas vingt fois vu s'achever l'année.
Sous un rustique toit Dieu cacha mon berceau ;
Non loin de Vaucouleurs, quelques prés, un troupeau,
Des auteurs de mes jours composaient la richesse ;
Le travail de leurs mains nourrissait leur vieillesse.
Docile à leurs leçons, heureuse à leur côté,
Mon enfance croissait dans la simplicité ;

Et, bergère comme eux, j'errais sur les montagnes,
Chantant le nom de Dieu qui bénit les campagnes.

Chaque jour cependant, jusqu'à nous apportés,
Des bruits affreux troublaient nos hameaux attristés :
On disait qu'inondant et nos champs et nos villes,
L'Anglais, à la faveur de nos haines civiles,
Allait bientôt, brisant nos remparts asservis,
Saper les fondements du trône de Clovis,
Et de la Loire enfin franchissant la barrière,
Sous les murs d'Orléans arborer sa bannière.
Des maux de mon pays en secret tourmenté,
Tout mon cœur s'indignait, jour et nuit agité ;
Et du bruit des combats au milieu des prairies,
Seule, j'entretenais mes longues rêveries.
Un soir, il m'en souvient, de la cime des monts
L'orage en s'étendant menaçait nos vallons ;
Tout fuyait... Près de là, l'ombre d'un chêne antique
Protégeait du hameau la chapelle rustique ;
J'y cours, et sur la pierre où j'implorais les cieux,
Le sommeil, malgré moi, vint me fermer les yeux.
Tout à coup de splendeur et de gloire éclatante,
Du céleste séjour une jeune habitante,
La houlette à la main se montre devant moi :
"Humble fille des champs, dit-elle, lève-toi !
"Du Souverain des cieux l'ordre vers toi m'amène.
"Geneviève est mon nom, les rives de la Seine
"Me virent comme toi conduire les troupeaux.
"Quand du fier Attila les funestes drapeaux
"Envoyaient la terreur aux deux bouts de la France,
"Ma voix, au nom du Ciel, promit sa délivrance.
"Le Ciel veut par ton bras l'accomplir aujourd'hui.
"Du trône des Français, va, sois l'heureux appui.
"Le Dieu qui, des bergers empruntant l'entremise,
"Jadis arma David et dirigea Moïse,
"Dans les murs de Fierbois, au pied des saints autels,

“ Cache depuis longtemps aux regards des mortels
“ Le glaive qui, remis aux mains d'une bergère,
“ Doit briser les efforts d'une armée étrangère.
“ En secret éclairé par un avis des cieux,
“ Déjà Valois attend le bras victorieux
“ Que suscite pour lui leur faveur imprévue.
“ Pleine du feu divin va t'offrir à sa vue ;
“ Marche : Orléans t'appelle au pied de ses remparts ;
“ Marche, à ta voix l'Anglais fuira de toutes parts,
“ Et le temple de Reims verra, dans son enceinte,
“ Sur le front de ton roi s'épancher l'huile sainte. ”

L'immortelle à ces mots remonte dans les airs ;
Et moi, le cœur ému de sentiments divers,
Je m'éveille incertaine et n'osant croire encore
Au choix trop éclatant dont l'Éternel m'honore.
Mais trois fois quand la nuit ramène le repos,
Je vois les mêmes traits, j'entends les mêmes mots :
“ Humble fille des champs, lève-toi, Dieu t'appelle ;
“ Au Ciel, à ton pays, tremble d'être infidèle ! ”
Je cède enfin, je pars, respirant les combats.
Le frère de ma sœur accompagnait mes pas.
J'avais atteint le front des collines prochaines....
Là, muette et pensive, à nos bois, à nos plaines,
Par un dernier regard j'adressai mes adieux ;
Et le toit paternel disparut à mes yeux.....

(Jeanne d'Arc, un moment attendrie, s'arrête et se tait.)

.....Au travers du trouble et du ravage,
Vers la cour de Valois le Ciel m'ouvre un passage.
J'arrive. On m'interroge, on doute de ma foi ;
Mais les pontifes saints ont rassuré mon roi :
Je parais à ses yeux. Sans crainte, sans audace,
J'entre. Un de ses guerriers est assis à sa place ;
Lui-même, au milieu d'eux, il siège confondu ;
Mais un esprit céleste, à mes yeux descendu,
Me le montrait du doigt et planait sur ma tête.

J'approche, et devant lui je m'incline et m'arrête.

Des cieux à haute voix j'annonce les décrets.

"Oui, me dit-il, commande, et mes soldats sont prêts

"A suivre sur tes pas l'ardeur qui te transporte."

Il dit ; et de Fierbois à son ordre on m'apporte

Le glaive qui bientôt doit venger les Français.

Nous partons... Mais pourquoi retracer nos succès ?

Jeune et faible instrument de la faveur céleste,

Je marchais, je parlais... Dieu seul a fait le reste.

D'AVRIGNY.—*Jeanne d'Arc à Rouen, acte III, scène v.*

Le jeune Lévite.

Vous vous alarmez de ma consécration au Seigneur, mon cher Eugène ; vous dites : " Il ne sentira pas de regrets pendant l'exaltation du sacrifice ; mais, l'enthousiasme passé, ces regrets se trouveront au fond de ce cœur, qui ne pourra plus s'affranchir, et qui se sera fait esclave pour toujours. "

Mon ami, ces mots " pour toujours " qui vous effraient, sont justement ce qui me rassure.

Oui, *pour toujours*, j'ai renoncé à l'inconstance de mes désirs ; je n'aurai plus de ces volontés d'un moment, de ces résolutions d'un jour, de ces opinions qui échappent et de ces sentiments qui passent ; oui, *pour toujours*, j'ai fait le sacrifice de ma volonté, et je l'ai fait pour être heureux.

J'avais joui dans toute sa plénitude de ce que le monde appelle liberté, et cette liberté n'a été pour moi que des chaînes qui souvent m'ont blessé.

Combien de fois, au milieu du tourbillon des plaisirs qui nous emportait ensemble, n'ai-je pas soupiré après le repos !... Combien de fois me suis-je dit, au sein de la dissipation : La vie ne m'a-t-elle été donnée que pour la remplir ainsi de futiles amusements ? Et faudra-t-il qu'elle s'évanouisse comme ces fêtes qui ne laisseront pas de souvenirs ?

Ces pensées graves venaient souvent me surprendre... Je ne savais pas le moyen de me les rendre salutaires... Dieu a eu pitié de moi... Il paye au centuple ce que l'on fait pour lui ; et, depuis le jour où je me suis consacré à ses autels, depuis que j'ai déposé entre ses mains ma volonté pour ne plus la reprendre, je me suis trouvé plus heureux et plus fort contre le malheur que je ne l'avais jamais été dans le monde.

Eh bien ! oui, cher Eugène, je n'aurai plus de ces plaisirs qui vous transportent ; mais cette vague inquiétude, mais ces espérances trompées qui les accompagnent ne m'affligeront plus.

Je ne verrai plus l'éclat des fêtes et la pompe de la cour ; mais ces intrigues si viles, cette envie si basse, ne viendront plus m'attrister.

Le monde, qui m'a séduit et qui vous séduit encore ; la gloire des armes, qui a rempli mon cœur et qui fait aujourd'hui battre le vôtre, ne m'agiteront plus ; mais un autre amour que celui qui passe, mais une autre gloire que celle qui coûte tant de sang et de larmes, s'empareront de mon âme et rempliront ma vie.

Honorer et faire honorer Dieu ; enseigner aux hommes la vraie science du bonheur, la religion ; consacrer mes jours au service de mes frères, au bien de mon pays : tels seront désormais mes occupations et mes devoirs.

Croyez-vous que cet emploi soit sans charmes ? Et, dites-le-moi, ne faut-il pas au missionnaire, comme à celui qui s'est élancé dans la carrière des armes, un dévouement sans bornes et le mépris de la mort !

A la voix de l'honneur, vous allez vous jeter au plus fort du danger, vous sourirez au milieu des périls, vous irez planter votre drapeau sur les plus hautes murailles défendues par l'ennemi : eh bien, moi, à la voix de la religion, je volerai aussi au-devant de la mort sans la craindre ; et moi aussi, je suis soldat !

Vous tenez l'épée qui tue. Je porte la croix qui sauve...

Tous les deux nous devons être prêts à quitter ce que nous avons de plus cher, pour voler partout où le devoir nous le prescrira.

Les rois de la terre sont quelquefois ingrats. Le Roi du ciel ne l'est jamais.

Les lauriers que vous cherchez se flétrissent ; ils meurent comme le guerrier qui les a moissonnés. Ceux que je désire sont immortels comme Celui qui les donne.

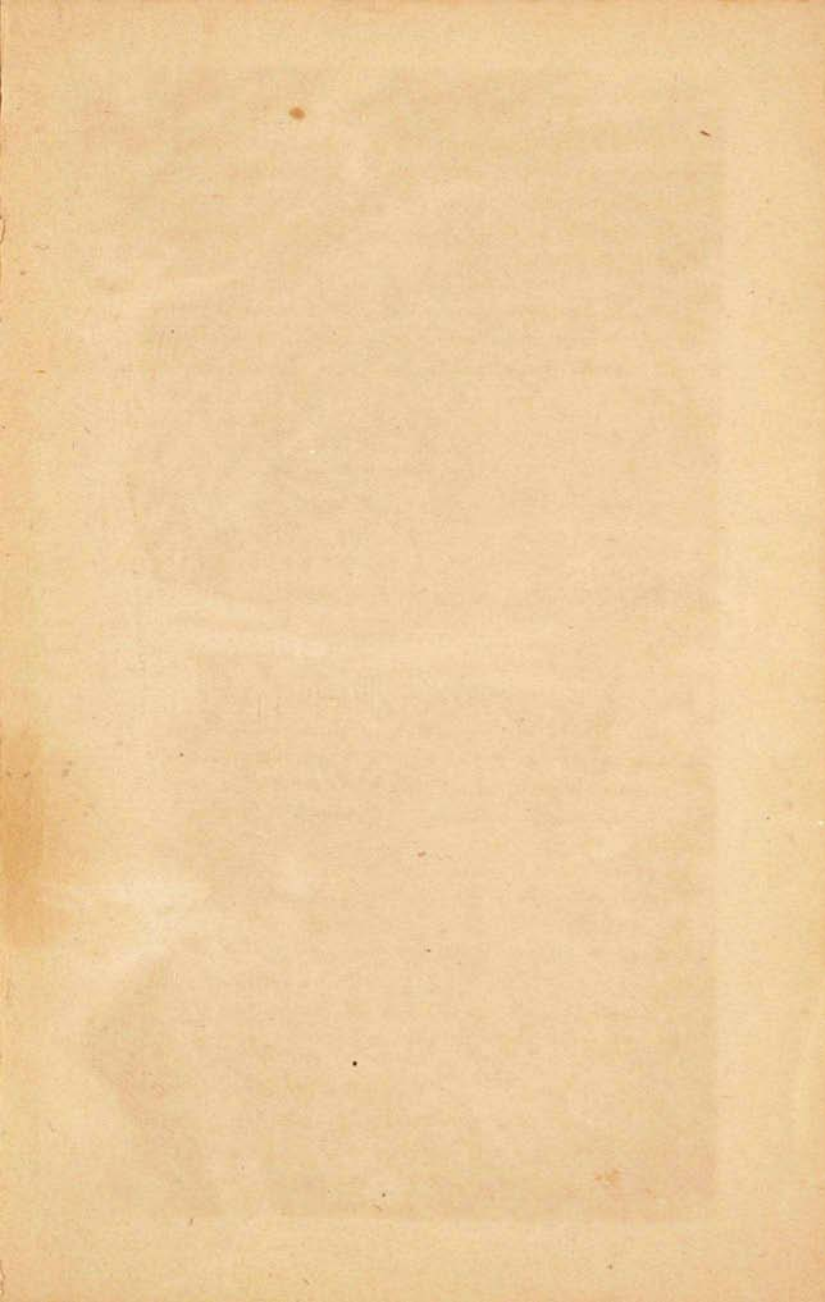
Je vous le demande en toute vérité, ai-je donc choisi la plus mauvaise part ?

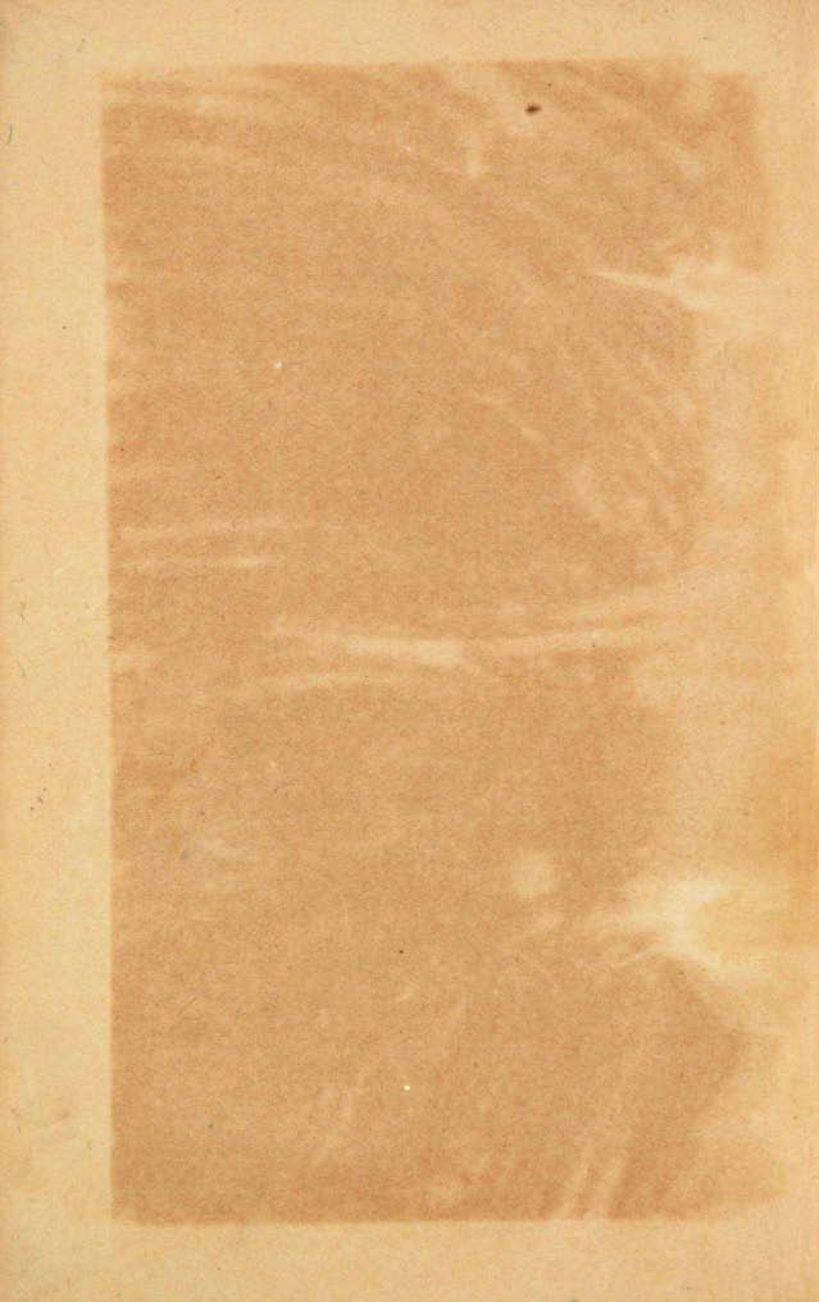
Vicomte WALSH.

L'Ange gardien.

Dieu se lève, et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur.
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieus son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin ;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

LAMARTINE.—*Mélit. poét.*





BNQ



C 000 329 610

OUVRAGES CLASSIQUES

PUBLIÉS PAR

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

100, RUE D'AMÉRIQUE, 100

Leçons de Langue Française

Cours Élémentaire (*Livre de l'Élève*)

Le même (*Livre du Maître*)

Cours Moyen (*Livre de l'Élève*)

Le même (*Livre du Maître*)

Cours Supérieur (*Livre de l'Élève*)

Le même (*Livre du Maître*)

Grammaire française et cours complet d'Exercices

Cartographiques

Cours de Géographie

Cours Élémentaire (illustré)

Cours Moyen (illustré)

Cours Supérieur (illustré)

Clé du Cours Supérieur

Cahiers d'Exercices Cartographiques

Cahier No. 1, pour le Cours Élémentaire

Cahier No. 2, pour le Cours Moyen

Cahier No. 3, pour le Cours Supérieur

Arithmétique

Cours Élémentaire (*Livre de l'Élève*)

Le même (*Livre du Maître*)

Cours Moyen (*Livre de l'Élève*)

Le même (*Livre du Maître*)

Cours Supérieur ou Arithmétique Commerciale

Histoire du Canada

Cours Élémentaire (avec 4 cartes coloriées)

Cours Moyen (avec 4 cartes coloriées)

Cours Supérieur (*Livre de l'Élève*)

Étude de

Introduction au Cours d'Anglais

Leçons de Langue Française

Cours Théorique et Pratique, 1ère Partie

Cours Théorique et Pratique, 2ème Partie

Les mêmes (*Livre du Maître*)